DES TROUBADOURS

AUX FÉLIBRES

JUIL 2 4 1972

DES

TROUBADOURS

AUX FÉLIBRES.

ÉTUDES SUR LA POÉSIE PROVENÇALE

PAR

LOUIS DE LAINCEL

AIX

A. MAKAIRE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

Rue Pont-Moreau, 2

1862

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

PC
3304
.L27
1862

A LA MÉMOIRE

DE J.-B.-MARIE PIQUET MARQUIS DE MÉJANES,

1er CONSUL D'AIX, PROCUREUR DU PAYS,

QUI PAR SON TESTAMENT DU 26 MAI 1786

A LÉGUÉ SA PRÉCIEUSE BIBLIOTHÈQUE

A LA PROVINCE DE PROVENCE

POUR ÊTRE RENDUE PUBLIQUE

DANS LA VILLE D'AIX,

SA CAPITALE.

Son petit-neveu,

LOUIS DE LAINCEL.

Suze-la-Rousse, 15 nov. 1861.

PARIS ET LA PROVINCE.

On peut remarquer en France aujourd'hui un symptôme fâcheux. D'un côté, les dédains parisiens laissent parfois dans l'ombre les produits littéraires de la province; de l'autre, la province semble montrer çà et là des tendances à s'isoler, en employant pour son langage poétique des idiomes particuliers qui paraissaient tombés dans le domaine populaire.

Les provinces, par ce moyen, obtiennent des applaudissements qui seraient refusés peut-être à des Gilberts, assez malavisés pour se produire sans le secours d'une puissante camaraderie. Rome est toute dans Rome. Sans toucher à la question politique qui a pourtant une autre gravité, il est permis de penser qu'il y aurait avantage pour notre pays dans une parfaite entente littéraire entre Paris et la province, et dans une décentralisation susceptible de donner la vie à ce qui paraît languir. Si l'indifférence des censeurs

parisiens peut étouffer des talents dans leur germe, les vieux langages remis à neuf ont aussi des dangers : il y a bien assez de confusion dans les actes aujourd'hui sans qu'on y ajoute encore la confusion des langues : Babel n'a pas besoin d'un étage de plus.

C'est à l'examen de ces inconvénients que nous nous livrerons dans cette étude, avec franchise et bonne foi ; si nous nous trompons dans nos appréciations, il importe que nos compatriotes le sachent, nos erreurs n'auront rien de volontaire, nous agissons sans parti pris et simplement par conviction.

Paris, armé de la centralisation, et d'une centralisation *omnipotente*, attire à lui les forces vives et les valeurs de la province ; ces forces et ces valeurs il est obligé de les renouveler souvent parce qu'elles se trouvent vite consumées dans un foyer ardent, mais est-ce à dire pourtant qu'un aimant si loin d'être pur, soit tout-à-fait irrésistible ? — Est-il donné à tous d'être assez riches pour aller vivre à Corinthe ? Ne peut-il pas y avoir ailleurs des écrivains, amis de la solitude, compulsant laborieusement livres vieux et nouveaux, pour en tirer quelque trésor ?

Chacun ne saurait être doué de l'heureuse faculté de penser librement, d'écrire sérieusement, lorsque à côté de soi la folie agite des grelots bruyants et que du fond de son cabinet de travail la jeunesse studieuse peut entendre l'appel d'un joyeux orchestre.

Puis, à certains moments, — espérons que nous n'en verrons plus de pareils, — n'y a-t-il pas eu pour le penseur d'autres appels qui l'ont forcé à quitter sa plume et à prendre un fusil pour repousser l'insurrection.

On a donc tort d'affirmer, comme on l'a fait souvent, qu'il faut se trouver dans le plus grand centre intellectuel du monde pour être un savant au courant du mouvement et du progrès.

Devant la splendeur de certaines célébrités contemporaines dont l'éclat illumine Paris et dont chaque jour les chemins de fer nous apportent les moindres reflets, on semble oublier un peu trop que des illustrations et des illustrations d'une autre trempe, restaient au fond de la province et vivaient éloignées de la grande cité. Aux divers parlements, la France doit pourtant les noms de Fermat, de Montclar, de Servan, La Chalotais, Portalis, Siméon et bien d'autres magistrats célèbres.

Comment ensuite, même au milieu des élans tumultueux de nos jours, même devant les improvisations historiques qui s'accumulent, comment ne pas garder un bon souvenir aux savants Bénédictins qui posaient à l'écart, dans leur cellule silencieuse, les grandes bases de notre histoire ? Studieux et recueillis ils écrivaient consciencieusement les fastes de la France, et toujours quand on voudra écrire quelque chose de sérieux sur notre pays, on aura

recours aux immenses travaux de D. Bouquet, D. Brial, D. Calmet, D. Clément le principal auteur de l'*Art de vérifier les dates*.

On sera toujours plus sûr de ne point s'égarer en prenant pour guides ces hommes calmes et paisibles, que si l'on voulait prendre pour flambeaux indicateurs les tirades enflammées ou les nébuleuses dissertations de plusieurs historiens modernes.

Vraiment, pourrait-on ne se point incliner devant certaines œuvres qui prirent naissance au fond des provinces? Montaigne, maire de Bordeaux ne quitta guère plus cette ville que son ami La Boëtie ; Charron fit son livre *de la Sagesse* à Cahors ; Montesquieu écrivit les *Considérations sur la Grandeur Romaine* au Château de la Brède ; Dupaty, enfant de la Rochelle, fut président au parlement de Bordeaux; Buffon portait à Paris sa grande *Histoire naturelle*, un chef-d'œuvre d'eloquente science, médité et composé dant la tour de Montbar ; Fabri de Peiresc vécut à Aix visité et consulté par tous les savants de son époque, entretenant avec Scaliger, Saumaise Grotius, etc, des relations qui étaient toujours fructueuses pour ceux-ci. Les Fauris de Saint-Vincent, tous deux émules de Peyresc, continuèrent les traditions de sa science. Gassendi professait aussi à Aix; on dit que faisant un voyage à Paris, il fut étonné d'y trouver très-peu d'astronomes ; de son temps apparemment, les Babinet flottaient

encore à l état d'atomes crochus. La Rochefoucauld et Vauvenargues se retirèrent loin de Paris et de la cour pour méditer leurs *Pensées* et leurs *Maximes*. Tournefort, encore un fils de la capitale de la Provence, qu'on nous permette de rappeler un titre porté si noblement par Aix ; Tournefort, dis-je, étudia la botanique sur les pentes de nos montagnes, et occupa ensuite très longtemps une chaire à Montpellier. Puis le bibliographe Peignot, de Dijon, Joseph et Xavier de Maistre, Riquet creusant le canal du Languedoc ; Chappe inventant le télégraphe à Angers ; Jacquart à Lyon les métiers qui portent son nom, Philippe de Girard, Niepce, etc. Si le feuilleton de la centralisation eût existé dans ces temps loin de nous ; si ses arrêts eussent eu la puissance dictatoriale qu'il déploie si souvent aujourd'hui, qui pourrait affirmer que certains feuilletons n'eussent pas repoussé de leur fier dédain quelques-unes des œuvres de ces grands hommes, sous le prétexte ingénieux que ces écrits sublimes n'avaient point vu le jour dans le centre des études ?

Pour quelques talents décorés par Paris d'une auréole prestigieuse, plus d'un essor généreux se vit tristement arrêté ; il suffit de rappeler Gilbert, Malfilatre, Hégésippe Moreau et Eliza Mercœur. Puis, à certains moments, au milieu des égarements d'une révolution, ne vit-on pas André Chénier, Roucher, Lavoisier, Malesherbes, marcher à l'échafaud

au milieu d'une indifférence telle, que sur leur passage, aucune voix n'osa crier : grâce pour le génie !

Et que de victimes plus nombreuses encore produisent certains mirages qui conduisent aux abîmes: mirages qu'on voit si bien de Paris, et dont la fascination est terminée par la misère ou par le charbon d'un réchaud ! Combien au milieu d'une Capoue si souvent agitée par des convulsions qui ne sont point souterraines , soupirent après un séjour moins troublé !

Que ce vallon est frais et que j'y voudrais vivre !
Oh ! que j'y voudrais vivre, au moins vivre un [printemps,
Loin de Paris, du bruit, des propos incontants !

Tel était le cri jeté par Georges Farcy et le triste pressentiment des balles qui au 29 juillet 1830 , devaient le frapper !

Oui, une brise propice à sécher bien des boues et des immondices, un souffle réparateur et bienfaisant pourrait prendre sa naissance aux rivages de l'Océan comme aux bords de la Méditerranée , ou sur les pentes des montagnes. Les oiseaux mélodieux « que tout bruit fait chanter, » n'ont pas tort de rester dans de calmes atmosphères, et de ne pas s'exposer à être asphixiés dans un ciel orageux qui, en aspirant la rosée des champs, peut la confondre avec les émanations de la fange des rues.

Puisque le soleil, point central, répand sur le monde une chaude lumière dont l'influence est susceptible de faire germer des fleurs et des fruits, nous devons apprécier le soleil dans ce qu'il a de bienfaisant. Mais si des arbres vigoureux étendent leurs rameaux pour nous garantir de rayons torrides et malsains, pourquoi ne pas aimer aussi ces chênes précieux soit qu'ils ombragent les rives de la Seine ou de la Creuse, soit les plages de nos mers. L'union fait la force; pour résister aux courants désastreux qui semblent vouloir nous mener en dérive, la probité et les vrais talents littéraires dont Paris est pourvu, doivent vivre en bonne intelligence avec les talents et la probité que la province voit éclore.

Si l'art est à Paris, a dit tout récemment un charmant fabuliste, M. l'abbé Veyrenc, de Valence, la nature est dans la province, et à ce fabuliste nous emprunterons encore une moralité qui peut servir de conclusion aux réflexions que nous avons émises :

Qu'un auteur vienne de Paris,
Ou que la province l'imprime,
Vous devez régler votre estime,
Sur la valeur de ses écrits (1).

COUP-D'ŒIL SUR LA POÉSIE PROVENÇALE

Depuis son origine jusqu'à nos jours.

Remember ! disons-nous à la province en évoquant le souvenir de ses gloires anciennes, en appelant de tous nos vœux une véritable et sérieuse renaissance de la vie littéraire dans ces villes où siégaient ces cours souveraines avec qui l'absolutisme avait à compter. Époques loin de nous où s'élevaient de magnifiques monuments là même où plus tard devait frapper le marteau d'un Cul-de-Jatte envoyé par la centralisation. Il fut un temps où dans les splendides hôtels de la capitale de la Provence, Vendôme pouvait se consoler, au milieu des fêtes, du Louvre qu'il avait quitté. Regrettables splendeurs tombées dans l'ombre et le silence, depuis que les rayons dérobés aux provinces furent briller sur un seul point !

Un phare s'éleva, grandissant chaque jour, et ce phare souvent aidant aux tempêtes, attire parfois à des écueils funestes les navigateurs éblouis par une trop forte concentration de lumière.

Dans le Midi, dans notre beau pays, où les impressions sont plus vivement ressenties, les imaginations devaient être plus facilement exaltées par les grands souvenirs des renommées d'autrefois ; aussi c'est dans cette contrée que peut le mieux se constater le réveil des esprits trop longtemps engourdis.

On s'est ressouvenu des Troubadours et la reprise supposée de leur langage a été le lien avec lequel on a cherché à se rattacher aux gloires d'autrefois. A notre avis, c'est peut-être une faute, et tout en rendant pleine justice à leur talent, nous dirons franchement à quelques-uns de nos poètes méridionaux notre pensée sur cette renaissance. Il nous semble, en effet, qu'en leurs mains vigoureuses, d'autres instruments que le fifre et le galoubet, pourraient rendre des accords plus universellement appréciés, plus susceptibles de répondre à leur puissance poétique. Pourquoi la véritable sympathie que nous avons pour nos compatriotes, nous empêcherait-elle de manifester notre opinion avec sincérité ?

Sitôt que la pensée se reporte aux anciens Troubadours, l'illusion estompe dans le lointain des âges de riantes figures ; avant que nous eussions étudié plus particulièrement cette portion de l'histoire du Midi, quand, le soir, la brise haleinait, *doussa aura*,

autour des hauts manoirs, il nous semblait trouver dans ses sonores vibrations comme un écho gardé par les vieilles tourelles des chansons d'autrefois. Nous écartions comme un mauvais rêve, certaines visions qui s'offraient en même temps ; car plus près de nos jours, il y eut aussi des Trouvaires ou Troubadours qui, les yeux en coulisse, agaçaient leur mandoline. Nous ne voulions pas voir Creuzé de Lesser, ni Baour Lormian, pour qui un faux toupet remplaçait probablement l'aigrette traditionnelle et la cigale d'or (2) ; nous savions que du troubadourisme récent, il n'était en définitive resté que certain air connu et un bizarre sobriquet pour les soupirants des bonnes d'enfants.

C'étaient les véritables chantres *de la gaie science* dont l'image gracieuse flottait dans notre pensée ; pourquoi faut-il hélas ! qu'une désagréable réalité rencontrée au milieu de recherches sérieuses, nous ait gâté nos illusions !

L'histoire des Troubadours est loin d'être une histoire édifiante. Dans les livres de Nostradamus, de Millot, de Sainte-Palaye, de Sismondi, dans l'*Histoire du Midi* par Mary-Lafon, etc. (3), les détails abondent sur la vie peu régulière des poètes nomades qui ont eu cependant l'immense mérite d'avoir assoupli la langue qu'ils parlaient au rhythme poétique, tandis que dans le Nord la poésie avait de la peine à se dégager des gravités de la scolastique.

Dès le XIe siècle, des bords de la Garonne aux rives de la Durance, on vit les Troubaïres ou Troubadours cueillant partout le myrthe et le laurier ; tous les échos du Midi retentirent de leurs plaintes amoureuses, et trop souvent aussi de leurs tristes clameurs. Il est fâcheux que leur colère irraisonnée se soit abaissée jusqu'à la grossièreté, se répandant contre Rome et le clergé, en injures violentes que certains publicistes de nos jours ne dédaigneraient pas. La licence des mœurs des Troubadours, et dont leurs œuvres gardent les traces, tenait sans doute au temps où ils vécurent ; mais il est évident que leurs sirventes enflammés et leurs excitations durent contribuer à amener ces révoltes fâcheuses, ces désastres inouïs qui désolèrent le Midi. Ce n'est pas pour rien que M. N. Peyrat, écrivain protestant, célèbre les Troubadours avec un lyrisme enthousiaste. Il nous les montre comme d'ardents auxiliaires de ce Pierre de Brueys, énergumène qui courait par les provinces, saccageant les églises, abattant les croix, fouettant les prêtres, etc. Il voit des précurseurs de Luther parmi les Pindares qu'il cite, Cercamons, Marcabrus, Pierre de Valeyra, etc., puis il finit par dire : « Nul doute que les Troubadours « méridionaux n'aient concouru à une révolution « dont le programme était un poëme (4). » On peut trouver aussi, sans recourir à des ouvrages spéciaux, dans le *Tableau de la littérature au moyen*

âge, par M. Villemain, de longs échantillons des fougueuses explosions de Figueira ou de Sordel qui accusait Saint-Louis de n'avoir pas de cœur et le traitait de niais. Aux citations de M. Villemain, pourraient se joindre une foule de pièces de Pierre Cardinal, Deudes de Prades, Boniface de Castelane, Guillaume de Bergedan, Bertran de Born, etc.

> E mille altre ne vidi à cui la lingua,
> Lancia e spada fu sempre, e scudo e elmo.

Il serait inutile de nous appesantir sur des poètes satiriques, dont les plus violents n'appartiennent point à des enfants de notre Provence. D'ailleurs, hâtons-nous de le dire, toutes les violes méridionales ne résonnèrent point dans les seules mains d'excentriques tels que cet Austor d'Orlac, grand amateur de faits accomplis, qui déclamant sur l'insuccès des Croisades, voulait que les Chrétiens se fissent Mahométans, puisque Dieu se montrait en faveur des infidèles. Plusieurs Troubadours au contraire éperonnaient la valeur des preux, en exaltant de nobles sentiments. Peu importe d'ailleurs, si, lorsque leur voix poussait aux combats, ce fut généralement à forte distance. « Par leurs chants, dit « M. Villemain, ils excitaient à la Croisade, mais « ils étaient eux-mêmes retenus par les délices des « cours de Provence. » La sage circonspection qui

permet de célébrer les batailles de loin, et au besoin d'en profiter, quand elles sont gagnées par des frères et amis, rencontre de nos jours de trop remarquables imitations, pour qu'il ne soit pas malséant de blâmer en d'autres temps ce qui vaut aujourd'hui des battements de mains.

Beaucoup, parmi ces virtuoses, ne désiraient point plaie et bosse comme ce Boniface qui s'exclamait :

Guerr'e trebahls e brega m'plgtz (5).

ayant soin d'ajouter très judicieusement que les conseils d'avocats et de prélats lui étaient désagréables.

Généralement, ils montraient plus d'amour pour leur pays natal que ce Raimbaud de Vaqueiras qui, dans un dialogue écrit par lui, se fait répondre par une génoise, sa douce amie :

Tropo son di mala lei,
Li Proensal
.....
Juiar, to provençalesco
Si en jaggausa de mi,
No preso un genoi
No t'ent'en plus d'un Toesco
O Sardi o Barbari
.....
Proensal va mal vesti, etc.

Nous voyons que la belle génoise ne prisait pas plus les Sardes que les Barbaresques, ce qui nous touche peu, mais Raimbaud lui souffle sur les Provençaux de fort vilaines choses.

Dans toutes les *canzone* on ne versait pas comme Bertran Barbonnel des potées d'injures contre le clergé qui très probablement avait le grand tort de peu s'accommoder des cours d'amour :

> Aï! fals clergue, messongier, traïdor,
> Perjur, lairos; . . . . descrezen, etc.

ou ainsi que Pierre Cardinal :

> Tartarassa ni voutor,
> Non sen plus leu car puden
> Com cler a prezicator
> Senton ont es lo manen (6).

Et ici ouvrons une parenthèse : l'exagération de ces belles apostrophes est trop violente pour servir de preuve contre le clergé de ce temps-là et contre la cour de Rome. Cela prend un faux air de certaines brochures de nos jours, en réservant talent et poésie du côte des Troubadours.

Après ces tristes échantillons, qu'il serait trop facile de multiplier, on rencontre souvent parmi les chants en langue provençale, des morceaux remplis de grâce, de fraîcheur et d'harmonie.

De tels fragments, on en trouve surtout chez Pierre d'Auvergne et chez Bernard de Ventadour.

Le poète limousin du douzième siècle semble avoir dans son langage une pureté primitive qui en permet plus facilement l'intelligence. Qui ne connaît cette strophe adressée à Eléonore de Guienne?

Quand la doussa aura venta
De vès nostre païs,
M'es vejaire qu'ieu senta
Odor de paradis,
Per amor de la genta,
Ves cui son acclis
En cui ai mes m'ententa
E mon coratj' assis ;
Quar de totas partis
Per lieis, tan m'atalenta.

Nous donnerons encore un morceau d'un hymne religieux par Pierre de Corbian , parce qu'on peut y remarquer combien le latin entrait comme élément dans ce langage poétique :

Domna, rosa ses espina,
Sobra totas flos olens,
Verga seca frug fasens,
Terra que ses labor germa,
Estela del solelh maire,
Noirissa del vostra paire
El mon nulla somelha
Ni londana ni vezina.

C'est en effet de la langue latine que dérivent principalement la plupart des dialectes parlés dans

toute la France, il n'est donc pas étonnant que le Midi, plus rapproché de Rome et de l'Italie, ait plus gardé de la douceur du latin, tandis que le Nord conservait davantage de la rudesse germanique. Mais quelque sonore, harmonieux et doux qu'on puisse trouver souvent l'idiome des Troubadours, il est une chose incontestable, c'est que cet idiome rudimentaire au milieu de son plus grand éclat, dut sa principale célébrité au soin qu'eurent de le colporter dans toutes les cours de l'Europe les poètes qui l'employaient. Il n'est pas facile d'y observer des règles fixes ; de là l'obscurité devait s'ensuivre, et le roman nécessiter plus tard le secours des glossaires. « Sans cesse, » dit M. Villemain en parlant de la poésie des Troubadours, « les autres langues de l'Europe qui commencent à « se former viennent s'y mêler, mais la primauté « provençale s'y reconnaît toujours (7). L'ortho- « graphe présente aussi ses difficultés, elle était si « peu fixe qu'il n'est pas rare de rencontrer dans la « même phrase un mot différemment orthographié. « En général, les scribes semblent s'être contentés « de rendre le son, chacun d'après sa manière de « prononcer, sans se mettre en peine ni de l'origine « du mot, ni de l'idée qu'il devait exprimer ; il « résulte de là une bigarrure souvent très embar- « rassante. »

Nous citerons encore au sujet de la langue parlée

par les Troubadours quelques passages de César de Nostredame, qui sont des reproductions de fragments des *Vies des plus célèbres poètes provençaux*, par son oncle Jean, procureur au Parlement d'Aix, il est bon d'ajouter ici que les chroniques de ces vieux historiens exaltent à chaque page les fastes glorieux de notre pays. Si nous faisons cette observation, c'est qu'il pourrait fort bien arriver qu'en touchant aux œuvres des Troubadours anciens ou modernes, on recueillît quelque part l'accusation d'être un fils dénaturé de cette contrée où les beaux souvenirs se dressent tellement à chaque pas, qu'on ne peut qu'être fier d'y avoir eu son berceau !

Voici donc ce que dit Nostredame à propos du recueil du Monge des Iles d'or : « Si que comme cest « excellent Monge vaquait au catalogue et à la visite « de ces livres, entre autres il en trouva un où es- « taient descrites toutes les nobles et illustres fa- « milles de Provence et d'Aragon, de France et « d'Italie avec leurs alliances et armoiries qui devait « estre chose très-belle à voir ; et encore outre « celui-là toutes les œuvres des poètes provençaux « en rithme vulgaire, que le religieux Hermentaire « avait pareillement recueillies par le commande- « ment d'Ildefons, qu'il transcrivit en beaux carac- « tères, dont il en envoya pour un rare et riche pré- « sent une copie à Louis II. Ce qui occasionna plu- « sieurs barons et gentilshommes de Provence d'en

« avoir des extraits, comme de choses pleines de « galanterie et de nobles raretés, voire mesme s'en « trouva de tant curieux, qu'ils les firent toutes « exactement transcrire en lettre de forme sur par- « chemins illuminés d'or et d'azur d'Acre, ou sur « papiers très fins et très polis ; les vies des poètes « estant en caractères rouges et en nottes noires « et communes, leurs poésies provençales de plu- « sieurs sortes et tailles de rithmes. *Au moyen de « quoi il eut une merveilleuse peine d'entendre la « langue, pour autant que leurs poëmes étaient de « diverses phrases et locutions.* Car les uns avaient « escrit en leur pure langue maternelle provençale, « les autres qui n'y étaient pas si bien versés pour « estre de diverse nation : Espagnole, Italienne, « *Gasconne,* et Française avaient farci et entremêle « leurs compositions poétiques de plusieurs mots « et idiomes de leur ramage, qui les rendaient tant « obscures et si mal intelligibles qu'à peine en pou- « vait-il tirer le sens. »

Ailleurs, Nostredame se plaint que déjà de son temps la langue provençale avait dégénéré et n'était plus ce qu'elle avait été ; que dirait-il devant de modernes productions littéraires en cette même langue.

« Fridéric Empereur premier du nom ayant ouy « réciter plusieurs belles chansons aux Troubadours « qui suivaient Raymond Berenguier fit les vers « que nous avons récitez à l'un desquels il loue

« particulièrement *lou cantar Proençalez*, enten-
« dant des poëtes et de leur rithmes. Mais quel plai-
« sir est-ce d'ouyr réciter aux pauvres demandans
« l'aumosne aux portes, le martyre de Sainct-Es-
« tienne, *quand ly felons lou lapidavon* et mille
« autres belles choses de diverses taille et mesure
« de vers. De quel beau et orné langage sont façon-
« nés les statuts de Provence, qui sont les loix et
« les coustumes du pays, avec les requestes et les
« demandes qu'on fesait ez assemblées générales
« des estats, aux bons comtes de Provence, Roys de
« Sicile et les responses *de lous Majestas;* le tout
« en très-beau et naïf provençal idiome. Et comme
« toutes choses sont sujettes à changement il est
« advenu que cette langue meslée de termes Fran-
« çais, Espagnols, *Gascon*, Tuscans et Lombards,
« qui tous en faisaient curieusement profession s'est
« tellement abastardie, qu'à grand peine est-elle de
« nous qui sommes du pays entendue. »

Relativement aux Troubadours d'abord, Nostre-dame a raison, lorsqu'on veut lire sans glossaire les reproductions de leurs œuvres, il est peu facile de se reconnaître dans une marqueterie de langage, de mots et d'orthographe ; et comment pourrions-nous comprendre leurs poésies avec facilité, lorsque, de leur vivant, ils étaient accusés déjà d'obscurité et plusieurs de leurs *canzone* taxées d'énigmes poétiques.

Les Troubadours eux-mêmes, se sont souvent reprochés entre eux d'être inintelligibles: Pétrarque dont le mérite n'est pas toujours une clarté complète ; Dante qui désespère les traducteurs et les commentateurs, ont vanté Arnaud Daniel, mais le Moine de Montaudon, contemporain du même Arnaud, prétend que les chansons de ce dernier *ne valent pas une aiguille, que personne ne les entend.* Pierre d'Auvergne dans une diatribe où il attaque une foule de ses confrères, compare Giraud de Borneil à un vieux drap brûlé, Brival à un pèlerin qui chante *pour la canaille*, Saissac à une casaque usée, et il finit par s'écrier que Sicard s'enorgueillit des airs grossiers qu'il compose *sur des paroles qui n'ont pas de sens.*

Lanfranc Cigala se plaint aussi des obscurités de poèmes alambiqués, déguisant le vide des pensées par l'ombre du style : « Je saurais bien faire, si je « voulais, ce qu'on appèle des chansons fines et « subtiles. Mais je n'aime point les poésies obscures. « Le savoir est peu estimable, si la clarté ne l'ac- « compagne... C'est une étrange fureur de vouloir « être obscur et qu'un homme d'esprit n'en ait pas « pour tirer de l'eau claire d'un ruisseau. »

Escur prim cantar et sotil
Sabria far si m'volia ;
Ma no s tanh qu'om son cant asil

Ab tan prima maestria
Que non sia clars com dia :
Que sabers a pauc de valor,
Si clardatz no'l dona lugor.
.....
Et es ben grans aurania
Qu'escurs motz fai qu'us qu'aia sen autiu
Tals que no sab trair' aiga de clar riu.

A quelques privilégiés, aux érudits sortis de l'école des Chartres, il est donné d'apprécier les œuvres des Troubadours et de comprendre leur langage, harmonieux si l'on veut, mais d'une intelligence difficile. La Renaissance de ce langage serait donc d'une opportunité assez contestable, quand bien même l'on admettrait que le provençal actuel a une affinité complète avec l'idiome que présentent les écrits du moyen-âge.

On conçoit que des linguistes comme C. Nodier et que des historiens puissent retirer profit de l'étude des Troubadours auxquels les *Félibres* rattachent leur pléiade ; l'érudition allemande s'est livrée à cette étude d'archaïsmes et de philologie, nous le savons et nous pensons aussi que dans un musée littéraire les œuvres des vieux poètes provençaux doivent être précieusement gardées, comme on y conserve les fabliaux, poëmes, et mystères qui marquèrent le début de la littérature française et sont aujourd'hui l'objet de sérieuses recherches.

Des filons d'or peuvent être retirés de ces mines longtemps abandonnées et remises en lumière par Fauriel et Raynouard, mais dans la monotonie de chants dont l'ancienneté est pour plusieurs d'entre eux le mérite principal, il n'y a pas motif à des formules laudatives poussées à l'exagération. Rien dans les œuvres des Troubadours n'est assez grandiosement beau pour autoriser l'exaltation des félibres à lancer à la langue de Corneille, de Racine et de Lamartine ce cri de défi :

As béu te parga sus li moure
De Ventadour e de René, etc.

Oui, notre contrée a le droit d'être fière de ceux de ses enfants qui opérèrent, eux en réalité, une renaissance de la poésie ; elle doit revendiquer comme siens, avec un légitime orgueil, ceux qui surent rallumer un flambeau qui peut éclairer l'humanité; mais à ces sentiments un regret doit se mêler, c'est que ce flambeau ait alors été employé souvent pour allumer des incendies.

Le génie manquait aux Troubadours selon M. Villemain, et Simonde de Sismondi, tout en appréciant le mérite de ces poètes, exprimait la même opinion. Il remarque surtout que cette poésie, depuis son début jusqu'à sa fin, ne fit aucun progrès. « Ce qu'on avait trouvé dans les premières chansons de Guillaume IX, comte de Poitiers, on le retrouve dans les dernières de Giraud Riquier ou de Jean Estève » (9).

Ce qu'il y a de positif, c'est que les Troubadours, à part un très petit nombre de chants religieux, ne surent emprunter que deux notes au clavier du cœur humain, la haine et l'amour. Ces deux notes sans cesse répétées sur le même ton, comme de fatigantes ritournelles, reviennent toujours avec uniformité, les noms des poètes changent, les poëmes sont les mêmes, un vrai souffle inspirateur ne saurait donc être transmis par de tels maîtres. Il serait impossible de les prendre absolument pour modèles ; comment donc a-t-on pu récemment nous parler de *Troubadours classiques*? La langue provençale eut pu devenir une langue parfaite, supérieure à l'italien moderne, parce que placée entre l'Espagne et l'Italie, sans cesse en contact avec les races germaniques, elle aurait pu réunir la douceur à l'énergie, la grâce à la force; allier une certaine concision à du laisser-aller. Malheureusement (heureusement pour le triomphe de la Foi) la victoire de Montfort contribua à arrêter les progrès de cette littérature si lente à se perfectionner ; les clameurs de la haine furent étouffées sous le pied du vainqueur, et l'amour se tut effarouché par le bruit des batailles. Les Troubadours n'ayant pas su semer d'autres germes poétiques dans la terre du Midi, la langue inféodée à deux seules passions, demeura, jusqu'à nos jours, sans culture vraiment sérieuse.

Puis, quand la lumière redescendit du Nord en

rayons plus nets, elle rendit au Midi ce que le Midi lui avait d'abord donné, et la langue provençale devint à son tour tantôt rude, trop naïve, tantôt trop énergique, peu susceptible de se prêter d'une manière continue à l'expression de sentiments élevés, elle fut mise au rang des patois.

Ce qui s'était formé de débris du latin et de tant d'autres dérivations, dut peu à peu se mélanger avec le langage du Nord en y joignant une foule de locutions étrangères importées par les navires qui abordent aux rives phocéennes; il serait bien difficile de retirer complétement ce langage du chaos où il tomba de l'aveu même des poètes qui naguère s'en servaient. Quelques emprunts que l'on fasse, quelque expédient que l'on emploie avec habileté, on parviendrait difficilement à déguiser les altérations infligées par le temps et les révolutions à l'ancienne langue de la Provence (10), bien qu'elle conserve encore des beautés à elle propres.

Pour nous servir de l'expression de Godeau, évêque de Vence, *la Gueuse parfumée* nous paraît trop encline à mêler des pauvretés aux trésors de linguistique qui lui restent, pour fournir à la poésie qui germe dans son sein fécond, des vêtements vraiment splendides.

Avant de passer à ceux qui prétendent aujourd'hui à la succession des Troubadours, n'est-il pas utile d'examiner encore si les chants des *félibres* sont une

réelle renaissance de la langue romane et si la muse provençale se tut complétement depuis la victoire de Simon de Montfort jusqu'à la publication des poésies de M. Jasmin ou de l'école avignonaise.

M. de Sismondi n'attribue point seulement à la victoire de Montfort, comme les passions religieuses l'ont tant de fois répété, le silence poétique dont cette victoire semble suivie. D'après lui, les lyres devinrent muettes parce que les rois ayant augmenté les priviléges des villes, les pensées prirent un autre courant et s'appliquèrent à l'industrie et à l'activité de la vie publique (11). « L'État était beaucoup mieux gouverné, » dit cet écrivain, « mais « il était devenu moins poétique. Ce n'est pas aux « lois les plus sages, aux temps d'ordre et de prospérité qu'est réservé le plus grand développement « de l'imagination chez un peuple ; la rêverie vaut « mieux que l'activité pour faire des poètes et cette « administration vigilante et paternelle qui formait « de bons pères de famille, de bons négociants, de « bons artisans, d'honnêtes bourgeois, était beaucoup moins propre à développer le génie des « Troubadours que la vie errante de châteaux en « châteaux, le mélange alternatif avec les grands « seigneurs et le peuple, les dames et les bergères, « que les jouissances du luxe plus vivement ressenties dans la pauvreté. »

D'un autre côté, la cour de Provence établie en

Italie sous Charles d'Anjou, la papauté transportée à Avignon et y restant maintenue pendant soixante-dix ans, furent certainement des causes puissantes pour faire abandonner la culture de la langue provençale effacée dans les admirations par l'éclat de la langue italienne qui produisait en même temps les sonnets de Pétrarque et la Divine Comédie, œuvres bien supérieures à tout ce qu'avait produit la littérature romane pendant son existence (12). Louis d'Anjou parlait la langue d'oil ; il avait, dit-on, peu de goût pour la poésie de la langue d'oc, et les guerres d'Italie entraînèrent hors du pays les seigneurs qui protégeaient les Troubadours. Nous nous sommes arrêté un instant sur cette question, parce que très souvent nous avons été à même de lire cette assertion que la victoire de Simon de Montfort avait tué la littérature provençale, assertion d'autant moins sûre que le Troubadour Fouquet de Toulouse appartenait au parti vainqueur, de même qu'Isarn, autre poète. Si toute la littérature romane ne consistait qu'en ces sirventes enflammés où la haine débordait et qui devaient se taire après la défaite des Albigeois, il faudrait convenir que sa disparition serait moins regrettable; mais dans la Provence proprement dite, aux cours d'amours du château de Romanin, cette poésie avait d'autres accents et nous pensons qu'on peut attribuer en grande partie à l'avénement de Charles d'Anjou, à son départ pour Naples et aux

progrès de la langue italienne, l'abandon de l'idiome roman. Adopter cette manière de voir serait, je le sais, pénible et désagréable à bien des gens, ils y perdraient l'occasion de produire dans des livres, des préfaces, des introductions, certains beaux mots ronflants : *nationalité méridionale oppressée par le catholicisme, — inquisition, — angoisses, — convulsions d'horrible agonie,* etc. Aussi, je suis bien convaincu qu'on persistera à conserver des locutions qui rehaussent si vigoureusement la phraséologie, cela donne du ton et de la couleur, puis, comme on s'intéresse toujours à des martyrs, il est bon quand on veut faire valoir une cause, de l'entourer d'une belle auréole.

Quoiqu'il en soit de cette question et des motifs réels de l'abandon momentané de la langue romane ou provençale pour un usage littéraire, vers 1323 les Capitouls de Toulouse cherchèrent à faire revenir au milieu de leur patrie, la poésie qui s'était envolée ; une lettre circulaire écrite en vers et en prose, fut adressée à toutes les villes de la langue d'oc de la part des sept poètes qui gardaient le nom de Troubadours, et de la part des Capitouls.

Cette lettre proclamait le réveil de la *gaie science* endormie ; le concours annoncé pour le premier mai 1324 eut un succès immense et la violette d'or y fut décernée à un poète nommé Arnautz Vidal, de Castelnaudary, pour une chanson en l'honneur

de la sainte Vierge. Les errements satiriques des Troubadours étaient désormais un peu mis de côté, on reprenait d'eux le goût pur et simple de la poésie sans y infuser de nouveau les passions politiques et religieuses. Cette pièce d'Arnautz Vidal est assez curieuse en ce qu'elle présente à chacune des stances qui sont toutes de treize vers, une assonance de rimes qui rappellent les chansons de Geste françaises du treizième siècle.

Mayres de Dieu, Verges pura,
Vas vos me vir de cor pur
Ab esperanza segura
Tal qu'ab merse, m'assegur
Que m'escur
Say, tan qu'à la fi s'atur.

Et l'on peut, à la suite de cette pièce en observer plusieurs autres dans le même genre. Voici encore un échantillon d'une poésie intitulée Dansa de Nostra Dona :

Al jorn d'uy, Flor verginal,
Sus en los tros collocada,
Sanctificada
E coronada
Cofortatz vostre Vassal,
Quy us a trops ans réclamada.

La plus grande partie du recueil d'où nous avons extrait ces vers *(Las Joyas del Gay Saber*, publié à Toulouse), ne nous paraît pas s'écarter beaucoup

des subtilités et de la recherche des Troubadours antérieurs : mais on se plaît à y reconnaître le feu sacré conservé dans le Midi, la culture des lettres reprise et continuée, recevant plus tard de Goudouli un nouvel élan, jusqu'au moment où cette littérature semblait devoir, par la force des choses, se fondre et disparaître dans la grande littérature française.

La réunion des sept Troubadours publia sous le titre bizarre de *Lois d'Amour*, une curieuse poétique dont M. Gatien Arnoult a donné récemment le texte et la traduction, il serait difficile aujourd'hui d'astreindre la pensée à toutes les règles amoncelées dans ce traité.

Pendant que Clémence Isaure et ses nouvelles fleurs donnaient à la poésie et à la littérature du Midi, un nouvel éclat dans le Languedoc, la Provence de son côté était-elle muette ?

Écoutons ce que dit à ce sujet M. J.-T. Bory dans un excellent travail sur la poésie provençale qui précède un recueil publié à Marseille en 1858, *l'Abeilho prouvençalo :* « Les derniers chants des Troubadours avaient cessé de retentir depuis plus de cent « ans, lorsqu'un gentilhomme de Grasse, adonné « au métier des armes, L. Belaud de la Belaudière, « vint en plein xvie siècle faire revivre et remettre « en honneur la poésie provençale. En signalant « dans cette poésie, l'absence de toute production « littéraire, durant un laps de temps aussi consi-

« dérable, nous n'entendons point méconnaître que « la Provence n'a jamais cessé à aucune époque de « posséder des chantres de rues et de carrefours, « rimailleurs illétrés, populaires et anonymes, ainsi « que l'attestent divers fragments cités par nos « chroniqueurs et l'existence d'un petit recueil go- « thique imprimé vers 1533 et contenant quatre « chansons satiriques qui furent débitées à Aix, au « milieu des jeux inventés par René d'Anjou. »

Il est donc positif que l'inspiration poétique ne s'était point complétement éteinte dans le Midi, lorsque les Troubadours en eurent disparu ; elle s'y maintint, mais seulement la poésie suivit les évolutions des mœurs et du langage.

On ne vit plus de torrents pleins de fougue emportant dans leur course des fleurs arrachées à leur rive, mais leur place fut prise par de clairs et limpides ruisseaux. Ces minces filets d'eau tombant de côteaux agrestes, couraient paisiblement au milieu des paquerettes et des violettes de nos champs.

Laissant de côté les *canzone* trop ardemment érotiques, les coups de boutoir, les subtilités obscures, la muse méridionale modeste, sans se targuer de ses aïeux les Troubadours, sans trop s'en prévaloir, s'était mise à la portée des auditeurs à qui elle s'adressait. Elle parlait sa langue simplement, sans chercher à la rehausser, n'ambitionnant aucun suffrage équivoque, demeurant au milieu des siens.

Pour un peuple essentiellement religieux elle dictait à Saboly des noëls dont la naïveté qui en fait le charme, restera inimitable, parce que cette pure simplicité qui l'inspirait, n'existe guère, même dans nos campagnes, qu'en vagues reflets dans les mœurs actuelles : reflets bien précieux encore !

Saboly est un type à part dans la littérature provençale, je ne dis pas comme modèle à suivre, parce qu'une originalité comme la sienne a de la peine à se reproduire dans des siècles différents. Pour l'imiter, il faudrait revenir aux sentiments qu'il éprouvait et y revenir sans restriction, et il faudrait de plus, se retrouver dans le milieu où vécut l'excellent bénéficier, maître de musique de St-Pierre d'Avignon.

L'œuvre de Saboly est comme une de ces pierres précieuses qui jettent de l'éclat en restant telles qu'elles sont sorties d'une mine, sans être finement taillées par un ouvrier habile. — C'est essentiellement le chant religieux du provençal, c'est un trésor que nous devons apprécier ; toujours on se sentira au cœur une douce émotion lorsqu'on entendra lire ou chanter un de ces cantiques délicieux qui peuvent sans inconvénient trouver un écho dans nos vieilles cathédrales.

Après avoir parlé de Saboly, de ce vieil ami de notre enfance, et dont les chants n'ont point cessé d'avoir des charmes pour nous, nous ne saurions

rions résister au plaisir de citer parmi tous ses jolis noëls, celui où il représente les animaux allant rendre leurs hommages à leur créateur dans l'étable de Bethléem. Tous, la panthère, la licorne, le sanglier, le léopard, l'éléphant, jusqu'à la guenon épouillant sa petite guenuche, tous sont venus prendre place, respectueusement autour de l'Enfant divin, et cette visite donne lieu à des traits ravissants :

L'iavié un pastras de campagnou
Qu'avié un froumagé de moutagnou,
Ei pé de l'enfan l'ooufrigué
Lou reinar d'abord li prengué.
Aquéou pastras prengué lou ragé
Joousé li dit d'un air fort sagé :
Vous fachés pas nosté vésin,
Foou qué tout visque eici dedin.

Puis, lorsqu'un serpent — *esfrouyable* — veut entrer à son tour dans l'étable, Marie s'indigne et dit au reptile :

. . . . . Vilain animaou,
Toun espeçou me fay pas gaou,
Vay t'en ou t'escrazé la testou,
Vengués pas mettre eici la pestou ;
Ressemblés trop aquéou viei Satan
Qu'attrapé nosté paire Adam ! (15).

Franchement, nous n'avons rien vu dans les noëls modernes qui vaille la bonhomie de ce récit ; il y a loin du pinceau naïf de Saboly à celui de ce *troubaïre* moderne qui retrace les occupations de la Sainte Famille le soir :

Lou san afustavo un rabò,
La santo Vierjo débanavo,
Jésus fasié créma lou fio....

Jusque là à merveille, mais ensuite :

E lou trio se flutejavo
E Jousé *d'un dous baritoun*
Dos vouès divino accoumpagnavo,
Mario fasié lou ségoun.

Saint-Joseph et baryton ! — nous laissons sans réflexion le voisinage de ces mots.

Parmi la foule des poètes qui a diverses époques ont accompagné du son de pipeaux agrestes les chants de leur muse, nous citerons ceux que l'on peut particulièrement distinguer et dont les œuvres sont, à ce que nous pensons, les plus répandues dans notre pays. Claude Brueys né à Aix publia en 1628 un recueil intitulé *Jardin deis musos provensalos;* Codolet était de Salon.

Jean Baptiste Coye fils d'un ménager du village de Mouriès, vécut en grande partie à Arles, il y a dans le recueil de ses œuvres une petite comédie intitulée lou *novi para* qui n'est certes pas sans charme. Il fut au sujet de cette comédie, accusé de plagiat par un anonyme qui lui déclarait en très mauvais français qu'il n'était donné qu'au *seul Voltaire* vivant en France de se parer d'une poétique science. A cette attaque, Coye répondit et en

français aussi, dans des vers excellents où nous avons remarqué cette grosse vérité :

> Eh ! pauvre fanfaron, grave-le dans ta tête ;
> Qui va bête à Paris, n'en revient que plus bête

Coye tout en produisant de jolis vers patois savait rendre justice à qui elle était due ; il ne se croyait point autorisé à mettre au dessus de la langue française l'idiome dont il se servait avec autant de grâce qu'on a pu le faire plus tard. Voici ce qu'il disait dans la préface de ses *novi para* ; « Il est vrai que le « français plus grave, plus noble et plus élégant « rend la versification plus majestueuse, plus élevée « et plus harmonieuse ; et que le provençal plus « rude et moins usité présente bien des obstacles à « un auteur. Les hiatus, surtout à Arles à cause de « la prononciation s'offrent plus souvent, Les rimes « y sont moins sonores; le masculin ne peut presque « jamais rimer avec le féminin.... — Voila ce qui « gène extrèmement notre poésie provençale, cepen- « dant il faut convenir que malgré ces grandes dif- « ficultés notre patois a une énergie, un naturel « dans ses expressions et un tour si heureux qu'il « charmerait, si quelqu'un savait les trouver.. — Il « est difficile en provençal de n'être ni ampoulé ni « rampant ; pour peu qu'on se néglige, on tombe « dans le bas, et lorsqu'on s'élève trop, l'on de- « vient guindé.... — Le plus grand obstacle qui « s'y rencontre, c'est qu'il n'y a point de règles cer-

« taines : la haute Provence a des expressions et « une façon de prononcer qui nous sont extraordi- « naires. Aix et Marseille qui ne parlent, ou peu « s'en faut, qu'un même langage, ont des termes « si opposés aux notres et un accent si différent, que « nous aurions quelquefois de la peine à nous en- « tendre. »

Ce que Coye disait en prose française, tout en regrettant que les écrivains provençaux ne prissent pas soin de conserver la réputation acquise par les Troubadours à la poésie provençale, il le répète en vers patois dans une épitre adressée à M. de Moraud.

Admiran lou francés, ignouran lou latin
Sabé que ce qu'enseignou un simple ignourantin
Ouras béléou de penou à gousta moun lengagé;
Lou son, la rimou, tout te semblara sauvagé;
Mai tout bigearre qu'ès, toun fin discernamen
Counclura qu'es pa sensou quaouque ouramen.

Après avoir rapellé dans des hémistiches qu'on aurait fort peu de peine à retourner en français, les noms de quelques Troubadours couronnés, pour en étayer sa muse, sans doute parce qu'à son époque tout ce qui rapellait la royauté avait un prestige hélas ! trop effacé de nos jours. Coye ajoute :

Sabe que lou francés beoucop pus délica
Regnou oujourd'hui pertout dins soun pountifica,
Lou Czar dedins lou Nord, lou Sultan dins l'Asiou
Soun encanta deis sons de sa douçou harmounio.

Cet aimable poète, vous le voyez, ne prenait pas des échasses pour faire entendre de plus haut l'idiome de son pays natal, il l'aimait et cependant pas au point de vouloir avec de la toile simple et rude faire un jabot prétentieux.

Coye né en 1711, mourut en 1777, il était donc presque contemporain de Gros qui vivait à Marseille au commencement du XVIII, siècle, il y vint au monde en 1698. Gros fesait en patois des vers charmants et fort appréciés par ses compatriotes il chantait la *teso*, la *bastido,* la mer,la chasse au poste, tout ce qui fait le charme de la vie marseillaise. « Mais Paris troublait ses rêves, il y alla dit l'un de « ses biographes, se maria, eut des enfants et *pour* « *surcroit de malheur,* ajoute ce même biographe « il fit des vers français. — Sa muse pimpante sous « les pinèdes perdit sa voix et la verve dans les « brouillards de la Seine. » (13)

Il pourrait bien se faire qu'à cet échec, si échec il y eut, on put donner toute autre cause; les brouillards de la Seine, si je m'en rapporte à d'assez grands poètes, ne sont guère plus susceptibles d'enrhumer une muse que le mistral qui glace trop souvent les plaines de Provence.

Gros eut donc de l'esprit en provençal, un esprit qui sut s'épancher dans sa langue maternelle, mais s'il trouva moins de facilité à se produire en français lorsque plus tard il voulut le tenter, qui pourrait

affirmer que la cause n'en puisse être attribuée à l'usage prolongé d'un idiome dont les tournures familières, le sans façon longtemps pratiqué, l'allure libre du provençal devait se heurter aux monuments élevés par Corneille, Racine, Boileau et Voltaire. Quoiqu'il en soit dans le recueil des poésies de Gros, pour ceux qui comprennent le provençal écrit sans recherche et sans innovation ni confusion, il y a des pièces d'autant plus ravissantes qu'elles sont absolument privées de cette emphase boursouflée que Coye redoutait. On retrouve chez Gros plutôt la manière de M. Bénédit ou de Belot que des sons de trompettes épiques. Ses épîtres ont un abandon qui, permis par l'idiome provençal, a un charme incontestable ; si dans ses églogues Cupidon, Coridon et Chloris font une assez singulière figure affublés du costume marseillais, Gros prend sa revanche dans ses fables. Elle sont vraiment très-jolies ; voyez plutôt le début des *Deux loups :*

Un jour un loup vieil, descarna,
Sarquavo a si desparjuna ;
Lou paure diable s'en anavo
Testo souto, balin balan ;
E su sa vido, en caminan,
Per enterin mouralisavo.
Qu'es dévengut, entr'éou disie,
Aqueou tem que Marto fielavo !
Dei loups éres lou capoulie,

Dins t'adoubado si gounflavoun :
Davan de tu cadun fugie :
Aves, cans, pastres, tous cridavoun :
Veléici, garo lou barban.
Aro lou mendre brut t'estouno,
Uno mousco t'es un tavan ;
Parens, socis, tout t'abandouno,
E n'as pas sant aliment ren.
En fen aquéou resounamen
Ves un hallan de soun espéço
Qu'à soun aise boutavo en peço
Un moutoun gros et gras à lard.
D'abord la joïo l'estoufego ;
Deis ueils l'empasso si deleguo
Et si penso : « n'auras ta part ;
« Si couneissen, sian camarado
« Meme autreifes l'y ai fa plesi. »
Adounc, em'un air coumbouri,
Humblament li fa la coulado,
E li dis : « Bouen jour, moun ami,
Fa bouen estre vous ; fès l'emperi.
Quadenoun, lou bel animaou !
Permetès que n'en mangi un paou ;
Moueri de fam et de miseri ;
Dins lou besoun l'ami si ves. »
L'autre, d'un ton plen de mespres,
En li moustran sei trissadouiro,
Li respouende : que tant d'ami ?
Qu sies, vilen rato-souiro ?
Anen, su, parte, crese-mi ;
Qu'hors d'aco ti lévi la fedo.

Lou miserable, ben surpres,
Va si fet pas dire doues fes ;
La quoue basso, gratet pinedo,
En remoumian : aquo es *fini*
La paoureta n'a ges *d'ami.*

Cette fable certainement à du charme ; on pourrait cependant si l'on voulait, en épluchant ce fruit méridional, y remarquer une négligence qui pour la rime se permet de se contenter de la consonnance de la lettre finale : *ami* et emperi, fini et *ami*, *plesi* et *coumbouri* etc mais l'entrain, l'allure légère et gaie qu'on y observe, désarment la critique et font passer outre, l'auteur a pris l'idiome provençal tel qu'il le trouve, il s'en sert sans le mettre à la gène, n'usant que des ressources naturelles qu'il lui offre et rejettant tout artifice. Dans ces conditions, les œuvres patoises peuvent plaire à ceux qui ont la possibilité de les comprendre.

A la suite des poésies de Gros, dans l'édition que nous possédons, (Marseille 1841) on a mis quelques opuscules qui tous ont cette gaieté et cet entrain que, sans les regarder comme propriétés exclusives nous pouvons considérer comme des qualités éminemment provençales. La première de ces pièces par Joseph Germain est une des plus remarquables. Les Dieux ennuyés de la monotonie de la vie olympienne, sont en quête d'une diversion, ayant entendu parler de la *bourrido* (14) il leur prend envie d'en

tâter et qui plus est de mettre la main à la casserole. Apollon leur désigne dans la campagne marseillaise la bastide d'un poète de ses amis. Là, un bouquet de pins sert de cabane, il y a des prairies, une belle vue sur la plaine, on y a d'autres parfums que ceux des roses éphémères, car le laurier, le thym, le romarin sauvage, la marjolaine y verdissent partout, un allée de caroubiers y conduit. Cette description séduit tellement les dieux et je le conçois, que chacun d'eux enfourchant un nuage, vite se met en route. Une fois arrivés, chacun se met à l'œuvre, Mercure va dans les villages voisins et rapporte des œufs, des herbages etc ; Cerès met du pain dans son tablier, Bacchus tire du vin du coin, Neptune se charge du poisson, jugez donc si la bourride sera bonne ! Comus choisit l'ail, Minerve fournit l'huile et c'est finalement à messire Pluton que revient le soin d'allumer le feu et de préparer la grillade. A table, les citoyens majestueux de l'empirée dépouillent les grands airs, « Escouta-mi leur dit Jupin :

Eici cadun deou estre ami
Que fenisse a jamai toute vieillo querello.

Pendant tout le dîner si bien préparé et si bien assaisonné, un rire homérique dont les éclats témoignent une franche gaieté, est excité à chaque instant par de plaisants quolibets, de fines railleries, puis

la fin du repas amène, convenons en, de trop fortes gaietés, et l'ivrogne Silène se permet quelques licences un peu vives, mais ce festin n'est qu'une joyeuse mascarade à travers laquelle il est parfaitement facile de voir un vrai tableau de mœurs provençales, peint avec un naturel charmant, c'est bien une de ces réunions comme on en voit toujours dans les environs de nos cités et où dimanches et fêtes, vont s'oublier les soucis et les labeurs de la semaine. Après cette pièce, on lit dans ce recueil des contes par l'abbé Vigne, le *sermoun de moussu Sistre,* une charge un peu trop épicée, et finalement les *Amours de Vénus* par Fortuné Chailan ou le *Paysan au théâtre*, désopilante caricature susceptible de dérider le front le plus morose, le spleen le plus enraciné,

En dehors de ces noms, nous en remarquons bien d'autres dont quelques-uns sont cités dans l'essai sur la poésie provençale de M. Bory, nous trouvons donc appartenant à Aix, Roman Balthazar *lou caladaire*, Louis Puech, de Reynier, d'Astros, Diouloufet et Laget de Bardelin, Jean de Cabanes, Gaspard-Grégoire, Gabriel Vigne ; à Marseille, Marin et Dagevil-le ; à Arles, Nalis et Truchet auteur d'un recueil de chansons; à Carpentras, Brutinel, Charles-Joseph Cottier et Rolland Devillario dont l'œuvre principale est intitulée *une Relatiooun dei siegé soutengu per la ville de Carpentra contre l'armada dei brégan avignounès ;* à Toulon, Durand faïencier qui d'après

M. Boroty, fit en 1748 un poème intitulé *la Marotto* qui a onze chants et sept mille vers. C'est à Toulon aussi que Pelabon fit représenter *lou groulié bel esprit; Marc Antoine Maniclo* le principal héros de cette petite comédie et *Tribord,* sont deux personnages très-bien réussis. Nous avons été trop enchanté par quelques vers de Pelabon pour ne pas les reproduire ici pour ceux de nos lecteurs qui ne les connaitraient point,

Vai, quand lei prouvençaou partoun ben amouroux
Soun segu oou counba d'estre victorioux,
Soun jamai lei dernié oou camin de la gloïro
L'amour qu'an per soun Rei fa qu'emportoun [victoire
Dé toutei leis exploi tiroun pa vanita
Per l'ennemi vincu soun plen d'humanita
E pui lei ves veni lou couar plen d'allégresso
Dei loourie qu'an cueilli courouna sei mestresso.

On peut observer dans ces vers de Pelabon qu'il est bien facile, même en ne comprenant pas du tout la langue provençale, mais seulement le français, d'en saisir le sens; on peut se passer d'une traduction.

A Marseille il y eut outre ceux que nous avons cités, d'autres poètes moins connus, Olivier. Louis Artaud, Dageville, Remuzat et le chevalier de Baptendier.

Enfin, Avignon compte comme prédécesseurs des *félibres :* Royer, Antoine Peyrol, J.-M. Grégoire, et on peut y joindre Domergue, doyen d'Aramon, parce qu'un de ses noëls est toujours imprimé parmi ceux de Saboly. L'air sur lequel se chante ce noël et auquel les paroles s'adaptent (Marche de Turenne) a dû contribuer à le rendre populaire, car ce chant, accompagné par les orgues de nos vieilles cathédrales, a quelque chose d'irrésistiblement entraînant. Mais en outre de ce mérite, les vers en ont un incontestable :

Dé matin
Ay rescountra lou trin
Dé trés gran Rey qu'anavoun en vouyage.
Dé matin
Ay rescountra lou trin
Dé trés gran Rey qu'anavoun per camin.
Ay vis d'abor
Dé gardou cor
Dé gen arma, émé un troupeou de pagé.
Ay vis d'abor
Dé gardou cor
Toutei dooura dessu sei justoucor.

Domergue peint ensuite le cortége royal, les drapeaux, les harnais des chameaux, les chars dorés, etc. Tour à tour, dans ce naïf récit, on entend les hautbois ou les tambours qui battent aux champs.

E lei tambour,
Per faire hounour
Dé tems en tems fasien bruyan tapagé,
E lei tambour,
Per faire hounour
Battien la marchou chascun à soun tour.

Les rois offrent leurs présents, et devant la myrrhe présentée par Melchior, le pieux chrétien s'écrie, oubliant l'éclat qui l'avait ébloui :

Quant à yeou,
N'en plouré moun bon Dieou,
En sanglouten vous présenté la myrrhou;
Quant à yeou,
N'en plouré, moun bon Dieou,
De li soungea siéou puléou mort qué vieou!
Un jour per nous,
Sus une crous
Coume mourtaou finirès nostei misérou,
Un jour per nous,
Sus une crous
Deves mouri per lou salut de tous.

Tout dans ces vers est émouvant, les répétitions ajoutent à l'effet, et en vérité, dans les noëls plus modernes, nous n'avons rien trouvé de pareil! Faut-il ajouter que dans les *Variétés religieuses*, éditées par M. Makaire, on lit une autre version de ce noël et peut-être préférable.

Plus rapproché des *félibres* par l'époque où il vivait, on trouve encore à Avignon Hyacinthe Morel, dont les poésies ont été publiées sous le titre de *Galoubet*. De même que Coye, Morel, dans la pré-

face de ses œuvres, ne se croit point obligé de dominer par l'injure sur la langue française ; le dix-neuvième siècle ne faisait presque que de poindre ; à cette époque, les audaces n'obtenaient pas si aisément une sanction, le réalisme n'était pas venu renverser tous les sentiments, et les notions du goût. « Le provençal, dit M. Morel, a dû céder à la langue « française. Celle-ci, longtemps dure et grossière, « lutta longtemps contre les difficultés de ses élé- « ments constitutifs; mais ses progrès devenus plus « rapides par un concours de circonstances qu'il n'est « pas dans notre sujet de signaler, et surtout par « une foule d'hommes de génie qui lui imprimèrent « successivement leur caractère individuel, prit un « éclat extraordinaire auquel elle dut sa vogue et son « universalité. Elle marcha rapidement vers la per- « fection, tandis que notre provençal, langue non « faite encore, fut paralysée dans sa marche, et re- « nonçant à la vigueur et à la noblesse, dut se conten- « ter de la naïveté et de la grâce, caractères distinc- « tifs du siècle où il fut délaissé. Pour que cet idio- « me acquît la beauté de la langue française, il au- « rait fallut qu'il devînt la langue de la cour et des « grands, qu'il fût l'organe des lois, qu'il suivît les « progrès de la civilisation, condition sans laquelle « une langue cesse bientôt d'être l'expression de la « société, et ne tarde pas à manquer de tournures et « de mots pour suivre les nouveaux arts, etc. »

Après avoir émis la probabilité qu'avec ces conditions cet idiome aurait pu se perfectionner rapidement, Morel ajoute : « Dans l'état où il a été abandonné, le provençal doit donc être banni de tous « les genres qui exigent de la force ou de l'élévation. Une tragédie en patois serait le comble du « ridicule. Les genres où cet idiome est comme dans « son élément naturel, sont la parodie ou le burlesque, les ouvrages du style simple et naïf, l'ode « anacréontique, la narration familière et légèrement maligne. Tel qu'il est cependant, il offre « des richesses inaperçues des esprits vulgaires. « Le latin, auquel il resta fidèle, lui imprima la douceur et la concision. Les mots grecs que nos relations avec les Phocéens de Marseille, devaient « naturellement y introduire, servirent encore à le « polir et à rendre sa période plus harmonieuse. « Les Arabes ou Sarrasins y déposèrent aussi un « certain nombre de mots qui finirent par s'y naturaliser, en subissant une légère altération. Il n'y « a pas jusqu'aux Ostrogoths qui n'aient, en passant, imposé à notre patois quelques-unes de leurs « expressions rocailleuses, lesquelles s'arrondirent « avec le temps par la circulation et le frottement. »

Nous n'adoptons point en leur entier la manière de voir d'Hyacinthe Morel sur la langue dont il se servait, nous pensons que ce n'est pas l'énergie qui

fait défaut aux dialectes de provence ; son énergie est même un peu rude. Sarnipabiéune! elle rend des *sons d'airain* comme on nous l'a prouvé, mais Hyacinthe Morel avait ses motifs pour dire que le provençal se prêtait au genre *anacréontique ;* il cultivait ce genre, l'aimait, et les *Etrennes d'Apollon,* et l'*Almanach des Muses* eurent souvent leurs pages chargées de vers français de sa façon. Il nous semble difficile de concilier cette facilité de s'adapter à des sujets qui nécessitent absolument et sans mélange des tons doux et grâcieux, avec un défaut que Morel signale lui-même. « Comme le latin, « dit-il, le langage provençal dans les mots brave « l'honnêteté..... ayant été arrêté dans ses progrès « avant les siècles de l'urbanité et de la politesse « française, il n'a pu en contracter les formes décen- « tes et radoucies. Ces considérations doivent faire « excuser l'emploi de quelques expressions sans « lesquelles le patois cesserait d'être lui-même. »

Comme un exemple des motifs de nos doutes, nous citerons ici la première strophe d'une pièce de Morel, sur la mort d'un moineau, motif que n'ont pas manqué de reprendre les félibres : Voltaire a bien refait des pièces de Corneille !

Ei mort l'ouceloun de Glicérou,
Graçou, partagea sei doulours;
Et vous, amours, sé vous ei chiérou,
Ouvrez lou roubiné dei plours.

Nous ne chicanerons pas sur le mot *ouvrez*, qui ressemble plus à du français qu'à du provençal ; il ne se trouve ni dans le dictionnaire d'Honorat, ni dans le dictionnaire plus ancien de Pallas : *durbi* est le mot usité en provençal pour *ouvrir*. Ce qui nous choque en provençal comme en français, c'est le robinet qu'on engage les amours à laisser couler, car voici la traduction littérale de cette stance :

Il est mort l'oiseau de Glycère ;
Grâces, partagez ses douleurs ;
Et vous, amours, si elle vous est chère,
Ouvrez le robinet des pleurs.

Voici d'autres stances anacréontiques de Morel, qui malgré une baleine assez peu poétique employée pour corset (la partie pour le tout), ont assez de douceur et de grâce :

O, sieou jaloux dé toun sérin
Qué faï tan ben leis escalettou ;
Lou sieou dé ta jouïno levrettou
Qué ven lipa toun mourré fin.

—

Lou sieou de l'hurousou *balenou*
Qu'esquichou ta tayo de joun ;
Et d'oou zephir qué sé counfoun
Din la michour de toun haleinou, etc.

Cette pièce continuée sur ce ton est jolie, mais nous préférons encore celle-ci adressée au rossignol :

Bel ousseou ma voix té saludou;
Gloire à toun retour benfésen !
Chascun té déou la benvengudou
Car siés lou courrié doou printem.

—

Se cantés dessous la verdurou,
Tout per t'oûsi, béou soun halen ;
Dé l'orchestrou de la naturou
Tu siés lou prémié musicien.

—

La jouine et tendre bergiérettou
Quand siblés teis savants concerts
Ven descoundoun sous la coudrettou
Per estudia tei poulis airs.

—

Lou riou que traversou la planou
En t'escouten s'empérézi ;
Voudrié trouva quaouque enganou
Per faire dura soun plési.

—

L'art que voou égala tei graçou
S'entend tei chants méloudioux
Se retirou la testo bassou
Et l'ensemblé tout vergougnoux.

—

Se calignès une mestressou
Siès segur d'en estre adoura ;
Tu cantés trop ben la tendressou
Per cregné dé pas l'inspira.

—

Jouïs ben dé ta destinatou,
Et revené, d'un légié vol,
En maï de la nouvèle annadou,
Nous réjoui de toun *bémol*.

—

Saraï sous lei mémé platanou ;
Sé sieou absen à toun retour,
Ah ! counsacre un chant à mei *manou*,
Et pensou qu'aï perdu lour jour.

—

Toutes ces stances ont une grande fraicheur, l'harmonie y règne ; mais elles ne contiennent rien qui perdît à être exprimé en français, aucune originalité n'en sort, et nous trouvons que M. Morel est plus réellement provençal lorsqu'il se contente du genre auquel selon son aveu cette langue est plus appropriée. Ses fables, par exemple, *La campanou esclapadou*, *La telou d'aragnadou*, ont plus réellement le parfum du terroir. et pour ce motif nous les préférons aux odes sentimentales ou philosophiques que contient le reste de son recueil.

Par les citations que nous avons faites, on peut cependant constater une chose, c'est que les *félibres* n'ont point été les premiers, ainsi qu'on l'a dit, à chercher à relever la langue provençale et à la mettre à la hauteur du genre sérieux. En faisant cet essai et en coloyant davantage le français, Morel eut le mérite de rester clair et facile à comprendre, un provençal a rarement besoin de lexique avec lui. Si l'essai tenté par Morel n'eut point d'imitateurs immédiats, s'il ne fut pas chef d'école, c'est qu'il n'enroula point sa lyre d'éloges exotiques, il se contentait de chanter pour les siens ; cette gloire lui suffisait.

En sortant de la Provence proprement dite, nous rencontrons le béarnais Despourrins (1698). Ses chants, dont il composa lui-même les airs, ont, dit-on, gardé leur popularité sur les pentes et dans les vallées pyrénéennes (15). Goudouli nâquit à Toulouse en 1759 ; il est la plus grande gloire de la poésie languedocienne depuis les Troubadours jusqu'à M. Jasmin. Son chant funèbre sur la mort du grand Henri ne manque pas d'élévation et rend très bien la douleur d'un sujet fidèle. Le père Vanière traduisit ce chant en latin, et c'est un des plus beaux morceaux de ce recueil, composé d'odes, de chansons, de stances fugitives qui n'ont ni grande étendue, ni extrême importance (16). Plus tard on remarque Peyrot dans le Rouergue ; Lesage, Ri-

gaud, Martin, Faudon à Montpellier. Jean Michel, de Nisme, composa l'*Embarras de la Fieiro de Beaucaire*. Ce poëme est une longue description de ce grand marché où une affluence cosmopolite produisait un tohu bohu susceptible de causer de comiques incidents. C'est à décrire les scènes amenées par le désordre inséparable de foules pareilles que s'est attachée la plume de Michel. La lecture de ce poëme offre peu d'agrément réel : il est difficile de s'intéresser beaucoup à un âne perdu dans une bagarre, et à bien d'autres épisodes dont le développement ne se contente point de peu d'hémistiches. Puis il arrive des détails tels, qu'il serait difficile d'en rendre compte sans exposer des lecteurs à se boucher le nez (page 62). Pour excuser ces détails, Michel, dans sa préface, avise les messieurs du vulgaire (*messieurs dau vulgary*) « qu'un savant en cette matière lui avait assuré que la langue vulgaire n'exigeait pas tant de sévérité que le français, surtout dans le genre burlesque, et que les fautes qui y sont, sont supportées *permy lou coumun ;* » puis, après avoir cité un proverbe assez malpropre, il finit par affirmer que « *paraulos non pudon pas.* »

L'embarras de la fieiro de Beaucaire est pourtant précédé par des éloges lancés à tour de bras par de fervents admirateurs ; il paraît que les poésies patoises se plaisent à se présenter avec ce ba-

gage, lorsqu'elles se disposent à marcher vers la postérité, ce sont en effet de très-bons passeports. Nous retrouvons ce procédé dans l'édition de *Las papillotos*, de M. Jasmin, où entre la préface et les vers se trouvent intercalés tous les articles publiés en l'honneur de ce recueil. Ce n'est pas que sous le rapport du mérite, nous entendions assimiler les œuvres de M. Jasmin à l'*Embarras de Beaucaire*. Toujours est-il qu'au sujet de ce poëme, l'un disait à Michel, qu'avec son livre il ferait plus de bruit que les Boileau et les Ronsard; un autre, qu'il allait ravir toute la chrétienté avec cet ouvrage. Celui-ci lui déclarait qu'il avait surmonté sans peine et sans étude le français, l'espagnol, le grec et le latin; rien moins que cela !

Digne porte-nom d'un archange,
Quand on t'accable de louange,
A ceste fois Scarron se confesse vaincu
Et pour lui ton ouvrage est un vrai coupe c....

L'éloge, comme on voit, était à la hauteur de certains passages du poëme, et voici un autre madrigal sur le même sujet, où le français se rapproche du patois d'une singulière façon :

Ton embarras a tant de grâce ,
Tant de charmes et tant d'appas ,
Qu'à l'avenir le Mont-Parnasse
Faut qu'il le cède à ton Roucas !

Une foule de gasconnades pareilles se suivent à la file ; nous en avons cité quelques échantillons pour montrer comme quoi, lorsqu'une poésie patoise se produit, il arrive souvent qu'on s'empresse de la mettre au-dessus des œuvres en français, c'est, à notre avis, un grand tort que l'on a.

A la suite de Michel, nous citerons parmi les poètes du Languedoc les noms de Fabre ou Favre , prieur de Celleneuve , auteur du *Siége de Cadaroussa* et du *Sermoun de Moussu Sistre,* lequel sermon le curé de Meudon eut été fort capable de composer et d'admettre dans ses pages les plus *bréneuses*. Nous trouvons ensuite à une époque plus récente, Jacques Azaïs, savant archéologue , jurisconsulte distingué, qui fit de la littérature patoise à ses moments perdus et sans doute comme délassement de travaux plus sérieux. M. Jasmin , sur lequel ont été épuisées toutes les formules de l'éloge; nous n'aurions garde de contester les louanges, ne nous sentant point capable d'apprécier un dialecte du midi que nous ne connaissons point assez pour juger la manière dont il a été utilisé. C'est ce même motif qui nous empêche de donner des

spécimens de la poésie languedocienne, comme nous l'avons fait pour la poésie purement provençale; les belles traductions, faites par les auteurs d'une œuvre, nous semblent suspectes ; nous les lisons avec plaisir, mais nous nous garderions de juger par elles seules. Comme contrepoids à tout ce qu'il peut y avoir eu d'exagéré dans certaines appréciations des *Papillotos*, nous reproduirons un passage d'un court travail de M. Mary-Lafon, auteur de l'*Histoire du Midi* : « Comme arrangeur d'idées, « Jasmin est adroit, mais d'une force médiocre ; « comme poète patois, c'est le plus faible que nous « connaissions, car ayant l'habitude de penser en « français, il rencontre rarement les tournures mé- « ridionales et manque toujours le mot propre. » Un mérite qui ne saurait être disputé à M. Jasmin, c'est d'avoir appliqué son talent à des œuvres morales, et qui mieux est encore à des œuvres de charité. Jamais sa muse ne fit défaut aux appels de l'infortune, on se rappelle sa noble réclamation en faveur de l'exil qui frappait un de ses compatriotes. M. Jasmin, sur ce point, est au-dessus de tout éloge; les couronnes conquises par la vertu, valent bien celles qu'on obtient par le talent : celles-là, personne ne les jalouse ou ne songe à les contester.

Contemporains de Jasmin, on peut nommer encore Peyrotte, à qui ses dithyrambes enflammés sur le *prolétariat*, publiés un peu avant 1848, valu-

rent beaucoup de popularité en dehors de son talent poétique. M. Mathieu Lacroix, maçon de la Grand-Combe, auquel nous pensons que la langue française pourrait opposer avec avantage M Charles Poncy, poète et maçon comme lui. M. Casimir Bousquet, de Marseille, a donné de *Paouro Martino*, touchante élégie et œuvre principale de M. Mathieu Lacroix, une excellente traduction, écrite naturellement et sans chercher à rehausser le texte converti en français. — M. le marquis de Lafare-Alais a publié aussi les *Castagnados*, recueil où l'on trouve de très-jolis morceaux : *La Baoumo de la fado*, *Lou Gripé*, *Rocho e Plagnoou*, sont de charmants petits tableaux. Il y a dans *Rocho e Plagnoou* une invocation à Nisme dont les accents sont assez élevés, et pourtant nous trouvons que c'est encore lorsqu'il reste dans des tons gais et légers, lorsqu'il se montre causeur et jovial, quand il est peintre de genre, excellent dans les détails, que M. de Lafare a le mieux réussi.

En écrivant son œuvre, ce poète sentait se fendre et se briser entre ses mains l'instrument sur lequel il savait trouver encore de beaux sons, et tout en cherchant, comme il le dit, à raviver les cendres d'un foyer éteint, il gémit, il se plaint, parce qu'il voit la tombe s'ouvrir pour un vieil ami d'enfance, et il veut en recueillir quelques reliques pour que le souvenir en soit gardé. Notre pensée s'associe

entièrement à celle de M. Lafare ; nous aimons la langue avec laquelle une nourrice berça notre enfance. Nous tenons à tout ce que la Provence a pu produire de bon, de curieux et d'utile ; nous émettons le vœu que soit précieusement recueillie et conservée toute poésie produite dans l'ancien idiome, depuis le temps des Troubadours jusqu'au moment où devait arriver le déclin définitif d'un idiome expulsé du foyer des familles comme des bancs de nos écoles. Quant à l'idée de construire aujourd'hui des œuvres durables avec des matériaux vermoulus, elle nous paraît contestable ; c'est en vain que le talent voudrait opérer une galvanisation inutile, quand les glas funèbres ont sonné, la vie ne saurait revenir : le talent perd son temps en s'appliquant à des révivifications impossibles.

Plus loin, M. de Lafare ajoute ceci à propos du dictionnaire languedocien de Sauvage, qu'il trouve défectueux et qu'il accuse de s'être renfermé dans le rôle de grammairien français. « Aujourd'hui, en « effet, que le patois recule chaque jour, et que le « français s'avance d'autant sur son domaine. Le « vice que Sauvage a voulu combattre devient plus « rare chaque jour et moins dangereux. La géné- « ration actuelle parle et pense en français ; le pa- « tois n'est déjà plus qu'une langue de luxe et d'ori- « ginalité ; encore quelgues années et ce sera une « langue tout-à-fait morte. » Si cette langue est

destinée à bientôt disparaître même du sol méridional, à quel point de vue peut-elle encore être pratiquée par la littérature ? Fût-elle jamais assez correcte, assez perfectionnée pour devenir un motif d'études continues ; la perfection ne vient aux langues que par l'usage ; celle-ci abandonnée, pourrait-elle progresser ? — Quel Homère, quel Virgile ou quel Dante a-t-elle produits dont les œuvres soient pour la postérité une source d'inspirations, des modèles immortels de grandeur et de beauté.

BELLOT, BÉNÉDIT ET ROUMANILLE.

Trois poètes contemporains présentent, selon nous, la muse provençale sous son vrai jour et telle que nous la comprenons. Cette muse reste dans son milieu ; elle se contente de plaire, d'amuser et souvent d'amuser en donnant d'utiles enseignements à des auditeurs à la portée desquels elle sait se tenir, ne cherchant point à les enlever, dans un vol étrange, vers des régions impossibles.

Oui, vraiment, les œuvres de Bellot, Bénédit et Roumanille nous semblent plus particulièrement rendre la note provençale. *Chichois*, de Bénédit, et les contes qui l'accompagnent ; *Lou Galégeaire*, et en somme les quatre volumes de Bellot ; *Lis Oubretto*, de Roumanille, voilà des œuvres qui sont réellement dans les conditions de l'idiome qui les produit. Aussi nous pouvons les lire sans dictionnaires à nos côtés ; du reste une traduction serait difficile pour elles ; les mots, pour la grande majorité et à peu d'exceptions près, pourraient trouver en français bien des équivalents, mais on aurait de la peine à rendre la tournure toute particulière de

l'esprit provençal. Les larmes qui tombent des yeux humains se ressemblent comme une goutte d'eau ressemble à une autre ; on pleure à peu près partout sur le même ton, et les lamentations amoureuses ne produisent que des variations insignifiantes; quant à la gaieté, c'est différent, elle peut passer par des gammes infinies. Le spleen anglais a de la peine à se dérider ; son rire est le rire silencieux qui plisse imperceptiblement les lèvres d'OEil-de-Faucon dans Cooper. Le sourire de l'Allemagne, en littérature, a quelque chose de forcé. Cette hilarité, Henri Heine nous en a donné des preuves, ne se plaît qu'au milieu des sarcasmes : c'est la gaieté de Méphistophélès. L'Italien devient bouffon quand il est en joie ; Polichinelle et Arlequin, dans leurs plus vives pantalonnades, ne savent qu'agiter leur batte grotesque. Le Français est né malin, comme on sait, et ses badinages se ressentent toujours de cette finesse délicate innée en lui. Quant au rire provençal, celui-ci éclate avec franchise et rondeur; il a de la malice, mais cette malice est tempérée par une charmante bonhommie. Voilà ce que nous considérons comme une qualité éminemment propre au provençal, on pourrait certainement, et sans beaucoup d'efforts, faire passer cette qualité dans le langage français, mais cette gaieté vive a dans l'idiome natal des inflexions toutes particulières et qu'elle doit en grande partie au laisser aller et à la négligence que tolère cet idiome.

En se contentant de garder cette allure aimable, la muse provençale aurait eu moins de chance d'être appréciée par ceux qui l'auraient peu comprise et n'auraient pas su se mettre à ce diapazon, nous seuls, *gen de mas,* fussions restés ses appréciateurs, mais elle s'est étudiée à se montrer dans des poses d'emprunt, ses gestes sont devenus mélodramatiques, elle s'est faite grande dame, l'érudition la pare de vieux affiquets, les traductions lui font une riche toilette. En résultat, elle est pour nous, comme la Lisette de Béranger, elle nous donne le droit de la méconnaître.

De Bellot et de Bénédit le feuilleton parisien s'est peu préoccupé, et de Roumanille beaucoup moins que de l'école dont il est le chef. école qui, ainsi qu'il arrive toujours, a exagéré le maître.

Rarement les noms de Bellot et de Bénédit ont été prononcés à propos du regain de patois qui pousse avec une si belle vigueur dans les plaines du comtat; et les œuvres de ces deux marseillais représentent bien autrement le Midi que des œuvres à qui la traduction a prêté main forte pour les amener à un succès plus étendu ! Relativement à Bellot, nous ne pensons pouvoir mieux faire que de reproduire ce qu'a écrit à son sujet M. Mary-Lafon dans l'une des deux introductions qu'il a faite pour ses charmants recueils, en laissant toutefois à cet écrivain la responsabilité de ses opinions sur M. Jasmin : « Fils

« de la ville bien-aimée qui garde encore des Ioniens.
« ses pères, la poésie, la grâce et la vigueur ; vrai
« citoyen de cette Marseille dont le caducée d'or
« fut toujours entouré de roses, Pierre Bellot est le
« dernier représentant de l'esprit vif et de la verve
« de la vieille Provence. Le Baptême, reçu sous les
« arceaux gothiques de Notre-Dame des Accoules,
« lui a porté bonheur. Ayant peu voyagé, il est resté
« homme du pays et du peuple, et a pu conserver
« plus fidèlement les traditions du passé et la cou-
« leur de notre belle langue. Tout contribuait d'ail-
« leurs, dans le milieu où il a vécu, à développer
« son talent de poète patois. Marchand tour-à-tour
« et campagnard, il n'a vu le monde que de sa
« boutique de la rue des Feuillants, et ne s'est trou-
« vé en contact à la *Bellote* et sous les pins de sa
« bastide, qu'avec ceux qui n'ont d'autre idiome
« aux lèvres que celui de leur père. Faites de Bellot
« un *Monsieur* comme Jasmin, qui parle patois le
« dimanche, et vous aurez quelque chose d'artificiel
« qui sera au talent véritable ce que sont à la nature
« les poupées en cire des coiffeurs. Peuple au con-
« traire par le cœur, et bourgeois par les habitudes,
« Bellot n'a eu qu'à rester lui-même pour être na-
« turel et très-bon écrivain patois. Un autre mérite
« qui nous reste à signaler dans ses œuvres, et qui
« est très-rare aujourd'hui, c'est la saveur toute
« provençale, ou plutôt marseillaise, que respirent

« ses vers. Les pins des bastides y frémissent dou-
« cement agités par la brise du soir ; les balancelles
« s'y mirent dans la Méditerranée, plus polie qu'une
« glace ; l'huile et le muscat y coulent à pleins
« bords, comme sur les rochers d'Endoume quand
« on fait l'ayoli. Les tambourins, les chansons et
« les danses du *nervi*, serrant avec vigueur la
« taille de Suzon, s'y mêlent au cri des cigales, au
« souffle du mistral et aux joies de la *goustetto*. A
« ce cachet national s'ajoute une délicieuse bon-
« hommie, celle des vieillards d'autrefois. Pierre
« Bellot est le seul qui raconte encore avec la naï-
« veté et la malice narquoise de nos pères (17) »

Nous n'aurions rien à ajouter à ces véridiques éloges, et en voulant citer un morceau de Bellot, comme preuve à l'appui, nous sommes très-embarrassé, car presque tous ses jolis contes, les dialogues de *Nourat*, un type charmant, toutes ses épîtres ont un égal mérite pour le lecteur provençal. Nous prendrons au hasard et nous donnerons des fragments du *poèto cassaire*, qui déclare avoir la véracité de l'illustre de Crac.

A peno per un traou l'aoubetto pouchegeavo,
Que dins lou boues deja lou quinsoun ramageavo,
Lou bargier vigilent, aou sen de soun troupeou,
Mesclavo à seis cansouns lou son d'oou chalumeou.
Lou ciel ero seren, Zephir dins lou bouscagi,
A la reino dels flours rendiet soun tendré hooumagi ;

Soun amouroux beisat fasiét durbir la flour,
Que respendiet dins l'er une agréablo oudour.
Tout ero ranimat dins la bello naturo ;
Leis perlos doou matin lusient sus la verduro :
L'hiver s'ero envoulat sus leis alos doou temps ;
La terro aviet repres soun habit de printemps.
Assetat sus lou troun d'un oulivier soouvagi ,
Countemplavi de Dieou lou mervilhous ouvragi.

Et notre homme se met à philosopher en vers, qui, de même que ceux de la description ci-dessus, seraient très susceptibles d'avoir des équivalents en français. Mais lorsqu'il entre en action, et que la chasse commence, il s'exprime comme un seul provençal et qui plus est un marseillais est capable de le faire :

Las de philosophar viesti ma camisolo,
Mi passi lou carnier, lou fusieou en bricolo ;
Enregui lou drayoou que meno à Ribouloun.
Avieou fach tont beou just vingt pas doou bastidoun,
Qu'entendi : cascara ! ! de long d'une murailho ;
M'applanti ; vieou moun chin à l'arrest d'une cailho ;
Li cridi : pio la ! — bourro ! ... — la fa parti ;
M'engaouti, quichi, crac ! lou fusieou mi fai chi.
Per un marrit début coumenci la journado ,
N'éro pas surprenent, la morço ero bagnado ;
Cent fes m'aouriet ratat vo fach lou moulinet ,
Souarti lou pipaoudoun, sequi lou bassinet.
A peine avieou morçat, qu'une perdrix ben lesto

Parte d'un argeiras, vent passar sur ma testo,
Cadenoun ! viro beou, disieou déja tout bas,
La miri drech aou couar, toumbo coume un pedas
Sus un beou lapareou sorten de sa garenno ;
Jamai m'ero arriba d'ague pariero aoubeno,
La perdrix, à chivaou sur lou jouine lapin,
Saoutavo leis abroues, lampavo lou camin.
Un ratier, fin matois, que dins lis er planavo,
Temouin, dins lou moument de ce que si passavo,
Soute doou found deis nicous, plus vite que l'uyaou,
Empouarto davant yeou cavalier et chivaou.
Un jouine cassairot aouriet perdut la testo ;
Mai, coume un vielh reinard, l'agueri touto lesto.
Devinarias jamai lou tour que l'ai jugat.
Mi darias cent escus que seriet pas pagat ;
Clavas ?— Dins moun fusieou faou courre la baguetto;
Tiri sus lei fuyars, n'en faou qu'une brouchetto.
Lou rasclet fende l'er et lei vai trepanar ;
A dex pas luench de yeou lei vesi debanar.
O surpresso ! o bouenhur ! degun creira l'histori ;
Dirant que d'un gascoun voueli ternir la glori,
Vo ben qu'ai pantailhat, que n'és qu'une visien ;
O Lindor ! o moun chin ! serve mi de caoutien,
Sabes que menti pas en fet de bagatellos :
Aqueou vilen défaou n'apparten queis femelos.
Adoun, per reveni, viguerri meis champiens
Toumbar rapidament deis pus haouteis regiens
Sur doues lebres ; segur que dourmien ajassados ;
Per lou terrible choc fougueroun escrasados.
Ai foume ! per lou coou resti mai que capot ;
Cressieou d'ave gagna doou quino lou gros lot ;

Lindor, la patto en l'er, coume un limber badavo,
Et sa quoue de plesir sans cesso boulegavo.
Oui, Messiès, Mesté Jean, poueto et bracounier,
Tuegué d'un soulet coou doues lebres, un ratier,
Un superbe lapin, uno perdrix dels griso ;
Certifii lou fet, n'es pas une bestiso.

M. Bénédit a également adopté *castigat ridendo mores* pour devise : c'est toujours par le côté plaisant que les leçons sont données, mais elles ne sont pas moins profitables. Ce genre, qui permet à l'entrain provençal de se donner libre carrière, paraît du reste être adopté de préférence et avec juste raison par les poètes marseillais. C'est sur ce ton qu'écrivait M. Desanat dans la *Bouiabaïsso* ; c'est aussi sur ce ton qu'étaient dans la *Gazette du Midi* des vers portant la signature de patroun Coouvin et adressés à Berryer :

Noun, jamaï un chrestian n'avié tan ben parla,
Que lengo benesido et que goousié dooura,
Glori de nostre tems, députa de Marsio, etc.

Cette épître, en patois (1835), témoignait de l'attachement des provençaux non-seulement à un langage vieilli, mais à des traditions bien autrement importantes à nos yeux, aussi en avons-nous gardé précieux souvenir.

— *Chichois* est une excellente photographie, un tableau de genre unique, et qui fixe sur la toile, des mœurs qui tendent à s'effacer. J'ai rarement vu quelque chose d'un comique d'autant plus entraînant, que cette lecture ne demande pas plus que celle des contes de Bellot, le concours d'un lexique pour être comprise par un provençal. Les scènes désopilantes se succèdent, et si quelque trait un peu vif effarouche parfois le bon goût, on rit et l'on est désarmé. *Chichois* laisse éclater une gaieté tellement contagieuse, qu'avec lui l'artisan peut, le soir, oublier ses fatigues du jour; aussi la place de ce livre, est-elle marquée dans toutes les bastides. Il serait difficile d'en détacher un feuillet seul à titre d'échantillon, chacun des épisodes de ce poëme demandant à être lu de suite et dans son entier : la réunion de ces épisodes forme un ensemble charmant qui constitue l'odyssée de *Chichois*.

Nous ne pouvons emprunter à l'œuvre de M. Bénédit que l'un de ces contes si jolis qu'il a mis à la suite de la joyeuse *épopée* marseillaise dont un *nervi* est le héros.

LOU PORTRAIT.

Louëi, vené eïci, regardo un paou...
Tu que siès plen d'inteligenço,
Diguo mi senso coumplaisenço
S'aquéou portrait es ben vo maou?

Es vous qu'aves fa co? Caspi, qunto pinturo!
Si vi que travaia, Moussu, d'après naturo :
La bouco, lou mentoun, leis oourios, lou nas,
Soun touca finamen ; de d'haou jusqu'à dabas,
Avé fa une bello prestanço !
— Si poou, maï per la ressemblanço,
Viguen si mi siou pas troumpa ?
— Aou ! taïsa-vous es lou papa.
Frappant! Noun es pa' aco.—Viro t'en paou de caïré,
D'aquel endret si li vi gaïré.
Aro sies mies plaça per pousqu' saoupré qus.
— Crési qu'ooouraï devina jus,
Moussu Moulet. *Frappant!*—Nani, li sies pa encaro ;
Regardo miés, lou noum ti va veni tout aro,
— Tout aro ? Aï pas besoun, Moussu, de reflexien,
D'abor aviou pas fa' attentien
Que lou jour venié maou ; maï d'eïci par exemplé
Fourrié que siguessi un beou templé,
Per pas devina sus lou champ,
Es Moussu Thodoro, *frappant!*
— Aoutan dire qu'un piu semblo à n'une taioro,
Coumo ?— Siès un c...., es pas Moussu Thodoro ;
Enca'men lou papa, ni maï Moussu Moulet,
—Tamben Moussu, quand sia soulet
Per devina' un portrait, quand degun vous ajudo
Et que n'avé pas l'habitudo,
Es permès de faïré uno errour.
Eh ben, per ti pas fa resta' aqui tout lou jour
Car béléou finiriés per dire qu'es pas de la famio.
— A la fin parla clar ; et que noun va disia,
L'a uno houro que mi desavia,

Aro li siou. Lou Rey, *frappant !*— Vaï ti fa sucré,
As l'esprit dé l'envés, vo ben as près un lucré,
Vouies que ti digui qu'us, especi d'estoupan ?
Es Garouto.— Garouto ? — O Garouto.— *Frappant !*

M. Marius Décard, à Aix, avait suivi les errements de Bellot dans *la Fourniguo et lou Griet*, mais nous ne nous arrêterons pas à ce petit poème, pressé que nous sommes d'arriver à M. Roumanille.

Roumanille ! ah ! je compris et j'appréciai la noble et sainte mission que ce poète s'était donnée. Dans les plus mauvais jours que nous ayons naguère traversés, il y avait quelque courage à faire entendre, comme il le fit, d'excellentes vérités au peuple. De petites brochures moins ambitieuses, préférables mille fois aux grosses divagations dénuées de bon sens, qui pullullent aujourd'hui, des articles excellents publiés par le journal *La Commune*, une foule d'écrits en prose ou en vers patois, tous de la main de M. Roumanille, parurent à Avignon, tandis que là, comme ailleurs, les saturnales de 1848 faisaient bouillonner tant d'écume et de mauvais instincts !

La plus cordiale sympathie est due au poète qui cherchant à moraliser la perversité, empruntait un langage vulgaire pour propager plus sûrement au-

tour de lui et faire descendre jusqu'aux derniers étages de l'intelligence, de bonnes et saines pensées. Avignon et tout le Midi ne peuvent avoir pour les généreux efforts de M. Roumanille, pendant cette triste période, qu'une profonde gratitude.

Les Oubrettos de M. Roumanille furent successivement publiées et n'ont été réunies que plus tard en un seul volume. *Li Margarideto, Li Sounjarello, La part dau bon Diéu* (nous voici dans une orthographe nouvelle, je le constate avec regret), parurent successivement, et plus tard est venue *La Campano mountado*. Comme c'est dans ces deux poëmes de *La part dau bon Diéu,* et de *Campano mountado,* que M. Roumanille nous semble être le mieux resté dans le caractère provençal, et en dépit de quelques légères obscurités causées par la nouvelle orthographe, peut-être le langage de ce félibre a le mérite d'une clarté que nous trouvons disparue chez ses imitateurs. Ne s'élevant point à des hauteurs d'épopée, on ne le voit pas recourir à de fréquentes inversions pour donner à sa pensée une marche plus lente et plus pompeuse, en un mot son provençal n'est encore que du *provençal* et ne vise pas au *roman*. Ce n'est point un Troubadour que nous voyons dans M. Roumanille, mais simplement un poète en patois comme Bellot et Bénédit; seulement, son langage est plus réservé, on voit qu'il s'efforce de se préserver des incon-

vénients de l'idiome qu'il emploie, mais cependant ce n'est point encore pour Paris que ses livres sont écrits.

Une douce morale règne dans l'œuvre entière de M. Roumanille et de salutaires enseignements y sont donnés avec cette gaieté charmante qui les fait accepter et qui peut pénétrer de rudes écorces. Jamais on ne le voit s'écarter du but que doit se tracer une plume chrétienne ; cette rare persistance, cela ne pouvait manquer d'arriver, a valu à M. Roumanille quelques méchants quolibets ; on a livré au ridicule ses sentiments pieux, mais de pareilles attaques honorent plus que jamais aujourd'hui celui qui les reçoit. Nous ferons pour M. Roumanille ce que nous avons fait pour MM. Bellot et Bénédit nous donnerons une de ses poésies comme spécimen de la manière que nous préférons chez lui, et parmi bien d'autres pièces du même genre que nous pourrions choisir, nous transcrivons celle-ci :

SE N'EN FASIAN UN AVOUCAT.

Un jour un meinagié que ié disien Sauvaire,
A sa femo vengué : — Nanoun, siéu en souci.
—Qu'as ?—Giloun est grandet ; sabe pas que n'en faire.
Siéu à moun aise, doumaci
Sian esta touti dous abarous, espargnaire,
Femo, esquichen se' n pau pèr buta noste enfant,

Vaudrìè-ti pas mies que fuguèsse..... noutàri,
Qu'un pèd terrous et qu'un pacan ?
— Bèn ! iéu amariéu mai n'en faire un capelan.
— Pèr rebouli de fam et mouri segoundàri ?
Créi me, Nanoun. sarié pécat !...
Se n'en fasian un avoucat ?
Femo, aurié 'n mestié d'or : ia tant de pléidejaire !
Es que noste Giloun es finocho et barjaire !
Nous rebèco pas mau : saubrié bèn rebeca.
— As resoun, dis la maire, auren un avoucat,
E noun mouriren sus la paio !
Tant fa, tant va ! Giloun, l'endeman matin,
Sus li ban de l'escolo ané gausi de braio ;
Mastegué, béu vuech an, de grè 'mé de latin ;
Se gavé de géographio,
D'aùgèbro e de filosophio.

Giles, après avoir bien mis dans sa tête que trois et deux font cinq, et que *rosa* veut dire la rose, retourne dans son village où son père et sa mère s'éreintaient de labeurs pour entretenir Monsieur au collége, et après ce retour, voici ce qu'il advint :

Sauvaire lavouravo e noste muscadéu
Se frisavo au mentoun ùni set à vue pèu,
Sus l'auriho toujour pourtavo lou capèu,
E de tòuti li chato éro lou calignaire !
Oh ! mai Giloun èro panca
Un avoucat !
— Partigué pèr Paris... Esquicho-te, Sauvaire !

Ah ! brâvi gènt, fau rustica !
Voste drole ès un travaiare !
Estudio li cinq code... en dansant la polka !
E pièi touti li quingenado,
Une letro venié : Je suis un brave enfant,
Faites moi le plaisir d'envoyer de l'argent...
Veguen, encaro une esquichado.

La chose se renouvelant souvent, la petite vigne et le pré y passèrent ; il ne resta bientôt plus que les yeux pour pleurer.

— Eh bèn ! fasié Nanoun, te lou disiéu, Sauvaire !
— De que ploures, bestiasso ? auren un avoucat.
Femo, aura 'n mestié d'or : ia tant de pledejaire !..
E Giloun que fasié ? dansavo la polka !

On l'attendit longtemps, mais vainement. A sa place l'huissier vint qui griffona de tristes grimoires ; Nanon mourut à l'hôpital ; le futur avocat se suicida et le malheureux Sauvaire, la besace sur l'épaule, un bâton à la main, s'en fut disant de porte en porte en demandant son pain :

Aubourès pas lou fièu au dessus de soun paire

FÉLIBRES.

Les leçons données de la sorte par M. Roumanille obtinrent d'abord un grand succès local ; rien de plus légitime qu'un succès pareil ; il était dû au talent et à l'excellent esprit dont on voyait ce talent animé. Bientôt ce succès en rayonnant un peu plus loin, fit de M. Roumanille un chef d'école, autour de lui une pléïade se groupa, et le *félibrige* se trouva constitué.

Vous dire ce que c'est au fond qu'un *félibre*, je ne le pourrais, les dictionnaires provençaux n'ayant pu me l'apprendre. Tout ce que j'aperçois de plausible dans cette qualification, c'est qu'à chose soi-disant nouvelle, il fallait une étiquette neuve. Tant il y a qu'une fois en possession d'un titre qu'ils s'étaient octroyé, ces messieurs se prodiguant réciproquement un encens vertigineux, cet encens a semblé leur porter légèrement au cerveau; on établit une orthographe nouvelle, on forma une chaine d'anneaux disloqués pour se rattacher directement aux Troubadours et on proclama la *renaissance* de la muse provençale, absolument comme si Goudouli, Gros, Bellot, Hyacinthe Morel, M. Bénédit et tant d'autres n'avaient point chanté en patois depuis le

temps où la langue romane des Troubadours avait cessé d'exister.

Que d'effets plus singuliers encore cet encens produisit ! — On en vint à repousser avec dédain les chefs-d'œuvre de la langue française, et cette langue, dont se servent à coup sûr les félibres, en dehors de leurs œuvres patoises, cette langue elle-même reçut à profusion des invectives assaisonnées de gros sel brut, d'ail, de tout ce qu'on eut sous sa main de plus violemment épicé !

Ces injures, éjaculées par une exaltation bizarre, n'ont pourtant pas empêché les *félibres*, un peu plus tard, de doubler leurs poésies avec de la prose française, absolument comme Jean-Bart qui, dit-on, un beau jour, imagina de doubler ses culottes avec du drap d'or, seulement les félibres ont eu soin de ne point poser la doublure en dedans.

C'est à ce point que nous nous séparons de la muse provençale, à ce point qu'elle nous paraît jouer dans nos contrées un rôle dangereux en dénaturant les notions du beau, en détournant le goût d'une voie sûre, en attirant à elle pour les absorber et les rendre à peu près inutiles, de vrais talents poétiques. Nous ne pouvons plus voir dans ces œuvres patoises que des succursales des romans de M. Champfleury. Cette muse nous apparaît comme une une espèce de *réalisme* installé dans la province, pour y prêter un concours actif au prosaïsme à la

mode, interposant de fâcheux nuages entre les jeunes générations et les grandes traditions, les chefs-d'œuvre du dix-septième siècle.

— Pour établir une *renaissance*, qu'a-t-on fait ? on a d'abord imaginé de prendre à pleines poignées dans des cases d'imprimeur des accents de tout acabit, et les pages des œuvres nouvelles en ont été saupoudrées d'une main libérale. Il était d'usage en Provence, que dans les *romérages* (18), les galants cavaliers, à la fin des contredanses, pendant les courts repos du tambourin et des entrechats, fissent cadeau à leurs jeunes danseuses d'un paquet d'épingles. Nous ne savons si cette coutume existe encore, mais si dans les pointes aiguës fichées dans cette poésie avec un pareil luxe, nous avons cru voir un emblême des souvenirs donnés au milieu des romérages par de fervents admirateurs, c'est que les félibres font un peu comme les troubadours, il ne se passe pas une fête sans qu'ils n'aillent la décorer d'hémistiches patois.

Telle est une des grandes réformes opérées ; elle n'est pas d'un agrément excessif ; les imprimeurs doivent en être aussi peu charmés que les lecteurs, car rarement un idiome fut aussi libéralement doté par ses fondateurs de choses aiguës ou circonflexes. Ces accents, dont cette poésie est toute hérissée, une fois joints à ceux que nécessitent des ellisions continuelles, forment, il faut en convenir, un coup d'œil par trop piquant !

La muse provençale, telle que les mœurs populaires l'avaient faite, telle que nous l'avaient montrée jusqu'ici les poètes qui avaient chanté depuis les Troubadours, la vraie muse provençale était une vigoureuse fille, fraiche, accorte, réjouie, portant volontiers la cassie au coin de sa bouche rieuse, n'aimant pas à quitter le foyer de sa famille ; ses allures étaient vives, pétillantes, sa bonne et cordiale naïveté était toute naturelle, elle détestait les franciman (19), et cela plutôt sous le rapport moral que sous le rapport littéraire dont elle s'inquiétait médiocrement. Ses jupons courts se fussent peu accommodés d'une crinoline ; elle répugnait aux chapeaux empanachés, aux vêtements qui gênent sous les entournures, et tenait à conserver une gaieté qui semblait résulter d'une bonne conscience. Pourquoi donc aurait-elle eu besoin de minauder et de porter à l'œil un mouchoir bordé de dentelles ? Les *gen de mas* comme les *nervi* sont des gaillards qui ressemblent très-peu, je vous le jure, à des Renés au désespoir, jamais on ne vit soupirer de Pétrarques au milieu des farandoles (20).

C'est cette muse que l'on s'est imaginé de changer en je ne sais quelle Corinne sentimentale, prétentieuse, pathétique, larmoyante; en bas bleu érudit qui s'amuse à traduire du latin et pousse l'envie de pleurer jusqu'à s'attendrir sur la mort du moineau de Lesbie ou le trépas d'une tourterelle apprivoisée.

Pour paraître plus correcte, plus savante ou plus harmonieuse, cette muse nouvelle embrouille et mixture avec artifice tous les idiomes, tous les dialectes si nombreux du midi, sans compter les emprunts qu'elle fait autre part. Puis cette mijaurée, fort peu embellie à notre avis, par les ajustements étrangers dont nous la voyons affublée, a poussé la coquetterie jusqu'à adresser en égal partage ses sourires et ses larmes entre ses compatriotes et les beaux messieurs de Paris jusqu'ici dédaignés.

A beaucoup de méridionaux, déchiffrer un langage hétérogène et savamment néologique, paraît un travail trop ardu, la main se trouve bientôt fatiguée, lorsqu'à chaque instant il faut feuilleter de gros dictionnaires, on ne recommence pas très-volontiers les exercices qui à propos du grec et du latin, contrarient l'enfance sur les banc des écoles. Puis cette nécessité de recourir à des lexiques a des inconvénients très-graves, car pendant le temps que l'on met à chercher un mot, l'enthousiasme causé par les beautés qu'on avait pu saisir, a la chance de se refroidir. Pour les dilettanti du dehors, à part quelques érudits en fait de vieux langages, cette poésie forcément est lettre morte ; ils ne peuvent en juger que par les *belles infidèles* qui servant de compagne à cette ambitieuse, s'en vont bras dessus bras dessous avec elle faire leur tour de France.

Fiers de porter une bannière neuve sur laquelle,

à titre de recommandation, on a peint la figure de quelques Troubadours, les félibres ont donc débuté par des sarcasmes et des anathèmes contre cette pauvre langue française déjà si maltraitée par la manie du néologisme, par les importations de l'étranger, par le libre échange de mots qui se fait depuis longtemps avec l'Angleterre, par les rapins qui font de la couleur avec des phrases, enfin par toutes les variétés révolutionnaires !

Il faut convenir qu'en accueillant *Mireio* avec des bravos retentissants, les francimans ou francihots ont fait preuve d'une bien grande magnanimité, car jusqu'au jour où cette gracieuse fille de Provence a disposé ses paquets pour monter en wagon, de singuliers écarts de plume s'étaient produits, de fort bizarres facéties !

—Un étonnement profond nous avait saisi lorsque dans une revue littéraire et dans l'*Armana prouvençau de* 1858, nous avions vu M. Mistral placer le *Siègé de Cadaroussa* à côté du *Lutrin* de Despréaux !

« Boileau dins soun *Lutrin*, Fabre dins soun « *Siegé de Cadaroussa*, an mès ni mai de sau, ni « mai de pèbré. etc. » Quelle garniture de salade ! et ceci était dit à propos de *Campano mountado*, poëme assez joli pour pouvoir se passer de ce coup de tam tam aussi bruyant qu'un pavé retombant à terre. *Campano mountado* ne peut pas sérieuse-

ment être mis en parallèle avec ce *Lutrin,* dont une lime patiente a si bien poli tous les vers ; puis, quelque plaisir que nous donne la lecture du *Siègé de Cadaroussa* , il nous semblerait impossible de mettre en regard d'un chef-d'œuvre de versification et de pureté de style, un poëme où l'on rencontre des passages pareils à celui-ci :

Dins Avignoun una famina
Passave tout à l'estamina,
Et y tenié lu cuou destrech
As mouynès mêma de l'endrech.

Un autre poëte, dans une ode à Jasmin, met dans une même énumération, sans établir de parallèle, mais seulement un voisinage étrange, le chantre du *Siègé de Cadaroussa* et de *Moussu Sistre ; Hugo, lou farfantaire* (charlatan) ; *Byron , lou pé-de bourdo* (pied bot) ; *Lamartino, l'énguïssous* (qui soupire toujours), etc. Puis , dans la même revue d'*Armana,* que nous avons citée , M. Mistral prétend que l'auteur de la *Fournigo et lou Griet* , dans tel de ses tableaux , pourrait *faire lingueto* (faire envie, je suppose), à Lafontaine. Qui trompe-t-on ici ? et à quoi bon ces rapprochements , qui sont une insulte aux admirations de la France ?

Un autre, le *Félibre di jardin,* s'exclame à propos de cet *Armana,* qui par son prix a une grande popularité : « Que sarié la Prouvenço senso aquest

« *Armana* ? Quau régiblarié li clavéu di francihot « quand japon au mistràu, quand escupissoun dins « l'aïoli, quand fan li bano à nosté souleias. « Littéralement : « Que serait la Provence sans cet Al- « manach (Qui riverait les clous des francimans « quand ils aboient contre le mistral, quand ils « crachent dans l'ayoli, quand ils font les cornes « à notre grand soleil. » — Lorsqu'on est félibre, et qu'on baragouine du roman, on s'arroge, à ce qu'il paraît, le monopole de l'amour du pays natal ; allons donc, messeigneurs, il est possible d'aimer la Provence, sans l'aduler dans un langage panaché, soyez-en convaincus !

Après la prose, voici des vers :

Francihot, lengo de l'escolo,
Que gandisses i cabanoun
Lou dous parla de nosti colo
Que t'a bressa sus si geinoun,
Respéto lou front de toun réire ;
As-ti coume éu per tant te creire,
Eissuga tan de tron et d'iver ?
Quant pos coumta de roumavage ?
Quau saup, GRINGALET, s'a soun age
J'a forço vége encaro vert ?

—

As béu te parga sus li moure
De Ventadour e de René ;
Tout desrusca qu'ei lou vici roure
A respet d'éu siès un NANET.

Mistoulin enfant de la plano,
Qu'as mai d'emperi que de grano,
Vendra toun tour d'estre cépa ;
Amarino de quàuqui luno,
Pren gardo au vént que revouluno
E qu'avans éu te trosse pas.
Lou félibre de l'aiet (21).

Savez-vous, aimable aristarque oint poète avec une pommade à l'ail, qu'avant d'être tordue et cassée par le vent qui tourbillonne, l'osier (amarino) dont vous parlez pourrait bien être utilisé à flagéller une excentricité aussi exubérante ?

Ecoutez cet autre, s'adressant au poète Jasmin :

Canto nosto vieio Prouvenço !
Canto la d'aou Rhose à l'Adour !
E per penti dins sa crésenço
La franchimando maou-valenço,
Lève-te, nouvel Troubadour !
Vaï, vaï dire à l'Academïo
Sé sèn bastard dins sa famïo !
Que chés lous reïs cante à l'engraï
La flaougnardise parisieno !
De nosto lenguo citouïeno
Per Diou soul déou fuma l'antienno,
Canto, canto, ieou pifraraï (22) !

Hélas ! cette allure si énergiquement indépen-

dante de la langue citoyenne, n'a pas empêché tout récemment la belle *Miréio* d'aller fort empressée, dans ses plus beaux atours, faire sa cour aux souverains, lorsque ceux-ci passant par Arles, se sont trouvés à sa portée :

O nosto bello Emperairis, etc. (23).

Il est vrai que *Miréio* avait pu s'impregner à Paris d'un peu de *flaougnardije* (flagornerie), et voilà ce que c'est que d'avoir quitté son pays !

— Il en est un, un colosse celui-ci, dont un pied est posé sur Paris, l'autre sur Avignon ; sa lyre, vraiment faite de la carapace d'un amphibie, est disposée à accompagner vers patois, vers français, selon le goût des amateurs : il s'écrie à son tour :

Iéu, bessai diran de iéu
Que ma muso se fai pichoto ?
Fàu laissa miaula *li machoto*
E laissa faire lou bon Diéu (24).

Monsieur Dumas, votre verve s'égare, vous perdez de vue que la chouette (machoto) fut l'attribut de Minerve, et que Minerve personnifiait la sagesse antique.

Encore un, ce sera le dernier. Y va-t-il de main morte celui-ci ? Macastin ! comme ils disent quand *les sons d'airain* ne sont pas trop énergiques :

D'Aubanéu l'espaso brandusso , — en garde !
Vesé l'Ajougni que s'escusso , — sauvons-nous !
E Mistràu au bras vigourous — miséricorde !
Tout en aigo, tresano e ourlo, — grâce, M. Mistral !
E fai virouia la machourlo — je suis perdu !
Qu'engranara lis envejous (25)! — ah !.. . .

Je respire, car j'ai le sentiment de n'avoir jamais porté envie à personne !

Nous pourrions citer un autre félibre qui, considérant comme un âne celui qui ne sera pas pris du même enthousiasme que lui pour la langue romane, promet au détracteur de lui fournir un bât et une bride.

Prenez garde, félibre ! un jour vous pourriez vous trouver ruiné, car en France les retours sont fréquents.

Admirez-vous beaucoup l'exaltation de ces étranges Archiloques? Pour nous, cela nous semble avoir tout simplement la grâce et la fraîcheur de ce qu'on doit chanter pendant la danse du scalp.

Il est au reste un fait très-rassurant pour l'avenir de la langue française ainsi menacée ; un jour aussi, dans un branle sauvage, les jeunes-France secouant leur longue crinière , hurlèrent anathème au langage du dix-septième siècle : « Enfoncé Racine ! » crièrent ces énergumènes, ce qui n'empêcha point qu'un peu plus tard de vertes couronnes, après avoir passé sur la tête de M. Ponsard , allèrent se poser sur le buste naguère insulté.

Nous devons toutefois ajouter, comme rectification légitimement due, que les éloges décernés, et nous sommes loin de dire injustement, à la belle *Miréio*, ont singulièrement radouci la gamme de l'*Armana*.

L'*Armana* donc, publié *l'an sieisen d'òu félibrige* (l'an 6 de l'hégire des félibres, lisez 1860), ne garde plus aucune trace de cette irritation factice. Grâce au capitaine Dumas, qui a écrit deux lettres flamboyantes — dos lettro flamejanto — dans différents journaux, l'armée des félibres a pris Paris d'assaut. « Emé un tàu capitani, l'armado prou- « vençalo ère séguro d'empourta l'assàut. »

Absolument comme un autre Dumas, le Grand, a aidé Garibaldi à la prise de Palerme.

Tant il y a que l'*Armana*, toujours surrexcité mais d'une autre manière, inscrit en lettres capitales :

TRIOUNFLE PARISIEN.

Nous avons assisté à une véritable intempérance de langage ; voici maintenant en termes plus mesurés le maître qui proclame avec fierté, et comme un dogme irréfragable, l'insuffisance de la langue française à rendre les beautés écloses sous sa plume. Vous admirez un poëme d'après la traduction de l'auteur, bah ! ceci n'est rien, apprenez donc le néo-roman, vous en verrez bien d'autres !

« Un grand nombre d'expressions, de tournures, « dit M. Mistral dans les notes de *Miréio*, d'idées « poétiques harmonieuses en provençal, traduites « en français, tombent à plat. » Nous contestons que ces idées puissent tomber à plat en passant en français, mais s'il y a du vrai dans la possibilité de ne pouvoir pas rendre certaines expressions du provençal, voici qui devient beaucoup plus exagéré : « La langue française née sous un climat pluvieux, « gourmée, empesée à l'étiquette des cours, anti- « pathiques aux libres allures, au caractère des « provençaux, *plus factice, plus conventionnelle* « *que toute autre,* etc. »

Décidément, les nymphes de la proverbiale Garonne ont déménagé ; leur domicile est établi dans les eaux de la Durance, ou plutôt dans celles de Vaucluse ; mais celles-ci sont si claires que les hableries dont ces nymphes s'amusent, s'aperçoivent.

Pour preuves de leurs assertions contre le français, pour faire en même temps connaître leurs œuvres à ceux qui n'auraient pu les apprécier dans le roman, les félibres ont adopté le genre de traduction dit *à la vitre*, inaugurée par Chateaubriand pour le *Paradis perdu*, suivi depuis par Lamennais pour la *Divine comédie*. On peut apercevoir des dangers incontestables à cette manière de faire passer les auteurs étrangers dans notre langue ; on peut crain-

dre de voir implanter en France, par ce procédé, des tournures de phrases, des locutions étrangères, étonnées de se trouver au milieu d'un style clair et de bon goût. Il peut aussi arriver qu'on introduise furtivement chez nous une foule de produits exotiques excellents aux lieux où ils croissent, détestables ailleurs. Qui pourrait, par exemple, affirmer que ce n'est point après l'étude de travaux de ce genre que M. Feydeau a trouvé bien de contourner sa prose en inversions impossibles, et M. Barbey-d'Aurevilly le secret de ce style dont il a pris la spécialité dans le pays ? — Suivre trop fidèlement, mot à mot, le talon sur ses talons, un auteur comme le Dante, offre des inconvénients certains. Or, ces inconvéniens doivent être plus grands lorsqu'on s'attache à rendre servilement des dialectes romans ou patois qui n'ont aucune règle ! Le français forcément doit sortir de là assez maltraité ; c'est ce qu'on a pu voir. Et ce pauvre français cependant a la bonté extrême de soutenir cette muse lorsque de faux pas risquent de faire verser le char rustique dans les ornières de la trivialité. Le français en général reste poli, même quand on l'injurie ; nous regardons comme cosmopolites certains humanitaires qui prennent parfois les allures des flibustiers que leur plume protège.

Revenons aux agréments littéraires que l'on nous fait valoir avec tant d'exagération lorsqu'on nous

parle de patois, de roman, de provençal, etc. Qui donc pense-t-on éblouir par cette énumération luxuriante de modernes Troubadours qu'on décore d'épithètes qui brillent comme des paillettes : — l'élégant, le pindarique, le doux, l'énergique, l'harmonieux, le facétieux, l'intrépide, le fécond (26), et l'ensemble de ces spécialités compose pour l'œil une armée magnifique ; mais à une si longue nomenclature, comment n'a-t-on pas craint qu'il ne fût répondu froidement, et cette fois sans épithète : Corneille, Racine, Molière, A. Chenier, Voltaire, Lamartine, J.-J. Rousseau, Lafontaine, V. Hugo, Bossuet, de Maistre, Fénelon, Massillon, et qu'après on ne vous montre encore du doigt une farandole d'etc. etc., que ne contiendrait pas à coup sûr la longueur du pont d'Avignon.

Franchement, quand on a pu prévoir à l'avance que l'on devra une partie de son succès à la traduction que soi-même on a élaborée avec le plus grand soin ; quand on sait que les lecteurs dont on attend de hauts suffrages seront à peu près tous dans l'impossibilité de juger autrement que par cette traduction, on a mauvaise grâce de chercher à décrier ce qui a composé les éléments de cette même traduction. Dans ce cas l'aplomb de certaines assertions aurait quelque chose d'étonnant dans sa réussite, si quelque chose pouvait étonner dans un siècle où tant d'escamoteurs habiles ont changé la boîte à Pandore en boîte à surprises !

En définitive, vous avez admirablement équité, Messieurs les félibres, les pieds posés sur deux chevaux courant de front—Poëme et Traduction.—Les succès vous ont suivi jusques à l'étranger ; vous pouvez donc très-légitimement jeter à plein gosier ce cri vainqueur répété par beaucoup d'échos provençaux : Triounfle !

Nous vous dirons pourtant, et ne vous en déplaise, qu'on n'est pas toujours disposé en France à ratifier et regarder comme sans appels les jugements de l'Allemagne. Jamais ne fut sanctionné l'arrêt de l'illustre Gœthe, qui posait du Bartas parmi nos plus grands poètes, les bords de l'Elbe ou de l'Oder ont souvent des brouillards ; peut-être ensuite en Germanie une question philologique où le goût a peu à démêler, a attiré sur vous l'attention des lettrés.

— On parle aussi, nous a-t-on dit, des félibres dans l'*Autre Monde :* les excentricités américaines font de la muse romano-provençale *avis rara in terris* en France. Ces gentleman, riches d'un Longfellow, prétendent qu'il y a chez nous pénurie poétique. Les diverses productions littéraires en langages variés qui se produisent, et il y en a beaucoup: l'Auvergne a donné les *Piaulats d'un Reïpetit*, la Saintonge *une Tralée d'Achets,* etc. (27). Ces idiomes divers qui fleurissent, prouvent à ces ingénieux citoyens de New-York, ou autre ville transatlantique,

que l'empire Français est composé d'éléments hétérogènes. Jonathan parle d'or ; il a l'air d'être orfèvre ; mais qu'il se rassure, les gasconnades poétiques de ceux-ci, ou les engouements de ceux-là ne parviendront pas à séparer ce que n'ont pu disjoindre ces grands dissolvants que l'on nomme Révolutions ! Nous n'en sommes pas encore, grâce à Dieu, aux État-Unis.... désunis.

L'érudition du Yankée qui vante les félibres, paraît du reste fort plaisante ; on voit trop facilement qu'il disserte sur un langage qu'il ne comprend guère. Il a pris apparemment pour professeur un cadet de Gascogne, débarqué sur ses rivages, et qui aura abusé de sa crédulité.

Cela ressort de cette division établie par l'écrivain américain dans la langue provençale ; il pose deux divisions principales : Gascogne et Languedoc. En parlant de ce qui touche particulièrement à la Provence, on oublie la Provence elle-même ! La langue parlée *en Avignon*, à Aix, Arles, Marseille, etc., celle qui est censée être l'instrument avec lequel les félibres ont fait des choses qu'on admire, cette langue est rejetée dans des subdivisions : Gascogne et Languedoc !

Si j'avais l'honneur d'être *félibre,* j'avoue que je ne me sentirais pas excessivement fier d'appréciations aussi compétentes.

Nous aussi, et avec plus de sincérité peut-être

que bien d'autres, nous avons pour la muse provençale des applaudissements, mais un regret se mêle à notre hommage sympathique.

Félibres ! chantez véritablement pour les Provençaux, parlez comme nous parlons, ou bien qu'accessible à tous, votre muse qui a une vraie puissance poétique, dévoile ses beautés à toute la France. La Provence est un beau pays, mais pour mieux l'admirer, tout le monde ne peut pas escalader ses coteaux les plus escarpés.

Examen au point de vue philologique.

Legir et non entendre, es cassar et non ren prendre.
—*Bugado prouvençalo.*—

Nous l'avons déjà dit et dit après bien d'autres : aux lieux où la langue latine s'était établie le plus tôt avec la domination romaine et où cette domination s'était plus longtemps maintenue, le latin devait laisser dans les dialectes usuels plus de traces durables que dans le nord de la France d'où il avait été refoulé par des envahissements successifs. A la suite des guerres perpétuelles et des rapports continus avec les races saxonnes, il s'était produit un mélange où la belle langue de Virgile avait presque disparu en se fondant dans des assonances rudes et dures à l'oreille. Ce mélange ne put s'amollir et prendre une élégance harmonieuse qu'à la suite du retour à l'étude des chefs-d'œuvre antiques. Les contrées méridionales s'étaient mieux maintenues dans un langage poli, et leur position entre l'Espagne et l'Italie avait évidemment contribué à les préserver d'une trop forte infusion du jargon des Barbares. Aussi, lorsque les Troubadours parurent, ils trouvèrent dans l'idiome dit roman,

un instrument très-propice à servir leurs poétiques inspirations. Cette langue, bien qu'elle n'eût point de syntaxe régulière ni de lois précises, était certainement susceptible de perfectionnements. En étudiant les œuvres des Troubadours, on voit combien elle pouvait grandir ; malheureusement elle finit par disparaître en ne laissant que des vestiges, et devant la splendeur où arriva plus tard la langue française, on pouvait moins la regretter.

Nous n'avons point à discuter ici la question plus d'une fois controversée de l'influence de la poésie des Troubadours sur les progrès de l'idiome du Nord (28) ; nous dirons seulement que nous croyons à cette influence, mais qu'en y croyant nous ne voyons point là un motif suffisant à des railleries déplacées et à l'abandon de cet idiome, devenu la langue française, pour une rénovation impossible. Le roman n'est point absolument le père de la langue française, qui a toujours eu un caractère à elle propre : mais cela fût-il vrai, qu'une juste fierté ne doit point tourner à un orgueil déplacé. Un père, homme d'esprit, a un fils auquel le ciel accorde le génie ; ce père a-t-il le droit de poursuivre ce génie de sarcasmes ridicules ? — La poésie a certainement le pouvoir de propager un idiome et de le faire aimer. A l'Italien, Tasse, Dante, Pétrarque et Arioste servent d'initiateurs ; en anglais, on lit de préférence Milton, Shakespeare et Byron, et l'on

cherche peu à lire sans traductions les discours des orateurs de la Grande Bretagne ou les jolis romans de son Walter-Scott. Pour l'Allemagne, ce sont ses poésies populaires, Gœthe, Schiller que l'on lit de préférence lorsqu'on étudie la littérature germanique, plutôt que des travaux de philosophie et de métaphysique abstraite abandonnés à des savants. Mais le roman n'a pas eu la chance de servir d'instrument au génie. Le Dante aima le roman en lui préférant l'italien !

Quoiqu'il en soit de cette question de paternité, il est certain que sans posséder une grande souplesse, la langue romane avait de la douceur et une forte sonorité qui n'excluait point l'harmonie. Seulement, on pourrait remarquer que les monosyllabes abondaient tellement dans cette langue que le rhythme poétique en éprouvait des saccades désagréables. On peut s'en convaincre par des exemples pris au hasard et dont on trouverait des équivalents chez presque tous les Troubadours :

No m' laissarai per paor
Qu'un sirventes no labor
En servir del fals clergatz ;
E quan sera laboratz,
Connoisseran li pluzor
L'engan e felonia
Que mon de falza clerzia ;
Que lai ou anc mais forza mi poder
Fan plus de mal e plus de desplazer.

Aquest fals prezicator
An mes lo segl' en error ;
Qu'il fan los mortals peccatz
Fan so que ven far à lor,
E tug segon orba via :
Donc si l'uns orbs l'autre guia
No van andui en fossa cazer ?
Si fan, so dis Dieus qu'en sab be lo ver.

GUILHEN FIGUEIRA.

Non es meravelha s'ieu can
Meils de nul autre cantador,
Quar plus trai mos cors ve amor
E meils sui faitz à son coman.
Cor e cors, saber e sen
E fors' e poder ia ai mes,
Si m' tira ves amor lo fres
Qu'à null' autra part no m'atten.

BERNARD DE VENTADOUR.

Del rei Engles me platz, quar es pauc coratjos,
Que manje pron del cor ; pois er valens e bos
E cobrara la terra, per que viu de pretz blos,
Que l tollo rei de Fransa quar lo sab nualbos.
[(Louis IX !)
E lo reis Castelas tanh qu'en manje per dos,
Quar dos regismes ten ni per l'un non es pros :
Mai s'il en vol manjar tanh qu'en manj' à rescos,
Qeu si' l mair o sabia batria l ab bastos.

SORDEL.

Je ne sais si lorsque César de Nostredame a cité dans son histoire des fragments d'œuvres des Troubadours, il les a modernisés et accommodés au langage de son temps, mais ce qui est certain, c'est que dans les fragments qu'il cite appartenant à des Troubadours réellement provençaux dans la stricte acception du mot, étant nés et ayant principalement vécu entre la Durance et la Méditerranée, j'ai remarqué une moindre profusion de monosyllabes et une plus molle douceur d'expression.

Épitaphe de Porcelette.

Fillas ploras, é vous maires fecondas
Car lou soulel de vostre honnour perdut
Davant son cours natural s'es rendut
En l'ombra, é fin de las donnas facondas.

BERTRAND DE MARSEILLE.

Diou de mon espéransa é ma força é vertut,
Fai qu'iou non siei contrari à ta ley pura é santa,
En tems d'adversitat, quan l'ennemi m'encanta,
E m'y conseillo d'estre eslugnat de vertut.

GUILHEM DES AMALRICS.

Drech e razon es qu'iou canti d'amour.
Vezent qu'iou ay ja consumat mon agi
A li complaire, é servir nuech é jour
Sense aver del profiech ny avantagi.

GUILHEM BOYER.

D'aquest ingrata iou non ay ren agut,
Que dur afan en mon van exercici,
E pensan iou l'y aver fach servici
Ay conneyssut, que non fa son dégut.

Geoffroi du Luc.

— Par une suite de dégradations successives, la langue romano-provençale en est arrivée à n'être plus qu'un patois se rapprochant de plus en plus du français dans lequel tôt ou tard il sera absorbé.

Cependant ce patois, tel qu'il est encore, est un langage approprié à l'esprit du pays ; les *sons d'airain*, même un peu vifs, ne jurent point avec des sons moins rudes lorsqu'avec ces dialectes on ne veut pas monter à un lyrisme trop élevé et lorsqu'on se contente de rester à la portée du provençal en reproduisant, comme l'ont fait Gros, Bellot, Roumanille et Bénédit, l'esprit provençal. « *Est natio* « *hominum quam Provinciales appelant, gens* » *hilaris, joconda, larga in expendendo pro fa-* « *cultatibus* (29). »

Quant à l'idiome des félibres, les ailes qu'il s'est fabriqué de plumes si variées, pour monter jusqu'aux nues, ne m'ont pas l'air solides. J'avoue humblement que dans les dédales de linguistique de cette poésie, je me trouve égaré.

... Je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien.

Cette cause pourtant, je crois qu'elle consiste dans la tournure lyrique et dans une trop grande recherche de vocables étrangers à la langue parlée en Provence.

L'art gâte très-souvent les plus parfaits ouvrages.
Il en cache l'éclat avec son appareil,
Comme la plupart des nuages
Cachent la clarté du soleil.

C'est l'art qui crée dans la lecture de ces poèmes des énigmes si souvent renouvelées, que les solutions en deviennent fatigantes. C'est l'art qui met dans l'embarras des provençaux n'ayant pour ainsi dire jamais quitté leur pays natal et possédant assez l'idiome qu'on y parle pour comprendre le langage populaire et savoir y répondre. Cet art a quelque chose de forcé qui harrasse l'enthousiasme et arrête les mains disposées à battre pour un applaudissement complet. La muse des félibres est sortie, comme font tant de gens aujourd'hui, de la position où le destin l'avait placée, elle n'a plus ce naturel qui faisait le charme de la poésie provençale.

Sans avoir habité Marseille ni le Languedoc, comment se fait-il que celui qui écrit ces lignes, *un cadet d'Aï,* ait pu lire d'un bout à l'autre, en laissant à peine, par-ci par-là, quelques expressions incomprises, toutes les œuvres de Bellot. de M.

Bénédit, de M. Ricard-Bérard, de Gros, d'Hyacinthe Morel, etc., aussi bien que les poëmes de Fabre, de Michel de Nîmes et les *Castagnados* du marquis de La Fare ? C'est que probablement tous ces écrivains ont moins été à la recherche d'expressions inusitées. Ils ne se sont point mis en quête de paillettes enfouies dans je ne sais quelles catacombes ; ils n'ont point, dans un bizarre alambic, mis un marc corrompu pour en tirer une liqueur impossible !

Tout le monde n'est pas disposé a accepter de confiance des mots probablement tombés en désuétude, des vocables qui sonnent aux oreilles provençales d'une manière si étrange, pas plus qu'on ne voit de bon œil un rajustement de l'orthographe provençale adoptée jusqu'ici.

En bon et véritable provençal, il ne doit point y avoir de différence dans la manière de s'exprimer : il est bien tard pour établir chez nous une langue pour les mandarins lettrés, au dessus du langage populaire et réel. Cette façon d'écrire paraît encore plus singulière et plus choquante lorsqu'au début d'un poëme on a pu remarquer ce vers :

Car cantan que pèr vàutre, o pastre e gènt di mas !

Il est vrai qu'on retient difficilement un sourire en voyant dans la 2e édition de *Mireio*, M. Mistral offrir cette œuvre à Lamartine en se posant comme *un paysan !*

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

— La langue française n'est plus de l'hébreu en Provence; partout, ou du moins à peu près partout, elle y est parlée ou tout au moins comprise. Comment en serait-il autrement, quand partout les *Sauvaine* veulent faire de leur fils *un avoucat*. Monsieur l'avocat ne peut revenir dans son pays qu'en ayant soin d'avoir oublié le langage maternel; il se croirait déshonoré en ne point se rengorgeant dans un accent franciman? Comment le patois pourrait-il persister lorsque l'émigration pousse continuellement les laboureurs à la recherche de travaux moins pénibles et plus lucratifs?

Qui donc n'a haussé, comme nous, les épaules, quand un illustre hableur prétendit avoir rencontré dans une auberge du midi un Anglais parlant sept langues et n'ayant pu se procurer un œuf qu'en s'accroupissant et gloussant comme une poule. — Ingénieux Anglais, ingénieux conteur! — Nous ne savons si destiné à orner les *ana* de l'avenir, et emprunté peut-être aux *ana* du passé, ce trait a réjoui beaucoup de gens, mais la plaisanterie nous a paru médiocre à nous qui habitons près de Mornas et qui savions combien était impossible la réalité de l'aimable facétie. Hardiment la Provence peut braver le crayon noir de certains statisticiens; les quolibets sur la *Cannébière* ou sur *Carpentras* ont fait leur temps. La voix qui voudrait nous accuser de n'être point dans le *progrès*, risquerait

d'être couverte partout par les chants de ces orphéons que chaque village est jaloux de posséder ; et parmi ces chanteurs harmonieux, plus d'un serait capable de quitter son instrument pour un sifflet destiné à châtier les auteurs de comédie qui raillent *les vertueux de province* en cherchant loin de Paris des motifs à leurs gaietés.

La province toutefois doit se garder de provocations intempestives ; si elle défend ses droits, si avec juste raison elle réclame une large part au soleil, elle ne doit point se cacher dans ses patois pour ne garder aucune mesure dans ses attaques comme dans sa défense.

Quand on a fait un beau poème, après qu'on l'a traduit afin de reculer les limites de l'éloge et peut-être pour pouvoir se faire comprendre même autour de soi, est-il besoin de déclarer avec hauteur que le français transplanté en Provence, y fait l'effet de la défroque d'un *dandy*, mot exhumé des limbes de la mode ; que la pauvreté de la langue du Nord est insuffisante vis-à-vis des mœurs, des besoins et de l'organisation des méridionaux ? Puis, cette insuffisance, félibres, pourquoi l'augmentez-vous en prétendant expulser de votre langage tous les mots usités qui tiennent du français ? En effet, dans un manifeste qu'on peut lire dans *l'Armana de* 1861 (*l'Armana* est comme on sait la revue des félibres). M. Mistral, en annonçant que l'*Académi* de Castre

et celle de Béziers distribueront aux meilleures pièces provençales *un brout d'oulivier d'argent*, recommande aux jeunes gens qui ont du souffle (*d'alen*) et du sang patriotique (*sang patrioto*) dans les veines, d'écrire avec l'orthographe *romano* ou *félibrenco*, de rejeter les mots *francimans*, etc. Si ces jeunes gens qui ont du souffle, s'en servent pour chasser tous les mots qui se rapprochent du français ou qui en dérivent, je ne sais trop ce qui pourra rester ; mais à quel public s'adresseront ces œuvres. Faudra-t-il que touchées par ce *brout* magique *d'oulivier*, les tombes des Troubadours s'entrouvent pour laisser sortir des lecteurs fantastiques, capables d'apprécier cette littérature ?

Si vous considérez la langue romane en tant que tradition, pour la galvaniser d'une manière efficace et durable, ne devez-vous pas renvoyer les savants professeurs de vos universités, de vos lycées et de vos séminaires ? — Ne serait-il pas urgent avant tout d'effacer les traits d'union qui vous lient d'une manière indissoluble à Paris et au reste de la France ? Les chemins de fer vous apportent, salubre ou insalubre, ce pain quotidien que l'on nomme un journal ; les wagons vomissent chez vous des flots de voyageurs avec lesquels bon gré malgré vous êtes en contact, et vous voudriez imposer à la Provence le culte absolu d'un idiome périmé comme le roman ; vous voudriez être incompris, vous exposer

aux railleries des Français de passage, vivre à part de la grande famille française par un langage suranné ; mais c'est impossible !

Les dialectes employés par Gros, Bellot, Fabre, Hyacinthe Morel ne vous suffisent plus ; il vous faut du *roman*, du *roman pur !*

Montrez-nous donc un Homère ou un Virgile roman, afin que nous puissions y étudier cette langue?

L'encens germanique a des effluves bien enivrantes !

Ah ! que de traditions à relever préférables à celles que vous patronez, qui restent sur le carreau, au milieu de nos luttes politiques et dont bien peu se préoccupent ! Que de saintes traditions contre lesquelles les haches, les massues et les marteaux impies s'acharnent chaque jour, et qui trouvent à peine quelques boucliers isolés çà et là ! L'édifice social est ébranlé, les chercheurs heureux d'aventures bouleversent le monde : ce n'est pas en ajoutant la confusion du langage à toutes les confusions qui obscurcissent l'atmosphère, qu'on pourra mieux s'entendre pour réédifier ou pour repousser les démolisseurs infatigables et puissants !

—Revenons à la question de linguistique. Vous dites, Messieurs les félibres, que le français est insuffisant à rendre les pensées provençales. Prenez garde, — « Vous avez mis votre bas à l'envers, » disait un jour quelqu'un au bon Lafontaine. Re-

tournez, vous aussi, vos assertions ; votre langage a quelques expressions *sui generis*, assez pittoresques, quelques tournures énergiques à lui propres, soit ! Mais en revanche aucune langue polie et civilisée pourrait-elle ouvrir sa porte à des surabondances d'énergie telles que celles-ci que nous trouvons dans *Amarun*, pièce qui figure dans le recueil *Li Prouvençalo* ?

Ome gras et pouli, fas glori de toun *mourre*,
De ti membre mouflé qu'uno gourrino *mor*...
Sounjo, quand vendriés autant viei que li *mourre*,
Sounjo, fau que ta bouco à la longue *s'amourre*
Din lou go de la *mor*.

Me diras, — pàu de sen que veses' me la cagno
Debana ta vidasso, abesti coum' un porc,
. . . . . .
Me diras que siès mai, aro que la vinasso
A gresa ti bouiéu coume un viéi boulidou,
Aro que toun cadabre, émé li gourinasso
S'es tan apourcati qu'esbausa se tarnasso
Au négre trapadou !

Nous ne tenterons point de traduire cette poésie sauvage : premièrement, il nous faudrait le courage et l'aptitude de l'auteur des *Fleurs du mal*, puis M. Mistral traduit trop bien ses œuvres lui-même pour qu'on soit assez hardi pour y mettre la main. Et nous nous en garderons surtout, parce que nous

confessons pour ce petit travail l'insuffisance du français à notre usage.

Je passerai par dessus le dégoût qu'on doit éprouver, et je traduirai deux vers que j'ai aperçus dans l'*Armana de* 1860 ; ils n'appartiennent point à M. Mistral.

Alor de tout cous cousta se rasclavo de cano
Dessus lou cresto-porc de l'idilo pacano.
Alors de tous côtés on raclait des cannes
Sur le châtre-cochon de l'idyle champêtre.

Je dois des excuses à ceux qui liront ceci, mais j'ai cru devoir donner une preuve qu'on pourrait multiplier des brutales élégances auxquelles on cherche à nous conduire. Cela n'est-il point trop rébarbatif pour obtenir un passeport ? Si l'usage du *roman* admet de telles images, ne vaut-il pas mieux que le *roman* repose en paix ?

Evidemment c'est le pseudo-roman qui souvent reste insuffisant et qui ne pourrait rendre des idées exprimées en français ou en tout autre langue équivalente. Lorsqu'on fait passer du latin en pseudo-roman, cela prend un faux air de l'*Ovide en belle humeur*. Nous avons vu les amours engagés *à ouvrir le robinet des pleurs ;* nous pourrions voir bien d'autres choses dans des traductions plus modernes qui seraient d'un grotesque aussi agréable.

A propos du latin, disons, en manière de parenthèse, que lorsqu'on en cite quelques ligne dans cette poésie, on a soin, je ne sais pourquoi, de le rendre burlesque. Ainsi nous avons aperçu, je crois que la chose est dans *Miréio : Ce homo* pour *ecce homo* : — *Pater noster qui es in cœli*, pour *in cœlis*.

Vos licences poétiques en *roman* vous autorisent donc, félibres, à défigurer ce que vous citez en langues différentes ? En vérité ce *roman* a des allures par trop dégagées ; il se croit tout permis ! Que le *roman* ne s'étonne pas si en le voyant faire des efforts baroques pour se rajeunir, mettre une cigale sur sa toque en plein dix-neuvième siècle, prendre tantôt des airs langoureux, tantôt faire des gestes pleins de fougue comme un Bertran de Born, puis s'abaisser à d'ignobles locutions, on reste abasourdi!

Nous allons maintenons passer à quelques détails relatifs à la richesse d'expression et à l'insuffisance dont on nous a parlé.

— Pour désigner le corps de l'homme, Crésus du langage, vous employer indifféremment *cadabre*— cadavre — que ce corps soit vivant ou mort.

Car tout lou sang de moun *cadabre*
Boui e reboui dins moun cor.
Car tout le sang *de mes membres*
Bout et rebout dans mon cœur *(Miougrano)*.

Cadabre n'a jamais pu signifier *de mes membres*, c'est de *mon corps* qu'il fallait dire pour être littéral.

Une sorcière est chez vous une *masco* ; s il s'agissait de la même vieille en costume de carnaval, emploiriez-vous un autre mot ? Ce terme de *masco* qui s'adapte aux mystères du sabbat et aux folies des jours gras, peut-il donner la même impression lorsqu'on le trouve au milieu d'une scène terrible ?

Vous dites en parlant d'un être humain : *en disèn soun pater gingoulo*, en disant son pater il se plaint; à propos de votre muse : *gingoulo páuro muso !* plains-toi, pauvre muse ! — puis autant en fait le vent qui passe : *lou vent gingoulo*, le vent se plaint; finalement voici le chien qui *de longo gingoulo* — *é dóu langui lou chin gingoulo*, le chien continuellement *hurle*, — d'ennui le chien *hurle*. D'où il s'ensuit qu'en *roman*, bêtes, gens, éléments, tout dans les lamentations fait entendre la même note sans variations.

Quel mot avez-vous pour fantôme: *trevo;* de quel verbe vous servez-vous pour un bon vivant, un adonis qui erre, se promène et flane autour des belles :

Pamens trevave pas li damo.
Pourtant je ne *hantais* pas les dames.

Pour dire qu'une chose éclate, claque, se brise

avec bruit, se rompt.... *pèto ;* je n'insiste pas, et pour cause, sur ce mot d'une onomotopée peu séduisante :

Lau tron li péto.
La foudre éclate en eux *(Miréio)*.

Doou rire lou ventre vous petto. *(Reine Garde)*.

— Nous ne traduisons point.

— N'ayez pas peur de me tarir, vous pouvez têter des deux côtés, cela rend :

N'aguès pas pòu de m'agouta
Poudès têta
Di dous cousta *(Miougrano)*.

La traduction littérale d'*agouta* ne serait-elle pas *égoutter*, d'où elle semble dériver ? N'use-t-on pas plutôt de cette expression pour l'action d'égouter un bateau ; gracieux verbe qui s'applique à l'épuisement du sein d'une mère, et dont la spécialité appartient au bateau ou même à d'autres usages encore moins délicats. En français, en pareille occurrence, il ne viendrait à personne l'idée d'employer le mot *égoutter* qui rappelle par trop *un égout*.

Pour désigner *psaumes*, nous avons aperçu dans l'*Armana de* 1861 : *canta li saume*, et dans *Miréio : lou cant di saume ;* or, pour nommer une *ânesse*, on dit en *roman* une *saume*.

Pousso, poussière est également le mot dont on se sert pour les *mammelles* des bipèdes et des quadrupèdes ; *a carga de pousso*, exprime que des mammelles se sont gonflées.

Lorsque les massacreurs de Bethléem s'approchent jetant dans la nuit de sinistre hurlements : *Entendès pas gula ? (Miougrano)*. Comme souvent et très-souvent nous avons entendu en patois cette expression de *gula*, en définitive *gueuler* , — quand il s'agissait d'une colère montée à un diapason bruyant et ridicule, cette expression nous répugne lorsque nous la trouvons employée au tragique dans les poëmes du *roman redivivus*.

Indifféremment pour désigner le *poil* d'une bête fauve ou immonde, et la gracieuse *chevelure* d'une jeune fille, vous n'avez qu'un même mot : *péu*— poil.

Toun long péu que se destreno.
Ta longue chevelure qui se détressait *(Miougrano)*.

—

O me veiriès tourna la cabre dóu péu rous.
Ou tu me verrais ramener la chèvre au poil roux [*(Miréio)*.

Pitre, que vous employez si souvent pour *poitrine* , lorsque ce mot est d'un usage plus commode pour la mesure que *peitrine,* que l'on peut voir quelques pages plus loin ; ce *pitre fort* qui a

tant d'*alen*, nous l'avons mille fois entendu appliquer au *poitrail* d'un cheval.

Moure ou *mourre*, s'emploie pour le frais visage d'une jeune fille, pour la personne complète d'un mauricaud, pour une petite montagne, pour le *mufle* ou le *museau* d'une bête quelconque !

Que de locutions bonnes pour tout faire ! Que de richesses dans le *néo-roman !*

— Dans les mots les plus usuels nous ne voyons d'autres différences entre ce *roman* et le français, que celle qui consiste dans la prononciation. Nous observerons d'abord que l'*o* final reste muet comme l'*e* dans le français, celui qui parmi nous prononcerait *mortô, morte ; amô*, *âme*, etc. serait bien moins compris que s'il le prononçait avec l'accent le plus parisien possible. Ainsi : *borno, testo, chambretto*, *vesto, idilo, sagesso*, *regardo*, *bruno*, *bello*, *divino*, *antico*, *naturo*, *ténébro*, etc., appartiennent autant au français qu'au *roman*. Dans *couquiho*, coquille ; *méréviho*, merveille ; *auriho*, oreille ; *fiho*, fille (nous ne parlons pas de *fihan*, dérivation grossière) ; *briho*, brille, etc. nous ne voyons d'autre différence que le remplacement des *ll* mouillées par un *h* aspiré : différence établie par la prononciation qui varie entre la langue d'oil et la langue d'oc, ou plutôt la langue d'O, comme dit M. Mistral.

Le son des *ll* mouillées est un réel épouvantail

pour le *roman ;* il est devant ce son comme un caniche hydrophobe devant un verre d'eau, il craindrait de gâter le jus de la *treille*.

Cette divergence sur l'admission ou le remplacement de quelques lettres, quand le mot n'en devient point méconnaissable, est-elle si profondément essentielle qu'une langue n'en puisse pas traduire une autre ? On comprenait, je le suppose, les muscadins du Directoire qui avaient *hoeu* de l'*r*, pacle d'honneu !

Quant à l'harmonie, nous émettrons timidement l'avis que dans une foule de locutions, le français a le pas. Nous préférons, par exemple *scrupuleux* à *scrapulous* ; *écrire* à *escrioure ; efface* à *escaffo; flairer* à *nifla*, qui a une trop grande parenté avec renifler ; *horde* à *chourme* (tchourme), dont on connaît la spécialité en français. *Gorge* ou *gosier* à *gargamélo,* qui n'a pas toujours en patois un sens très-relevé si nous en jugeons par un mot qui semble en relever directement, *gargaméou,* équivalent de *niais* ou *imbécile ; gargamelo* a de la parenté avec le grec, mais cela ne nous empêche pas de lui préférer *gorge* qui en dérive tout de même et qui est moins rude à passer par le *gosier*. Nous préférons encore *épouvantail* à *escaufestre ; spectacle* à *espétacle ; récit, conte, narration, cancan, causerie, conversation, babil, caquet* à *charadissa* (prononcez *tcharadissa),* qui n'a guère

que *parlaria* ou *parladissa* pour l'aider à exprimer l'action des gens qui *parlent* ou *bavardent*.

Dindouletto, employé pour *hirondelle*, est aussi joli que son équivalent français ; mais il semble que ce mot d'*hirondelle*, que nous tenons du latin *hirundo*, serait préférable, il y a dans *hirondelle* comme une harmonie imitative qui rappelle le vol tournoyant de l'aimable courrière du printemps. Puis, maintenant, *dindouletto* a le défaut de paraître le diminutif d'un gros oiseau de basse-cour qui se nomme *dindo* ou *dinde*, en français et en *roman*.

Qui n'aimerait mieux articuler *cheval* que *chivaou* (tchivaou), à moins qu'on ait comme les insulaires des mers du sud ou les Yoway, une grande prédilection pour les voyelles. *Effroi* nous paraît tout aussi bon qu'*esfrai ; lutin* que *glari ; marc* que *raco ; heurter* que *turta ;* il y a dans l'*h* aspiré de *heurter* quelque chose qui exprime le choc et qui manque à *turta ; presser, serrer* qu'*esquicha* (esquitcha) ou *escrabouchinar*, etc. etc.

Certaines locutions peu usitées dans le patois parlé, et qu'on trouve dans le *roman*, semblent directement empruntés au français, l'addition ou la soustraction ou le changement d'une lettre leur servent de *masco : sourrire* pour *sourire ; martire* pour *martyre ; murmur* pour *murmure ; bouscage* pour *boccage ; misteri* pour *mystère*,

etc. — *Cœur* reste le même : le *cœur* ne saurait faire défaut en Provence ; à peine en quelques coins il se change en *couar*, ou bien il prend le son du *cor ;* on choisit à l'occasion.

On rencontre ensuite dans les œuvres des félibres des vocables qu'un paysan, ou un artisan, un franc provençal, aurait de la peine à comprendre, et que la nécessité de monter à une gamme élevée a introduits dans les nouveaux poëmes. Une *raisoun diogenenco, empireio, empirée* qui risquerait fort d'être pris pour l'*empire* auquel nous appartenons. Puis, si chez nous, aux *gen de mas,* pour qui l'on dit que l'on a chanté, on demandait ce que c'est qu'une *mandragouro, mandragore,* on aurait la chance de recevoir pour réponse ce que Bellot a mis dans la bouche de son *Nourat* lorsque le percepteur parle à celui-ci des *centimes* qu'il doit :

> Mai que besti es aco?... mi parlas per *énimos ?*
> Mais quelle bête est cela ?,... vous me parlez par [*énigmes ?*

Nous avons dit qu'il y avait beaucoup de mots qui étaient pour nous comme les *centimes* pour *Nourat*, de véritables énigmes dont le sens n'a pu nous être donné par aucun vocabulaire en notre possession, exemples : *Cherescle*, *esturto*, que nous n'avons point trouvé, mais seulement *esturtit* ou

estourdit. — *Fougàu*, — *broulice* pour *trouble*, — *mabre*, — *desfioco*, — *caieto* que M. Mistral a dû fabriquer avec *caillette*, puisqu'en s'en servant il a dit : *l'oumbro-caieto* traduit par *l'ombre-pie !!!* — *gloio* pour *gloire*, probablement corruption de *glori*, *gloiro*, ou *gloria*, généralement usités. Nous n'avons pas trouvé *lieuréio* pour *lierre*, comme nous l'avions vu employé et traduit, mais seulement *lieoureio* ou *livreya* pour *livrée*; *lierre* se dit généralement *éoure* ou *eure* pour écrire comme un félibre. *Jasio*, pour variation de *charra*, *bavarder* n'est pas sur les dictionnaires. *Tantalori* — *belu*, donné pour *lueurs*, quand nous ne connaissons que *belugo*, *étincelle*, *bluette* *Vertoulet* pour *ronde*, qui se dit *rounda* ou *roundo*. — *Vertoulet* et *vertouleg* signifiant *nasse*, *filet*. — *Celestial*. — *Desbadarnado* pour *dévergondée*, et nous ne trouvons que l'adjectif *desbardat*, *decarrelé*, et le verbe *desbadarnar*, *ouvrir*, *ouvrir complétement*. — *Segren* pour *pressentiment* introuvable, mais à sa place *segrenous*, adjectif *obscur*. — *velout* pour *velours*, ordinairement *velous*. — *Negadis* pour *noyé*, d'habitude *negat*, *négadis* exprimant un *champ noyé*. — *Ahour*, mot que dans une note on a pris soin de nous dire tiré du grec. Excusez-moi, je ne sais pas le grec, M. Mistral, et c'est chez vous que j'ai vu ce mot étrange, ainsi que la plupart de ceux que j'ai cités comme inconnus. — Continuons :

Lou pan croustous déjà se friso
Souto la dent que l'enfréniso.

Ceci semble provenir de *enfrenar;* mais *enfrenar* signifie *mettre un frein, enfréner , dompter*, et ne saurait se déduire *d'enfriounar*, *mettre en poudre*. *Pochi* au singulier, pour *poche*, quand nous ne connaissons que *pocho* ou *pocha; panouious* pour *feuillu*, quand il n'y a que *panouilha*, rejeton de céréales ; *mascle* , mâle , traduit par *matou : bénastru* pour *plein d'étoiles* , lorsqu'on ne trouve que *bénestre, bonheur* ou le languedocien *bénastruc, bienheureux* ; *s'énarco, se met en arc* pour *se cabre*.

Et ce vers dont la fin rend un bruit de tam-tam d'une sonorité éclatante ; on dirait un de ces éternuements qui font trembler l'Olympe :

Souto un lancòu de néu quand la naturo drom.

Notre verbe provençal pour *dormir* est *dourmir*, d'ou il vous serait impossible de tirer *drom ;* mais vous entrez dans les territoires plus ou moins voisins, et vous savez vous y annexer tout ce dont vous avez besoin : les Gascons disent effectivement *dromir*.

Que d'annexions de ce genre dans le poëme de *Miréio,* que de mots pris au Languedoc ancien ou moderne, au langage antérieur au XVIe siècle , au Bas-Limousin, etc. : — *quicon,* — *desbalausida* , *trèjit, préjit, estabousi*, auquel nous avons trouvé pour signification *évanoui* et qu'on traduit par *cons-*

terné.—Preisso pour *foule ; estrepado* pour *piétinement ; bruieo* pour *végétation* , fabriqué sans doute avec *brualha* ou *bruelh*, *broussailles ;* — *grailo* pour *clairon* au lieu de *cléroun.*

> Colos de z'Aïs, cresten arèbre.
> Collines d'Aix, coteaux abruptes.

Ce mot d'*arèbre* rendant un son peu connu, nous avons cherché , et un dictionnaire nous a montré *arèbre : dur, âpre, vif* se *dit en parlant du temps. Malanconi* au lieu de *mélancoulia* ou *marancounia, mélancolie ; sinphoni* au lieu de *sinphounio; miraclante* , ailleurs *miraclesanto* pour *miraculouso ; dindoulet* pour *grêle ; trestoumblo*, nous avons trouvé à la place de celui-ci *trestimblar.* — *Archimbello*, poids du roi (Sauv.) au lieu de *balanço, balance.* — *Calamo* pour *calmo.* — *relent* , *moite, humide* au lieu de *relenquit ;* — *Camèlo* (proprement *chamelles)* pour *houle* , puis pour *monceau de sable.* — *Ratamalo* pour *barque.* — *Arrampido* pour *rampido , qui a la crampe* , et que l'on a traduit par *pétrifiée : per la doulour arrampido, pétrifiée par la douleur ; endoulible* pour *déluge; vacièu* pour *plebe ; groulo, savatte*, traduit par *pantoufle*, etc.

—Arrêtons-nous, quand il nous serait si facile de cueillir de ces fleurs insolites le long de ces sentiers où la lumière ne pénètre qu'à demi. Ne trouvez-

vous pas cependant, après ces quelques échantillons, que les poètes *en roman* se réservent une charmante liberté de coudes? Mais qu'arriverait-il pourtant à un écrivain *en français*, à qui ores il prendrait phantaisie en guise de gogues mystigoriques, d'agripper moult vocables anticques et sophistiqués dans le langage d'antan? Quelques galants que fussent ses tordions, aurait-il l'heur de plaire? Nenni da! il ahanerait en vain, on dirait que le meschin se musse des lecteurs, et chacun pour lui tiendrait son huys clos.

—Si pour désarmer des contradicteurs une gentille fauvette provençale gazouillait quelques jolis diminutifs, on pourrait encore répondre que la fabrication permanente de ces mots en fait un abus.

Aucune règle ne modère en effet l'emploi de ces diminutifs; c'est une petite monnaie que chacun frappe à plaisir et volonté; ces mignonnes bagatelles n'ont point de réelle valeur. *Auriheto*, *pinceletto (fillette*, équivalent a le mérite de conserver un peu plus de convenance), *priéreto*, *musiqueto*, *mounjeto*, *cansouneto*, *enfantoun*, *enfantounet*, etc.; tout cela est coquet, gracieux, engageant, et cependant on serait tenté de fermer son *aurihéto* aux minuscules fioritures et aux roulades perlées de la Sirène, car il est permis de préférer la touche d'un Lesueur à la touche d'un Mignard.

Les langues sérieuses ont toujours rejeté ces mol-

les afféteries quand on a voulu les en surcharger. A plusieurs reprises cette mode italienne à tenté de s'introduire en France ; à chaque tentative elle fut repoussée.

Le gentil rossignolet
Doucelet
Découpait dessous l'ombrage
Mille fredons babillards
. . . . . .
Douce et belle bachelette
Plus fraiche et vermeillette.
REMY BELLEAU.
Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe
Le sang d'un agnelet
Avec du lait.
RONSARD,
Dors, mien enfantelet.
CLOTILDE DE SURVILLE.
Elle est si belle, si blanchette.
BAOUR LORMIAN.

Cette privation de vocables tom-pouce a-t-elle empêché André Chénier de donner à la poésie française une douceur exquise d'expression hors d'atteinte pour la muse *romane* qui fait se heurter de suaves assonnances à des accentuations rauques et dures, des *sons d'airain*.

Voici, au sujet de l'harmonie que donnent souvent ces mots enduits de miel, ce qu'a dit avec rai-

M. de Roquefort-Flaméricourt dans un livre intitulé : *De l'etat de la poésie françvise au XIIe et XIIIe siècles,* et qui pourrait se répéter devant le *roman* actuel : « Nous ferons seulement observer « que les dialectes méridionaux, quoique moins « cultivés que le français actuel, sont plus riches « en inflexions sonores et ont plus de voyelles. « Aussi quelques littérateurs ont-ils regretté qu'on « n'ait pas préféré le dialecte du midi à celui du « nord ; séduits par la douceur du languedocien, ils « n'ont pas remarqué que cette douceur était sou- « vent monotone, en ce qu'elle présentait sans cesse « le retour des mêmes sons. »

— Encore un coup d'œil sur les mots ; on pourrait considérer comme similaires ou simples dérivations, plusieurs de ceux où *c* a le son dur et remplace *ch,* comme dans *ca* ou *cat*, *chat ; carreto*, *charrette ; carita, charité*, etc.; d'autres bien plus nombreux où la prononciation est seule divergente. comme *miracle, dessus*, *bon, vin*, *goubelet*, *rous*. *dous, séraphin*, *temps*, *printemps*, *âge, visage, rose, jaune*, *jour*, etc ; d'autres encore où la seule variation consiste dans la finale *eur* qui prend un ton sourd : *eu*, *eux* changé en *ous : douleur*, *clameur*, *pasteur*. *dedaigneux*, *fougueux,* etc. *doulour*, *clamour, pastour*, *fouguous*, *desdégnous*, etc. Ces exemples iraient à l'infini.

On rencontre quelquefois aussi des expressions :

amour, diable (celui-ci quelquefois prend le nom de *gripet*), *poule, accord*, etc., qui ne changent même pas d'orthographe dans les imprimés *romans*, et on pourrait y adjoindre une foule de termes dont la transparence laisse voir le français : *curiousita, meinagi, mariagi*, etc.

Sont-ce tous ces mots-là qui ont le mérite d'être compréhensibles aujourd'hui, que M. Mistral prétend expulser par la proclamation que nous avons signalée ?

En somme, il est incontestable que le provençal a une extrême facilité de s'approprier et de s'assimiler les mots qui sont à sa convenance L'hospitalité des plaines de Provence ne le cède en rien à celle qu'on attribue aux montagnes d'Ecosse. Un étranger, une fois en circulation, y devient vite populaire, et les lettres de grande naturalisation lui sont octroyées avec un empressement qui prouve que les diatribes contre le *franciman* ou *francihot* ne sont que sur les lèvres ; elles disparaissent devant les services rendus.

La plupart du temps certaines rudesses sont capables d'estropier un peu ceux qu'elles admettent, mais qui pourrait y trouver à redire ? Ne faut-il pas souvent rogner les ailes ou mettre des entraves, quand on veut acclimater certains animaux précieux ! — De savants rhabilleurs, des reboutteurs accrédités et brévetés par le *félibrige*, sont là d'ail-

leurs tous prêts à recueillir et rajuster les pauvres écloppés.

Un genre de mots qui par dessus tout a un parfum de manufacture difficile à céler, ce sont les adjectifs-épithètes *gravaduro peirounenco*, *raisoun diogenenco*, etc. Ce système d'épithètes renouvelé des Grecs, fut quelque temps à la mode en français ; c'est ainsi que dans Ch. Marot ou du Bartas, on rencontre *le cristal doux coulant*, *la muse tressacrée*, *l'aquilon chasse-nue*, etc.

Il est facile d'être riche avec de tels procédés ; mais si en *roman* on dit *raisoun diogenenco*, pourquoi ne dirait-on pas en français une *parole diogénesque?* cela pourrait fournir une rime à *grotesque*.

— Quant à la versification, le *roman* est pour elle d'excellente composition ; sa complaisance sur ce point est d'une élasticité admirable ! Avec lui, l'hiatus redoublé; les suppressions de consonnes gênantes; l'absence d'*s* au pluriel; les inversions même les plus forcées ; la succession immédiate de plusieurs rimes masculines ou féminines ; la faculté qu'on prend de changer en *o* les finales en *a*, et qui font lire *estello* à une page, et *estelle* ou *estella* dans les suivantes ; les ellisions non contentes de se produire d'une syllabe à l'autre d'une manière continue, mais qui font *trounfle* de *triounfle*, etc. ; les enjambements à la Gargantua, tout est permis, tout est admis et sans conteste !

L'excellent vieux a une bonhomie, une condescendance, une tolérance paterne bien faites, il faut en convenir, pour gagner les cœurs et les *cor* des félibres !

Toutes ces facilités, prises parfois par quelques Vadés et autres littérateurs de guinguettes françaises, ne sauraient donner la clé du choix qu'ont fait MM. Mistral et Aubanel de l'idiome *roman* pour servir d'enveloppe à leurs pensées. Le souffle poétique qui soutient leur muse est certes assez puissant pour élever son vol et lui faire éviter les pierres d'achoppement et les épines qui rendent difficile l'accès du Parnasse français.

Le talent de MM. Mistral et Aubanel, nous le disons en toute conviction, n'aurait qu'à gagner en étant interprété par la langue de Racine et de Lamartine : pourquoi donc d'un galoubet vouloir faire une lyre ?

Examen au point de vue moral.

Si nous pensions qu'au moyen du *roman* il fût possible d'établir un cordon sanitaire contre les immoralités que la *Cuve* ne cesse de déverser ; si vous entriez, *félibres !* en lutte réelle contre les idées du *siècle*, absorbées dans les cabarets de Provence aussi bien que dans ceux du reste de la France : si des enseignements utiles ressortaient de vos publications, certes, nous n'aurions garde de nous poser comme contradicteur ! Mais l'exemple, le noble et généreux exemple donné par Roumanille en 1848, a peu trouvé d'imitateurs. Si l'on ôtait de l'*Armana* les injures aux *franciman ;* les excentricités du Troubadour aux tourterelles ; les noëls renouvelés du bon Saboly ; les tirades aromatiques dont vous enveloppez libéralement vos œuvres réciproques comme avec des bandelettes embaumées : quelques sornettes amoureuses ; l'enregistrement de tous vos *trounfle* ou *triunfle ;* des anecdotes traduites des almanachs français : des aphorismes de la force de celui-ci : *l'amour faï dansa lis ase* (30), il resterait très-peu de chose.

Un résultat pareil permet de demander à quoi bon la création ou l'exhumation d'un idiome recouvert par tant de couches de productions magnifiques en français?

Non, l'exemple de Roumanille, l'une des plus considérables valeurs de cette pléïade, n'a point été suivi. Nous pourrions reprocher à *Miréio* quelques passages rappelant par un peu trop *Daphnis et Chloë*; nous savons qu'on a prédit à M. Aubanel, malgré une certaine réserve apportée par lui dans ses récits: « que les grains de corail de la « grenade entr'ouverte sont destinés à devenir le « *chapelet* des amoureux. » Li grano de couràu « de la miougrano entreduberte van deveni, *moun « béu!* lou capelet dis amourous (F. M. *Armana* « 1860). Nous voyons qu'un autre *félibre* annonce « lui-même un petit livre de sa façon où les gens « grondeurs trouveront, dit-il, trop de baisers! « Dins lou courrèn de l'an, emprimarai ma *Faran- « doule,* un pichot libre de calignairé, mounté li « gen renous trouvaran béléu trop de poutoun... « mai parlan pas mai, bouqueto! que pourtarié « tort à la vendo. » (A. Mathieu, *Armana* 1861). « Dans le courant de l'année, s'imprimera ma *Fa- « randole,* un petit livre d'amoureux, où les gens « grondeurs (*renous*, grondeurs ou grognons), « trouveront peut-être trop de baisers... mais n'en « disons pas davantage, petite bouche! cela porte- « rait tort à la vente. »

La réclame se fait naïve, qu'en dites-vous ? Cela fait venir l'eau à la bouche.

Toutes ces notes galantes nous semblent avoir le tort de frapper à des échos trop faciles à éveiller, et nous n'aurions cependant point le courage du blâme, même devant ce vers :

Pan de l'amour, pan di caresso !

Nous savons que l'amour a son domicile dans le domaine de la poésie ; en censurant ces légèretés, nous serions exposé à être rangé parmi *li gent renous,* nous n'en dirons donc pas davantage. Nous ne pouvons cependant pas résister à l'envie d'ajouter que le moment est mal choisi pour éjaculer en vers tant de roucoulements de tourtereaux heureux ou malheureux en amour. Les accents lamentables pourraient trouver d'autres motifs ; de nos jours, un poète l'a dit :

Ah ! ne voyez-vous pas que le siècle s'égare,
Que la lyre aujourd'hui doit nous servir de phare ? (31)

Quelle distance de valeur morale (l'autre valeur ne saurait être en question) il y a entre vos gémissements et la noble irritation qui a dicté à M. de Laprade des strophes passant comme des éclairs brûlants au milieu de nos ténèbres. Lisez *Pro aris et focis* ; lisez l'*Ode à Machiavel*, et après avoir ad-

miré ce fer rouge enfoncé dans nos ulcères avec tant de talent, vous reconnaîtrez peut-être quels services, de nos jours, un poète peut rendre !

Heureusement d'ailleurs vos chants d'amour sont loin de ressembler aux cris d'énergumène poussés par l'amant de *Fanny !* La bave ne vient point écumer au coin de vos lèvres ; votre tristesse, dans son diapason le plus élégiaque, ne fait point entrevoir le spectre du suicide ; l'amour blesse au cœur vos héroïnes, il les tue, mais elles sont préservées par la foi des blasphèmes contre le ciel ! vos péchés amoureux ne sont vraiment que peccadille en regard des monstruosités purulentes qui gangrènent la littérature française. Mais en dehors des fleurs qu'elle cueille pour en former des bouquets à ses Philis, fleurs si différentes des champignons gonflés de poison qui poussent dans d'autres lieux, la muse des Troubadours modernes ramasse parfois des végétaux qui ne sont point sans quelque venin.

Si nous ne vous tenions en estime plus haute que certains fabricants de prose incolore et malsaine ; si nous n'avions pleine foi dans l'honnêteté méridionale, nous n'essaierions même pas de balbutier notre pensée sur cette poésie s'éloignant de son point de départ.

Nous désirons, et de toute notre âme, l'union des écrivains de la province, une ligne du bien public contre les obscénités, le panthéisme, les attaques

aux croyances, les sarcasmes ignobles, les immondices qu'on accumule avec ardeur contre tout ce qui reste debout de pur et de saint dans le monde. Nous voudrions que de tous les points de la France des sifflets sonores et vigoureux accueillissent les étranges naturalistes qui dans leurs lubies érotiques voient dans *la mer* une *grande femelle* pondant des humanités après de burlesques accouplements avec Monsieur le Globe.

Eh bien ! en emettant ce vœu, nous croyons insuffisante pour ceux d'entre vous qui veulent franchement combattre pour le bien, l'arme qui est entre vos mains. Nous aimerions à vous voir agiter contre des hommes que nous considérons comme vos adversaires aussi bien que comme les nôtres, le glaive plus puissant qu'ils manient avec cette habileté qui jamais ne fait défaut au mal ; je le crois bien, ils invoquent Satan :

Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
Du ciel, où tu régnas, et dans les profondeurs
De l'enfer, où vaincu, tu règnes en silence !

Et Satan ne manque pas de se rendre à l'appel :

Serré, fourmillant comme un million d'helminthes,
Dans nos cerveaux ribote un peuple de démons... (32).

Nous savons que beaucoup de nos compatriotes ont applaudi à ce qui pût ne paraître d'abord qu'une

recrudescence de la poésie provençale, et qui s'est changée en *roman*. Roumanille peut justement être fier des suffrages qu'il obtint lorsqu'il prit la défense du vrai et du bien. Dans cette affection pour leur langage, il y a évidemment une preuve de plus de l'attachement profond des habitants du Midi pour les vieilles traditions d'honneur, de probité, de franche loyauté, léguées par des pères qui parlaient cette langue alors naïve, n'ayant encore rien de guindé, et que ne gâtait point un sentimentalisme prétentieux.

Mais nous, tout en applaudissant, nous avions songé que cette arme pouvait se tourner aussi contre ceux qui la voyaient luire avec satisfaction, nous avions lu les chants *del taralié* Peyrottes, publiés vers 1840. Celui-ci fut l'un des clairons subalternes qui sonnaient parmi les prolétaires le triste branle-bas qui aboutit un peu plus tard aux bacchanales que l'on sait.

L'esprit anti-social qui bouleverse dans toutes les régions, hautes et basses, les sociétés modernes, pouvait-il ne point se glisser sournoisement pour entacher de sa bave malsaine les fleurs que l'on voyait éclore dans les plaines de Provence.

Ne serait-ce pas ce même esprit qui pour avoir un passeport auprès de M. Louis Jourdan, a soufflé à *Mirèio* quelques accents peu faits pour un peuple déjà surexcité par les prédications orales ou écrites

que cette triste école du *Siècle* lui prodigue depuis si longtemps !

Nous avions aperçu quelques énigmes assez mal sonnantes dans le recueil *Li Prouvençalo*, publié en 1851. *L'amarun* sur *l'ome gras et pouli* nous avait paru un portrait beaucoup trop chargé de couleurs *truculentes*.

La folle avoine (civado féro), à qui M. Mistral adressait d'âpres menaces, aurait eu besoin d'être mieux définie pour n'être point confondue avec des plantes de bon froment qui, plus vigoureuses que les autres, peuvent monter à la taille de l'herbe orgueilleuse accusée de s'élever au dessus du blé et d'en dévorer la substance. Mais ces dessins étaient estompés d'une manière si vague ; les contours en étaient si peu arrêtés, qu'on ne pouvait assez les distinguer pour formuler un blâme : *Miréio* nous a paru contenir une ou deux pages plus regrettables.

Nous pensons, en effet, que le désespoir de Vincent aurait pu ne point s'égarer de cette sorte : « Mais d'être pauvre, c'est donc la peste. Vincent, « *en se déchirant la tête,* s'écria : mais le bon « Dieu qui a fait des choses telles, le *bon Dieu qui* « *vient m'exclure* de l'unique bien qui me rende « à la vie, *est-il juste?* Pourquoi sommes-nous « pauvres ? Pourquoi du vignoble chargé de raisins « les uns cueillent-ils tous les fruits et d'autres le

« marc desséché ? » Nous trouvons qu'en répondant : « Le maître t'a fait lézard gris, tiens-toi « paisible dans ta crevasse nue, bois ton rayon de « soleil et rends grâce..... » Maître Ambroise ne détruit point l'effet détestable produit par le problème posé par le gars en délire : n'eut-il pas mieux valu qu'il lui dît simplement : travaille et ton travail pourra te conquérir ta bien-aimée ? — Tel eut été le langage de nos pères.

Puis, écoutez Ambroise ouvrant *l'écluse* à sa colère avec le fracas des bombes qu'il entendit tonner : « On dit la terre généreuse ! mais, telle qu'un ar- « bre d'avelines, à qui ne la frappe à grands coups « elle ne donne rien... » Eh ! oui, maître Ambroise, et si vous aviez lu le bon Lafontaine, ou seulement prêté attention à quelque sermon de votre curé, votre étonnement serait moins furieux. Vous voulez que la terre produise ? Travaillez, prenez de la peine, vous aurait dit l'un ; le travail est une suite de la déchéance de l'homme, vous répéterait l'autre : *homo nascitur ad laborem*, — *dignus est operarius mercede suâ*, la récompense suivra le labeur, et avec la conviction de ces maximes, votre rage n'irait pas jusqu'à jeter votre manteau par terre après avoir éjaculé ces sauvages réflexions : « Et dans l'horreur des abordages, « et dans l'angoisse des naufrages, *les riches mal-* « *gré tout, n'ont jamais fait ma part*. Et moi,

« enfant du pauvre, moi qui n'avais, dans ma pa-
« trie, pas un coin de terre où planter le soc, pour
« elle quarante ans j'ai harrassé ma chair ! »

Vous avez donc oublié, maître Ambroise, qu'à côté de vous, pendant qu'enfant du pauvre, vous *harrassiez votre chair*, il y avait des enfants du riche qui *harrassaient* aussi la leur, qui s'exposaient à la mort, et qui eussent pu vivre tranquilles dans le luxe et le bien-être ? Ne fût-ce que ce grand Bailly de Suffren que vous avez si bien chanté. Et l'amour de la patrie, de cette patrie pour laquelle votre chair fut harrassée et qui doit, après tout, aussi bien enflammer le cœur du pauvre que celui du riche, vous l'oubliez encore ?

La colère vous aveugle, maître Ambroise..... ou plutôt on voit très-clairement que vous n'êtes point sans une certaine littérature ; il y a dans vos imprécations comme des reflets de cette prose révolutionnaire qui s'acharne chaque jour à dénaturer les plus sages principes.

Ah ! ces trop funestes récriminations n'ont point échappé à certains panégyristes. Ce sont les passages qu'entre tous on a cités en célébrant les sons d'airain qui leur donnent une plus forte saveur, et l'on s'est donné garde de reproduire des strophes plus belles ou plus gracieuses.

On les a préférés à cette magnifique chanson à laquelle toute la Provence devait applaudir :

Lou Baile Suffren, que sus mar coumando,
Au port de Touloun a douna signàu...
Parten de Touloun cinq cent prouvençàu
D'ensaca l'Anglès l'envéjo èro grando.
Voulèn plus tourna dins nostis houstàu
Que noun de l'Anglès véguen la desbrando !...

Si quittant *Mirèio* et descendant l'échelle, nous prêtons l'oreille à ce qu'on solfie en bas, nous entendrons de singulières éructations. C'est dans un journal qui se dit l'organe de la littérature patoise méridionale (33), que récemment nous avons pu lire cette aimable chanson :

Ben lou bonjour, brave marchand,
Voudriou de vosto marchandiso,
Souagnas-mi siou famous chaland,
Lou bouen marcat es ma deviso ;
Calculi sus lou marri temps,
Qnand de miséri tout es gounfle,
Es alor que saouni li gents
Et que deis louis ne foou regounfle.

—

Travailhadou, siou vouluntous
De ti fa travaillar, pécaire !
Mais quand l'ouvrier es malhurous
N'en proufiti per paguar guaire ;

Béni siech lou temps que la fam
Dei paouros nous n'en fa d'esclavos,
Travailhoun per un troue de pan
Et per pitanço un pau de favos.

—

Paysan, t'oourai ben bon marquat ;
Travailharas grosso journado,
Et se per fès siès fatignat,
Te rougnarai ta semanado :
T'es défendut d'estre douilhet,
D'oou riche d'envegear li briguos.
Un paou de pan fretat d'ailhet
Te remetra de tis fatiguos.

—

Pitoueto, coumo t'amariou,
Se vouliès m'escoutar, mignouno,
Oouriès un proutectour en iou
Qu'a la bourso fouesso redouno ;
A n'un homme deis coume foou
Li vendras pas chier ti caressos,
Siès senso linge et senso un soou,
La fam mi vende de mestressos (34).

Qu'importe, si après qu'on a vomi ces strophes pleines de fiel, et qui semblent traduites de je ne sais quel père Duchesne de bas étage, qu'importe si ensuite on ajoute en un couplet final : « Heureu-
« sement tous les richards ne sont pas de la même

« espèce ; il y a des bons cœurs logés chez le ri-
« che et dans le commerce. » Cette vérité avait-elle besoin pour être proclamée, d'être précédée par cinq couplets gonflés par une haine factice, car dans notre Provence, plus qu'ailleurs, le paysan fortement rétribué, jouit d'une aisance véritable. On sait qu'à part de rares exceptions, le cœur du négociant n'y est point doublé de fer. Le couplet de la fin de cette chanson semble n'arriver que pour faire passer les autres, et l'on voit que sous la *roupe* et la *jargue* (35), il y a évidemment quelques chemises rouges.

—Au fond d'une province, dans le centre de la France, il est un jeune poète, un poète plein d'avenir ; de justes et saines appréciations de ses œuvres ont été publiées par M. Léon Rogier (36). M. Thalès Bernard, dans la *Revue de la Province,* a montré les hauts témoignages de sympathie qui ont accueilli cette muse éminemment populaire. Voici les paroles que M. Achille Millien adresse aux laboureurs dans son beau livre : *La Moisson :*

Laboureurs, prenez garde aux miasmes morbides
Qui soufflent sur vos champs, des villes apportés,
Fuyez comme un poison, fuyez ces voix cupides
Qui vous disent cherchez la fortune aux cités !

. . . . . .

—

Qu'ils sont calmes, vos jours ! que douce est votre vie!
Pourquoi donc, laboureurs, songez-vous à changer
Cette tranquillité que plus d'un vous envie,
Pour l'ombre d'un bonheur trop souvent mensonger !

—

Le bonheur, vous l'avez. N'est-il pas dans ces plaines
Où vous voyez vos blés et vos raisins mûrir,
Grandir sous l'œil de Dieu, vos familles sereines,
Prospérer vos labeurs, vos greniers se remplir ?

—

De vos traditions gardez ce qui vous reste,
Votre naïveté, votre foi des vieux temps :
Gardez comme un trésor votre franchise agreste
Et, sans rien convoiter, demeurez dans vos champs (37).

— Nous dont la vie s'écoule au milieu des cultivateurs, des laboureurs que nous aimons, nous rendons grâce au poète qui fait entendre de telles leçons.

Quelque part, dans un coin d'*Armana*, nous avons vu un vœu émis par l'un des Troubadours de fraiche date ; il désirait être roi pour pouvoir partager son bien avec tous les pauvres. Pourquoi ne ferions-nous pas des vœux aussi bien que ce félibre, qui ne voyait pas de bornes à la liste civile d'une royauté rêvée par les aspirations d'un excellent cœur !

Si nous étions *roi*, nous ferions répandre et afficher dans toutes les communes rurales de notre royaume les beaux vers de M. A. Millien, dont la pensée chrétienne offre aux laboureurs des consolations et des leçons que ceux-ci ne sont pas seuls à pouvoir comprendre ; ces chants peuvent être goûtés par tous.

Pourquoi Roumanille, si chrétien et si moral aussi, ne veut-il être compris qu'au sein de la famille provençale ? Ses douces moralités, ses charmantes leçons, seraient si bien faites pour être répandues et appréciées au loin !

MIRÉIO.

O rey di félibre, ô Mistràu !
(Campano mountado.)

Pourrais-je sans hésiter aborder *Miréio*, l'œuvre la plus considérable de ce qu'on est convenu de nommer Renaissance provençale? L'opinion d'un homme illustre ayant placé M. Mistral en regard d'Homère, je n'aurais garde d'y contredire.

Cependant, M. Saint-René Taillandier ayant déclaré que les douze chants de *Miréio,* « formaient « une idylle vraiment originale, des tableaux pleins « de vie, au début une suave églogue , » je pense qu'on peut s'en tenir à cet avis. Du reste, nous ne serions pas de ceux qui, la loupe à la main , cherchent à classer un poëme comme on classe une plante dans un herbier, nous le prenons tel qu'on nous l'a donné , l'admirant lorsqu'il nous montre des beautés, le rejetant dans un cas contraire. Au sujet de *Miréio*, épopée ou idylle, nous ne regrettons qu'une chose , c'est que ces chants si souvent étincelants, ne soient point écrits dans une langue universellement parlée en France.

C'est la même pensée qu'a émise M. Ratisbonne : « Tel est, a-t-il dit, ce poëme qui n'a qu'un défaut « sensible, c'est de n'être pas un poëme français, « et que l'auteur, on le dirait, a voulu écrire en « *provençal* pour désarmer l'envie. »

M. Saint-Réné Taillandier voudrait ôter de *Miréio* une foule de détails qui semblent en augmenter le charme : « Les incantations de la sorcière au « fond des Alpines ; l'apparition des saintes, etc., « devraient être retranchées comme des hors d'œu- « vres fastidieux, empreints d'une inspiration arti- « ficielle. »

Il est, je crois, permis à gens *d'anciens partis*, de ne pas partager l'avis du critique de la *Revue des deux Mondes*.

Selon le goût nouveau des maréchaux actuels de la littérature, tout ce qui sort du terre-à-terre doit être fauché : le merveilleux qui rappelle le ciel doit s'évanouir dans les grandes clartés du réalisme. Aurait-on peur du vol de cette imagination qui s'élève au-dessus des amours d'un paysan ? Le Tasse, Chateaubriand, Klopstok et Milton n'ont employé, d'après nos habiles, que des décors de sacristie ! Réalisme et réalité avant tout ! La boue délayée par les canards de nos basses cours est la seule encre autorisée. Une vision céleste ? Mais qui donc oserait y croire ? Nos encyclopédiques Aristotes ont coupé court à de telles faiblesses d'esprit ; on possède aujourd'hui un bon sens si formidable !

Ce qu'on tolère, c'est une imagination tordue au point d'en exprimer des crimes impossibles ; ce qu'on applaudit, ce sont des utopies dont l'extravagance est le passeport, des systèmes de génèse et de philosophie lucides comme un échappé de Charenton discourant en allant se jeter dans la mer. Ce qu'on se garde de flétrir, ce sont les débordements des cloaques, cet idéal de charognes et d'helminthes qui lorsqu'il a osé se produire a obtenu, dit-on, même des admirateurs ! A la fantasmagorie de Robert Houdin ; aux jongleries de Hume ; aux espièglerie des *medium,* le privilége du merveilleux ! Ailleurs, on admet les nuages, mais à condition que l'imagination d'un chrétien ne cherchera point à les écarter pour entrevoir quelque chose au-delà. Le ciel, à qui la poésie jusqu'ici avait emprunté ses anges radieux, le ciel est fermé par la main des critiques ; ces messieurs en ont mis la clé dans leur poche ; se permettre, en un mot, ce que ce sont permis tant de génies illustres, devient un *pastiche*... Ah ! jeunes poètes, ne les écoutez pas, laissez votre imagination sous le rayon enflammé du soleil, comme sous la lueur des éclairs, percer du regard la voute étoilée pour y trouver encore ces merveilles que nos pères admiraient quand l'esprit du poète, *mens divinior,* les leur retraçaient ! Voyez-vous, le merveilleux chrétien en littérature, trouve aujourd'hui de nombreux détracteurs ; en aura-t-il autant demain ?

Pour nous, les chicanes que nous faisons à l'auteur de *Miréio* ne s'adressent point à son talent incontestable, pas plus à la forme de son poëme, qu'aux détails qu'il a choisis pour les reproduire ; nos chicanes n'ont pour objet que le système adopté d'un rajeunissement de langage et partant d'obscurité préméditée.

Probablement en restant sur ce terrain, en n'approuvant point un système qui selon nous amoindrit la valeur du poëme, on nous trouvera trop rigide encore. Si nous posons seulement le bout du doigt sur l'arche sainte vénérée par tous les *félibres* nous serons peut-être exposé à être rangé parmi « les provinciaux infectés de parisianisme, « stupides échos de la badauderie parisienne qui « s'égaie lourdement aux dépens de la Cannébière.» Nous avons assez souvent manifesté notre vive irrévérence à l'endroit de certains fétiches, devant qui d'autres sont habitués à incliner leur front, pour ne point redouter un blâme qui tomberait de lui-même, car il porterait à faux.

Nous avons dit qu'écrire en *roman* nous semblait offrir des inconvénients ; ces inconvénients nous paraissent encore plus démontrés par les traductions que les auteurs ont pris soin de donner de leurs œuvres. Dans un rapide et court examen, nous verrons si dans *Miréio* et chez M. Aubanel, le génie de la langue provençale n'expose point les

strophes les plus belles à des chutes pénibles. Il sera facile d'autre part d'indiquer combien peu la langue française, si insuffisante qu'on la proclame, aurait à s'enrichir à de certains contacts. Une coquille aux vives nuances et que la vie fait mouvoir, n'a rien à gagner à la juxta-position d'un fossile couvert d'un limon desséché.

M. Bénédit, dans la préface de son joyeux *Chichois*, parlait ainsi de Gros : « A mon avis, la « seule chose qui manquait au poète méridional par « excellence, c'était l'énergie franche et parfois « brutale qui, avec l'esprit comique, constituent le « fond de notre langue, comme aurait dit Figaro.»

C'est précisément cette énergie prenant, je ne dis pas souvent, mais plutôt très-souvent, des formes trop *brusques*, qu'on peut être médiocrement enthousiasmé de voir envahir notre langue française. Or, la muse de M. Mistral, pas plus que celle de M. Aubanel, n'a pu se préserver de quelques-uns de ces jurons qui accentuent si fortement les dialectes du Midi, même en littérature.

Le tonnerre *(tron)* éclate *(peto)* dans ces modulations acerbes avec des variations infinies : *O tron de l'er ! — Tron de bon goï ! — Tron de Diéu ! — Lou tron de Diéu te cure ! — Malavalisco ! — Noum de sort ! — Malédiciéure, ? — Sarnipabiéune !* etc. etc.

Sarnipabiéune nous a plu : c'est épique. Ajax

ne l'a pas employé en maugréant contre ses dieux, c'est neuf ! Aussi la critique parisienne s'est empressée de rendre justice à *sarnipabiéune* ; elle a proclamé que « le chalumeau pastoral avait rendu « aux lèvres du Troubadour des *sons d'airain mer-* « *veilleux* (38) ! » Nous qui savons que nos *raffi* et nos charretiers lancent cent fois par jour des *sons d'airain* pareils, sans recourir à aucun chalumeau, nous sommes infiniment moins émerveillés de les retrouver produits dans *Mireio*.. Ils nous choqueraient moins, nous devons l'ajouter, si les poëmes émaillés de ces gros mots bruyants, n'élevaient pas leurs strophes jusques dans les hauteurs les plus éthérées.

Le succès de ces sons d'airain nous fait songer à l'accueil piteux qui fut fait aux sons de même nature que ce pauvre M. Caussidière fit entendre un beau jour, du haut d'une tribune; Cicéron-sacrebleu se mit a jurer en français et on le siffla.

Si des mots fulgurants nous passons aux mignardises, nous dirons que notre délicatesse pousse l'absurdité jusqu'à trouver d'un goût équivoque des petites privautés et des espièglerie du genre de celle-ci : « *Craignès dounc bén la coutigo* ? — tu crains donc bien le chatouillement ? » Il en est de ceux-ci comme des jurons. Trop souvent nous avons vu pratiquer par des *raffi* pris de vin et lutinant d'affreuses maritornes, cette médiocre plaisanterie,

pour en être enthousiasmé. Couleur locale, dira-t-on ; mais partout, je le suppose, les Tircis voluptueux se livrent à de tels jeux de mains, et s'il y a là de la couleur locale, nous ne voyons point pour le peintre, nécessité d'en charger ses pinceaux pour poser cette couleur discordante sur une belle toile.

Il serait facile de multiplier ces exemples pris dans *Mirèio*, mais nous aimons mieux nous attacher aux inconvénients du contact du *roman* et du français, à cause de la faculté que ce contact peut donner à des locutions vicieuses de se généraliser, Les mêmes aristarques qui ont laissé passer ces locutions vicieuses, émises sous prétexte d'insuffisance, seraient ensuite les premiers à sourire lorsqu'ils les retrouveraient dans un écrit en français ou sur les lèvres d'un provençal débarqué à Paris.

Aussi, lorsqu'on a reproduit des fragments de la traduction de M. Mistral, on a pris soin d'en corriger le texte.

Il est évident qu'en faisant de l'incorrection en traduisant, l'auteur a prétendu démontrer victorieusement ce qu'il avait avancé ; l'insuffisance de la langue française actuelle à rendre les beautés résultant de l'amalgame d'une foule de dialectes et de mots ressuscités. Eh ! mon Dieu ! la langue française n'est pas la seule qui soit insuffisante pour traduire ces poëmes. Un habitant du Midi, amateur

passionné de poésies provençales, nous racontait que pour comprendre *Miréio* (traduction à part), il avait eu recours à des amis de divers départements, sans pouvoir aboutir à complète réussite.

Sans doute dans ce cas les dictionnaires créés pour l'intelligence des Troubadours et du langage du Midi, devraient suffire, mais je dois avouer que pour mon compte, le secours que m'ont donné de gros vocabulaire est loin d'avoir été complet.

Et ce secours, fût-il efficace, la nécessité d'un lexique ne porte-t-elle préjudice à des lectures poétiques ? Lorsqu'on se trouve sous le charme, comment ne pas maudire les fâcheux qui arrêtant l'essor que la pensée a pris, vous ramènent à de prosaïques réalités. Il faut quitter le livre pour feuilleter un vocabulaire, et tandis que les exigences de l'alphabet vous forcent à tourner bien des pages, une mot ridicule, une définition burlesque, vous précipitent du haut des nues où la poésie vous avait entraîné, d'un vol élevé, on retombe à terre ; et durant une recherche plus ou moins longue, l'enthousiasme qui vous avait saisi se trouve souvent refroidi.

Il y a plus, même dans sa traduction française, M. Mistral a dû obliger plus d'un lecteur à se mettre en quête de renseignements ; tout le monde n'a pas dans sa tête une encyclopédie. Ainsi, nous avons remarqué l'emploi de *bièvre* pour *castor ;*

aiguail pour *rosée* (sans doute afin de mieux traduire *eigagno, rosée) ; lombric, colymbe, tolets, caboches, prames, sicelandes, hippobosquo,* etc.

Cette recherche de science infusée dans la poésie, n'a rien de gracieux. Lafontaine, après avoir décrit l'attelage suant, soufflant, étant rendu, ne s'est point avisé de nous dire :

L'hippobosque survient et des chevaux s'approche,
Prétend les animer de son bourdonnement.

Or, la mouche qui piquait les chevaux du coche de Lafontaine, était certainement de la même espèce que celle qui exerce son aiguillon sur les *malu* des coursiers provençaux.

Evidemment les inversions outrées, les mots à contre-sens, les locutions patoises francisées dont cette traduction fourmille, sont écrits de parti pris; c'est là surtout ce qui les rend blâmables. L'inversion n'est pas plus d'une nécessité absolue en provençal qu'en français : les bœufs s'attèlent devant la charrue chez nous comme ailleurs, et si l'on citait les écrevisses qui habitent les sources de Vaucluse, chacun sait que les savants ont affirmé que ces crustacés ne marchent à reculon que par fantaisie.

En fait d'inversions, en voici et des plus pittoresques : « *Beau temps aura sa barque et son « étoile et de ses arbres les pousses auront du*

« *fruit à corbeillées et mon âme croyante aura* « *les biens éternels.* »

— « *Là, Mireille, á moitié cueillie, laissa* « *aller sa branche.* »

Et combien d'autres phrases bizarrement contournées on pourrait montrer encore !

Nous donnerons maintenant quelques échantillons des changements opérés par la critique dans la reproduction de morceaux du poëme :

M. Mistral : « Vos têtes *éveillées* comme les « feuilles du myrthe. »

M. Ratisbonne : « Vos têtes sont *dégagées* com- « me les feuilles du myrthe. »

M. Mistral : « *Avé lou fiéu,* vous avez le fil. »

M. Ratisbonne : « *Vous avez le fion.* » — *Fiéu, fil* et *fion,* sont-ils plus poétiques les uns que les autres ; cela peut-il s'admettre dans un poëme sérieux ?

M. Mistral : « *Dans un pin, en grande animation, une volée de passereaux s'ébat.* »

M. Ratisbonne a supprimé *en grande animation,* qui, si l'on entendait la lecture du poëme, au lieu de le lire soi-même, semblerait s'appliquer au pin.

M. Mistral : « O Magali, si tu te fais l'oiseau de « l'air, je me ferai, moi, le chasseur, je te chasserai. » — Je te poursuivrai, a mis M. de Pontmartin.

M. Mistral : « Vai, calignaïre, courre, courre ; « Va, poursuivant, cours, cours. » — Va, soupi-

rant, a dit M. de Pontmartin. Or, *calignaïre* signifie littéralement galant, amoureux, amant; poursuivant est un terme vague et qui ne rend pas du tout *calignaïre*.

Là où il y avait : *se vos me prené à la brassetto*, le censeur a supprimé cette image un peu trop libre. « Aux perdreaux, *aux becs fins*, si tu viens tendre tes lacets, » a été remplacé par : « aux oiseaux si tu viens tendre tes lacets ; » et cette énumération de menus volatiles n'avait rien en effet de fort essentiel. Ailleurs, le *vent marin* est remplacé par le *vent de la mer ; l'échappée ardente du grand soleil*, par *rayon ardent de soleil ; l'arbre des forêts* est mis à la place de *l'arbre des mornes,* chacun sait en effet que *morne* est la qualification spéciale appartenant à certaines montagnes d'Amérique. En voulant établir une parenté entre les *mourre* et les *mornes*, et faire de la couleur locale, M. Mistral s'est trompé, un peintre ne doit pas surcharger sa palette de teintes fausses et outrées. Des petites montagnes isolées, élevées sur des pointes de terre en forme de cap, voilà ce qui porte le nom de morne dans les Antilles. Nous ne connaissons point de ces sortes d'élévations dans les plaines de Provence, pas plus que sur nos côtes. Et au sujet de ces mornes, nous ferons en outre observer à M. Mistral que nous ne comprenons point la nécessité en peignant nos paysages, d'aller

si souvent à la recherche d'expressions exotiques ; c'est ainsi qu'ailleurs il dit: « *Dous bràu quand sur lis ermo — deux taureaux quand sur les Savanes.* » *Ermo*, en provençal, probablement dérivé du grec Ερημος, signifie *désert, terre inculte, landes, pâturages ;* on avait donc à choisir sans nuire à l'effet, sans recourir aux savanes d'Amérique ; *hermes* figure même dans certains vocabulaires français. Quand même ce mot aurait un peu vieilli, on pouvait le prendre avec d'autant moins de scrupule, qu'ailleurs, dans ces traductions, nous avons aperçu *ahaner, ores* et bien d'autres vocables tombés en désuétude.

Ailleurs, M. Mistral habille les saintes avec des *mantilles :* « Vé li blanco et bello mantiho — vois les blanches et belles mantilles. » Pas plus en Provence que dans le ciel on ne porte de mantilles ; car nous ne pensons pas que les bienheureux aient adopté les modes espagnoles.

Quant aux locutions fausses en *roman* comme en français, comme en toute langue qui veut rester lucide ; quant aux expressions mauvaises qui du *roman* ont glissé dans la traduction, c'est par centaines qu'on pourrait en glaner :

— *Tu pourrais manger des regardelles.*—La cigogne fit un repas de ce genre chez compère le loup, sans se croire obligée d'employer ce mot baroque.

— Ma pauvre sœur, *tu n'auras pas le blanc du poireau.*

— Une main belle *comme un jour de Pâques.*

— O infortuné, *tu bélerais* la mort et le pardon. Ceci est du progrès ; par ces bêlements les bergers de Florian sont déjà singulièrement distancés ; mais ne désespérons de rien, bientôt nous pourrons voir les Tityres brouter. A un autre endroit M. Mistral fait *beugler* son Corydon qu'il représente *comme une tique* se cramponnant à une robe. Aimable comparaison ! « *je me serais à leur robe cramponné tout beuglant.* » Il passe par ces *gargamèlo* des notes bien étranges, car d'autres fois ils *brament,* ils savent imiter le cri de tous les animaux ; heureusement que faisant diversion, *Miréio,* « *ce perdreau de fille,* » a très-souvent de jolis sons de fauvette, des roulades perlées qui font oublier les gutturales intonations qui nous choquent.

— *Trayant la ramée* pour *effeuiller une branche ;* — ses fixés paraissaient voir l'autre monde *à travers le voile de chair.* — *Trèves ,* en français pour *fantômes ,* comme s'il existait en Provence des fantômes particuliers portant ce nom d'une manière spéciale. — *Un vol de filles* pour une *bande,* une *troupe* de jeunes filles.—*Le chaud dardait.* — *Lui immobile comme un songe-fêtes,* etc. Arrêtons-nous, c'est peu en regard de toutes les excentricités de langue que nous pourrions citer,

c'est assez pour venir à l'appui de nos assertions. N'est-il pas évident que ces barbarismes ne peuvent enrichir la mémoire des lecteurs qu'aux dépens de la langue française ?

En faisant violence à cette langue pour l'assujettir au *roman*, en imitant ce vieux supplice qui consistait à lier un corps vivant à un cadavre, ce cadavre fût-il mû par une galvanisation habile, la traduction de M. Mistral n'est point toujours exacte ; elle couvre souvent des bizarreries d'un manteau charitable : c'est une *belle infidèle*, en voulez-ous des preuves ?

E toujours emplana sur la vasto aigo sàu.
Et toujours errants sur la plaine salée.

Littéralement, ce vers est en effet difficile à traduire, mais la faute n'en est point à la langue française : 1° *emplanar* ne veut point dire *errer*, c'est un mot composé de *en (in* en latin, *dans* en français) , et de *plana, plaine* , on l'emploie pour les troupeaux quand on les *met en plaine* , quand on les laisse s'éparpiller dans la plaine ; 2° *aigo sàu* ne peut point être traduit autrement que *eau-sel ; eau salée* se dirait *aigo salado* , *salado* féminin de l'adjectif *salat*. Nous n'avons jamais entendu appliquer ce mot d'*aigo - sàu* qu'à un espèce de potage provençal composé d'eau et de

sel, avec addition de tranches de pain et de gousses d'ail qui errent au-dessus du bouillon. Voici à preuve de ceci un vers de F. Chaillan, dans une pièce adressée à Bellot, et qui se lit dans les œuvres de ce dernier :

Taou crès faire émé esprit un goustous bouilhabaisso
Que vous serve uno aigo saou.
Tel croit savoir faire avec esprit un savoureux bouilla-
Qui vous sert de l'eau bouillie. **[baisse**

Eau bouillie est le mot que nous employons en français pour dire *aigo sàu* en ménage. *Aigo sàu* peut en outre être pris pour saumure, mais tout cela n'est pas la mer.

Enterin de si cuisso redo
Eù estremavo la mouledo
En de braïeto facho en sedo.

Ceci est ainsi traduit : « En même temps de ses « cuisses tendues, il enfermait les muscles dans des « caleçons de soie. » Cependant *mouleda* ou plutôt *mouledas*, car *mouleda* c'est *mie, mie de pain* ; *mouledas* c'est en provençal le *mollet*, le gras, la partie *molle* et charnue de la jambe; mais comme il s'agissait d'un lutteur, on comprend que pour produire un plus grand effet on ait mis en français *les muscles*, bien que le *roman* cependant ne l'exprimât point : il en est résulté que, comme en fran-

çais, il n'est pas ordinaire qu'on dise : *enfermer des muscles dans des caleçons*, il semble qu'il s'agit d'une expression énergique en *roman* que le français n'a pas pu rendre.

Venié se relarga l'infernàu gourgarèu.
Venait s'élargir l'infernal couloir,

— *Gourgarèu* n'exprime d'habitude que l'auget d'un moulin ; couloir en provençal, c'est *courreire* ou *courredour*.

En plourant soun sadou.

« En pleurant à chaudes larmes, » avez-vous traduit ; le sens littéral était pourtant : *en pleurant son soül*.

— *Un home enchuscla* est rendu par un homme pris *de vin*. Or, qui de nous ne sait qu'*enchuscla* ne se peut appliquer qu'à l'engourdissement produit chez les poissons par l'euphorbe ou tithymale, *chusclo*, qui sert à empoisonner les rivières dans certaines pêches.

— *Mourre-bourdoun* — à visage retourné — à figure contre terre — sans dessus dessous, est traduit par *mordre la poussière ;* ceci est en effet beaucoup plus homérique !

Vesé li caisso miraculouso.
Je vois les châsses miraculeuses.

Caisso, c'est *caisse*, mais *châsse,* pas du tout.

Ma voix n'a plus que l'aresto.
Ma voix est un épi égréné.

Littéralement, il semble qu'il faudrait : « ma voix n'a plus que l'arête (ou la barbe) de l'épi. » Quelle métaphore !

« Djin ! djin ! poum ! poum ! qui frappe ainsi sur des chaudières fantastique ? » Il y a dans les onomatopées qui commencent cette phrase, quelque chose de si charivarique, d'un comique appartenant tellement aux saltimbanques, qu'on ne peut pas n'en être point choqué au milieu d'une scène terrible et d'une évocation magique. Si en français et dans un poëme sérieux, cela serait insupportable, pourquoi ce bruit serait-il toléré dans le *roman*, quand il veut lui aussi, s'élever ?

—*Jafaret,* que l'on traduit par le mot *bruissement*, rend ordinairement le bruit plaisant que font des commères qui jacassent au pas de leur porte ou au coin de la rue : on doit avoir formé avec le verbe *jafar*, *plaisanter*. « Vincent que lou plourun esquicho ; » mais ce mot *esquicho* s'allie très-mal avec le *plourun* ; il a quelque chose de bas et de trivial que nous ne pouvons exprimer. — « Ièu m'a

près coume un *catarri*,—à moi il m'a pris comme une *épilepsie.* » Pourquoi *épilepsie ? catarri* veut dire *catharre*, pourquoi transformer un catharre en épilepsie, mais M. Purgon se fâchera si vous embrouillez de la sorte le nom de ses maladies. — *Ma teste agarrussido*, — *ma tête ébouriffée.* — *Agarrussis* se dit d'un arbre et équivaut à *rabougris.* — *Un aigre gardien*, — *Un gardien aigre.* — *Le bois qui respire,* quand on devait traduire *lou vent que dins lou bos aleno* par *le vent qui dans le bois halemait.* — *E l'iro bouroulant si tripo*, — *et les entrailles bouleversées par la colère.* — Prenons ici mot par mot : *iro*, ou plutôt *ira*, signifie en vieux languedocien *colère ; bourroular, brouiller, brasser, remuer; tripo. boyaux* ou *tripes,* il faudrait donc traduire ainsi: « la colère brouillant ou remuant ses boyaux, » pour ne pas employer le mot *tripe* qui serait cependant le vrai mot qui rend *tripo.* Nous avons cependant *entrailhas* pour *entrailles* en patois, mais le *roman* les dédaignant, s'est ailleurs servi de *ventresco !* — — *Sept mascle, sept mâles*, on ne nous dit pas en *roman* à quelle race appartiennent ces mâles, traduit par *sept matous.* — *Riboto* par *orgie*, tandis qu'il ne représente que le mot *ribote* du français, tandis qu'en patois nous avons *orgia* ou *ourgia*, comme le français a *orgie.* — *Un voù de fiho d'Arle en sello, eme lou sen que ié bacelo* — *Un*

vol de filles d'Arles en selle, le sein fortement agité. Mais *bacela* exprime quelque chose de bien plus violent que l'agitation que peut éprouver le sein d'une femme ; *bacelar*, d'où dérive évidemment *bacéou, soufflet ; bacelar* c'est *battre, frapper à coups redoublés, ballotter.*

> **Emé furour bacello et rebacello.**
> **Et avec fureur, elle frappe et refrappe.**

Dites-vous à propos de la sorcière, puis encore dans la chanson maritime chantée par Ambroise :

> **Oh ! quenti bacèu ! oh ! que chapladis !**
> **Oh ! quels coups ! quel carnage !**

— *Bacéla de l'ale di tavan*, fouettés par l'aile des fantômes. — *Quand la mar bacelo*, quand la mer *frappe* se lisent en d'autres endroits. Appliqué au sein des jeunes filles, ce verbe a une exagération fâcheuse. Dans cette langue que vous inaugurez, en réunissant ce que le temps avait divisé, ce qui jamais a été réuni, en ne faisant qu'un idiome de tous les dialectes du Midi, vous arrivez par la force des choses à des bizarreries étranges. Un mot qui dans un endroit a un sens, est traduit ailleurs par toute autre chose. A un vers je lis ceci : « A soun entour li cat fasien lou roudelet, — autour d'elle les chats formaient le cercle. » A un autre

vers, *roudelet* prend une toute autre signification que les dictionnaires provençaux n'autorisent pourtant point : « E mounte énaussaran lou noble roudelet, — où ils exalteront le noble chœur ! » — *Roudelet* peut exprimer une *assemblée*, nous le savons, mais une assemblée ne chante pas toujours et peut n'être pas un *chœur*.

Et de ces mots à qui ont prête plusieurs significations différentes, il y en a des quantités, et bien plus encore de ceux dont le sens se trouve détourné, remplacé par un autre : *Labarido*, *gelée blanche* d'après les dictionnaires, est traduit par *bourbe; laupi*, *tas, pile* de n'importe quoi, par *búcher; arsi*, *soif* par *tribulations*, etc. Comme c'est de *Miréio* que nous avons principalement extrait la plupart des locutions insolites que nous avons signalées, dans notre examen de linguistique, nous arrêterons ici la liste qui pourrait se prolonger indéfiniment de tous les mots qui ont été pour nous des aspérités qui nous ont rendue si difficile la lecture de ce poëme. Evidemment les méthodes qui permettent l'exhumation ou les rajustements de mots qui font *croupas*, grains, de *croupadas* ou *groupadas; sabatori* de *sabbat*, qui traduisent *entesis*, *tend*, *dirige* par *arrête*, qui nous donnent *nineio* pour *troupeau* de jeunes filles; *cascareletto* pour *fantaisiste*. Ces méthodes ont une élasticité charmante, mais forcément elles font endêver l'OE-

dipe lecteur qui comprendrait aussi facilement le jargon monosyllabique de l'orientaliste dans *Chichois* :

> Aroun arba strim kouik parteba
> Dick tar sod freck, estrak arseba.

— Ces chicanes, que nous ne ferions point si M. Mistral ne les eût provoquées par ses hautaines assertions relatives au français, assertions appuyées par le *roudelet des félibres* ; ces minuties et ces défauts forment par leur ensemble une ombre qui rejette dans un clair-obscur désagréable le beau poëme de *Miréio*. Cela s'étend sur ce récit comme un brouillard fâcheux sur un frais paysage ; nous nous en plaignons, parce que nous désirerions que ces vues prises dans notre pays où les brouillards ont peu d'accès, pussent être appréciables pour tous les regards.

La réunion des éloges parisiens ne nous a point ébloui au point d'admirer sans restriction ;

> Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille.

Pensâmes-nous ; peut-être ces panégyriques eussent été moins vifs, le chœur laudatif aurait eu moins d'ensemble, si dégagée des imperfections imposées par un idiome sans règles fixes, fuyant les vulgarités qui descendent jusqu'à faire crier : *gros porc !* à des paysans hideux de réalisme, la muse

de M. Mistral, forte et vigoureuse comme elle est, eut pu faire concurrence, et elle l'eut faite sérieuse, à tous les chants qui exaltent la matière.

C'est notre intime conviction, en écrivant en français, en n'attachant plus la belle langue de Racine aux épaves d'un idiome naufragé depuis tant de siècles, un poète provençal ne s'exposerait point aux hasards des retours.

Si les *felibres*, en effet, persistaient dans les systèmes adoptés pour leurs œuvres et pour leurs traductions ; si l'un d'eux exagérait encore le maître, ce qui arrive presque toujours, ne pourrait-il pas se faire qu'un censeur malappris appliquât à ces doubles styles, nouveaux tous les deux en roman comme en français, ce passage de *Chichois en police correctionnelle :*

—L'interprète provençal :

Je parle le français comme le provençal.

—Le président :

Mon opinion est la vôtre ;
Je vois que vous parlez aussi bien l'un que l'autre.

MIOUGRANO ENTREDUBERTE.

Tu que cerquès lou sourne, fier Aubanèu!
Toi qui cherches le sombre, fier Aubanel!
MIRÉIO.

Parmi tous les *félibres*, M. Aubanel est celui qui à nos yeux a le plus de torts. C'est précisément parce que nous associons nos éloges à ceux qui ont été écrits sur son œuvre, que nous croyons pouvoir émettre cette accusation bizarre au premier abord. Oui, le sentiment lyrique éclate dans la *Grenade entr'ouverte,* mais plus nous reconnaissons la justesse et la valeur des opinions formulées dans ce sens, plus nous sentons s'enraciner en nous la pensée que mieux eut valu pour la solidité de la réputation littéraire de M. Aubanel et pour la gloire de son pays que sa lyre eût résonné sur le mode français.

C'est alors qu'on eut pu lui dire en toute vérité : « *Téodor Aubanèu! es ièu que te lou dise : te n'en siès avisa? la Miougrano porto courouno. Courounado per la glori véiras lèu teis cansoun* (39).» Ce qui ne perdrait rien à être exprimé en français, et à propos d'une œuvre française.

— Les fautes légères de l'œuvre de M. Aubanel tiennent au langage qu'il a adopté ; la traduction se ressent et des défauts de ce langage et de l'envie de prouver l'insuffisance du français à le rendre : M. Aubanel a suivi les errements de M. Mistral.

Il est une chose qui surtout, dès l'abord, ne nous paraît pas être une heureuse importation pour notre contrée. Pourquoi introduire des accents lamentables, des tons élégiaques étrangers dans notre pays, et que jamais nos dialectes n'avaient exprimés ? Les émotions sont vives dans le Midi, les imaginations ardentes, mais le feu des passions s'y trouve presque toujours aussi vite éteint qu'allumé ; le soleil y brille trop pour ne point avoir la puissance de dissiper par l'éclat de ses rayons *(l'escandihado)*, « *l'ombre des noires nuits et les sombres forêts de la douleur !* »

Le Pétrarque original et primitif, qui pendant vingt-un ans modula ses chansons et ses soupirs pour la mère vénérable de onze enfants, nous fit toujours l'effet d'une exception et d'une anomalie.

Pauvre Pétrarque ! ne le voilà-t-il pas expulsé des lieux où il régnait par ses souvenirs : « *Mai « veici lou pu béu : sabès que l'oumbro de Pé- « trarco, despiei la mort de Lauro, trevavo e « gingoulavo de long di ribo de la Sorgo? Eh ben! « m'an vougu dire que despiei qu'Aubanèu èro « espeli, Pétrarco s'èro esvali d'Avignoun et de*

« *Vaucluso* (40). » — Mais voici le plus beau : vous savez que l'ombre de Pétrarque, depuis la mort de Laure hantait en se plaignant les rives de la Sorgue? Eh bien ! on a voulu me dire que depuis qu'Aubanel était éclos, Pétrarque avait fui d'Avignon et Vaucluse (41).

Si les plaintes du moderne Troubadour eussent pris une teinte générale et non localisée, elles eussent eu un ton plus vrai, et fort souvent des expressions étranges n'amèneraient point un sourire aux lèvres du lecteur au moment même où une larme venait de perler à sa paupière.

La traduction de *Miougrano,* littérale dans une certaine mesure, sauvant par des recherches de style les vulgarités du *roman*, laisse, plus encore que la traduction de *Miréio*, échapper des locutions vicieuses :

— *Le long de la mer et des grandes vagues, j'ai couru comme un inconsolé, et par son nom*, tout un jour, *je l'ai criée*. — Comme un agneau mon cœur *bêle* (bée ! faisait le bergier de maistre Pathelin). — Toi tu es brave comme *un sou*. — Vous, si heureuse dans votre maison, être *éprise d'un hôpital*.— O mes yeux, mes grands yeux *buveurs*, dans son miroir regardez bien. — O beauté, *pain des caresses*. — Toi tu es partout, Marie, avec ton bon cœur et ton *biais* charmant.— Je l'aime comme

l'oiseau *dru* aime de voler.—*Au chœur des petites bêtes des bois,* nous dansions, etc.

A quel abus de mots, à quelles incohérences de comparaison, à quelles incorrections aboutissent cet accouplement du français et du *roman*, cette envie de démontrer l'insuffisance et la pauvreté d'une langue à rendre les beautés toutes particulières d'une langue qu'on crée.

Paris a applaudit ces choses étranges, d'où il s'ensuit que M. de Belloy, dans ses *Toqués*, a fait un vers rempli de vérité :

Le Français, beau joueur, aime assez qu'on le triche.

Et la mère qui *signe* son enfant. — Ta mère à prier t'enseignait, à genoux sur ses genoux et te faisait un gros baiser, toutes les fois qu'elle te *signait*.— Ceci pour faire faire le signe de la croix.

Et ces idées, que n'eut point désavouées feu M. de la Palisse, lorsqu'il était encore en vie :—la roue tourne, tourne, *tant qu'elle tourne elle fait des tours*.

L'estièu, quand lis aigo soun basso
Qu'au Rose i a gaire de qué.

Ce qu'on traduit : l'été, quand les eaux sont basses, qu'il n'y a *pas grand chose* au Rhône.— Pas

grand chose est joli, mais pour être littéral, il faut dire : l'été, quans les eaux sont basses, qu'au *Rhône il n'y a guère de quoi*. — Et ceci est infiniment mieux.

Ailleurs : — « Quand l'amour n'est *plus qu'une histoire,* si au moins tout était mort dans le souvenir, ce cimetière du cœur. » — Jusqu'à présent on avait cru que la mémoire gardait l'empreinte des événements, que le souvenir faisait revivre le passé, mais cette idée change en *roman,* à ce qu'il paraît ; cimetière soit !

Il faut bien en convenir, et nous l'avons déjà fait entendre, la traduction de M. Aubanel possède une élégance et une correction qui prouvent avec surabondance le parti pris pour ce qui se laisse à désirer.

Nous le répèterons, puisque c'est là pour nous le point le plus essentiel, il est évident que les *félibres* tiennent à cœur de prouver à la partie du public qui ne comprend pas le roman (je crois cette portion nombreuse), l'insuffisance de la langue française à rendre les bizarreries permises par un idiome qui se donne toutes les latitudes possibles.

Puisque nous venons de tracer ce nom de *félibre,* nous en profiterons pour manifester l'étonnement profond dont nous fûmes saisi devant les titres de diverses pièces de *Miougrano.*

Pages 190 et 191, nous avions vu *Li piboulo*,

dédiées au *félibre* A. Mathieu : traduction en regard au poète A. Mathieu. — Même traduction du même mot à propos du *félibre* Garcin. — D'autre part, nous avions lu dans *Miréio* ce vers : *Set félibre volé que vengoun,* traduit par : Je veux qu'il vienne sept poètes.

D'après ces interprétations, nous avions pu penser que *félibre* signifiait poète, auteur ou quelque chose d'approchant ; or, notre ébahissement ne fut pas mince lorsque, pages 174 et 175 de *Miougrano*, nous lûmes ceci : *La neissenço dóu félibrioun de l'arc de sède,* traduction en regard : La naissance du *petit félibre* de l'arc-en-ciel. Nous nous sommes trouvé complètement dérouté !

Être salué *poète* dès la naissance, ceci nous paraît difficile ; Virgile, au moins, employait le futur: *Tu Marcellus eris !*

Si, cependant, on nous avait caché que ce Bébé-phénomène avait médité et élaboré dans le sein maternel quelque poëme en *roman* destiné à éclabousser Homère ou l'auteur de *Miréio ?*

Tout est possible en *félibrige,* mais ce seraient, avouez-le, de grands coupables ceux qui priveraient l'humanité d'impressions ignorées jusqu'ici. On nous a donc mis en droit de réclamer le poëme du *félibrioun,* ou bien l'explication claire et définitive de ce mot de *félibre.*

— A titres de simples échantillons, nous donne-

rons maintenant un ou deux passages d'après lesquels chacun sera à même de juger si le français n'a point relevé le *roman* de ses triviales crudités :

Senso bounur siéu las de courre,
Las de courre coume un chin fòu.

Ceci est rendu par : sans bonheur je suis las de courir, las de courir comme un furieux. — Gare devant ! *chin fòu,* en patois, n'avait pas d'autre interprétation que *chien enragé*, littéralement *chien fou* , pourquoi se contenter d'un *chien furieux* , lorsqu'on en a un *d'enragé*, qui eut eu une bien plus forte énergie et qui eût exprimé en français ce qu'on avait voulu exprimer en *roman.*

Parlerons-nous de deux vers du *Ségaire* ou coupeur de foin, deux vers d'un réalisme saisissant :

Aï qu'un paréu de braio
Que soun tràucado au quieu,

La chose, en traduction littérale, offrant une difficulté qu'il a sentie, M. Aubanel se garde bien de désigner en français l'endroit où est troué ce qu'il nomme des *braies* , comme si nous ne savions pas que les hommes en Provence portent de simples *culottes* ou *pantalons,* et que *braio* ne peut être traduit que par ces mots prosaiquement réalistes : *braie*, comme couleur locale , est d'un ton absolument faux.

Le truand dépenaillé, qui n'a pas son pareil pour *enchapla li daio*, serait un précieux motif pour l'école de M. Courbet ; mais s'il est reconnu que toutes vérités ne sont point bonnes à dire, à plus forte raison y a-t-il certaines lacunes qu'on ne doit point indiquer, surtout au fond d'une culotte.

Cependant nous devons à la vérité d'ajouter que M. Aubanel n'est pas le seul à hasarder en *roman* ce point de vue assez désobligeant : M. Mistral, *rei di félibre*, a dit dans une pièce de vers intitulée *La Prouvidenci :*

Lou coucaro manjo-*q*uand-l'a,
*Q*ue n'a *q*u'un *q*uieu et *q*u'uni braio (42).

Apparemment cette perspective n'est point aussi déplaisante en *roman* qu'en français, et au fait quand on abandonne le français ce doit être pour pouvoir considérer les choses sous une face différente ; on frappait en français depuis longtemps des médailles poétiques, le *roman* se charge des revers.

En parallèle avec ce cynisme *diogenenco*, il faut convenir que les *Gueux* de Béranger sont d'une suprême élégance, de vrais gandins !

Revenant à M. Aubanel, et laissant de côté les infidélités de l'auteur traducteur, infidélités dont on doit lui savoir gré, puisque c'est la traduction qui avait le plus de chance d'être lue, nous citerons

encore quelques idées qui peuvent avoir de l'agrément dans un idiome particulier, mais fort bizarres en français :

Dor, innoucenta e mita nuso,
Per l'espincha, gai e courriòu,
Li lezer e li lagramuso
Venoun sens brus dins lou draiòu (43).

La curiosité de ces Sauriens devant cette belle fille demi-nue, ne vous fait-elle pas ressouvenir de ces vers de Saint-Amant à propos d'Israël traversant la mer Rouge :

Et là près des remparts que l'œil peut transpercer
Les poissons ébahis le regardent passer.

Dans le Trézain, soit treize à table, lorsqu'on voit donné comme modèle aux convives affamés un chat miaulant devant la chair pendue à un croc, n'auriez-vous pas envie d'avoir entre les mains une fine houssine pour faire se sauver au plus vite cet ignoble matou ?

Oserons-nous dire encore que nous nous sommes trouvé assez mal organisé pour n'avoir point éprouvé comme d'autres un sentiment d'admiration complète devant la « *formidable vigueur* » de M. Aubanel dans le *Neuf thermidor*.

Mounté vas émé toun grand coutéa ?
— Coupa de testo, siéu bourréu.

Ce bourreau se promenant et circulant un coutelas au poing, nous a plutôt fait l'effet d'un Croquemitaine ou d'un Barbe-bleue que d'un vrai bourreau de 93, dominant son horrible machine ! La donnée de cette pièce nous a paru manquer de justesse, car nul à cette époque lamentable ne songea jamais à s'en prendre à Sanson. — Monsieur le bourreau ! lui disaient les victimes.

Et véritablement sous la main de Richelieu, comme sous la main de Robespierre, le bourreau jamais ne fut autre chose qu'un instrument fatal ? Moteur impassible et obéissant d'une machine dont il fait pour ainsi dire partie intégrante, le bourreau sert parfois le crime omnipotent, mais plus souvent il est aux ordres de la justice humaine A quoi bon le montrer au peuple autrement qu'il n'est en effet? Pourquoi s'en prendre à la hache, au lieu de flétrir clairement et non d'une manière vague ceux-là qui la firent mouvoir, en désignant d'un doigt vengeur ces monstres dont la main lançait des ordres écrits en lettres de sang !

Ajouterons-nous, à propos de cette même pièce, que M. Saint-René Taillandier, en en citant la traduction (44), a largement usé du même procédé que MM. de Pontmartin et Ratisbonne à l'égard de celle de *Mirèio*, il l'a donnée revue et corrigée.

M. Aubanel : — Dans ton gobelet n'écume-t-il pas le sang ? Dis-moi si quand tu *broies* ton pain, tu ne crois pas de chair *faire ton vivre ?*

M. Saint-René Taillandier : — Dans ton verre le sang n'écume-t-il pas ? Lorsque tu manges ton pain, ne crois-tu pas te nourrir de chair ?

Les différences entre la traduction de l'auteur et la citation se retrouvent dans un passage qui nous avait étonné et où le critique semble avoir partagé notre impression. Quand on est réellement ému par l'effroyable récit des *massacres de Bethléem*; lorsque la terreur arrivée à son comble fait se dresser les cheveux sur la tête devant les enfants dont on nous montre les sanglants tronçons, Hérode dans une promenade nocturne où par le sol il se heurte « aux jambes d'un *gars*, » (pourquoi *gars*, il ne peut signifier *nouveau-né)*, Hérode d'un ton facétieux jette cette bouffonne explication :

. . . . . Qu'aco's drole
De n'entendre, esto nièu, res bouffa, res parla !..

M. Aubanel : —*Est-ce drole* de n'entendre, cette nuit, ni souffle ni parole

M. Saint-René Taillandier : — Qu'il est doux de n'entendre ce soir personne souffler, personne parler.

Encore une observation sur une dernière pièce :

une des plus belles du recueil, les *Lamentations* des mères de Bethléem, après le massacre Ces lamentations touchantes semblent par instant beaucoup trop se rapprocher des dissertations familières d'un *roudelet* de commères de village causant paisiblement, le soir, sur le pas de leur porte. Une mère, en effet, qui vient de voir égorger son enfant sous ses yeux, aurait-elle vraiment la faculté de songer à un détail comme celui-ci :

Lou miéu avié trauca li dos dent de davant,
Pàure enfant !
Du mien avaient percé les deux premières dents,
Pauvre enfant !

Dit la traduction, mais sans que le français fût insuffisant pour rendre ce vers, la traduction n'est ni complète, ni exacte ; il faut pour se rapprocher exactement du *roman :*

Du mien avaient percé les deux *dents de devant*,
Pauvre enfant !

Nous pourrions multiplier les citations de ce qui paraît défectueux à notre myopie, mais nous ne voulons pas prolonger davantage ces petites chicanes que nous ne soulèverions point s'il s'agissait d'œuvres ne sortant pas de l'ordinaire. C'est parce que nous reconnaissons sincèrement le mérite et le talent de MM. Mistral et Aubanel, parce que nous redoutons l'influence que ce talent peut s'attirer dans le Midi, que nous nous sommes permis, après

beaucoup d'hésitations, d'insister sur des fautes dont l'exposition ne saurait effeuiller des couronnes poétiques, parce qu'on voit tout de suite que ces fautes sont le fait d'un parti pris. Nous indiquons ce qui nous semble répréhensible, parce que toujours les défauts sont exagérés par les disciples et les émules des chefs d'une école, et qu'en étant exagérés, ces défauts peuvent fourvoyer dans nos contrées le goût littéraire, dénaturer nos langages de façon que si celui des *félibres* devenait usuel, il serait bientôt impossible de s'entendre chez nous, pas plus en français qu'en patois. Et si nous tenons au patois, gardons-le tel que nos pères nous l'ont transmis ; pas de ces opérations chimiques qui fondent en un seul des myriades des dialectes ; pas de ces ateliers où le talent forge des mots !

—Il est donc certain que dans *Miougrano,* ainsi que dans *Miréio* , on est ébloui par une foule de strophes où la poésie étincelle ; qu'on nous excuse de n'en citer aucune après nous être arrêté à tant de vétilles essentielles. Nous ne reproduisons aucun de ces morceaux , parce que nous n'avons point à nous préoccuper des rayons qui dorent la Grenade entr'ouverte. Cette tâche a été remplie par d'autres ; quant à celle que nous nous sommes donnée, peut-être à tort, nos lecteurs jugeront de son opportunité.

Nos remarques critiques portent beaucoup plus

sur la forme que sur le fond de ces œuvres où l'on sent passer un vrai souffle lyrique,

Invenias etiam disjecti membra poetæ.

tout aussi bien dans *Miréio* que chez M. Aubanel qui en vrai Troubadour a logé sous la même enveloppe des chants d'amour et des cantiques pieux, la Canzone gracieuse et le Sirvente sur l'esclavage : — « César, à tu de trémoula ! »

Ecrits en *roman* accueilli aujourd'hui avec faveur, et qui demain peut être repoussé dans l'ombre par le caprice, ces poëmes semblent avoir en eux un vice originel qui compromet leur avenir, moins durables que le bronze, ces monuments pourront-ils braver le temps ?

Voici ce qu'à leur sujet a dit M. de Pontmartin, dans une excellente étude sur le poète Brizeux : « Supposons que Brizeux eût écrit dans cette langue bretonne qu'il savait si bien et qu'il aimait « tant, son auditoire eut été plus borné encore, « son influence plus restreinte. Il en serait de son « œuvre comme de notre renaissance provençale, « où Roumanille, Mistral et quelques-uns de leurs « émules dépensent un talent si remarquable pour « n'être compris que par quatre ou cinq départements. » — M. de Pontmartin écrivait ceci dans le *Correspondant* en 1858, avant l'apparition de *Miréio*, de la *Miougrano* et de leurs traductions ;

ces traductions donneront-elles à ces poëmes une couche d'un métal plus solide ?—Les incorrections, vicieuses dont le parti pris les a émaillées, ne les feront-elles point tôt ou tard rejeter, même après que l'Académie française aura paru sanctionner ces choses étranges. Sur plus d'une chose embrouillée, des juges intègres, savants, animés d'excellentes intentions, prononcent des arrêts qui sont plus tard sujets à révision. Cette chance n'est-elle pas probable lorsque l'arrêt contient des réserves pareilles à celles que l'on peut voir dans le rapport de M. Villemain, qui concluant en faveur du couronnement de *Miréio* (45), ajoutait ceci : « La naïveté du texte, et même de la traduction littérale, pouvait sembler suspecte *d'un peu d'artifice,* et la foi du moyen-âge plus extérieure que sentie.» Sans prétendre le moins du monde à nous poser nous-même en juge, la décision académique ne saurait nous empêcher de manifester une opinion arrêtée en nous aussitôt après l'épanouissement du *félibrige*, auquel cette faible clameur de haro n'ôtera point le prestige de succès obtenus et auxquels, comme provençal et en dehors de la question littéraire, nous applaudissons de bon cœur. — Une couronne de plus tombée sur la Provence, pourrait-elle ne nous point réjouir ?

APOLOGUE HISTORIQUE.

« Pierre de Ruère fut amoureux d'une gentil-femme de la maison de Caraciole de Naples, si bon et tant excellent poète provençal, que tout ce qu'il composait était agréable et bien sonnant à toutes sortes d'oreilles nées à la divine poésie. Comme il eut suivi longtemps les guerres au service du comte de Provence et les études tout ensemble, selon le temps et la commodité qui s'offrait et se trouvant en marche du comte par cas d'aventure, il devint surpris de la beauté de ceste dame, qui pour lors se tenait en Provence, fille d'un très-noble et fameux chevalier de Naples : pour laquelle il fit de très-belles choses, l'aimant un assez long temps, sans toutefois jamais obtenir aucune audience ni advantage d'elle : au moyen de quoi, argent et chevaux estant presque mangéz, il emprunta un habit de pèlerin (robe qui de ce temps était de grande sainteté), puis tira droict en un chasteau, auprès de la ville d'Aix, communément nommé le Puy-Sainte-Réparade, où il arriva environ la semaine saincte que tout le monde vacquait a jeusnes, oraisons et

aumosnes ; là porté, il parle au vicaire de l'église du lieu avec quelques rouleaux de papier en main, faisant entendre qu'il avait licence de son supérieur de ce faire. Si bien que le jour du grand Vendredy à faute de meilleur sermoneur il monta en chaire, où après les cérémonies requises et accoustumées il commença à dire quelques suffrages menus et avec un front haut et relevé, à faire éclatter ce chant d'amours, car autre chose ne savait :

Pauc man valgut mos precs ny mos presics,
Ni jauzimen d'auzel, ny flour d'Eglay,
Ni lou plazer que Diou transmet en may,
Quand on vey verds lous prats et lous garrics.
Et pauc my val, segon so qu'yeu vey aras,
Lou dol qu'yeu ay que maucy é m'accor,
Ou qu'yeu fussa reclus soubta un gran tor,
Que suffertar tant greus douleurs amaras, etc.

«Ceste belle prédication ou plutôt sa chanson finie, il continua à faire quelques exhortations au peuple, lequel tant il estoit simple, ignorant et grossier, touché de pitié, souspirait et jetait larmes en abondance cuidant que ce fut quelque belle et dévote oraison à Dieu ou à la Vierge Marie, selon l'usage et la façon des poètes de ce temps. Et de rechef chanta les sept psaumes en très-élégante rithme auxquels chacun prit un grand et merveilleux plaisir ; finalement ayant donné la bénédiction au peuple, en

descendant de la chaire la teste basse et tout marmiteux, il se planta à la porte de l'église où demandant l'aumosne il en retira son plein chapeau de monnoie. Et cela fait il retourna à Aix par devers sa dame très-bien et très-proprement couvert qui le voyant en si bon et honnête équipage, le reçut fort gracieusement et caressa peu après trespassant environ le temps que dessus. » *(Chronique de Provence de César de Nostredame,* pag. 312).

Ce Troubadour, à ce qu'il paraît, parlait un langage qui différait de celui *dei gen de mas.* — Rien de nouveau sous le soleil.

PAULO MINORA CANAMUS.

Si l'on descend des hauteurs où *Mirèio* s'est posée; si l'on s'arrête à des œuvres moins soutenues par une vraie inspiration, on risque fort de se trouver réduit à des ragouts aussi nauséabonds que ce *cachat odorant* (46), mentionné par M. Mistral dans un vers de son poëme.

Lorsque pour la première fois nous ouvrîmes au hasard le recueil intitulé *Li Prouvençalo,* une pièce sur *Le jour des morts* nous frappa par son début, et cette touche à la Scarron resta gravée dans notre souvenir :

La sournièro espélis adeja dins la plano
La machoto fai chou, vounvounoun li tavan,
La naturo ès en dòu, e li clar di campano
Fan restounti lis er de *soun balin balan* (47).

nous fûmes peu séduit par ces harmonies par trop imitatives, et laissant de côté le volume,

Quel giorno più non vi leggemmo avante.

heureusement nous y revînmes une autre fois et nous pûmes apprécier *Li crècho*, des fables et des

contes de Roumanille, tels que *Se n'en fasian un avouca;* des pièces de Bellot, de M. Bénédit, des stances gracieuses de M. Gaut, d'Aix, et bien d'autres poésies dans le ton réellement provençal, puis nous nous trouvâmes de nouveau rebuté par cet *Ome gras e pouli,* dont ailleurs nous avons dit un mot.

Mais c'est dans les *Armana adouba e publica chasque bel an de Diéu de la man di félibre,* que l'on voit se heurter, se presser, s'entrechoquer des strophes burlesquement graves comme feraient des masques revêtus d'un travestissement tragique et descendant de la courtille.

Ecoutez donc ces beaux conseils donnés aux Provençaux par un de leurs compatriotes établis à Paris; ces conseils ont du bon, mais l'enveloppe est pittoresque :

Mais l'amour frès d'óu mès d'abrèu?
L'amour de Pétrarco e sa glori?
Paris *crèi qu'ès un caulet flori,*
Un api qu'an manja lou gréu.

—

E se voulès que vous lou digue,
Paris parlo coume un bavard,
E manje comme un galavard,
E.... lou bon Diéu lou bénésigue!

. . . . . .

Leissas lou que bégue et que manje,
E manje e bègue coume un tràu
La claretto et lou de Cràu,
Vosti figo et vostis arange.

. . . . . .

Vous lou dise, iéu que vous parle,
Coume siéu Adolphe Dumas,
Yé perdrès pas lou bout dóu nas
D'une poulido fiho d'Arle (48).

Et le même poète peut nous faire marcher, comme chez Nicolet. Voici la première stance d'une autre pièce, *Retournarai* :

Leissas li gent parla dis Indo
E d'un bon Diéu qu'a tant de *bra*,
Que se vénié dins nosti pra
Farie pòu à touti li dindo (49).

Et ce portrait d'Homère :

Vous souvénes d'òu viei Ouméro,
Noste mèstre, touti qué sian,
Et noste Diéu, s'èro chrestian....
Vous souvenès pàuro coume éro ?

. . . . . .

Et lou Prouvençau de l'Asio,
Un pèd nus ém' un pèd descàu,
Fugué coume li Prouvençàu
Lou mèstre de la pouèsio.

. . . . . .

Coume se disias qu'à Maiano
Iéu, Roumaniho émé *Mistra*
Anavian béure au petarra
E manjavian uno gardiano (50).

. . . . . .

Il paraît qu'en *roman* on a la faculté de défigurer les mots et les noms propres, car nous disons *bras* et non pas *bra*, *Mistrau* en patois et *Mistral* en français, et pas du tout *Mistra*.

Ces vers sont de M. Ad. Dumas, auteur du *Camp des Croisés* et de diverses autres pièces dramatiques et de nombreuses poésies en français. Né dans le Midi, il s'éprit d'une vive passion pour la *renaissance romane*. « Ce poète inégal, mais des plus « distingués, dit M. Ratisbonne (51), a découvert « *Miréio* le premier, et prenant par la main cette « jeune paysanne, l'a conduite, *étonnée*, dans la « grande ville, à Paris. »

M. Ad. Dumas ne se contenta point de son enthousiasme pour les œuvres *romanes* d'autrui, et il annexa du *roman* à ses œuvres en français, comme un autre Dumas avait été ailleurs s'annexer du macaroni. — En couvrant *Miréio* de sa protection, il montra qu'il n'était point ingrat, car voici ce qui s'était passé : ce poète possédait une tourterelle, ou plutôt un diminutif de tourterelle, une tourtoureletto. Cette charmante bestiole apprivoisée, *un*

fénis d'auceloun ! eut le malheur d'aller de vie à trépas, triturée qu'elle fut entre les dents d'un gros chien de boucher, *un chinas de bouchie l'estripé!!!*

Des lettres de faire part furent sans doute adressées en cette triste circonstance à tous les félibres, qui se mirent à verser des Sorgues de larmes (52).

Alor es morto la *tourtouro*
Qu'amavès tan, ô paure ami
La tourterello qu'en *touto ouro*
A toun entour venié gémi, etc.

Et cette complainte lamentable, où l'harmonie plaintivement imitative, ne faisait pas défaut, s'allongeait en dix-huit couplets marqués au coin de la douleur ; à peine finissait-elle, qu'un autre félibre reprenait et sur le même ton :

Pauro tourtouro, en te vésent
Quasiment me fasiés encréire
Qu'es Anacréon, noste reire,
Que t'avié mandado en présent.
. . . . . .
Perque fàu qu'une marrido ouro
Vengue ennégri lou pu béu jour,
Que se passigon lis amour,
Que moron e flour e tourtouro (53).

Trente-cinq couplets, au total, sur la mort de l'oiseau-phénix, presque autant que pour l'infortuné Fualdès ! Quand on a pu voir défiler tant de

rimes compatissantes, fraternellement répandues en 1857, on comprend facilement que M. A Dumas ne pouvait faire moins que d'offrir un peu plus tard un bras protecteur à la belle *Mirèio*, et d'être le Sigisbée de la muse provençale endimanchée pour paraître à Paris et habillée dans un costume bien différent de celui qu'elle portait d'habitude.

Si nous entrouvrons encore une fois un *Armana*, et celui-ci est le dernier éclos, parmi les accents d'une mère éplorée devant le berceau de son enfant qui va mourir, au milieu d'une élégie touchante, nous rencontrerons une note discordante comme celle-ci :

D'òu grihet dins li blad, ièu àuse lou cri-cri
Et moun fiéu vai mouri !
Du grillon dans les blés, moi j'entends le cri-cri,
Et mon fils va mourir !...

Quand on est saturé par de telles beautés, et combien nous en laissons dans l'ombre, on est bien près, il faut en convenir, de trouver qu'il y aurait peu d'inconvénients à ce qu'une sourdine fût mise à certaines musettes.

Nous insisterons encore en terminant cet examen, sur l'esprit véritable de la langue provençale actuelle, arrivée en dégénérant à l'état de patois, et nous étaierons notre opinion de l'avis d'un littérateur appartenant au Midi.

Dans une préface aux œuvres complètes de Bellot, M. L. Méry s'en est ainsi exprimé : « Le patois a « tous les caractères d'un idiome méridional. D'ori- « gine plutôt plébéïenne qu'aristocratique, nulle- « ment poli par une cour raffinée, il ignore ces cir- « conlocutions de phrases dans lesquelles *la pensée* « *s'égare* souvent afin de ne découvrir que la moi- « tié de ce qu'elle veut dire ; notre patois est franc, « brusque et hautain. Inhabile peut-être à rendre « certains sentiments élevés, certaines idées d'une « métaphysique quintessenciée, il est avant tout « propre à exprimer les sarcasmes et les ridicules « populaires. » Dans ces conditions et dans les limites où on s'était tenu depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, nous comprenons les poésies patoises. Pour les apprécier on n'a eu aucun besoin de lexiques. Ce que nous comprendrions difficilement, c'est une littérature hybride s'élevant à côté de celle qui a produit des chefs-d'œuvres, lui empruntant ses tournures et ses locutions, refaisant en patois ce qui a été fait en français, et n'ayant en définitive d'autre différence que quelques expressions particulières et des mots dont il faut chercher le sens. *De se coumprène jai grand ben*, a dit le félibre de *Bello-Visto*, dans une pièce adressée à Jean Reboul ; c'est une vérité qui a son prix : il fait bon de pouvoir se comprendre.

Pour renforcer une autre côté de nos assertions,

qu'on nous permette de citer encore une opinion conforme à la nôtre ; elle fut émise par M. Rouard, qui en donnant dans son beau travail sur la bibliothèque d'Aix, le texte et la traduction de deux pièces romanes, crut devoir ajouter : « Nous les « transcrivons ici exactement, avec une traduction « littérale, parce qu'elles sont rares et peu con- « nues, bien qu'on les ait imprimées depuis quel- « que temps. C'est encore un hommage aux sou- « venirs du pays. Elles intéresseront peut-être « non-seulement les philologues et les amateurs de « la langue des Troubadours, mais encore les Pro- « vençaux qui apprécieront par-là combien leur lan- « gage et leur dialecte actuel diffère du langage des « Troubadours. Quoique nous lui devions de char- « mantes poésies, ce dialecte même, modifié par « chaque localité et chaque jour francisé ou altéré « par la langue française qui tend à l'effacer, pour- « rait bien dégénérer en patois, car nous n'en con- « naissons point de grammaire un peu étendue qui « la fixe et qui en donne les règles. »

Nous adhérons complétement à la pensée de M. Rouard, seulement, nous ajoutons qu'à notre avis le provençal a pris une autre forme depuis longtemps, et qu'il renferme une foule de locutions françaises très-faciles à reconnaître. Puisque nous tenons en mains le livre de M. Rouard, nous allons en profiter pour transcrire quelques strophes des pièces qu'il cite :

Planch sobre planch, dolor sobre dolor,
Que cel e terra an perdut lur senhor,
E yeu mon filh et solelh sa clathor,
Car, sens razon, l'an mort juzieu trachor ;
Dieus, com mortal dolor !

—

Lanca, lo cor, mi dol, non pot hom aziémar,
Que lùr senhor an fach juzieus naffrar,
Sus en la cros, e pueys fach abeurar
De vin mirrat mesclat au fel amar :
Dieus (54).

Si l'on traduisait ces strophes en provençal moderne, on ne pourrait manquer de trouver entre ce langage et le langage actuel, autant de différence que si on les voyait rendues en français : *clathor, trachor,* par exemple, sont des mots harmonieusement sonores qui seraient, je crois, remplacés en provençal actuel par *traïtre*, *clarta,* qui ressemblent beaucoup à *traître* et *clarté* du français.

Autre exemple pris dans les *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, par Lacurne de Sainte-Palaye. Ces vers sont d'Amanieu des Escas :

Lauzor engenré amor
May c'una sola res.
. . . . . .
Si vostra dona us fay
Jazer seladamen.

Cela est encore assez loin du provençal moderne. Et ce langage monosyllabique s'en rapproche-t-il ?

Li baro m'volran mal de so que ieu dic be
Mas me sapchan qu'ie les pretz aiten pauc comilh me,
Bel restaur, sol qu'ab vos posca trobar merce,
A mon Dan met quascun per amic no m'té.

Nous devons maintenant ajouter que nous comprenons parfaitement que la Provence tienne à tous les monuments écrits qu'elle a produits et qui sont une gloire pour elle. Nous applaudissons aux reproductions intelligentes d'œuvres anciennes publiées à Aix, et qui portent pour titre général : *Bibliothèque provençale*.

Grâce aux soins de M. A. Makaire, nous avons vu réimprimer des livres devenus à peu près introuvables. *La Bugado prouençalo* est une collection de proverbes charmants où chacun, ainsi que le titre le dit, trouve quelque chose qui lui revient ; il y a là dedans des leçons pour tous. *La Meygra entrepriza*, publiée avec le concours de M. Norbert Bonafous, est une macaronnée très curieuse à connaître, c'est une bouffonne chronique de la désastreuse expédition de Charles-Quint en Provence ; on en rencontrait seulement quelques fragments dans différents recueils, comme dans le *Macaronéana* de M. O. Delepierre, publié en 1852. Les *Variétés religieuses* offrent un choix de cantiques ou de noëls parmi les-

quels on en remarque de vraiment ravissants ; nous donnerons ici un court échantillon de ces pièces, où le langage provençal n'est point passé à l'alambic, mais où on le voit franc, naturel, tel que nos pères le parlaient, sans cette recherche, ces raffinements, cette afféterie dont on prétend le surcharger :

Gay roussignoou sauvagi
Vous que canta tan ben,
Ana vous en
Ana faire un messagi
En Bethléem
Ei pastres doou villagi.

—

Lou roussignoou sauvagi
Davan que de parti,
Em' apéti
Remplissé soun gavagi
Per non pati
De fam dins lou vouyagi.

Oiseau plein de prudence ! cette naïveté n'est-elle pas réellement délicieuse ?

Lou roussignoou sauvagi
Se pauso en arribeu
Gai et countent,
Sus lou plus haut estagi,
En gazouillen,
Coumenço soun messagi.

Et l'objet de son message déduit, le rossignol ajoute ces réflexions charmantes :

Per iou ai l'avantagi
De li faire ma cour,
D'abord qu'es jour,
Li disi à moun lengagi,
Sias créatour
Doou roussignoou sauvagi.

—

Dessoute moun feuillagi
Sieou toujou plus conten,
Mi manque ren,
Car Dieou qu'es bon et sagi
Pens'autanben
Oou roussignoou sauvagi (55).

Un recueil qui bientôt va augmenter cette jolie collection d'anciennes poésies, sera consacré aux chants et chansons populaires de la Provence. On peut présumer que ces chants populaires n'auront rien de commun avec le livre imprimé avec un si grand luxe de typographie et de gravures par M. Champfleury. Le chef de l'école réaliste s'est peu mis en frais pour composer son recueil, si le lot des autres provinces ressemble à celui de la Provence dans ce choix de *Chansons populaires de France*, franchement on peut présumer que c'est sans se donner la peine de franchir les barrières parisiennes, que l'on a colligé les niaiseries stupides que le burin a décorées. Trois pièces forment l'attribution de la Provence, et l'on a dû nous trouver bien pau-

vres! — *Sur la montagne, ma mère. Sirvente contre Guy.* Un singulier *Sirvente* qui commence par ces deux vers :

Qui donc m'achètera
Ces peaux de chat, de bique, de lièvre, etc.

Nous supposons que ces deux vers ne donnent pas envie d'en connaître davantage? Puis, M. Champfleuri a cité une autre pièce à laquelle cette fois il a cru avoir laissé une orthographe locale :

Bonhomme qué sabéz tou tzouga,
Bonhomme qué sabéz tou tzouga,
Sabé tzouga de la bioulana,
Et tzoun, tzoun, tzoun,
De la bioulouna.

Si le réalisme de M. Champfleuri a toujours une pareille réalité, nous comprenons parfaitement que beaucoup de gens en éprouvent des nausées.

Le volume qui va être publié des chants et chansons de la Provence, aura un tout autre intérêt que ce qu'a retiré de je ne sais où, l'écumoire réaliste. On peut en juger par un seul exemple. Nous devons à l'obligeance de M. Damase Arbaud une communication des plus intéressantes ; c'est une très-ancienne version du chant de *Magali* qui figure dans *Miréio* avec quelques légers changements

dans le rhythme et les paroles. On a cité ce chant de *Magali* comme l'un des plus beaux morceaux du poëme, et l'on avait raison, mais lorsqu'on aura sous les yeux la veille chanson provençale, on verra qu'il restait peu de chose à faire à M. Mistral pour polir ce diamant avant de l'enchasser dans son œuvre.

Margarido ma mio,
Mei prémieres amours,
Te toucarai d'aubados
D'aubados de tambour ;
— M'embarrasse d'aubados
De qu lei fa toucar,
S'aco duro plus gaire
Ieou m'anarai negar.

—

— S'aco duro plus gaire
Que te vagues negar,
Ieou me farai pescaire
Et t'anarai pescar ;
— Se tu te fas pescaire
Per m'agué en pescant,
Ieou me farai mounjeto
D'aquéou picho couvent.

—

— Se tu te fas mounjeto
D'aquéou pichot couvent,
Ieou me farai lou préire
T'aurai en counfessant ;

— Se tu te fas lou prêire, etc.

. . . . . .

—

— Si tu te fas la mouerto,
Et quand t'entarraran,
Ieou me farai la terro
De qu te curbiran ;
— Si tu te fas la terro
De qu me curbiran....
T'antvoou doucque tu m'aguès
Coume un autre galant (56).

Nous ne donnons de cette jolie chanson que le début et la fin, qui est dans un ton si gaiement provençal, parce que nous voulons laisser à la publication de MM. Damase Arbaud et Makaire tout son intérêt et sa primeur ; le peu que nous avons donné étant du reste suffisant pour faire apprécier l'intérêt du livre qui est annoncé, et dont cette chanson de *Magali* ou plutôt de *Margaridо* ne sera pas la seule perle retrouvée et mise sous les yeux de ceux qui aiment notre idiome.

A propos de ces réimpressions, nous avons à féliciter l'éditeur qui n'a point suivi cette orthographe bizarre, ces innovations, ces accents voltigeant sur tous les mots, inventions des félibres qui contribuent à rendre leurs œuvres obscures. Depuis Belaud de la Belaudière, Saboly, Gros, Bellot, etc.

jusqu'aux novateurs contemporains, le provençal s'écrivait tel qu'on le prononce : *Diéou* au lieu de *Diéu*, *bateou* au lieu de *batéu*, etc. On a voulu faire peau neuve en tout.

— Qu'on recherche les reliques des vieux temps, qu'on les conserve comme dans un casier on range soigneusement des médailles de bronze qui ont leur prix, à côté des médailles d'or ; que nous ayons, nous Provençaux, un vrai plaisir à revoir ce qui charma nos pères, rien de plus naturel. Mais en dehors d'un intérêt de tradition, de travaux d'histoire ou de philologie, quelque talent que l'on mette à galvaniser des idiomes paralysés, absorbés par une centralisation exagérée, passée depuis longtemps à l'état de fait accompli irrévocable ; quelque habileté que l'on emploie à des traductions qui font clocher le français à chaque pas, cette galvanisation ne saurait avoir de plus sûr résultat que celui de faire multiplier un jour parmi nous les éditions d'un livre fort utile : le *Manuel du Provençal*, ou les provençalismes corrigés (57).

Mlle REINE GARDE.

PATROUN SÉOUCLET. — VIEILS CAMINS.

Il est dans le Midi un aimable poète, dont les chants en français se sont depuis longtemps attiré de justes sympathies et des éloges mérités. Puisque dans un recueil nouvellement publié, nous retrouvons ce même poète ayant tenté de plier ses inspirations aux exigences d'un autre idiome, nous croyons qu'une comparaison peut être utile entre les deux enveloppes dont la pensée de cet auteur s'est ainsi successivement revêtue; on pourra voir par là si cette pensée a vraiment gagné au change.

A cet effet, nous commencerons par détacher quelques strophes du recueil de Mlle Reine Garde, la couturière - poète. Ces fragments suffiront pour faire juger de l'élévation de cette muse si correcte dans le choix des expressions :

A MES HIRONDELLES.

L'hiver au doux printemps vient de céder la place,
Mars de sa tiède haleine a réchauffé l'espace,
La prairie étale ses fleurs :
Revenez donc mes hirondelles,
Ne me soyez point infidèles,
Revenez, le bruit de vos ailes
A l'instant suspendra mes pleurs.

. . . . . .

Dirigez votre essor vers la belle Provence ;
Plus longtemps je ne puis supporter votre absence ;
Hâtez, hâtez votre retour.
Sans prétendre au nom de poète,
Des fenêtres de ma chambrette
Je salûrai ce jour de fête
Par des couplets remplis d'amour.

—

Arrivez à bon port, charmantes voyageuses !
Que l'arme du chasseur sur vos plumes soyeuses
N'ose lancer le plomb fatal !

. . . . . .

Laissant au rossignol les ombres du bocage,
Dans mes vases garnis de fleurs et de feuillage
Gazouillez du matin au soir.
Je veux que chacune en dispose,
Et pour mieux becqueter la rose,
La giroflée à peine éclose,
Perchez-vous sur mon arrosoir.

N'y a-t-il pas le sujet d'une charmante miniature dans cette dernière stance? Maintenant, quelle sensibilité dans cette autre pièce :

LE SOMMEIL DE L'ENFANT.

Repose, heureux enfant, repose ! l'innocence
Te prépare toujours un paisible sommeil ;
Du baiser maternel, non, la douce influence
Ne saurait hâter ton réveil !

. . . . . .

Dévouement maternel, admirables tendresses,
Touchant tableau d'un fils par sa mère allaité !
Mais je ne goûtai pas ces premières caresses,
Moi, pauvre enfant de charité !

Cette réflexion déchirante part, on le voit bien, d'un cœur qui souffre ; c'est une douleur qui se révèle sans emphase et sans déclamations. Un peu plus loin, cette douleur que le poète ressent si vivement, ces élans d'une âme froissée sont rendus avec une grande noblesse dans les vers adressés à Hégésippe Moreau, lorsque parlant d'un père inconnu à cette autre victime de l'infortune, Mlle. Reine Garde s'écrie :

Mon père!—Ah! cher Moreau, pour lui donner ce nom
Il nous faut à tous deux cette charité sainte
Qui sur le Golgotha, n'exhalait point de plainte
Et n'implorait que le pardon !

— Il y a dans ce volume une fort jolie pièce intitulée *A mon chardonneret,* qui pourrait se prêter à une étude curieuse par la comparaison que l'on établirait entre les vers de Mlle Reine Garde et une longue complainte en *roman* , sur un sujet à peu près analogue. La pauvre couturière déplore la mort d'un oiseau qu'elle aimait et dont la voix avait su un peu égayer sa solitude ; le félibre auteur de la complainte fait entendre des sanglots factices sur le trépas d'un *aucèu-phénis,* soit plus vulgairement la tourterelle de son ami M. Adolphe Dumas.

Si c'est la simplicité, la grâce naïve que l'on recherche dans la manière de s'exprimer en *roman,* cette comparaison démontrerait de quel côté ces qualités peuvent se trouver, quand un sujet presque identique est traité en français et dans la langue des félibres.

Mlle Reine Garde, qui pleurait avec sincérité , n'éprouva aucun envie de rappeler à ce sujet Catulle, Lesbie, ni le *reire* Anacréon, ni aucun autre possesseur de volatiles précieux. On ne la voit point tentée de *maudire la Provence,* de renouveler les imprécations de Camille contre Rome, à propos de la mort d'un *poulit bestiari.*

E dison, pàure ! qu'abourisses
Dempièi sa mort noste endré càud ;
'Mé nòsti chato te languisses ,
Nòsti blad rous te fan plus gàu :

—

Ah ! qu'uno tristo souvenènço
Noun entarine toun esprit,
E noun *maudiguès la Prouvenço*
Per toun aucèu que ia péri !

—

. . . . . .

Li pastrihoun et li segaire
N'en an parla *long di camin ;*
Nòsti chatouno an dit : Pécaire !
E l'an ploura tout un matin.

—

E li pichot qu'is escoududo
Souto li barri van jouga;
Tant beluguet par abitudo,
An fa lou round, estoumaga.

. . . . . .

Qui donc après ceci se sentirait ému en faveur de ce bon monsieur qui ne fait que pleurer : *lou bon moussu fai que ploura ?* N'aurait-on pas plutôt une forte envie de rire devant cet étalage de deuil public et général dont on nous donne le tableau ; les jeunes filles éperdues, les faucheurs de foin, les bergers qui se lamentent de concert, les enfants cessant leurs jeux et se rangeant en rond pour larmoyer à qui mieux mieux, le tout parce qu'un oiseau appartenant à M. Dumas est descendu dans le gosier d'un dogue.

Nous n'attacherions aucune importanee, cela va sans dire, aux larmes mesurées par M. Mistral sur cette *tourterello perletado*, si nous ne voyions là une occasion de démontrer que le *roman* ne préserve nullement de l'emphase celui qui l'emploie. Ecoutez à présent la tristesse de Mlle Reine Garde :

A MON CHARDONNERET.

Toi dont mon seul regard faisait frissonner l'aile,
Qui m'égayais par ton babil,
Hélas! te voilà sourd à ma voix qui t'appelle,
Cher oiseau, la saison cruelle
De ta vie a tranché le fil.

. . . . . .

Moi, je fus avec toi bien vite accoutumée;
Nos jeux étaient mon seul loisir,
Lorsque tu me voyais dans ma chambre enfermée,
Tu chantais, à ta voix aimée,
Mon ennui devenait plaisir,

. . . . . .

L'amour de l'un pour l'autre, il était sans mesure!
Oh! qu'ensemble nous étions bien!
Le peu qu'il nous fallait pour notre nourriture,
Je le gagnais à la couture,
Et nous n'avions faute de rien.

—

Je variais tes grains ; puis, en forme de gerbe,
Quand venaient les beaux jours d'été,
Tu me voyais suspendre à ta cage superbe
Un cœur de laitue, un brin d'herbe,
Pour toi du champ même apporté.

—

Lorsque je respirais la fraîcheur de la brise,
A l'heure où finit mon labeur,
Que j'aimais à te voir d'un air de mignardise,
Becqueter une friandise
Que je t'offrais de si grand cœur!

. . . . . .

Oh ! non, je ne suis pas insensible à ta perte ;
Le temps n'a pu m'en consoler !
Quand je jette un regard sur ta cage entr'ouverte,
Qui depuis ta mort est déserte,
Mes pleurs ne cessent de couler !

Il y a dans l'expression de ce chagrin une si grande vérité, qu'il serait difficile de ne point partager l'émotion de la couturière-poète

De ces trésors de sentiments, on en rencontre encore avec bonheur dans la nouvelle publication de Mlle Reine garde, et ce livre débute par une ode touchante sur la *Sympathie,* adressée par elle à ces bienfaiteurs qu'heureusement l'ouvrière modeste a rencontré sur ses pas :

C'est à toi seule, ô Sympathie !
Que je dois le peu de bonheur
Qui vient de luire sur ma vie
Et fait tant de bien à mon cœur !

—

A la pauvre fille inconnue
Si tu n'avais tendu les bras,
Que serait-elle devenue
Sans appui, sans guide ici-bas ?

—

Tu m'apparus pleine de charmes,
Mère de la sainte amitié,
Tu m'apparus ! et mes alarmes
Cessèrent devant ta pitié.

. . . . . .

Quand on a lu les œuvres en français de Mlle Reine Garde, on comprend facilement qu'elle ait eu l'honneur d'être applaudie et encouragée par M. de Lamartine, par Béranger et par bien d'autres sommités. Eh bien ! plus on a admiré ce talent naïf et gracieux qui s'était façonné lui-même et qui avait eu tant d'obstacles à surmonter, plus on a été attendri par les strophes pleines de goût avec lesquelles Mlle Reine Garde nous initie à ses douleurs; moins on peut se rendre compte que cette muse méridionale, qui avait si bien réussi à traduire en français les sentiments délicats dont son âme est remplie, ait abaissé plus tard le diapason des cordes de sa lyre.

Après les pièces remarquables qu'on voit dans les *Poésies nouvelles* de Mlle Reine Garde, on a lieu d'être étonné de trouver ensuite, dans quelques pièces de vers patois, une foule de choses qui sont, en vérité, d'un goût aventuré.

Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire l'un de ces passages, afin de constater par cet exemple comme quoi un poète ayant donné et donnant encore tant de preuves de délicatesse dans ses œuvres en français, peut se laisser aller par une pente glissante à travers le *roman*, à des idées faites pour répugner dans toutes les langues polies. Or, en reproduisant ces passages, nous ferons observer de plus, que l'auteur en plaçant en regard de ses œuvres patoises une traduction aussi élégante que peu littérale, s'est bien gardé de rendre ceux-ci. Nous agirons et pour cause de même :

Tout s'en douno alors fin qu'ou naz ;
Uno bando de coou lou gai lectour s'arresto,
Per escoundre *la morvo,* aquello malhounesto,
Que souarte fouero soun houstaou,
Per faire li bano aou coutaou.

. . . . . .

De l'Allemand, pécaire ! aquesto qu'a lou fieou,
Caligno lis escus, et per si truffar d'cou
N'a pas la linguo bretto :
Doou rire lou ventre vous petto
Quand s'announço en francès per li parlar plus dous,
Cade mot que li dis li lou pouarge à rebous.

En ne parlant que des œuvres en français de Mlle Reine Garde, nous n'eussions eu à lui offrir qu'un tribut d'éloges en joignant notre appréciation à ces hauts témoignages d'estime qu'elle a recueillis. En mentionnant les quelques pièces patoises qu'elle a publiées, nous devons ajouter que ce n'est point sa muse que nous accusons, mais seulement le terrain périlleux où cette muse a été conduite.

C'est sur ce terrain que les fanfares éclatantes des félibres sonnent un appel pour tous les talents poétiques du Midi, pour tous ceux qui selon eux, ont *l'alen patrioto* (le souffle patriotique) ! — Afin d'être reconnu provençal, bientôt il faudra, ou admirer ce qu'on ne comprend pas, ou soi-même avoir trempé sa plume dans cette fusion incandescente qui s'élabore dans les forges des félibres, avec tous les dialectes que le temps a produits des bords de la Garonne aux rives du Var, de la verte Limagne aux plages phocéennes. Il va sans dire que comme alliage il entre là dedans des mots innombrables qui ont l'éclat de la nouveauté. C'est ainsi qu'a été fabriquée cette marqueterie étrange de tant de vocables étonnés de se trouver juxtaposés ensemble et qu'on peut observer dans *Mirèio*. Au moyen de cette langue, certains félibres ont pu se faire considérer comme chefs d'école, ce qui eut été plus difficile si l'on eût écrit

en français, ou bien en simple provençal comme l'avaient fait tous les devanciers de ces mêmes félibres.

Dans leurs appels, leurs préfaces et leurs notes, ces réformateurs semblent vouloir poser quelques règles ; mais en lisant leurs œuvres, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'au point de vue grammatical, ces poètes eux-mêmes n'observent aucune règle. Vives, parfois même fougueuses, improvisant un idiome avec des mots pris çà et là, ces imaginations méridionales se sentiraient-elles trop à l'étroit dans les liens de la langue française ? Plus d'un de nos contemporains a prouvé cependant que les inspirations poétiques du Midi n'avaient rien à redouter de ces liens. M. Joseph Autran eut-il mieux chanté la Méditerranée et ses rives en patois qu'il ne l'a fait en francais ? Et M. Jean Reboul, et M. Jules Canonges, leurs recueils ne sont-ils pas répandus dans toute la France ? — La fusion de langags variés ne se fait que très-peu observer dans les œuvres de M. Roumanille ; les *Oubretto* peuvent être en effet considérées comme une transition de la poésie de Gros et d'Hyacinthe Morel aux productions du *félibrige*. Ces œuvres charmantes, couronnées par le succès, ont servi de pont pour arriver à d'autres succès qui ont transformé ceux qui les ont obtenus en maîtres et novateurs.

Ceux-ci paraissent prétendre à une vraie domi-

nation, et pour justifier leur prétention ils ont été se rattacher directement aux Troubadours à qui les circonstances, leur vie errante, un langage dont les formes n'étaient nulle part arrêtées, permettaient de prendre dans tous les idiomes à eux connus les mots qui se trouvaient à leurs convenances.

Il n'y a cependant point unanimité en Provence pour accepter les nouvelles lois dont le code est encore à créer, car nous ne connaissons point de grammaire provençale sérieuse ; plus d'un Provençal entêté s'obstine à rimer avec le patois tel qu'on le parle de nos jours, et nous avons pu lire ainsi quelques jolis poëmes récemment publiés.

Parmi ceux-ci nous distinguerons *Leis nervis en partido de casso*, par M. E. Robert, tailleur de pierres à Istres, et *Patroun Seouclet*, par M. E. Bougrain, de Barjols, dans le Var.

Dans ce récit poétique du voyage de *Patroun Seouclet* à Paris, la verve provençale a ses franches coudées : l'entrain, la même rondeur que l'on peut remarquer dans *Chichois* ou dans *Lou Galégeaire*, on les retrouve dans *Patroun Seouclet*, dont le style n'a aucune prétention à un troubadourisme sentimental.

L'auteur a senti que ce style ne serait pas précisément du goût des amateurs de nouveautés, car il a hésité avant de publier ce joli opuscule ; il ne s'est décidé que sur les encouragements de

M. Méry, *lou poèto*, à qui, en lui dédiant son œuvre, il dit dans sa préface :

M'arrisqui,... *mai s'attrobi un lectour de Mistraou*,
Que dedins soun charpin mande l'ooutour eis broudos,
Tu per toun pichoun mot, deis peiros de seis froundos
Pourriès aver l'espous, moun savent counseillé ;
Iou m'en fichi, seriou en bouano coumpagnié (58).

Patroun Seouclet, pas plus que *Chichois*, ne se peut analyser ; il faudrait le tout reproduire, car le principal mérite de ce poëme consiste dans les saillies du dialogue et dans des traits caractérisques difficiles à détacher de l'ensemble du récit. — Voici le jugement que nous avons lu sur l'auteur de *Patroun Seouclet*, et qui représente notre pensée : « Dans ses vers colorés, expressifs, pleins d'en- « jouement et de malice, il a pleinement réussi à « nous prouver que le vieux rire gaulois jaillit en- « core aujourd'hui des lèvres de la muse proven- « çale (59). »

Il y a également de très-jolis morceaux dans les *Vieils camins* (les vieux chemins), par M. Casimir Dauphin ; seulement en visant à une plus grande élevation de style que l'auteur de *Patroun Seouclet*, l'auteur rencontre ces inévitables pierres d'achoppement que l'écrivain trouve trop souvent sous ses pas lorsqu'il veut monter un peu plus haut sur la colline poétique.

M. Casimir Dauphin regrette les vieux chemins frayés par nos pères, et qui sont aujourd'hui délaissés pour ces voies où la vapeur nous emporte si vite vers le *progrès !* Ses regrets sont exprimés souvent en vers charmants et vraiment parfumés des senteurs du terroir de Provence :

Leissa me lou trapiar aquéou vieil soou de draio,
Aquéou vieil gazoun prin et vert,
O ! leissa-mi respirar l'air
Mounté l'or doou souleou, eme lou parfum raio !
. . . . . .
La campagno m'ubrié la verduro m'affoulo,
En mai, quand créboun li bourgeouns,
Et que de touto la piboulo
Lou fuillage argenta tremoulo
Coume un millien de parpaillouns.

Tout cela est joli sans doute, mais ensuite quelle chute !

Oou mès de jun, quand l'herbo es fouarto et bello,
Se dins li pras m'en vaou,
La sentour deis fen m'ensourcello,
Et li mourdriou coume un cavaou (60).

Or, ce vers nous a rappelé l'aménité d'un félibre de l'*Armana* contre un journaliste avignonais qui s'était permis, à ce qu'il paraît, de n'être pas brûlé d'enthousiasme à l'endroit du précieux recueil :

Journalisto de Trincataio
Cresès, en regnignant, faire acampa li gènt?
Quand sabès mordre que la paio,
En que sert de moustra li dènt?
. . . . . (61).

Le *roman,* dans sa défense, lance des traits d'une finesse vraiment remarquable ; l'atticisme qu'il emploie est évidemment un excellent modèle à suivre !

—Revenant à M. Dauphin , il est fâcheux qu'à côté de passages très-poétiques , sa muse éprouve par moments certaines distractions :

Foou estré un fénat, un couquin !
Per pas eimar vagouns et grando routo ;
Mai aquéou dount lou couar que lou nouvéou derrouto,
Regretto pas un vieil camin
Es un crétin (62).

Est-ce là de la poésie ? —Franchement lorsqu'on voit s'égarer des muses provençales dans des sentiers vieux ou nouveaux , peut-on s'empêcher de penser qu'il serait préférable pourtant que les Provençaux qui sentent bouillonner en eux une sève poétique, laissassent leurs inspirations suivre les chemins qu'ont pris , pour aller au succès , Mlle Reine Garde , MM. Jean Reboul , Joseph Autran , Méry, Jules Canonge, Maquan, Eugène de Combaud dont les idylles ont plus d'une fois été couronnées à Toulouse, etc.

Nous voulions consacrer à ces poètes méridionaux une étude particulière, mais à quoi bon citer des livres qui sont dans les mains de tous les amis des lettres ? Ces livres d'ailleurs ont été appréciés depuis longtemps ; nos louanges ne sauraient rien ajouter au succès consacré déjà par des années et des réimpressions nombreuses. — Félibres ! à côté des sentiers que vous tracez, à côté de ces chemins nouveaux où les machines du progrès se livrent parfois à de bruyantes et fâcheuses explosions, il y a encore les vieilles grandes routes françaises ; c'est là qu'on rencontre à chaque pas d'excellentes traditions : ces routes là sont les plus sûres.

ESPAGNE ET PROVENCE,

Par M. E. BARET.

Dans le cours du travail dont nous nous sommes occupé sur les Troubadours, nous avons eu à étudier un ouvrage intitulé : *Espagne et Provence*, par M. E. Baret. Ce livre fut conçu pour établir d'abord l'influence de la poésie romane sur la littérature espagnole (63), et ensuite l'influence de celle-ci sur la littérature française : cette dernière partie de ce livre nous paraît beaucoup plus contestable que l'autre (64). La littérature française a toujours eu une vie à elle propre en dehors des influences étrangères ; c'est elle bien plutôt qui a donné le plus souvent le signal des grands mouvements littéraires sérieux. Quand elle emprunte à l'étranger quelques éléments, l'esprit et le génie français se reconnaissent toujours à des traces indélébiles qui dominent l'influence étrangère et la réduisent à bien peu ; *l'imitation* chez nous devient le plus souvent une création véritable. C'est à une étude plus profonde de l'antiquité par les écrivains des seizième et dix-septième siècles, jointe à l'esprit national, que la littérature française doit cette perfection reconnue partout, et jalousée autant qu'admirée.

M. E. Baret, ancien élève de l'école normale, professeur de *littérature étrangère* à la Faculté de Clermont, a eu tort selon nous de paraître placer des ouvrages espagnols au dessus de plusieurs chefs-d'œuvre dont la France a le droit d'être fière.

Dire que dans le *Cid*, Corneille a imité une pièce de Guilhem de Castro, n'est point une nouveauté ; c'est pourtant ce que fait M. Baret en citant quelques menus fragments du *Cid* espagnol, qu'il met à l'égal et souvent au-dessus des magnifiques vers de notre grand Corneille. Nous ne connaissons point l'espagnol assez pour être à même de contredire M. Baret dans ses admirations, seulement si ses traductions de Guilhem de Castro sont aussi exactes que celles qu'il donne de quelques Troubadours, il est difficile aux lecteurs qui se trouvent dans le même cas que nous, d'être à même de juger du mérite du texte espagnol. Voici un exemple de la façon dont sont rendus quelques vers de Bernard de Ventadour :

Ai Dieus! ara fosson trian
Li fals drut e'l fin amador
Que'l lauzengier o'l trichador,
Portesson corn el fron denan.

Traduction de M. Baret : « Ah Dieu ! que ne peut-« on trier l'ami loyal du faux amant ! Trompeurs

« et médisants *devraient porter un signe au « front!* » Ne faudrait-il pas pour être littéral : « Plut à Dieu que maintenant fussent triés les « faux amants et les sincères amoureux, que les « flatteurs et les trompeurs portassent cornes de- « vant le front. »

— Est-ce sur quelques tirades, sur quelques vers élégamment traduits que l'on peut établir une comparaison et un parallèle entre la pièce de Corneille et celle de Guilhem de Castro? Corneille a pris, la chose est certaine, l'idée première de son *Cid* en Espagne; mais après avoir lu dans la Collection des chefs-d'œuvre dramatiques étrangers, publiée par Ladvocat en 1823 (tome XXIV), *la jeunesse du Cid* en trois journées, nous n'hésitons point à penser que Corneille est tellement au-dessus de Guilhem de Castro qu'on pourrait affirmer qu'il lui doit très-peu de choses. Lord Holland, cité par M. Baret à propos d'une critique, avait émis une opinion sévère à l'endroit du *Cid* espagnol; selon lui, dans cet ouvrage, peu de passages s'élèvent au-dessus du médiocre, et il abonde en événements invraisemblables et mal liés entre eux. Pourquoi M. Baret laisse-t-il de côté des morceaux comme celui que nous avons pu lire dans la traduction de La Beaumelle, ils pourraient contribuer à édifier d'autant plus ses lecteurs que ce n'est point ceux-là que Corneille a empruntés :

LE COMTE.

« Faible enfant, avec ta présomption de géant, « je t'avertis que je t'écraserai si je te trouve sur « mes pas. Crois-moi, va-t'en en paix ; si tu ne « veux que comme en certaine occasion je donnai « un soufflet à ton père, *je te donne à toi cent « coups de pied.* »

RODRIGUE.

C'est aussi trop d'insolence !

—Un peu trop en vérité, on n'a pas de peine à comprendre que Rodrigue là-dessus mette l'épée à la main. M. Baret ne parle point des grotesques propos tenus par un berger ; il ne mentionne pas l'intervention singulière d'un lépreux qui se trouve être St. Lazare et qui s'envole de la scène emporté par un nuage; les défauts sont déguisés, on extrait quelques tirades sublimes ou lyriques que l'on met en saillie, et l'on oublie de constater que si la littérature française a admis un instant les échasses des matamores espagnols, le bon goût les repoussa bien vite.

—Un diamant est trouvé par quelqu'un, ce diamant brille d'un vif éclat après avoir passé par les mains d'un ouvrier qui le taille en facettes ; n'est-ce point ce dernier qui donne à cette trouvaille sa plus grande valeur ? Pour polir ce diamant n'a-t-il pas fallu que l'ouvrier fût déjà habile dans son art?

Si le goût littéraire français, si une culture préexistante n'eût soutenu Corneille, il lui eut été difficile sans doute de ne point tomber dans les fautes reprochées à Guilhem. Plusieurs parties du *Cid* français appartiennent du reste en propre à Corneille, notamment la scène première de l'acte V^e^. Voici finalement comment s'exprime M. La Beaumelle : « Corneille a tellement modifié le plan et les détails « de la pièce, il les a tellement perfectionnés pres- « que partout, qu'elle lui appartient.... — Quant « aux vers considérés isolément, Corneille en a « traduit 200 en 160 vers français. » Ce que ne dit pas M. Baret, c'est que le *Cid*, après avoir fait élection de domicile en France où son armure avait été mise à neuf, dorée et augmentée de pièces magnifiquement ciselées, retourna en Espagne. Le *Cid* de Corneille fut, selon M. La Beaumelle, imité à son tour, traduit parfois presque à la lettre par J.-B. Diamante (65).

M. Baret voit partout dans notre littérature des preuves d'imitation espagnole ; toutes ses admirations semblent réservées aux produits de celle-ci, et pour les justifier il a soin de déclarer « qu'*il* « *faut savoir dépouiller le caractère et les pré-* « *jugés nationaux, cesser un moment d'être* « *Français pour se faire citoyen de l'Europe et* « *du monde.* » Molière ; Voiture pour *un* rondeau; Lafontaine pour *une* fable *(le Paysan du Da-*

nube), sont tributaires des successeurs des Troubadours ; puis en outre de ces écrivains du grand siècle, Beaumarchais même dans le *Barbier de Séville*, s'est inspiré *du mouvement, de la verve, du brio* des comédies de Lope de Vega. Il vous semblait difficile d'imaginer qu'un Français, homme d'esprit, ait été jamais forcé de faire des emprunts aux gaietés triviales qui dérident parfois les gravités espagnoles ; mais ce n'est pas tout, même au dix-neuvième siècle, notre littérature a dû recourir à l'Espagne pour y trouver les matériaux d'une œuvre importante ! *L'Esméralda,* la Bohémienne, de M. V. Hugo, aurait été copiée de la *Jitanella* de Cervantes. La traduction de cette nouvelle très-courte, mais très-ennuyeuse, ayant été publiée dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, de M. Hachette, nous n'insisterons pas sur le parallèle bizarre établi par M. Baret entre *Preciosa* et *Esméralda*, qui donne l'infériorité complette à cette dernière, chacun peut être à même de juger jusque où le paradoxe et l'engouement peuvent conduire un érudit.

Est-ce donc au détriment des gloires de la France que des chaires de littérature étrangère se dressent dans notre pays ? Ne peut-on nous donner les enseignements utiles qui peuvent incontestablement arriver du dehors qu'avec la condition de rabaisser nos plus grands écrivains ?

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le livre de M. Baret, mais nous ne le quitterons point sans nous arrêter à une rodomontade espagnole dont nous avons été frappé. L'introduction du livre consiste en un discours prononcé à l'ouverture du cours de littérature étrangère à la faculté de Clermont. L'orateur, sans doute pour flatter sa patrie d'abord, puis l'auditoire auquel il s'adressait, établit que la littérature dont il parle fut commune à toute la France du Midi, de la Loire aux Pyrennées et des Alpes à l'Océan. « Elle n'est pas plus particulière à la Provence qu'au Limousin, au Quercy, « au Languedoc, à l'Aquitaine. Il y a plus, et il « importe de *l'établir dès maintenant,* si l'hospitalité des Bérangers fournit aux Troubadours la « cour la plus brillante, les encouragements les « plus puissants, la *Provence néanmoins ne produisit ni le plus grand nombre des Troubadours, ni les meilleurs.* »

Qu'entend-on par meilleurs ? Serait-ce les plus fougueux comme Bertrand de Born, lançant ses *Sirventes* comme des brandons enflammés entre un fils et son père, puis tournant sa fureur contre le roi d'Aragon (66) ? A qui revient donc le mérite de cette prééminence que l'on proclame, à Pierre Vidal poussant l'amour jusqu'à l'extravagance et la folie (67); à Deudes de Prades, type d'immoralité, dont ses chants gardent la trace (68); à Cercamons et Marca-

brus, ces ardents soutiens du parti albigeois ; à Austor d'Orlac ; à Figueira poussant jusqu'à la rage sa haine contre Rome (69); à Guilhem de Berguedan, cet assassin de Foulques de Tendona, dont les *Sirventes* regorgeaient d'obscénités et qui imaginait un paradis dans le goût de celui de Mahomet où les jongleurs et les belles dames devaient accueillir son ami Mataplana ?

Cette palme, octroyée par des mains gasconnes, revient-elle à Pierre Cardinal ; parmi quelques pièces remarquables, on en voit chez ce Troubadour où la haine a dicté de singulières choses :

Tal n'i a, mas no dirai qui
Que foron *porc* en Gavauda,
Et en Vianes foron *ca*,
Et en Velaic foron *mausti*
Segon l'afaitamen cani
Mas quar non an coa rema.

—Quant à cette assertion que la Provence aurait fourni un contingent plus mince à la pléiade des Troubadours, nous avons de la peine à comprendre comment M. Baret a émis cette idée, car il a pris soin de la contredire lui-même quelques pages plus loin. Un tableau en effet est dressé dans son livre des principales *écoles* de Troubadours, et d'après ce tableau et cette classification, l'école d'Aquitaine subdivisée en écoles limousine, de Gascogne et de

Saintonge, compte trente-deux Troubadours, parmi lesquels on a placé Richard-Cœur-de-Lion ! — L'école d'Auvergne, vingt. — L'école de Rodez, six. — L'école de Languedoc, subdivisée en écoles de Toulouse, de Narbonne et de Béziers, quinze. — Finalement l'école de Provence, subdivisée en Provence proprement dite, de Vienne et de Montferrat, trente-huit. — Legrand d'Aussy avait été plus loin, il n'accordait à la Provence que vingt-six Troubabours.

Nous ne saisissons point l'opportunité de la division en écoles de ces Troubadours poètes essentiellement errants, allant dès leur jeunesse à droite ou à gauche, suivant leur fantaisie ou suivant qu'une cour plus brillante les attirait. On ne peut guère constater en eux de différence essentielle soit pour le langage, soit pour les enseignements. Quant aux motifs de leurs chants, nous les trouvons partout les mêmes, en Aquitaine comme en Languedoc, comme en Limousin, etc. Toujours des chants d'amour, toujours des *Sirventes* répétant avec monotonie ce qu'ont dit les chants d'amour et les Sirventes précédents, le tout avec des variations très-peu marquées, à peine çà et là quelques chants religieux qu'on est étonné d'y trouver quand on a lu le reste ! On ne sort guère de ces deux genres, on trouve très-peu de ces lais, ballades, contes, fables et fabliaux qui abondent chez les Trouvères

français et un peu plus tard dans les œuvres de Marie de France et de Charles d'Orléans. Les *Troubaïres* tracèrent un chemin à la poésie en France, la chose paraît évidente, mais les *Trouvères* surent sortir de l'ornière qu'avait creusée le char poétique des chantres du Midi ; ils trouvèrent à leur tour. La littérature telle qu'ils l'avaient conçue eut une vitalité plus grande ; elle se perpétua durant plusieurs siècles, car la chaîne nous semble se continuer depuis les Trouvères jusqu'à Villon ; de Villon jusqu'à Clément Marot ; depuis le premier fabliau jusqu'au *Pantagruel* du curé de Meudon (70).

On voit ensuite combien la poésie s'élève lorsque des passions matérielles ou basses ne restent plus seules à inspirer une littérature. On peut en juger par un morceau qui nous a frappé dans le recueil de Legrand d'Aussy et que nous allons transcrire. Rarement les Troubadours semblent être arrivés à pareille hauteur :

Qui est li gentis Bachelers
Qui d'espée fu engendréz,
Et parmi li hiaume alétiéz
Et dedens un escu berciez,
Et de char de lion norris,
Et au grand tonnoire endormis
Et au visaige de dragon,
Jex de liépart, cuer de lion,

Dents de sengler, isniaux (prompt) com tigre ;
Qui d'un estorbeillon s'ennivre,
Et qui fet de son poing maçue,
Qui cheval et chevalier rue
Jusqu'à la terre comme foudre,
Qui voit plus cler parmi la poudre
Que faucons ne fet. . . . . .
Qui torne ce devant derrière
Un tornois por son cors déduire ;
Ne cuide que rien li puist nuire,
Qui tressaut la mer d'Engleterre
Por une aventure conquerre ;
Si fet-il les mons de mon-Geu,
Là sont ses festes et si geu ;
Et s'il vient à une bataille,
Ainsi li vens fet la paille,
Les fet fuir par devant lui.
Ne ne veut jouster à nului
Fors que du pié, fors que l'estrié
S'abat cheval et chevalier ;
Et sovent le crève par force ;
Fer, ne fust, platine, n'escorce
Ne puet contre ses cops durer ;
Et puet tant le hiaume endurer
Qu'à dormir ne à sommeille r
Ne li covient d'autre oreiller,
Ne ne demende autres dragiés
Que pointes d'espées brisiés, etc. (71)

Ce portrait d'un chevalier est bien beau sans doute, l'on pourrait trouver chez nos vieux poètes

français plus d'un morceau aussi remarquable, mais il nous faut revenir à nos Troubadours du Midi, et relativement à cette division de contrées et d'écoles, observer que parlée par chacun d'eux, qu'il soit d'Aquitaine comme Bernard de Ventadour, ou de Provence comme Bertrand d'Alamanon, la langue romane ne subit aucune différence très - sensible. Les Troubadours peut-être ne tenaient-ils aucun compte des dialectes des pays où ils se trouvaient, ni de l'idiome de leur pays natal ; peut-être cette langue romane, telle qu'on la voit dans les œuvres de ces poètes, était un langage seulement compris par la noblesse et ceux qui s'occupaient d'études poétiques. L'anecdote que nous avons citée et où l'on voit un Troubadour débiter un chant d'amour devant le peuple, sans en être compris, semblerait confirmer cette idée. Tout au moins si cela était ainsi ces Troubadours ne commençaient point au préalable par déclarer que leurs chants s'adressaient aux seuls *gen de mas.*

Nous croyons devoir donner une liste beaucoup plus complette que celle que contient le tableau présenté par le livre de M. Baret, des Troubadours d'origine provençale. Nous avons formé cette liste d'après l'*Histoire des Troubadours*, de l'abbé Millot, et la *Chronique* de César de Nostredame : puisque la langue romane est en faveur, autant que possible, aucun de ceux qui l'ont cultivée ne doit être laissé dans l'oubli.

Liste des Troubadours provençaux.

Raoul de Gassin ; il soutint le parti catholique contre les Albigeois et les Vaudois.

Bertrand d'Allamanon.

Rambaud d'Orange, gentilhomme d'Orange, seigneur de Courthezon ; il adressa à Marguerite, fille de Béranger, un ouvrage intitulé : *La Maîtrise d'amour*.

Folquet, de Marseille, il devint évêque de Toulouse ; Le Dante le place dans son *Paradis*, et Pétrarque a fait mention de lui :

Folqueto ch'a Marsiglia il nome ha dato.

Hugues de Lobières ou Lubières, de Tarascon.

Guilhaume Rainols, d'Apt.

Raimbaud de Vaqueiras. Il fit en l'honneur de Béatrix de Montferrat une chanson en plusieurs langues, en provençal commençant par *Eras quan vei verdejar*, en toscan, *Io son quel che ben non ho ;* en français, *Belle douce dame chère :* en gascon, *Dona io mi rend a bos;* en espagnol, *Mas tan temo vuestro pleito ;* et finalement le dernier couplet était mêlé de toutes ces langues. Raimbaud de

Vaqueiras a fait une pièce où respire l'enthousiasme des Croisades, c'est l'un des plus gracieux Troubadours provençaux. L'abbé Millot, parmi plusieurs autres morceaux, cite de lui un couplet charmant dont il donne la traduction que voici :

« Le jour qu'amour fit choix de nous deux, votre « beauté m'inspira la fierté du paon lorsqu'il con- « temple les couleurs de son plumage et que tout « orgueilleux il grimpe au haut des murs ; il la « conserve cette fierté, jusqu'à ce que baissant la « tête, il voie ses pieds. Ainsi les doux semblants « de ma dame m'enflent de vanité et de joie jusqu'à « ce qu'elle me fasse la guerre par un non. »

Ogiers de Saint-Donat.

Albert de Malaspina.

Boniface Calvo.

Pierre de Vernegues, donné par Nostredame comme provençal ; il fit, selon lui, un traité en rime provençale sur la prise de Jérusalem par Saladin.

Cadenet.

Blacas ou Blacasset.

Folquet, de Romans

Boniface de Castellanne.

Granet.

Lanfranc Cigala.

Simon Doria.

Perceval Doria, podestat et gouverneur d'Avignon sous le nom et couronne de Charles d'Anjou. (Nostredame).

Raymond Bérenger V, comte de Provence.

La Comtesse de Provence.

Durand, de Pernes.

Guillaume Magret, de Viennes.

Boniface Calvo, qui épousa une demoiselle de Vintimille.

Richard, de Noves.

Bertrand Carbonnel ou Bertrand de Marseille.

Nostredame cite un Arnaud de Meyrueil, seigneur de Meyrueil, né au château de Meyreuil près d'Aix, mais ne confond-il pas avec Arnaud de Marveil.

Barthelemy Giorgi ou Zorzi.

Guy, de Cavaillon.

Bertrand, d'Avignon.

Tomiers et Palazzis, tous deux de Tarascon.

Guillaume des Baux, prince d'Orange.

Guilhem d'Agout ou Montagnagout, dit l'*heureux*, parce qu'il joignait une grande fortune à une grande vertu. Il fut l'un de ceux qui accompagnèrent Raymond Béranger allant visiter à Turin l'empereur Frédéric. Il avait, d'après Nostredame, pour compagnons, Jauffroi Rudel, Bertrand d'Allamanon, Peyre de Vernègues, Elzias de Barjols, Guilhem de St-Didier, Arnaud Daniel et Guilhem Adhémar.

Raymon de Tor ou de la Tour, de Marseille.

Paulet, de Marseille.

Albert ou Albertet, de Sisteron.

Guilhem Boyer, « de la noble cité de Nice, anciennement nommée *Cap de Proenza*, ainsi que l'a laissé par escript le Monge des îles d'or. »

On ne trouve point, ajoute Nostredame, de poëte provençal qui ait plus doctement chanté les louanges d'amour, et voici une citation qu'il en donne :

Drech é razon es qu'iou kanti d'amour,
Vezent qu'iou ay ja consumat mon agi
A l'y complaire, é servir nuech é jour,
Sens'aver del profiech ny avantagi,
Encar' el si fay cregner,
Doulent, é non s'y fegner,
M'y pougner la courada
De sa flecha daurada,
Embe son arc, qu'à gran pena el pot tendre,
Per se qu'el es un enfan joune é tendre.

Raymon Vidal, de Bézaudun.

Natibors ou Mad. Tiberge, dame de Séranon.

Raymon de Salas, de Marseille.

Arnaud dit de Tintignac, gentilhomme de Provence, d'après l'abbé Millot.

Bertrand du Pujet, « châtelain de Provence, brave chevalier et bon guerrier. »

Durand, de Carpentras.

L'Ecuyer, de l'Isle.

Geoffroi, du Luc.

Dans ses chants longtemps prolongés, il avait coutume de désigner Flandrine de Flassans, son amante, sous le nom de *Blancaflor*, comme Rambaud de Vaqueiras avait fait pour la sienne en employant *Bel-Cavalier*. S'étant brouillé avec sa maîtresse, *lassé des passions d'amour*, du Luc finit par former, vers 1325, une espèce de société littéraire, ou académie provençale, avec Rostang de Cuers, Raymond de Brignoles, Luquet Rodillat de Toulon, Manuel Balb seigneur du Muy, Bertrand ami du prieur de La Celle, Luquet de Lascar, Guilhem de Pingon archidiacre d'Orange, Arturus de Cornes, et plusieurs autres personnages et gentilhommes provençaux qui journellement s'assemblaient, dit Nostredame, et composaient une insigne académie auprès de l'abbaye du Thoronet avec quelques religieux du monastère, hommes doctes et choisis. C'est de ce monastère du Thoronet dont Folquet, de Marseille, avait été abbé, avant d'être évêque de Toulouse.

Ancelme de Moustier, d'Avignon Il écrivit en plusieurs langues, et *notamment en provençal vulgaire* (Nostredame).

Pistoletta, né en Provence. Ce troubadour se maria à Marseille, après avoir adressé ses chants à Sance de Villeneuve.

Sordel ou Sordello.

Raymond, d'Arles.

Richard, de Tarascon.

Reforcat, de Forcalquier.

Siffren.

Pierre de Chateauneuf, de Châteauneuf, près Avignon.

Ce gentilhomme troubadour composait également des vers latins ; c'est de lui qu'on raconte qu'ayant été pris par des voleurs qui, après l'avoir dévalisé, prétendaient l'occire, chanta une chanson à la louange de ceux qui l'avaient pris, et cette chanson charma si bien ces brigands, que lui laissant la vie sauve, ils lui rendirent son cheval, son argent et ses habillements.

Pierre de Saint-Remy, de Saint-Remy, la patrie de Roumanille. Ce troubadour fut amoureux d'Antoinette de Lambesc, dame de Suze.

Raymond Feraud ; il traduisit en rimes provençales la vie d'Andronic, fils du roi de Hongrie, chanta les louanges de Robert et mourut religieux au monastère de Lérins.

Ricard d'Arquier, de Lambesc.

Guilhem de Bargemon, seigneur du lieu de Bargemon.

Guillaume de Silvecanne.

Luco ou Lucas, de Grimaud en Provence.

Rostang Bérenguier, de Marseille.

Guilhem des Amalrics.

Comtesse de Die.

A. de Malespina.

Taraudet de Flassans.

Lascaris de Vintimille.

Le Monge, de Montmajour. — Ce religieux du monastère de Montmajour, dont les ruines magnifiques se dressent encore près d'Arles, quitta ce monastère pour suivre certains seigneurs de Provence ou de Languedoc. Les sirventes ou satires qu'il fit contre tous les Troubadours, ses contemporains et ceux qui l'avaient précédé, le firent nommer *lou flagel dels Troubadours,* le fléau des Troubadours.

Pierre de Ruère.

Faure, de Forcalquier.

Falconnet.

Olivier, d'Arles

Rambaud, d'Hyères.

Ebles, de Signes.

Raymond, d'Avignon.

Pierre de Bonifacis, « Gentilhomme de Provence, issu de la noble et ancienne race des Bonifaces, sieurs de la Molle, » amoureux d'une dame de la maison des Andréa de Montpellier, fit en son honneur plusieurs chansons dont voici un fragment :

Lo my suffis per augmentar mon drech,
Que ma fé sia de tous recognuda,

S'yeu vac quérend cauza à my non deguda
You pregue à Diou qu'yeu sieye é mort e frech.

—

Lo my suffis d'anar lou camin drech,
Non pas cercar la via inconeguda :
Mays que seria donc ma fé dèvenguda,
Non seriou you meichant en tal endrech.

De Parasols fut de Sisteron, d'après César de Nostredame ; il composa cinq *tragédies* qu'il dédia à Clément VII. Ces *tragédies* avaient pour titres : *l'Andriassa*, *la Tharanta*, *la Malhorquina*, *l'Allamanda*, *la Johannada*. Elles avaient pour sujet les mariages et les divers épisodes de la vie de la reine Jeanne. L'abbé Millot, à propos de Bernard de Palasols, chevalier Catalan, également Troubadour, met en doute le récit de César Nostredame, et dit qu'on ne peut l'admettre qu'en supposant un autre troubadour du même nom et beaucoup moins ancien. Cette supposition nous semble d'autant plus propable que Nostredame écrit Parasols et non Palasol ; que l'un aurait vécu vers 1190 et l'autre vers 1367.

Le Monge des isles d'or, de la maison de Cibo. — Non-seulement ce moine fit un recueil des poésies des Troubadours, mais lui-même avant d'entrer au monastère de Lérins, avait écrit des traités d'amour, dédiés à la comtesse d'Avelin, Elix des Baux.

Telle est la liste que nous avons cru pouvoir établir, et qui bien qu'imparfaite encore et incomplète, est plus considérable que celle que l'on trouve dans l'ouvrage de M. Baret et chez plusieurs autres auteurs. La Provence, on le voit, n'a rien à envier aux contrées où l'on rimait en langue romaine.

Maintenant, parmi les Troubadours nés en d'autres provinces, combien ont séjourné assez longtemps dans notre pays pour pouvoir être considérés comme y ayant gagné droit de cité, combien en y séjournant y ont été inspirés soit par les charmes des cours de Provence, soit par les attraits des beautés provençales ? Tandis que l'Aquitaine et le Languedoc étaient troublés, ensanglantés par l'hérésie, les Troubadours attirés par la libéralité et la magnificence des souverains de la Provence, ne trouvaient-ils point asile dans cette contrée beaucoup plus paisible, beaucoup moins accessible aux violences de l'hérésie parce que dans cette terre généreuse les semences de foi laissées par S. Trophime avaient mieux fructifié ? N'est-ce pas de cet abri tutélaire que la Provence leur fournissait, que ces hommes pleins d'ardeur et de fiel qui fuyaient leur sol natal, décochaient comme les Parthes des flèches aiguës à tous leurs ennemis ? N'aimaient-ils point de préférence à débiter leurs poétiques plaidoyers devant les Cours d'Amour provençales ? Ces plaidoyers n'étaient-ils pas de véritables concours

où les couronnes étaient décernées par des mains gracieuses ? Ne se livrait-on pas (à ce sujet aucun doute n'est permis) à des études sérieuses dans ces grands monastères de Provence, visités par les Troubadours, et où même avant leur apparition, les lettres avaient dû être cultivées : il suffit de nommer le Thoronet, Lérins et Montmajour. N'est-ce point en Provence qu'un moine, Hermentaire, recueillit, mit en ordre et sauva de l'oubli les œuvres des Troubadours, suivant l'ordre que lui donna Alphonse II, Troubadour lui-même ? N'est-ce pas elle qui leur fournit ces historiens qui leur ont prodigué des éloges magnifiques, Dom Hilaire des Martins, Hugues de Saint-Cesari, Nostredame, Rostang de Brignoles, Papon, etc. ? La langue romane ne devait-elle pas probablement ses plus douces inflexions, ses expressions les plus gracieuses, à ces rives de Provence où la Grèce et Rome, par une possession plus antique, avaient dû laisser plus de traces profondes de leur domination ?

A la liste que nous avons donnée des Troubadours de *l'école* désignée comme provençale par M. Baret, nous ajouterons encore les noms de quelques Troubadours qui par les relations qu'ils eurent en Provence et le séjour prolongé qu'ils y firent, devraient presque être rangés parmi les Provençaux, si l'on tenait à maintenir des divisions entre ce qui raisonnablement et au premier abord ne semble point en comporter.

Nous avons vu Raymond Béranger allant visiter à Turin l'empereur Frédéric, escorté par Geoffroy Rudel, Arnaud Daniel, Elias de Barjols. — Alphonse II maria même ce Troubadour et lui donna des terres dans le diocèse de Barjols d'où Elias tira ce nom de Barjols. — Raymond Jourdan, des vicomtes de St-Antoine en Quercy, vint à la cour de Raymond Béranger, y devint amoureux de Mabille de Riez, et après la mort de Mabille, et selon Nostredame, se serait fait moine au monastère de Montmajour. — Bertrand de Pézenas aurait épousé une demoiselle d'Oraison et aurait résidé longtemps à Avignon. — Hugues de Saint-Cyr aurait été amoureux de Clermonde de Quiqueran, de la ville d'Arles. — On voit Raymond de Miravail luttant contre un Troubadour nommé Bertrand et qui est probablement Bertrand d'Alamanon, devant la Cour d'amour de Signe et de Pierrefeu.—Hugues de Penna, né à Messac en Agénois, d'abord simple jongleur, errant et chantant les chansons des autres, vint en Provence, s'y fixa et se maria à l'Isle, dans le comtat Venaissin. — Guilhem Bouchard, celui-ci adressa ses vers à Tiburge de Laincel. — Gaucelm Faidit, qui choisit pour résidence la cour de Raimond d'Agoult, seigneur de Saulx, et devint l'amant de Jordana de Brun, dame provençale, et c'est à la cour de Raymond d'Agoult que les historiens le font mourir vers 1220. — Giraud de Calan-

son reçut de grands honneurs à la cour de Provence où il séjourna. — Sordel passa en Provence, reçut en don du comte de Provence un château, et fut marié par les soins de ce noble protecteur. — Hugues de Mataplana échangea des tensons avec Blacasset. — Lanfranc Cigala fut l'amoureux de Berlanda, aimable marseillaise de la maison de Cibo de Gênes ; il donnait à sa maîtresse le nom de Belris. Pierre de Ruère, nos lecteurs connaissent son sermon dans l'église du Puy-Sainte-Réparade. — Boniface Calvo ; Nostredame dit, sur le témoignage d'Hugues de Saint-Césaire, qu'Alfonse de Castille envoya ce Troubadour, originaire de Gênes, au comte de Provence qui lui fit épouser une demoiselle de Vintimille. — Aimeri de Belenvei ou Beauvoir résida en Provence ; on en a la preuve par ses poésies où il loue la comtesse de Provence et adresse ses vœux à une dame de Sobiras. — Pierre Vidal ; ce Troubadour était fils d'un pelletier de Toulouse : s'étant vanté d'être l'amant de la femme d'un chevalier de Saint-Gilles, celui-ci lui fit percer la langue. Vidal fut recueilli par Hugues de Baux, puis il reconnut les bontés de Barral, vicomte de Marseille, en insultant sa femme, d'où il s'ensuivit qu'il fut obligé de fuir. Voici quelques vers de P. Vidal qui témoignent combien il avait su apprécier la Provence :

Ab l'alen tir vas me l'aire
Qu'ieu sen venir de Proensa,
Tot quant es de l'ai m'agensa
Si, que quan n'aug ben retraire
Ieu m'o escout en rizen
E'n deman per un mot cen ;
Tan m'es bel quan n'aug ben dire.

Qu'om no sab tant dous repaire
Com de Rozer troca Vensa,
Si com claus mars e Durensa,
Ni on tan fis jois s'esclaire :
Per qu'entre la franc agen
Ai laissat mon cor jauzen
Ab leis que fa'ls iratz rire (72).

— Pons de Capdueil se retire également en Provence, affectant de s'attacher à la femme de Roscelin, vicomte de Marseille, pour ranimer par la jalousie, l'amour d'Azalaïs de Mercœur qu'il avait laissée en Auvergne.

« Les habitants de Tarascon retinrent le Troubabour Pierre Cardinal et lui assurèrent des émoluments honorables pour instruire la jeunesse aux bonnes mœurs et aux belles-lettres. » (A. Fabre, *Hist. de Provence*, tom. 2).

Nous ne pousserons pas plus loin cette liste de tous les Troubadours qui ont été plus particulièrement en contact avec les provençaux, et nous la terminerons par le nom d'un poète que cite César de

Nostredame, et postérieur aux Troubadours. Bernard Rascas, limousin, parent et allié de Clément VI et d'Innocent VI, fut épris dans sa jeunesse de Constance des Astoauds, demoiselle d'Avignon à laquelle ses vers s'adressaient ; il vécut à Avignon auprès des papes, ses compatriotes, y devint un grand docteur ès lois et y mourut en 1353 en fondant un hospice. Nostredame a donné un échantillon des poésies de Bernard que nous reproduisons :

Touta causa mortala une fes périra,
Fors que l'amour de Diou que toujour durara :
Tous nostre cors vendran essuchs comme fa leska,
Lous aubres layssaran lour verdour tendra é freska,
Lous ausselets del bosc perdran lour kant subtiou,
E non s'ausira plus lou roussignou gentiou,
Lous buolz al pastorage é las blankas fédetas
Sentran lous agulhous de las mortals sagettas,
Lous crestats d'Arles fiers, reynars é loups espars,
Kabrols, cervis, chamous, senglars de toutas pars
Lous ours hardis é fouors, saran poudra é arena,
Lou dauphin dins la mars, lou ton é la balena,
Monstres impètuous, ryaumes é Comtas,
Lous princes é lous reis saran per mouort domtas :
E' noté ben eysso kascun, la terra granda,
Vo l'escriture ment, lou firmament que branda
Prendra autra figura : ensins tout périra,
Fors que l'amour de Diou, que toujours durara.

ESQUISSE.

LA LITTÉRATURE ACTUELLE
EN PROVINCE.

La comédie humaine n'a pas de théâtre plus grandiose et plus éclatant que Paris. Si d'un côté on y voit des drames lamentables se dérouler entrecoupés d'épisodes qui soulèvent le cœur, d'autre part, les lustres de cette vaste scène resplendissent tellement, qu'avec juste raison, afin de recevoir de plus brillants reflets, les talents distingués cherchent à se produire sur ce grand proscenium que le monde entier suit de l'œil.

Pour se mêler à des acteurs d'une habileté incontestable, parmi lesquels sont confondues tant de nullités arrogantes et pleines d'astuce qui savent si bien se grimer et faire miroiter leurs paillettes ; pour lutter contre l'esprit réel ou contre la médiocrité qu'une position escamotée rend puissante, est-il bon que les nouveaux venus prennent des déguisements pour trouver une place à leur tour ?

N'est-il pas à redouter que les bravos n'applaudissent que l'étrange habit dont l'auteur s'enveloppe ?

En un mot, est-ce accoutrée dans de vieux idiomes rapiécés avec de modernes dialectes, est-ce en se présentant comme sous un masque, que la province peut tenir sérieusement un drapeau littéraire ? Nous ne le pensons point ; nous nous trompons peut-être, mais nous jugeons bien plus solidement établies, les bases de la réputation de ceux qui joutent vaillamment contre la centralisation à armes égales !

La province cependant ne se contente pas toujours de *pétrarquiser* en à parté dans des idiomes embrouillés d'où la pensée a de la peine à se dégager d'une manière complètement nette, formules algébriques qu'on ne peut déchiffrer qu'au moyen de glossaires ! Continuellement il surgit dans son sein des savants, des poètes, des lettrés, dont les uns vont faire consacrer à Paris, souvent sans y pouvoir parvenir, des œuvres élaborées loin du grand centre, tandis que d'autres moins ambitieux gardent dans leur pays natal une réputation plus modeste. Ceux-ci mettent à profit des revues littéraires où le tam-tam retentit peu, mais où se font jour des études scientifiques et des recherches laborieuses, où trouvent leur voie des aptitudes remarquables.

Combien pourrions-nous en citer de ces feuilles

périodiques où d'abord ont débuté des talents que Paris un peu plus tard s'est appropriés. La *Revue du Lyonnais* reçut les premières confidences poétiques de M. de Laprade, et elle continue dignement sa tâche, dirigée par M. Aimé Vingtrinier, dont la collaboration avec M. Désiré Monnier a produit un excellent travail sur les *Traditions populaires*. L'*Album Avignonnais*, dont nous avons gardé le souvenir, et que nous rappelons ici parce que c'est dans ses pages que nous vîmes jadis M. le comte Armand de Pontmartin entrer dans cette carrière littéraire qu'il devait fournir d'une manière si brillante. *L'Abeille du Midi ; la Tribune artistique ; la Revue de Marseille et de Provence*, fondée par M. Laforet. *La France littéraire*, dont le directeur M. Adrien Peladan se montre avec vigueur l'apôtre fervent de la décentralisation intellectuelle qui peut aboutir à des décentralisations bien plus importantes. *La Revue Picarde* ; *la Tribune lyrique de Mâcon*, *l'Abeille cauchoise; la Fauvette du Nord; l'Etincèle de Bordeaux*; *la Revue de Bretagne et de Vendée*, si remarquable par les traditions locales qu'elle fait revivre. L'*Album de la Provence*, fondé par M. Maquan ; *La Saintonge*, nouveau champion qui vient de se lever pour défendre la cause du bien et du beau ; *l'Ami des familles*, de Valence, et tant d'autres revues excellentes dont les titres nous échappent !

Puis, la province a le droit de s'énorgueillir aussi bien de sa presse politique. Sans remonter à *la Gironde*, dont H. Fonfrède fut l'honneur, nous citerons parmi une foule d'autres journaux qui y auraient autant de droits, *la Gazette de Lyon*, tombée en emportant tant de regrets, et qui comptait parmi ses rédacteurs M. Léopold de Gaillard, dont la plume fortement trempée, a produit les *Lettres sur l'Italie*, et une *Histoire de la campagne de Rome en* 1849, œuvres sérieuses et politiques. A Marseille, ne remarque-t-on pas en outre du *Courrier, la Gazette du Midi*, où M. Henri Abel, vétéran de la presse militante, plein de loyale et ferme conviction, est si vaillamment secondé dans sa noble tâche par d'excellents collaborateurs; puis, à la fin de ce paragraphe nous sommes obligés de répéter : combien d'autres feuilles encore qui valent celles que nous désignons particulièrement, parce que nous les conaissons mieux.

Comme savants ou prosateurs, qu'on nous permette de citer parmi bien d'autres noms, à Marseille, M. le baron Gaston de Flotte, le spirituel auteur des *Bevues parisiennes*; M. Casimir Bousquet, polygraphe et archéologue à qui l'on doit des études excellentes sur *La Major* et sur les principales antiquités marseillaises; M. Louis Méry, historien de la Provence et littérateur éminent; puis M. Mortreuil et M. l'abbé Dassy, tous deux archéo-

logues ; M. Audiffret, auteur du *Paravent*, recueil de charmants proverbes qui ne le cèdent en rien à ceux de Leclerq ; M. Adolphe Carcassonne qui a donné au théâtre de Marseille la primeur de la *Fille du franc juge*, etc. A Avignon, M Requien, dont nous disons le nom comme un hommage à sa mémoire ; M Hubert d'Anselme, auteur savant et profond du *Monde païen*, œuvre éminemment catholique et d'une immense érudition. A Bordeaux, M. Auguste Nicolas dont les *Etudes sur le Christianisme*, sont entre les mains de tous les catholiques. M. P.-E. de Rattier, qui a publié des livres dont la critique du *Moniteur* s'est occupée. Ses ouvrages les plus récents , *La santé de l'esprit et du cœur*, — *Les chants prosaïques*, sont empreints des plus nobles et généreux sentiments. Aix regrette encore M. le marquis Roger de Lagoy, savant numismate et dont la collection de médailles est d'un si grand prix ! M. Charles de Ribbe, auteur de *Pascalis* et de bien d'autres études sur la Provence et ses parlements, sur sa ville natale, ardent champion de la décentralisation politique. M. Norbert Bonafous, etc. A Lyon, F.-L. Collombet, qui fit un des meilleurs *Cours de littérature* que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse , et une foule d'autres excellents travaux , traductions des Pères de l'Eglise, études archéologiques, etc. M. A. Péricaud dont l'érudition n'a pas besoin d'ê-

tre signalée. Le docteur A. Bonnet, consacrant naguère aux belles-lettres le temps que lui laissaient ses grands travaux médicaux, intelligence hors ligne, cœur plein de nobles élans arrêtés par la mort ! — Puis, dans la même ville les historiens Audin, Balleydier, Yémeniz, Allut, Grégory, M. A. Renal, qui a traduit le poëme du *Cid*, etc.

Près d'Alais, au château de la Tour, M. le baron de Larcy a composé son beau livre sur les *Vicissitudes politiques de la France*, ouvrage où le savoir coudoie l'éloquence de l'ancien député du Gard, livre qui afflige ses lecteurs, car il est triste de suivre ces démonstrations où l'on voit ce que la France aurait pu être avec l'élève de Fénelon. Il est triste en relisant ces pages de replier son esprit sur les péripéties de notre histoire à partir de cette époque où se montre cette lueur qui faillit illuminer notre pays et qui fut, hélas ! changée en clartés d'incendies ! Comme cette lueur entrevue fait paraître plus sombres les nuages du présent ! A quoi tiennent pourtant les destinées d'un peuple, au grain de sable de Cromwel, à une fièvre, une rougeole !

De Châteaurenard (nous nous plaisons à citer de préférence tout ce qui tient à notre Midi), M. Henri de Valory fait partir ces brûlantes philippiques qui semblent allumées à un rayon du soleil de la Provence, et il attaque avec résolution les forbans et les démolisseurs en train de triompher !

A Saint-Brieuc, Mlle Zenaïde Fleuriot (Anna Edianez) publie des romans pleins de charme ; il suffit de nommer *Ève, Marquise et Pêcheur*, etc.

A Dijon ont été imprimées les études remarquables du vicomte de Sarcus.

Et M. Joseph Bard, et M. de Caumont, l'infatigable archéologue, et M. l'abbé Gorini qui a forgé pour la *Défense de l'Eglise* un bouclier d'un métal plus solide que l'acier. Devant ce bouclier, sont tombées toutes sortes d'erreurs et de calomnies qui se dressaient fièrement dans des œuvres en renom. — De Mgr Dupanloup le nom seul suffit, et par quel nom plus éclatant pourrions-nous terminer un si faible aperçu des valeurs de la province ?

Quant aux poètes, pourrions-nous les tous énumérer ? M. Jean Reboul laissera des œuvres qui toujours devront être traditionnelles dans la province, car en marchant sur ses nobles traces, on sera sûr de ne point s'égarer ni dans la route littéraire, ni dans les voies de l'honneur et des sentiments les plus généreux. M. Jules Canonge au talent si pur et si correct. M. Charles Poncy le poète-maçon. M. F. Maury, dont les *Sionnienes* sont empreintes d'un esprit si chrétien et ont une si grande élévation de pensées ! M. Adrien Peladan ne se contente point de diriger le journal qu'il a créé à Lyon *(La France littéraire)* ; ses idées aiment à s'envelop-

per de la forme poétique, et nous pouvons affirmer que le sentiment du juste et du vrai ne fait jamais défaut à ses strophes où l'amour du bien prend le caractère d'une passion. M. Hippolyte Maquan est auteur d'un volume d'idylles et d'un recueil périodique *(Sous les Oliviers)*, album où s'inscrivent de beaux vers. Dans ce recueil, pas une ligne, pas une hémistiche où le pays natal soit mis de côté. C'est une corbeille gracieuse d'où s'échappent les vifs aromes de nos plaines et de nos montagnes, les parfums des fleurs provençales et souvent même des bouquets de fleurs *félibrenco*.

En mettant les vers qui lui appartiennent auprès de ceux auxquels il donne l'hospitalité dans son Album, M. Maquan nous semble faire souvent d'innocentes malices à ses hôtes que certains voisinages sont loin de laisser dans un jour favorable. Nous prendrons pour exemple le numéro 5 (mai 1861) de l'*Album*. Nous y lisons d'abord une fantaisie charmante de M. Maquan : *A la fée Estérelle*, Estérelle est le nom d'une forêt du Var.

Qui ne sent un charme secret
Dans ces montagnes désolées
Dont une sauvage forêt
Couvre les cimes dentelées ?
Sur ces pittoresques montagnes
Plane un souvenir populaire,

Royauté qui ne meurt jamais
Illusion surnaturelle.
Qui donc es-tu, fée Estérelle ?

. . . . . .

Lorsque les Sarrasins maudits
Désolaient nos riches campagnes,
Ton nom a rallié jadis
Nos aïeux au sein des montagnes,
Plus tard, sur nos tristes débris
Ta source a coulé bienfaisante ;
La Provence reconnaissante
Te dressa des autels fleuris :
Dans la cabane et la tourelle
On te bénit, fée Estérelle !

. . . . . .

Sous tes pins touffus, ondoyants,
Chaque printemps, le frais zéphire
Couvrait de lambris verdoyants
Ton palais de rouge porphyre.
L'arbousier aux fruits orangés,
Le genêt d'or, le laurier rose,
Le myrte qu'une eau pure arrose,
Ornaient tes palais ombragés
Et maintenant la sauterelle
Ronge tes fleurs, fée Estérelle !

Qu'importe !! le fer et le feu
N'ont point épuisé la nature,
Et l'Estérel, sous le ciel bleu,
A gardé sa verte ceinture.

Pour toujours ont fui les voleurs
Et la fontaine coule encore
Sur l'herbe que l'aube décore
De fraiche rosée et de fleurs,
Sous la bruyère et la morelle
Repose en paix, fée Estérelle!

. . . . . .

Estérel, ton front de granit
Brave notre impuissance humaine:
A tes pieds le soleil brunit
Des restes de grandeur romaine.

. . . . . .

Paquebots et chemins de fer
Emportent tout, et leur fumée
Souillent ta forêt embaumée
Et l'azur doré de ta mer:
L'illusion surnaturelle
Fuit en wagon, fée Estérelle.

A cette charmante vue, prise dans une forêt de la Provence, nous joindrons un autre tableau du même peintre, et pour nous retracer ces paysages, on le voit, ce peintre n'a pas besoin d'employer le daguéréotype des *félibres*. Ceci est un dessin vigoureux de la montagne d'Averne :

Monts de granit, couverts de châtaigniers,
Sur le ciel bleu se dessinent vos crêtes,
Vos bruns sommets, phares des mariniers,
Vos fronts zébrés de teintes violettes!

Dans vos ravins de sable étincelant
Le myrthe embaume auprès du laurier-rose :
Pendant l'hiver l'orage les arrose,
L'été les fane à son soleil brûlant.
Sur la montagne de l'Averne
Le pâtre habite une caverne.

A la saint Jean, le moissonneur alpin,
Couché, le soir, sur la paille des aires,
A l'horizon voit flamber chêne et pin,
Et ces rochers se changer en cratères.

. . . . . .

Qui donc ainsi des Maures, dans la nuit,
Fait resplendir la sombre silhouette,
En attisant ce brasier qui reluit
Comme un volcan et que la mer reflète ?
Sur un versant quand la flamme s'éteint,
Plus vive encor sur un autre elle éclate ?
Qui borde ainsi d'une frange écarlate
Cet horizon ténébreux et lointain ?
C'est le vieux pâtre de l'Averne
Qui chante et rit dans sa caverne.

Entre ces deux jolies ballades, que nous voudrions pouvoir reproduire en entier, il y a dans l'*Album* une pièce de M. Mistral. Dans cette pièce le ton change, on voit que le poète pour s'élever se sert de son idiome comme d'une échasse qui n'est pas toujours bien assujettie. Nous n'émettrons pas

notre pensée entière en voyant les fraiches poésies de M. Maquan encadrer pour ainsi dire cette pièce et lui servir de riche bordure.

Les vers de M. Mistral ont pour titre : *Nostro-Damo d'Africo*. Après avoir rappelé le temps où les Sarrasins brûlaient les remparts d'Arles *et d'Avignon,* M. Mistral traduisant *flouca* par couronner, veut qu'on couronne nos *fantassins* (rien pour la cavalerie ?) qui ont *purgé* le nid de corsaires. « Il est passé le temps où dans la chaudière — l'infernale chaudière de l'esclavage (l'infernàu peiròu de l'esclavitudo), cent mille chrétiens, pauvres riverains *pris au filet comme alouettes de mer* — mouraient de douleur et de nostalgie. »

Quelle figure de rhétorique *félibrenco* est donc ceci ? *Peiròu* serait plutôt un *chaudron*, expression un peu moins usitée en langage poétique , mais soit chaudière ; il nous semble que dans une chaudière l'on peut faire une *bouilhabaisso,* une *aigosàu*, y mourir de douleur et de nostalgie me paraît difficile.

Nous nous sommes servi de la traduction mise en regard de son œuvre par M. Mistral , trouvant dans cette seule strophe plus d'un mot éloigné de son sens véritable , et dans le texte , comme dans *Miréio*, de ces expressions *romanes* qui déroutent complètement nos connaissances en langue provençale renforcée du savoir des auteurs des dic-

tionnaires existants. *Languitudo*, par exemple, n'est point la *nostalgie ; languitudo* c'est *l'ennui, l'abattement, la peine, la langueur ;* pour *nostalgie* nous avons en patois une expression particulière *lou maou d'oou pays, — le mal du pays.* Quand nous étions habitués à dire *calmo* pour *calme*, ici l'on nous donne *calamo ;* M. Mistral tient absolument à couvrir d'un masque tous les mots qui se rapprochent du français.

Franchement, avec un tel système, les traductions par l'auteur sont d'une urgence extrême, car c'est vraiment à ne pas s'y reconnaître ; dans les vers de ce *félibre*, on n'est ni en Provence, ni en France, on se trouve dans un pays sans nom, qui pourrait se nommer le royaume des ombres. On n'a plus que la faculté de tâtonner au milieu des brouillards qui sortent des tombes des Troubadours, et si l'on se sert pour flambeau de la traduction, il est encore possible d'être égaré.

Voici comment s'exprimait M. Cauvière, l'un des collaborateurs de la *Gazette du Midi* (29 décembre 1860), en recommandant la publication de M. Hippolyte Maquan : « La Provence offre à l'art et à « l'imagination d'incomparables trésors. Tout en « elle est poésie : la mer, le ciel, les sites, les ro- « chers même et surtout les ruines. Les poètes « provençaux ont exploité ces richesses en les fai-

« sant valoir à l'aide de l'idiome local qu'ils ont « réhabilité. Sans s'astreindre à l'emploi de cet « idiome, dont les dialectes sont trop variés, dé- « naturés, peu accessibles à tous dans les cantons « de la Provence orientale, M. H. Maquan a cru « pouvoir essayer, ne fût-ce qu'à titre d'exemple, « de crayonner quelques paysages, etc. »

On peut s'en convaincre par nos citations prises au hasard dans le dernier numéro de son *Album*, M. Maquan a réussi, l'exemple est excellent. — De M. Joseph Autran nous ne dirons rien, puisque sa réputation rayonne de la capitale; nous nous souvenons cependant d'avoir lu plusieurs de ses *Poëmes de la mer*, publiés autrefois dans les journaux de Marseille; c'est aux bords de la Méditerranée, devant ces flots bleus que la lumière irrise, que M. Autran se sentit pénétré de ces brises marines qui semblent porter en elles un vrai parfum de poésie!

Mais comment ne pas rappeler ici Paul Reynier, cette suave fleur fauchée par la mort lorsqu'à peine elle venait d'ouvrir sa corolle au soleil. Quel pendant délicieux donna ce jeune poète à *l'Ange et l'Enfant* de Jean Reboul, ce chef-d'œuvre qui vivra autant que la langue française:

Un petit enfant se joue
Dans le plus frais des vallons,
Et le zéphir sur sa joue
Fait flotter ses cheveux blonds.

—

Il vole, il suit hors d'haleine,
Frappant l'écho de sa voix,
L'agneau qui fuit dans la plaine,
L'oiseau qui fuit vers les bois.

—

Sa main délicate et tendre
Sur le calice des fleurs,
Court légère pour y prendre
L'insecte aux vives couleurs.

—

Soudain à l'ombre d'un arbre,
Se dresse devant ses pas
Une madone de marbre
Tenant son fils entre ses bras.

—

L'enfant avec complaisance
Sourit au petit Jésus,
Et sa naïve innocence
Lui dit ces mots ingénus :

—

Ami, viens dans ces prairies,
Jouer, courir avec moi ;
Vois-tu ces fleurs si jolies ?
Je les cueillerai pour toi.

—

Entends-tu cette mésange,
A l'ombre de ce buisson,
De sa petite voix d'ange
Gazouiller une chanson.

. . . . . .

—

Il dit, et la sainte image
A sa voix ne répond pas,
Et bientôt l'enfant volage
Seul a repris ses ébats.

—

La nuit vient, la nuit si douce
Pour les êtres innocents,
Oiseaux pour vos nids de mousse,
Pour vos nids de plume, enfants!

—

A genoux, de sa prière
Il offre à Dieu l'encens pur,
Puis, il ferme sa paupière
Sur ses tendres yeux d'azur.

—

Il dort, on voit un sourire
Sur ses lèvres voltiger,
Comme au souffle du zéphyre
Se berce un oiseau leger.

—

Quel beau rêve le caresse ?
Tirant son rideau soyeux,
Une image enchanteresse
Vient apparaître à ses yeux.

—

C'est un enfant de son âge,
Mais si brillant, si vermeil,
Que l'éclat de son visage
Ferait pâlir le soleil.

—

Il s'approche, et comme l'aube
Qui s'élève à l'horizon,
L'or ondoyant de sa robe
Trace un lumineux sillon.

—

Sur l'innocent qui sommeille
Il se penche gracieux,
Et murmure à son oreille
Du doigt lui montrant les cieux :

—

« Dans tes jeux sur la prairie,
Tu m'appelais près de toi ;
A mon tour je te convie,
Jeune ami, viens avec moi.

. . . . . .

Je suis Jésus ; ma prairie,
Enfant, c'est le paradis !

—

La voix expire.... le rêve
S'évapore ; mais, hélas !
En vain l'aurore se lève,
L'enfant ne s'éveille pas.

. . . . . .

Quelle émotion transpire dans cette légende gracieuse ; quelle douce harmonie ; quel calme angélique dans toutes ces strophes, et nous n'avons pas reproduit la description d'un paradis d'un idéal suave, une description à convertir, si de douces sensations pouvaient encore faire battre leurs cœurs doublés de bronze, les chantres des helminthes et des herbes qui, selon eux, font revivre tout l'homme quand son corps a succombé ! Ingénieux Orphées qui changent le *Tout-Puissant* en *Tout-Vivant*, et devant le Tout-Vivant, ils rencontrent vraiment une poésie singulière !

S'épurant les uns par les autres,
Ainsi les Regnes engrénés
Raffinent leurs sucs destinés
A revivifier les nôtres.

On voit ces raffinages dans les *Dogmes nouveaux*, livre au sujet duquel les coryphées de la matière ont battu des mains ; — Passons.

Et revenant à la poésie de Paul Reynier, permettez-nous, félibres, de vous faire observer que pendant qu'on est livré au charme de ce rhythme, il ne s'élève aucun *cri-cri* de grillon dont le bruit importun détourne la pensée.

Pauvre Reynier ! la mort, comme l'a dit avec raison ton biographe M. l'abbé Bayle, en posant

son doigt sur ton front, ton front dans lequel il y avait *quelque chose,* la mort priva la France d'un poète et ton pays natal d'une belle couronne !

Encore quelques noms de poètes provinciaux : tous ou à peu près tous ont le mérite immense de ne se point laisser influencer par les funestes exemples qui leur viennent du grand centre. Ils ne sont point séduits par le charme des cordes tendues devant leurs yeux avec une raideur correcte et où certaines poésies funambulesques font dandiner leurs hémistiches. Loin de là, s'ils touchaient à cette corde, se serait afin de s'en servir pour fustiger les *mœurs et les travers* du siècle. C'est là ce qu'a fait avec bonheur M. Hippolyte Minier de Bordeaux Et combien d'autres comme lui ont agité avec succès le fouet de la satire ; il suffit de nommer M. Iver, dont la fine raillerie a pris le titre de Fantaisies poétiques ; et M. Bastide, et M. Pourrat. Dans cette même voie nous rencontrons M. Paul Saint-Olive stygmatisant avec vigueur le culte du *Veau d'or*, et M. Soulary dont les *sonnets humouristiques* ont eu la haute approbation du Cerbère des *Débats.* A côté de ceux-ci il faut placer les fabulistes, et ce genre qui semble abandonné à Paris, trouve dans la province des poètes qui savent l'utiliser pour donner d'excellentes leçons et des moralités pleines d'à-propos, et notez qu'aucun d'eux ne s'avise de penser que Lafontaine est dé-

trôné par leurs jolis recueils. MM. Villefranche, Rousset, Delétant, Longuecand, M. l'abbé Veyrenc, etc. sont parmi les noms des fabulistes, ceux que nous citons de préférence, parce que leurs œuvres nous sont mieux connues.

Parmi les poètes qui n'ont point adopté un genre spécial et qui vont partout où leur fantaisie les conduit, nous avons remarqué, parmi bien d'autres, les noms de MM. de Chaumont, Fiterre, Blanchot de Brenas, Savoyardi, Joseph Bœuf, Louis Audiat, Chastan, J. de Gères, I.-A. Massé, A Paban, Valery et Auguste Lestourgie, dont la main a cueilli cette année un œillet à Toulouse. Le recueil de poésies de M. Lestourgie, intitulé : *Près du clocher,* renferme des pièces fort jolies, mais nous citerons de préférence de lui un petit portrait dans la manière de Greuze, que nous avons pu voir dans la *France littéraire :*

Salut, maître Jean, tu fis donc fortune,
Eh ! te voilà mis comme nos bourgeois ?
Oh le bel habit ! — J'ai ma veste brune
Epaisse et velue ainsi qu'autrefois ! —

Tu partis un jour, malgré la famille,
Ah ! je m'en souviens ! mais nous vieillissons,
Et plus d'une alors était jeune fille,
Qui ne chante plus de tendres chansons.

Tu voyais pleurer ton père et ta mère....
Le chien du logis grognait à tes pieds....
Et le vieux pasteur, d'une voix sévère,
Te disait : enfant ! vous nous oubliez.

Mais pour un peu d'or.. ou beaucoup—qu'importe?
Ton cœur resta sourd à toutes ces voix ;
Tu pris ton bâton, tu franchis la porte,
—Moi, je suis resté, plus sage je crois.

Mon chaume est là-bas, auprès des grands chênes;
Ma vigne fleurit tous les vents d'été,
Et Jeanne pour moi met aux coupes pleines
Avec le bon vin sa franche gaieté.

Mon père est bien vieux, mais il sait encore
Tracer sans trembler un large sillon,
Ma mère en filant, sourit dès l'aurore
Aux marmots blottis dans son cotillon.

Parfois, il est vrai, nous avons nos peines ;
La grêle, un matin, perdit nos moissons,
Mais Dieu vient en aide aux âmes sereines,
Et tous sans remords nous le bénissons.

Et toi, maître Jean, sous ta mine fière,
Es-tu plus heureux, tout riche et puissant ;
Ta mère est là-bas dans le cimetière,
Et ton père est mort en te maudissant !

—

Voilà de la poésie rustique, un chant rempli d'enseignements ; son allure simple n'a rien, ce nous semble, qui ne fût point à la hauteur de l'intelligence du peuple provençal, même relativement aux mots qui seraient compris certainement, à part dans quelques coins où la poésie des *félibres* n'a probablement pas plus d'accès ; donnée en langue française, cette leçon peut partout être mise à profit.

Veut-on d'autres exemples de poésie prenant ses éléments dans les domaines populaires ? C'est à *La Moisson* de M. Achille Millien que nous empruntons ce portrait d'un Silène villageois.

MICHEL.

Il a, je gagerais, vidé son escarcelle !
Son rire est aviné, son œil est larmoyant,
Il voudrait affermir son genou qui chancelle...
Tous les enfants du bourg l'escortent en criant.

Il marche à petits pas, fait des haltes fréquentes,
Pour sonder le terrain de son bâton d'aubier :
Bat les murs, s'interpelle en phrases éloquentes,
Et, parmi les canards, s'en va droit au bourbier.

Un rire frénétique éclate à son passage ;
Chacun à la rumeur autrefois accourait :
« Quoi donc? le loup ?.. le feu... serait-il au village?..
Ce n'était que Michel sortant du cabaret.

Sa ménagère a pris, en femme de courage,
Son parti d'un malheur dont chacun s'entretient
Et loin de s'alarmer sottement du tapage,
Elle dit à coup sûr : « c'est mon homme qui vient. »

Ah ! qu'il raisonne bien quand il vide le verre !
« A quoi bon de l'argent pour l'enfouir en terre
Comme le vieux Simon... je ne suis pas si fou ! »

Et le clairet pétille, et sa mine s'allume ?
Et s'il part, croyez bien que, suivant sa coutume,
Son gousset dégarni ne contient plus un sou.

Un beau jour que j'étais en veine de morale,
Je le prêchai longtemps d'une voix magistrale ;
Mais sans mon hôte, hélas ! comme j'avais compté !

Lui, se tournant d'un air de gravité comique,
Sans mot dire, leva son grand chapeau rustique,
Prit son verre à la main et.... but à ma santé.

Il y a dans le grotesque de ce crayon une réserve qui n'empêche point qu'il ne soit véritablement très-plaisant ; on sent que l'auteur a dessiné son homme d'après nature, mais qu'il a su éviter les détails répugnants. Nous eussions pu choisir bien d'autres petits tableaux de ce genre dans l'œuvre de M. Millien, notamment *Jean-le-fier*, l'hom-

me heureux, charmante pièce qui semble se rapprocher par la simplicité de l'expression et par le rhythme de la jolie chanson de Pierre Dupont, *les Bœufs*, que tout le monde sait par cœur et qui peut être considérée aussi comme un type d'excellente poésie populaire.

M. Lestourgie se rapproche par sa manière du groupe qui se rattache à M. Thalès Bernard, le fondateur de la *Revue de la province*. Cet écrivain, en créant ce journal, s'est donné la mission de répandre le goût d'une poésie populaire empruntant aux littératures du dehors un caractère plus naïf et plus large à la fois, un vol plus hardi. C'est là précisément ce qu'il faudrait que fissent nos *félibres;* infuser la verve, la gaieté, l'entrain, le caractère propre du provençal dans la poésie française, tout *son d'airain* mis de côté, serait, je crois, une chose possible, un essai à tenter !

La poésie que propage M. Thalès Bernard a en outre les plus grandes affinités avec la synthèse de M. de Laprade. C'est à la nature que ce poète a demandé des inspirations, et la nature s'est montrée à lui belle, sévère et grandiose, dégagée de la sensiblerie ridicule des matérialistes du dix-huitième siècle. Il en est de même de la muse de M. Thalès Bernard ; elle cherche à retremper ses croyances à l'aspect des splendeurs magnifiques de Dieu. Devant un buisson, cette muse n'a pas besoin

qu'il s'enflamme pour reconnaître le Créateur. Dans ce buisson il y a un nid et un oiseau y chante, Dieu, le Dieu des Chrétiens, *factorem cœli et terræ*, est salué par le doux gazouillement et la muse répète le chant de l'oiseau ! Cet amour de la nature n'a rien de commun avec les *Dogmes nouveaux* dont M. Nus s'est fait le barde incompréhensible : il se met au-dessus du diapason qu'avait pris M. Pontavice de Heussey, dont les *Etudes et les aspirations* semblent prendre pour but ce matérialisme si peu engageant quand on lit ce qu'il inspire !

—Prendre un ton moins guindé, tout en se gardant des creux à fumier qu'on peut trouver par la campagne ; se mettre à la portée des intelligences pour y faire pénétrer de sublimes vérités ; quitter le trépied pour un banc de gazon ; chercher à voir l'échelle de Jacob qui conduit vers les cieux dans un rêve abrité par l'ombrage d'un chêne, voilà ce que veut la muse gracieuse qui se présente en tenant à la main de belles guirlandes qu'ont tressées l'auteur des *Mélodies pastorales*, M. Adolphe Paban, M. Achille Millien, le poète des *Moissons*, Mlle Zoé Fleurentin et Mlle Mélanie Bourotte qui a écouté ce que disent les *Bois*, et qui s'en est fait *l'Echo*.

Je pense qu'on lira avec plaisir la manière dont Mlle Mélanie Bourotte a chanté *la Creuse*, son pays que le rêveur se prend à aimer quand de tels vers le lui font entrevoir :

Je sais une oasis chastement couronnée
De silence et de paix, de parfums et de fleurs ;
Vestale au vert manteau, discrètement ornée
D'un voile de forêts aux sombres profondeurs,
Des rochers de granit lui font une ceinture,
Et la Creuse, y traçant un liquide sillon,
Bouillonne frémissante, ou mugit ou murmure
Et lui lègue en fuyant son nom.

—

Que le soleil superbe, à de plus riches plaines,
Jette des flots brûlants de lumière et de feu ;
Moi, j'aime mieux ta brise aux suaves haleines,
Et la molle clarté que verse ton ciel bleu.
J'aime, ô Creuse, doux nid, ta verdure éternelle
Et tes humbles hameaux perdus au fond des bois;
J'aime tes toits de chaume et la pauvre chapelle
Dont la parure est une croix.

—

De tes nobles castels j'aime les restes sombres,
Vestiges éloquents d'un passé glorieux,
Je crois les voir peuplés de gigantesques ombres.
J'y crois entendre encor les accents de tes preux,
L'oriflamme a fait place à la verte guirlande
Qui serpente enlaçant les débris de la tour ;
Mais les vieux murs noircis ont gardé leur légende,
Terrible et douce tour à tour.

—

Entre ces jeunes fils, orgueil de nos vallées,
Souvent près des donjons un châtaigner géant,
Séculaire témoin des gloires écoulées,
Défie encor la foudre et les fureurs du vent.
Il est resté debout, mutilé par le glaive
Du temps qui d'heure en heure a miné ses flancs creux,
Et le suprême effort de la mourante sève
L'orne d'un rejet vigoureux.

—

Qu'il est vivant encor dans sa lente agonie !....
L'oiseau suspend son nid à ses rameaux brisés :
L'écureuil grimpe en haut, l'abeille lui confie
Ses blonds rayons de miel au sein des fleurs puisés.
Parfois le blanc profil d'une madone sainte
Se dessine abrité par l'ombre du vieux tronc,
Et le pâtre à genoux, lorsque l'angélus tinte,
Devant elle incline le front.

—

A cette heure où la nuit déroule son long voile,
Où s'affaiblit au loin le chant du travailleur,
Quelle est calme aux reflets de la première étoile,
Cette Creuse, foyer d'un tranquille bonheur !
Les hameaux endormis, gardés par la prière,
Arrêtent les regards du Seigneur attendri,
Car dans les simples cœurs, brille la foi première,
Et l'innocence en est l'abri.

—

Vous penseurs fatigués de sonder les abîmes,
Découragés lutteurs dans l'arène vaincus,

Sceptiques désolés, poètes, fous sublimes,
Vous tous au cœur saignant, vous qui n'espérez plus...
Fuyez la foule ingrate et ses promesses vaines ;
Dans le calme et la foi venez vous recueillir ;
La nature a des chants pour endormir vos peines,
Des dictames pour les guérir.

Quel frais paysage et quel enseignement encore ! Comme on se sent attiré, entraîné par l'enthousiasme du poète ; sous quel prisme enchanteur nous apercevons de loin les rives du fleuve qu'il aime !

Encore une peinture admirablement réussie, un de ces paysages que l'on voit aussi bien quand le poète les décrit, que si un habile pinceau les avait reproduits sur la toile. Cette peinture est de la main de M. Achille Millien :

LA RENTRÉE DES FOINS.

Du milieu des prés tondus jusqu'à terre,
Les bœufs attelés viennent à pas lents,

Et les charriots, grinçant sur la pierre,
Portent au fénil les foins odorants.

De la fauchaison voilà donc le terme ;
Bientôt l'on mettra la faucille aux blés,

Et tous les faneurs, ce soir, à la ferme,
Pour le grand festin seront attablés.

—« Déjà le couchant rougit le nuage ;
Sortons promptement du sentier ombreux.

Mais un ancien veut que suivant l'usage,
Chacun jusqu'au toit escorte les bœufs .

—« Que les fiers garçons conduisent les filles,
Et que le bouvier assis sur le foin,

« Orne son chapeau de jaunes jonquilles
Et commence un air qui résonne au loin ;

« Toi de rameaux verts recouvre la tête
Des bœufs accouplés qui vont ruminant.

« Où sont les rubans gardés pour la fête ?
Qu'on me les apporte ici maintenant.

« Donnez-moi des fleurs ! A toi Madeleine,
Voici des rubans, forme les bouquets,

« Et pare à ton goût les bonnets de laine,
Les vestes de toile et les fins corsets.

« A ton tour, l'ami, prends ta cornemuse,
Souffle à pleins poumons, va devant les bœufs :

« Il faut que chacun aujourd'hui s'amuse,
Et comme à la noce allez deux à deux ! »

Il dit, ils s'en vont, longeant la prairie.
Riant et chantant un vieil air d'amour ;

Le merle railleur est de la partie
Et tous les oiseaux chantent à leur tour

—

Non, félibres ! il n'est pas nécessaire qu'une odeur d'ail ou de *cachat odorant* parfume une strophe pour que cette strophe arrête l'étranger ; cette forte senteur peut même déplaire, et nous croyons de plus qu'*un soleil superbe jetant des flots brûlants de lumière et de feu*, représenterait mieux à cet étranger le beau soleil de la Provence que des *escandihado et des échappées ardentes de soleil grand ou petit*.

Par la *Moisson* de M. Millien, comme par les *Echos des bois*, on voit à quelle hauteur peut monter une muse sans prendre pour point d'appui, en élançant son vol, les dalles de l'Académie ou l'asphalte des boulevards. Sans la voir revêtue de robes particulières, on s'aperçoit qu'elle peut atteindre la tailles de ses sœurs parisiennes : « *Si l'art est à Paris,* a dit la moralité de l'une des fables de M. Veyrenc, *la nature est dans la province.* »

Or, la nature qui garde éternellement un reflet de la grandeur du Créateur ; les traditions populaires ; les chroniques glorieuses, et laquelle de nos cités n'en a point ? les sentiments que nos pères nous ont transmis et qu'il est urgent, plus que jamais urgent, de remettre au grand jour, que de mines remplies de splendides trésors où à pleines mains le poète peut puiser en province, sans être retenu par des barrières prosaïques !

Paris peut empiler ses pierres sculptées l'une sur

l'autre, ces pierres fraichement sorties des mains des maçons, ne parlent point au cœur ; pour faire place aux nouveaux hôtels de cartons, on démolit, on transpose, on défigure les vieux monuments, et nous, nous aimons à garder devant nos yeux, nous conservons intacts, nous respectons ce qu'avaient vu nos pères, ce qu'ils ont édifié.

Aussi, nous pouvons nous souvenir, car les témoins de nos gloires antiques nous sont toujours présents, et les hautes arcades de l'amphithéâtre d'Arles nous rappellent, par exemple, que des milliers de citoyens y saluaient la présence d'un Constantin, tandis qu'une boue fétide exhalait encore des miasmes malsains dans d'autres parages !

Des ombres funestes ont recouvert pour nous un passé magnifique, mais de ces ombres la lumière peut jaillir de nouveau : ne nous replongeons pas volontairement dans le sein de ténèbres quelconques.

Tôt ou tard, redoutons-le, la raillerie nous rejetterait comme un reproche ces idiomes qu'en vain nous voudrions ressusciter : il n'est plus temps !

Ab irâ Leonis ! — Potius mori quàm fœdari ! répondez-vous, nobles devises d'un bout à l'autre de la France ! Que partout des retranchements sérieux soient dressés contre les débordements de l'immoralité et du mauvais goût ! Etendons un bouclier qui nous préserve des doctrines infâmes des

Strauss français, des déjections infectes que vomissent les romanciers inspirés par un réalisme mal compris !

Et pour nous raffermir au milieu de la lutte, prêtons l'oreille aux paroles magnifiques que nous fait entendre l'un des nôtres. M. Hyppolite Minier a lu au Congrès scientifique de France, réuni à Bordeaux (séance du 17 septembre 1861), une pièce de vers, *l'Art et la Foi,* qui se termine ainsi :

. . . . . A la nuit succède la lumière ;
L'esprit règne à son tour où régnait la matière :
L'amour des hommes change, et tout change avec lui.
Comme leurs jours de foi, d'héroïque vaillance.
Les siècles ont aussi leurs jours de défaillance ;
Jours de doute où le ciel n'est plus qu'un rideau bleu,
Où, parce qu'on le nie, on croit détrôner Dieu ;
Jours de deuil, où l'honneur au rigide langage
Est un hôte importun dont l'homme se dégage ;
Où les plus effrontés ont le succès pour eux,
Où tout bandit est saint, pourvu qu'il soit heureux !
Jours d'avilissement, où promise à Tacite,
Aux genoux de Néron Rome se précipite,
Se vautrant dans sa honte et s'écriant : « César !
« Mets le pied sur mon cou pour monter à ton char ;
« Sois empereur, sois Dieu, fais parler les oracles ;
« A toi le monde, à moi du pain et des spectacles. »
—Oh ! pendant ces jours-là, quand la digue se rompt,
Quand le vice entre à flots dans les cœurs qu'il cor-
[rompt,

L'art qui vit d'amour pur, de chauds enthousiasmes,
Du bourbier social respire les miasmes ;
Il pâlit, il chancelle, il tombe.... on le croit mort ;
Erreur ! Que la foi brille, et, dans un saint transport,
Soudain l'Art se redresse, ardent et plein de sève ;
Plus bas il est tombé, plus haut il se relève....
Il suffit d'un éclair sur le monde jeté
Par le Verbe céleste ou par la Liberté.

INVERSION.

Ce qu'un autre aurait mis en guise de préface.

Pour oser publier cette étude, qui n'a d'autre mérite que d'avoir été faite avec conscience et bonne foi ; pour prendre de la sorte l'allure d'un donneur de conseils littéraires, que sommes-nous ?

Un *lettré*, — ce serait une folle ambition. M. Sainte-Beuve, en classant Chateaubriand dans cette catégorie, a rendu ce rang difficile à aborder ; puis franchement si nous avions une pareille prétention, l'insuffisance de notre plume en aurait bientôt fait justice.

Un rimeur atteint de jalousie ? — Quand nous voyons de mauvais vers nous nous disons en nous-même qu'il pourrait par malheur nous arriver d'en faire d'aussi *méchants*, et nous reconnaissons que s'il nous prenait fantaisie de publier des hémistiches de notre façon, ils pourraient être faux.

Un ennemi des félibres ? — Nous n'en connaissons personnellement qu'un seul ; celui - là c'est Roumanille. Nous serons toujours heureux quand l'occasion se présentera pour nous de lui serrer la main, en *esquichant* bien fort.

Que sommes - nous donc ? — Tout purement et simplement un bibliophile, un homme à qui ses loisirs permettent de lire. *Ursule, Fanny, les Quatre Saisons ;* certaines critiques de M. Sainte-Beuve, *mælheur* plus grand que celui *d'Henriette Gérard* ; *Boisd'hiver*, *les Fleurs du Mal*, et d'autres tristes livres ont eu tout récemment le pouvoir de nous faire sortir de notre farniente campagnard. Bien qu'elles n'aient guère plus de magie enchanteresse que le *Merlin* de M. Quinet, ces œuvres nous ayant transformé en redresseur de torts qui brandit une faible plume, nous sommes entré en campagne contre les moulins à phrases : ils sont si agaçants !

Avec le parti pris d'exposer notre prose aux sifflets dont nous usions nous-même; au coin du feu, comme certain *philosophe* du siècle, nous avons écrit nos appréciations particulières ; puis, devenant plus hardi, nous avons laissé ces appréciations sortir de notre cabinet pour aller concourir à la tâche entreprise par un journal de la province, la lutte contre le mal.

—Critique d'occasion, vous le voyez, et de fraîche date. Or, dans les sentiers capricieux où nos lectures nous conduisaient, nous avons rencontré la muse méridionale, sémillante, en robe neuve et chamarrée de diverses nuances, cueillant des fleurs charmantes, mais s'amusant en même temps à les cacher dans un tablier d'étoffe rude; il nous est venu à l'idée qu'il était fâcheux que cette jolie moisson ne fût pas distribuée à tous par la main de cette muse !

En recherchant les traces des vieux Troubadours, en mettant du fard à ses joues, en chantant des élégies dans un langage beau peut-être, mais ténébreux à coup sûr, en adaptant à ce langage des traductions qui ont un danger, celui de propager des locutions mauvaises, cette muse que nous aimons, nous semble s'égarer, nous croyons pouvoir le dire avec franchise, au risque de déplaire... Nous pensons qu'il ne doit point y avoir de milieu entre écrire en provençal, tel qu'on le parle, pour n'être compris que par quelques-uns, ou écrire en français pour être compris de tous; telle est la pensée qui a dicté notre livre

Nous ne savons si ailleurs on a vu clair dans les œuvres des félibres, mais voici ce que nous avons lu dans une brochure récemment publiée à Marseille par M. M. Bernardy, à propos des *épita-*

phes de Bellot et des obscurités d'orthographe adoptées par l'école avignonaise : « Ils veulent remettre « en honneur l'ancien idiome des Troubadours, et « ils ne s'aperçoivent pas qu'ils précipitent sa « décadence et sa ruine. »

— Pour nous, qu'il nous soit permis d'appuyer notre faiblesse sur le buste vénéré d'un bienfaiteur de la Provence !

J.-B.-Marie-Piquet de Méjanes légua, pour être placée à Aix, une bibliothèque de plus de quatre-vingt mille volumes, une bibliothèque à faire envie à de grandes capitales.

M. Rouard, un savant, a publié sur cette bibliothèque et son donateur une livre très remarquable ; dans ce livre, nous avons lu cette phrase : « Quant aux monuments de la langue romane, « on sera surpris que la bibliothèque d'Aix ne « possède presque rien des œuvres des Troubadours, « si ce n'est deux pièces remarquables à la suite « du Martyrologe d'Adon. »

—Un homme aux pensées généreuses, un érudit recommandable, en réunissant les principaux travaux de l'esprit humain, chefs-d'œuvre ou non, mais surtout les chefs-d'œuvres, n'y avait point compris les Troubadours ?

A un point de vue, il avait eu tort peut-être ; il aurait pu ne pas négliger des gloires de notre

pays ; mais n'aurait-il point sagement pressenti, en faisant cette omission, le danger qui pouvait résulter d'un engouement irréfléchi pour un idiome n'ayant jamais eu de règle fixe, n'ayant jamais produit de modèles classiques ?

Il redoutait peut-être l'usage littéraire de ces dialectes pour certains poètes qui ne savent les employer qu'à des trivialités.

Peut-être avait-il au sujet de cet idiome la même opinion que M. Anibert, son compatriote et son contemporain, qui s'exprimait ainsi dans ses *Mémoires historiques sur l'ancienne République d'Arles*, à propos du dialecte de son pays : « Ceux qui continueront l'histoire d'Arles, pourront suivre de siècle en siècle les variations de notre langage. Il en a moins *souffert* que le français dans le même espace de temps. Celui-ci, devenu la seule langue de la cour, épuré par des oreilles délicates et manié par des écrivains habiles, a dû acquérir une perfection à laquelle ne pouvait atteindre un patois abandonné au peuple. Le langage d'Arles est pourtant celui qui s'est le plus ressenti du progrès du français, dont il se rapproche de jour en jour. »

On peut donc, me suis-je dit, rester excellent Provençal (M. de Méjanes en a donné des preuves), même en n'ayant pas l'intelligence complète du langage des anciens Troubadours ; à plus forte

raison doit-on peu redouter d'être accusé de n'aimer point son pays, parce qu'on n'apprécie pas les poésies des Troubaïres contemporains à la valeur que d'autres peuvent leur donner, et parce qu'on dit tout haut les dangers que l'on voit dans la mise en activité d'une littérature trop vieille et trop neuve à la fois.

Le portrait de M. de Méjanes sous nos yeux pendant notre travail, semblait nous encourager.... et la plume marchait, une plume provençale.

NOTES ET APPENDICE.

1. — Page 7.

« Presque tous les Parisiens célèbres ont commencé par être des provinciaux spirituels. Paris envoie aux départements les chapeaux de Barenne, les habits de Blein et les bijoux de Jeannisset. Les départements expédient à Paris ses hommes politiques, ses artistes, ses romanciers, ses écrivains et ses poètes. Je ne vois pas que l'échange soit si humiliant pour ceux qui ont des bourriches d'idées, de talent et de bons mots à troquer contre des cartons de modistes, des caisses de tailleurs et des boîtes de bijoutiers.

« Parmi les provinciaux spirituels, il en est quelques-uns, trop peut-être, qui se sentant irrésistiblement entraînés vers cette ville étrange, aux attrayantes surfaces, aux profondeurs redoutables qui ne crée pas les supériorités de l'imagination et de l'esprit, mais qui les couronne et les consacre, composant son génie et sa gloire de tous les talents épars..... — Ces pèlerins de succès, ces solliciteurs de la célébrité ne trouvent pas toujours au terme de leur route la récompense à laquelle ils aspirent. Pour un avénement, combien de chutes ! Pour un triomphe éclatant, combien de défaites obscures,

poignantes, entourées de solitude et d'abandon !..... — Heureusement tous les Athéniens de province n'ont pas ces ambitions périlleuses, cette funeste idolâtrie de la centralisation intellectuelle. Il en est, et ce sont les plus avisés et les plus sages, qui, au lieu de chercher dans leur talent un motif de quitter leur pays, aiment mieux établir entre leur pays et leur talent une familiarité précieuse, une intimité féconde, un échange d'inspirations et d'enseignements aussi honorables pour celui qui reçoit que pour celui qui donne. Je ne connais pas d'existence plus douce et plus belle que celle de ces hommes d'élite. Tandis que nous courons d'une allure fiévreuse et inégale sur le trottoir de l'inspiration journalière ; tandis que nous jetons aux passants les productions hâtives, les équivoques primeurs d'une pensée mûrie au feu de charbon des civilisations corruptrices, ils cultivent, sous le tiède rayon et la rosée bienfaisante, les fleurs naturelles, les fruits savoureux de leur imagination pure et tranquille.... »

(M. le comte Armand de Pontmartin).

(Préface de *Arles en France*, par M. J. Canonge).

2. — Page 10.

« Quelques-uns d'entre eux, dit M. Marchangy à propos des Troubadours (*Gaule poétique*), à leurs chapeaux couronnés de plumes, à leurs toques ombragées d'aigrettes, avaient attaché une cigale d'or. » Lorsque les Troubadours adoptèrent la cigale comme emblème, ils ignoraient apparemment que si cet insecte bruyant était

consacré à Apollon, dieu de la voix et du chant, ses cadences monotonement sonores, n'avaient pu en faire que le symbole ordinaire des poëtes médiocres (*Diction. iconologique,* 1756). M. Mistral, qui avait droit cependant à un tout autre emblême, tenant à représenter au dix - neuvième siècle, un Troubadour complet, n'a eu garde d'oublier de revendiquer la cigale d'or, réhabilitée il est vrai par quelques - uns de ses vieux devanciers. Voici ce qu'il écrit à un de ses amis en le priant de lui composer un blason :

Sènso pòu de me faire oufenso
En moustrant que moun cant endor,
Dins l'azur de nosto Prouvençò
Pos mètre une cigalo d'or.
(Armana 1861*)*.

3. — Page 10.

Nous ne nous sommes point arrêté à reproduire des détails anecdotiques sur les Troubadours, parce qu'il nous semble d'abord qu'une distinction profonde doit être établie entre la vie privée d'un homme et les œuvres qu'il publie : l'auteur disparaît, et si les œuvres sont bonnes, ce sont elles seules qui restent, et l'humanité se montrant seulement sous un jour favorable, elle peut donner des leçons profitables quand bien même les actions de l'écrivain n'eussent point été exemplaires. Ainsi, en ne jugeant les Troubadours que par leurs poésies, on voit généralement leurs sentiments amoureux

entourer les femmes de respect. Quelquefois même ce respect, mêlé peut-être à une dissimulation malicieuse, déguise discrètement un nom de fantaisie, ***Belris, Blancaflor,*** etc. En ne prenant donc en considération que les poésies de ces *rapsodes des dames*, on a pu dire qu'ils avaient contribué à relever au moyen-âge la dignité de la femme. Nous ne pensons pas que la dignité de la femme eût un appui à demander à la poésie des Troubadours. Les Celtes et les Germains pratiquaient le respect pour la femme, et s'ils avaient pu l'oublier dans leur contact avec Rome, le Christianisme eut été suffisant à le leur rappeler. Pour les Velleda, comme pour Sainte-Geneviève, la vénération avait été la même, et l'on vit plus tard l'armée française aller à la victoire sous le commandement d'une jeune fille inspirée. L'esprit chevaleresque était sans doute antérieur à la poésie des Troubadours, et il a plus rendu de services à cette poésie qu'elle-même n'en a pu rendre à la civilisation. On a de la mission remplie de par ces Pindares une toute autre idée en lisant les récits romanesques des pérégrinations de ces *chevaliers errants de la galanterie*, comme les nomme le président Hénault, qui s'en allait chantant et faisant l'amour de château en château, quêtant les bonnes grâces des dames, se riant des maris et se livrant aux excès de la licence. Ces récits pourraient expliquer les motifs de la plupart des chants poétiques des Troubadours; mais cela ne saurait ni en augmenter ni en diminuer la valeur. — On ne s'attache que trop à présent à des travaux qui assimilent une œuvre de critique à des dictionnaires biographiques et aux vieux ana du passé;

aussi ces travaux ont fini par ne plus guère avoir d'autre intérêt qu'un intérêt de curiosité et même fort souvent en même temps les attraits du scandale.

4. — Page 11.

Les Réformateurs de la France au douzième siècle, par M. N. Peyrat, 1860.

« Nous ne dirons rien de la littérature provençale des Troubadours..... , quoiqu'elle fût encore dans tout son éclat au treizième siècle, parce que nous croyons qu'elle ne renferme aucun élément catholique, qu'elle s'est bien rarement élevée au - dessus du culte de la beauté matérielle, et qu'elle représente, sauf quelques exceptions, la tendance matérialiste et immorale des hérésies méridionales de cette époque. » (M. de MONTALEMBERT, introd. à l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*).

5 et 6. — Pages 13 et 14.

Parnasse Occitanien, tome 1er.

7. — Page 16.

« Il est reconnu aujourd'hui que la romane rustique se forma de la corruption de la langue latine, que l'ignorance de ceux qui parlaient encore cette langue à l'époque de l'invasion des hordes du Nord, et leur mélange avec ces hordes, modifièrent d'une manière spéciale, par suite de laquelle le nouvel idiome acquit un caractère distinct d'individualité. On convient également que selon

les circonstances et le besoin, ce nouvel idiome sut s'approprier les mots endémiques, restes des langues nationales parlées dans le pays, avant ou pendant la domination romaine, et les mots que les hommes de l'irruption mêlèrent au langage qu'ils trouvèrent usité dans les contrées où ils s'établirent. Enfin on admet avec assez de vraisemblance, que l'origine de ce type primitif des langues de l'Europe latine remonte au commencement de notre monarchie, puisqu'il reste des traces de son existence au sixième et au septième siècles, et que dès le huitième, les litanies Carolines en fournissent divers éléments matériellement incontestables. » (RAYNOUARD, *Lexique roman*, tome 1er).

— « Le langage roman fut appelé la langue provençale non-seulement parce qu'il reçut moins d'altération dans la Provence que dans d'autres cantons de la France, mais encore parce que les Provençaux s'en servaient d'ordinaire dans leurs compositions. Dès le temps de Hugues Capet, les Provençaux avaient plus d'usage des lettres et de la poésie que tout le reste des Français. » (HUET, cité par M. Aug. Fabre, *Hist. de Provence)*.

8. — Page 19.

« Quoique né au centre des pays que les Troubadours illustrèrent ; quoique leur langue soit notre langue maternelle, et qu'à cet avantage nous ajoutions celui d'une teinture des langues anciennes, d'une connaissance passable de celles du midi de l'Europe, ainsi que du vieux français et même de l'anglais, avec cela nous n'osons

encore nous flatter d'avoir tout entendu. L'Occitanien n'a point de dictionnaire qui nous ait transmis la signification des mots dont plusieurs ont cessé d'être en usage. La corruption probable des textes, l'obscurité que certains Troubadours ont affectée, augmentent les difficultés, de sorte qu'on est souvent réduit au hasard des conjectures. » (ROCHEGUDE, préface du *Parnasse Occitanien*).

9. — Page 22.

Simonde de Sismondi. *De la littérature du Midi de l'Europe.*

10. — Page 24.

« Le langage des Provençaux, éminemment stationnaire, incapable de satisfaire aux progrès futurs de la civilisation, ne pouvait avoir qu'un seul âge. Il allait se flétrir et se perdre dans l'obscurité, tandis que la langue française, s'embellissant tous les jours et s'appuyant enfin sur des monuments immortels, devait étendre au loin sa domination glorieuse. » (Aug. FABRE, *Hist. de Provence,* tome II).

— « Il faut de longs siècles pour qu'une langue s'ennoblisse et prenne de la correction, mais il faudrait plus encore pour relever un idiome tombé en décadence, et dans lequel le pittoresque tue la grandeur. « (M. Thalès BERNARD, *Hist. de la poésie,* chapitre sur la poésie provençale).

11. — Page 25.

M. le marquis de Lafare-Alais, dans les notes de ses

Castagnados, donne un autre motif de l'abandon de la langue romane dans le Languedoc :

Encaro s'èro la vitouero
Qué-z'-a destrouna lou patouès !

. . . . . .

Que véguen uno cour jalouso
En heiritan d'uno fielouso
Desmouneda dédin Toulouso
Lou parla d'or di Troubadour.

« Encore si c'était la victoire qui eût détrôné le patois !... Nous voyons une cour jalouse, en héritant d'une quenouille, démonétiser dans Toulouse le parler d'or des Troubadours. » — M. de Lafare ajoute, dans une note concernant ces vers : « Le comté de Toulouse étant tombé en quenouille après la mort de Béranger VII, advint au roi de France Philippe-le-Hardi. » — Ce qu'on peut dire encore, c'est que la langue des Troubadours paraît être loin d'avoir dégénéré longtemps après leur disparition ; on peut en juger par une fort jolie pièce attribuée à Clémence Isaure, et que nous avons trouvée dans la *Biographie Toulousaise*. (Michaud, édit. 1823).

Bela Sazo, joënta de l'annada
Tornar fazets lo dolse joc d'amors,
Et per ondrar fiseles Trobadors
Avetz de flors la testa coronnada.

De la Vergès humils regina des angels,
Disen, cantan la pietat amorosa,
Quan dab sospirs amars engoisso dolorosa
Vic morir en la crots *lo gran prince dels cels*.

Ciutat de mos aujols, o tan genta Tholosa,
Als fis aymans uffris senhal d'onor;
Sios à jamas digna de son lausor,
Nobla coma totjorn, et totjorn poderosa !

Soen à tort l'ergulhos en el pensa
Qu'ondrad sera tostems del aymadors
Mès jo say ben que lo joën trobadors
Oblidaran la fama de Clamensa.

Tal en lo cams la rosa primavera
Floris gentils quan torna lo gay temps,
Mès del vent de le nueg brancejado rabems,
Moric, et per totjorn s'esfassa de la terra.

Ce sont les progrès incessants de la langue française, son aptitude à rendre les idées les plus élevées, la noblesse et la clarté qu'elle acquérait de plus en plus ; c'est la comparaison défavorable au roman qui firent abandonner peu à peu cet idiome, qui ne se montra guère plus dans la littérature, à part Goudouli et quelques autres, que dans des poëmes dans le genre du *Siègé de Cadaroussa*. C'est à peine si de loin en loin on rencontre des poètes comme cet Antoine de Jaunhac, qui vers la fin du quinzième siècle exprimait ses pensées religieuses *en termes singuliers et qui pourraient peindre l'amour profane* (Biographie Toulousaine).

12. — Page 26.

La littérature du Midi se trouva étouffée par l'étreinte qui la saisissait presque simultanément de deux côtés :

d'un côté la littérature italienne venant s'installer à Avignon, au cœur même de la Provence ; de l'autre l'influence du Nord qui grandissait de jour en jour. Il s'était fait dans le treizième siècle un mouvement littéraire qui devait absorber et dominer le souvenir des Troubadours. Il ne fut guère plus question de ceux-ci jusqu'au jour où les travaux de La Curne-Sainte-Palaye et de l'abbé Millot, plus tard de Fauriel, Raynouard, Rochegude, etc., remirent en lumière ces œuvres presque tombées dans l'oubli. Alors parurent à la fois le Dante, Boccace, Pétrarque, Villani, Zanobi de Strada qui fut couronné comme Pétrarque, Coluccio Salutati sur la tombe duquel fut déposée la couronne triomphale, etc. Ce mouvement grandit, continua, et après de grandes études de l'antiquité auxquelles Pétrarque avait donné une forte impulsion, le Tasse et l'Arioste parurent.

L'Italie, en suivant l'élan donné par nos provinces du Midi, put offrir à ses poètes un instrument meilleur que la langue romane ; le latin avait dû laisser là des traces plus profondes et plus vivaces, il fut donc plus facile à ces poètes de se montrer comme un écho de la lyre de Virgile. Les Troubadours, malheureusement, se servirent aussi des vestiges que l'antiquité leur avait laissées, mais ils ne surent point recourir, au moyen de l'étude, aux sources véritables.

13. — Page 32.

Il y avait un pâtre de campagne
Qui avait un fromage de montagne
Aux pieds de l'enfant il l'offrit,
Le renard d'abord le lui prit :

Ce pâtre se mit en grande colère,
Joseph lui dit d'un air fort sage,
Ne vous fâchez pas notre voisin,
Il faut qu'ici tout le monde vive.
. . . . . .
. . . . . Vilain animal
Ta race m'est déplaisante,
Va-t-en ou je t'écrase la tête,
Ne viens pas mettre ici la peste !
Tu ressembles trop à ce vieux Satan
Qui attrapa notre père Adam !

Dans une étude récemment publiée par l'*Echo des Bouches-du-Rhône*, nous avons vu revendiquer pour Louis Puech, poète né à Aix, un noël inséré dans le recueil de Saboly et qui commence ainsi :

Naoutrei sian très Boumian
Que dounan la bono fortuno,
Naoutrei sian très Boumian
Qu'arrapen pertout mounté sian.
. . . . . .

Ce noël, où il s'agit de trois Bohémiens qui viennent dire la bonne fortune à l'Enfant divin, une fois enlevé à l'œuvre de Saboly, ne saurait guère en diminuer la valeur; mais on va plus loin et en s'étayant de M. Achard, qui a fait un livre sur les *hommes illustres de Provence*, on va jusqu'à dire que *Saboly n'a fait qu'appliquer à divers noëls des airs choisis et composés par lui.*

Combien peu on laisse debout des anciennes gloires

aujourd'hui ! Faudrait - il ne plus croire à cet excellent Saboly, et en lisant les charmants noëls, ne point savoir à qui on en est redevable ?

Pour moi, j'aime mieux garder mon illusion et ne pas douter de la verve de l'excellent bénéficier dont mon enfance apprit le nom d'une façon si douce !

13. — Page 36.

Notice sur Toussaint Gros précédant ses œuvres complètes, édition publiée à Marseille, 1841.

14. — Page 39.

Bourrido, mets provençal, espèce de *bouillabaisse*.

15. — Page 51.

Voici ce que nous trouvons au sujet de Despourrins, dans l'*Histoire de la poésie*, par M. Thalès Bernard ; « Despourrins a composé des chansons patoises qui sont restées populaires. Elles sont écrites dans une langue rude, car en pénétrant dans les montagnes du Béarn, l'idiome roman a pris un caractère âpre et concis. Mais malgré quelques mots prétentieux qui le déparent et qui sont dus à l'influence du dix-huitième siècle, on écoute ces chants avec ravissement, car on y respire l'air libre de la montagne et les aromes du serpolet et du romarin. »

— M. Mary Lafon, dans le chapitre sur les *Patois*, inséré dans le grand ouvrage *Le moyen-âge et la renaissance*, cite le cantique populaire qu'entonna Jeanne d'Albret en donnant le jour à Henri IV :

Nouste Dame Deü cap deü poun
Ayudat me a d'aquest hore :
Pregats per me aü Diou deü ceü
Qu'me bouille bie delioura leü ;
D'u maynat qu'a m'fassié lou doun,
Tout d'inquaü haüt dous mounte l'implore.
Nouste Dame déü cap deü poun
Ayudat me a d'aquest hore !

« Tel était le patois béarnais au moyen - âge, avant qu'il ne se fût encore adouci et assoupli dans les vers mielleux de Despourrins. »

Nous copions ici quelques vers de Despourrins, reproduits par M. Mary Lafon dans son *Histoire du midi de la France*, afin que nos lecteurs aient une idée de l'idiome béarnais.

Nou, nou, *poulete*,
Noun ey doutat
Que d'amourète
Abés cambiat.
Coume es ta bère
You be t'aimey
Coum soy sincère
You b'em troumpey.
Lou betz bisatges
Troumpen souben ;
Coume lous nuatges
Qui bau aü ben

« Non, non, *poulette*,—Je ne doute pas,—Que d'amourette — Tu n'aies changé. — Tu es si belle — *Que je t'aimai à la folie*, — Je suis si sincère, — *Que je me*

laissai tromper de bonne foi. — Les jolis visages — Trompent bien souvent, — Comme les nuages — *Que détruit le vent.* » (Trad. de M. Mary Lafon).

16. — Page 51.

Biographie Toulousaine. — M. Mary Lafon fait le plus grand éloge des poésies de Goudouli, et assure qu'*elles peuvent soutenir la comparaison avec tous les poètes français qui naquirent entre les règnes d'Henri IV et de Louis XV.* Ceci paraît *assez exagéré*, si l'on en juge par les citations qui sont données; comme style et comme pensée, il n'y a rien qui puisse être mis en parallèle avec certaines odes de Malherbe, de Jean-Bte Rousseau, etc. Une lecture attentive des œuvres complètes de Goudouli (*Ramelet Moundi*) confirme encore plus dans cette opinion; or ceci n'enlève rien au mérite de Goudouli.

M. Mary Lafon cite d'abord une pièce extraite du *Ramelet mundi,* dans le genre pastoral; nous en donnerons un morceau, ainsi que le début de l'ode sur la mort de Henri IV.

Hier, tant que le caüs, lè chot e la cabeco
Trataon à l'escur de lous menus afas,
Et que la tristo neyt per moustra sous lugras
Del grand calel del cel amagabo la mèco;
Un pastourel disio : B'é fay uno gran péco
De douna moun amour à qui non la bol pas,
A la belo Liris de qui l'armo de glas
Bol rendre paüramen ma persuto buféco.

—

Mentre que soun troupel rodo lé coumunal,
Yeou son anat cent cops parla li de moun mal
Mès la cruelo cour à la aütros pastouros.
Ah ! soulel de mous els, se jamaï sur toun sé
Yeou podi, fourrupa dous poutets à plasé
Yeou faré ta gintet qué duraran très houros !

. . . . . .

Hier, pendant que les *chats huants*, les *chouettes* et la [*chevéche*
Traitaient de leurs petites affaires dans l'obscurité,
Et que la triste nuit pour montrer son étoile de Vénus
De la grande lampe (*) *du ciel éteignait la mèche*,
Un berger disait : j'ai fait un grand péché
De donner mon amour à qui n'en veut pas,
A la belle Liris dont l'âme de glace
Veut rendre misérablement ma poursuite inutile,
Pendant que son troupeau rôdait dans le communal,
Moi, j'ai été cent fois lui parler de mon mal,
Mais la cruelle court vers d'autres bergers.
Ah ! soleil de mes yeux, si jamais sur ton sein
Je peux sucer (**) deux baisers à mon contentement
Je les ménagerai de façon qu'ils dureront trois heures.

. . . . . .

(*) *Calel*, en provençal *caleou*, lampe à queue destinée à être suspendue.

(**) *Fourrupar*, sucer, boire, humer. *(Diction. d'Honorat)*. Id. *Diction. Languedocien de Sauvage.*

Quan del coumu malhur uno niboul escuro
Entrumic la clartat de moun astré plus bel,
Yeou disi quan la mort dans lè tail d'un coutel
Crouzec lé grand Henric sul libré de Naturo ;
De roumecs de doulou moun armo randurado
Fugic del gran soulel la pamparrugo d'or,
Per ana dins un roc ploura d'el et de cor
Del parterra francès la bélo flou toumbado.
Lès fourtunables reis doun lou moundé fa festo
Soun coumo de roubis pousats en roso d'or.
Oun lè balent Henric tout brassès et tout cor
Ero lé diamant qu'oundrao tout le resto.

— Quand du commun malheur une nuée obscure
Obscurcit la clarté de mon astre le plus beau,
Moi, je dis quand la mort avec le tranchant d'un cou-
Raya le grand Henri sur le livre de Nature, [teau
De buissons de douleur mon âme environnée
Fuit du grand soleil la chevelure d'or
Pour aller dans un roc pleurer d'œil et de cœur
Du parterre français la belle fleur tombée.
Les puissants rois dont le monde fait fête
Sont comme des rubis dans une rose d'or
Où le vaillant Henri tout bras et tout cœur
Etait le diamant qui parait tout le reste.

Ces courts fragments ne peuvent à coup sûr faire juger l'œuvre entière de Goudouli, mais prises dans des fragments choisis par M. Mary Lafon, ces strophes ne doivent point être celles que cet historien a pu trouver moins belles,

et sans parler de la bergerie où interviennent tant de hiboux de différente espèce et où la nuit éteint la mèche de la lampe du ciel. Il nous semble que dans Malherbe ou dans Rousseau, pour ne citer que ceux-ci, il serait bien facile de trouver des strophes infiniment supérieures à celle qu'on a citée où le grand roi Henri, le brave gascon à barbe grise, est assimilé à une fleur qui tombe, comme Malherbe le faisait pour une belle jeune fille :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses
L'espace d'un matin.

On pourrait peut-être aussi trouver assez bizarre cette âme qui s'entoure de *buissons de douleur* et s'en va pleurer *dans un rocher*. Pour supporter aujourd'hui de pareilles métaphores, pour ne point les blâmer chez Goudouli, on a besoin de penser aux Voiture, aux Scudéri français, de l'époque où il vivait, et aux préciosités de l'hôtel de Rambouillet. On peut donc affirmer que Goudouli n'était point inférieur aux poètes français de son époque et qu'il les imitait, mais cela nous semble dépasser toute mesure, lorsqu'on prétend qu'il peut soutenir la comparaison avec tous les poètes français nés entre les règnes de Henri IV et de Louis XV, et *que dans les sujets qu'il a traités il reste même sans rival !* Nous ne comprenons point pourquoi, à propos de tous les poètes du Midi, on se plaît à établir des supériorités ou des comparaisons qui ne peuvent en définitive convaincre personne que les intéressés dans une question d'amour propre. Nous ne comprenons pas qu'à propos de Bertrand

d'Alamanon, on vienne nous dire, dans une histoire grave, qu'il est douteux que Catulle et Ovide aient produit quelque chose de plus délicat et de plus naïvement touché qu'un morceau que l'on cite et dont on donne en même temps une traduction en vers d'après laquelle, à coup sûr, un lecteur n'est point persuadé. (Voir l'*Hist. du midi de la France,* tom. II, p. 378).

— On a vu le début de l'ode de Goudouli sur la mort de Henri IV, voici le début aussi de l'ode de Malherbe sur le même sujet :

Enfin l'ire du ciel et sa fatale envie
Dont j'avais repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune et sans m'ôter la vie,
M'ont mis entre les morts.

—

Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avaient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture
A la merci des vers.

—

Belle âme, beau patron des célestes ouvrages,
Qui fus de mon espoir l'infaillible recours,
Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours.

—

C'est bien à tout le monde une commune plaie,
Et le malheur que j'ai chacun l'estime sien
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie
Comme elle est dans le mien ?

. . . . . .

On a pu voir dans le cours de notre travail, M. Mistral affirmer que tel fabuliste patois pourrait faire envie à Lafontaine ; ce n'est point là la pensée que l'on a lorsqu'on se hasarde à publier des fables en français. Dans le prologue de son joli recueil , M. Villefranche s'exprime ainsi :

Modèle des conteurs, ingénu Lafontaine,
Eternel désespoir de tes imitateurs,
C'est en vain qu'on prétend des sources d'Hippocrène
Atteindre sur tes pas les sublimes hauteurs.
Pégase n'a suivi qu'une fois ta carrière,
Et quand, pour l'y guider, une main téméraire
Lui montre le chemin qu'il parcourut sous toi,
Il reconnaît ta trace et recule d'effroi.

(Fables par M. Villefranche, 1854*)*.

17. — Page 63.

Préface du *Galégeaire*.

18. — Page 76.

Romérages, en provençal *roumavagi*. « Anciennement ce nom ne s'appliquait qu'aux pèlerinages que l'on faisait à Rome (Roumiou, pèlerin qui va à Rome) ou à N.-D. de Lorette ; mais aujourd'hui il désigne les fêtes patronales des paroisses où les habitants des lieux voisins se rendent pour invoquer le Saint qu'on y fête. » (Honorat, *Dictionnaire provençal*).

Et ieu am lieis com bel jorn fai romieu,
Et ela mi com la crotz fai jusieu.
Je l'aime comme un pèlerin aime une belle journée,
Et elle m'aime comme les Juifs la croix.
(Pierre Vidal).

19.— Page 77.

Franciman, franchiman, francihot. Cette épithète s'applique aux hommes et choses étrangers à la Provence, mais surtout aux Parisiens, aux personnes qui viennent du nord et à leur langage. Inutile d'ajouter qu'à *francihot* s'attache un espèce de dédain ; cela se dit comme ailleurs on dit *giaour*, etc.

20. — Page 77.

Danse méridionale où les danseurs à la file, un par un, quelquefois alternés, filles et garçons, se tiennent par la main, formant une chaine joyeuse et passent aux jours de fête à travers les rues des villages ou à travers les sentiers fleuris des campagnes.

. . . . . .

Tambourin, suis en cadence
Cette fantastique danse,
Ces essaims voluptueux
Tantôt ils s'ouvrent, s'élancent,
Se referment, se balancent,
Se poursuivent, se devancent,
Tantôt se forment en rond.
Farandole,
Vole, vole !

. . . . . .

—*Thévenot.—Méridionales.*

21. — Page 82.

Français, langue de l'école
Qui veux réduire à se cacher dans les petites cabanes
Le doux parler de nos réunions,
Qui t'a bercé sur ses genoux :
Respecte le front de ton aïeul ;
As-tu, pour tant t'estimer,
Essuyé autant que lui de tonnerres et d'hivers?
Combien peux-tu compter de romérages?
Qui sait, *Gringalet,* si à un âge comme le sien
Il y a beaucoup d'osiers encore verts?

—

Tu as beau te percher sur les montagnes
De Ventadour et de René :
Tout écorcé qu'est le vieux chêne,
En regard de lui tu es un *nain.*
Faible enfant de la plaine,
Qui as plus de puissance que de fruit,
Ton tour viendra d'être sapé,
Rejeton d'osier qui n'a que quelques lunes
Prends garde au vent qui tourbillonne
Et qu'avant lui il ne te torde pas !

(Armana pour 1857*).*

Avec les mêmes prétentions, et en adressant de singulières menaces à ceux qui éprouveraient la veilléité de traiter sa langue de patois, Gros n'avait point pour le français une telle irrévérence; tout en célébrant la langue romane, il disait :

Tantia qu tratara ma lengo de patois
Yeou li *farai la petarrado.*
L'espagnoou, l'italien li devon seis aumagis,
Tout de memo que lou francès ;
Aquéou francès dount la doucour vous flato,
Qu'à forço d'escura fan véni béou coumo es,
De ma lenguo es une sagato.

—L'espagnol, l'italien lui doivent leurs hommages,
Tout de même que le français,
Ce français dont la douceur vous flatte,
Qu'à force de le polir on a rendu beau comme il l'est
De ma langue est un rejeton.

Bellot agissait comme Gros, en dépit de son esprit éminemment provençal :

Mi gites plus au naz la linguo francioto,
Es ben bello pourtant !

—Ne me jetez plus au nez la langue française,
Elle est pourtant bien belle !

— En traduisant les deux strophes où le français est traité de *nain* et de *gringalet* par ces grands écrivains, nous avons été embarrassé par quelques mots : le verbe *gandir* a plusieurs significations : *cacher, soustraire, conserver,* etc. ; peut-être en *félibrige* a-t-il une signification qui nous est inconnue; nous nous serons trompé peut-être dans le sens que nous avons cru devoir donner. *Colo* veut également dire *bande, troupe,* puisqu'il y a en

provencal *colla* ou *collo, colle,* et *colla* ou *colle* (couella) *colline, montagne.* Y a-t-il eu encore erreur sur ce mot? —Quant à l'idée de dédain probablement attachée au mot *francihot* pour français, on comprend qu'en traduisant on renonce à l'exprimer.

22. — Page 82.

Chante notre vieille Provence,
Chante-la du Rhône à l'Adour,
Et pour punir dans sa vanité
La malveillance française
Lève-toi, nouveau troubadour!
Va, va dire à l'Académie
Si nous sommes bâtards dans sa famille?
Que chez les rois chante à l'engrais
La flagornerie parisienne!
De notre langue citoyenne
Pour Dieu seul *doit fumer l'antienne*,
Chante, chante! moi je jouerai du fifre.

23. — Page 83.

Conciliateur de Tarascon, numéro du 22 septembre 1860. — *Armana* pour 1861.

24. — Page 83.

Moi, peut-être on dira de moi
Que ma muse se fait petite,
Il faut laisser miauler les chouettes
Et laisser faire le bon Dieu!

25. — Page 85.

Aubanel brandit l'épée,
Je vois l'Ajougui qui se retrousse,
Et Mistral au bras vigoureux
Tout en eau frémit et hurle
Et fait tourner la massue
Qui écrasera les envieux.

Nous n'avons pas osé traduire *l'ajougui* avec les mots que nous connaissions ou que nous fournissaient les dictionnaires, le sens reçu pour *ajougui* étant : *passionné pour le jeu, folâtre, folichon*, etc. Nous risquions de nous égarer, et nous ne voudrions pas donner à un félibre une épithète inconvenante.

26. — Page 88.

Notes de *Mirèio*, 1re édition, in-8°, p. 490.

27. — Page 89.

Les piaulats d'un Rèïpetit. (Si nous ne nous trompons, les chants d'un roitelet).

M. J.-B Veyre, instituteur à Saint-Cernin (Cantal), est l'auteur de ce recueil de poésies en langage populaire d'Auvergne. L'écrivain qui a fait une préface au recueil poétique de M. Veyre, s'exprime ainsi : « J'ai revendiqué l'honneur de présenter au public cet honnête homme qui a égayé ses loisirs à faire des vers empreints d'un bon

sens malin et de la naïve gaieté de son pays. » Cet écrivain assure ensuite que ces poésies de M. Veyre n'ont rien de commun avec certains produits d'une inspiration artificielle et savante qu'il a vu sortir d'un coupé élégant et colporter dans les bureaux des journaux parisiens. Cela se rapproche des œuvres de Roumanille, le même esprit moral a dicté les unes et les autres et la muse de M. Veyre a eu le bon goût de garder les sabots et de chanter réellement pour le peuple. » Voici un fragment d'une pièce sur la naissance de Gerbert :

Od pèd d'un putchotel
Ero un oustolonel ;
Oti dins l'indigençe
Un éfontou nosquèt.
En siuné de puissençe,
Tres cots lou gal cantèt,
Et Roumo l'entendèt.....
O quel drolle est Gerbert.

27 bis. — Page 89.

Une tralée d'âchets ou le *petit pilôt d'âchets*, par M. Burgaud des Marets (Didot, édit. de 1860). Il nous serait difficile de traduire le titre de ce livre et d'autant plus difficile qu'en ayant demandé l'explication à quelqu'un qui habite la Saintonge, on nous a répondu qu'*âchets*, en patois saintongeais, signifiait *vers, vers de terre*, d'où il s'ensuivrait, si le renseignement est exact, que *pilôt d'âchets* signifierait littéralement *un tas de vers de terre*. Nous ne connaissons du *Pilôt d'Achets* qu'une fable re-

produite par le journal *La Saintonge : l'Aragne et le Piyerit,* et d'après cette seule fable il nous a semblé que lorsqu'on faisait de la poésie en patois, en Saintonge, là comme ailleurs, on se laissait aller à de singulières expressions : *L'aze me f...,* par exemple , est un son d'airain qui ne manque pas d'un certain agrément.

28. — Page 93.

Cette influence a été reconnue par les uns et contestée par les autres. L'empire romain avait eu des colonies au nord de la France comme il en avait eu dans le midi, il est évident que cultivé par Abeilard , Ancelme et Saint-Bernard ; étudié dans les écoles de Paris, dans les abbayes et les monastères de toute la France,, parlé par l'Eglise sans cesse en contact avec le peuple qu'elle s'efforçait de civiliser, le latin peut être regardé comme le père commun de la langue française et de la langue romane du Midi. « L'Eglise, selon M. H. Martin (*Hist. de France ,* tome III) , fit ce que n'avait pu faire l'empire romain ; elle fit plus que les César pour nous enlever le verbe primitif de nos pères, ce qu'un de ses évêques appelle la rouille du langage celtique. » Après une courte énumération de quelques œuvres , écrites en latin pendant le neuvième siècle, après avoir cité Duodena, Jonas l'Aquitain, Smaragnus abbé d'Aniane, Raoul archevêque de Bourges , Adon de Vienne , etc., M. Mary Lafon écrit ceci : « Au dixième siècle, ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, le culte des Saints fut la passion dominante ; une pieuse émulation s'empara de chaque cité, de chaque monastère , et ceux que le flambeau

littéraire éclairait encore, *soulevant leur épais capuchon et taillant le lourd roseau des cloîtres,* mirent leur gloire à retracer les vies des fondateurs du christianisme en Aquitaine avec les couleurs les plus merveilleuses. » — L'Eglise a donc contribué la première à dissiper *les flots de fumée ;* elle a popularisé le latin parmi les conquérants de la Gaule qui avaient succédé aux Romains, mais on ne peut disconvenir que les Troubadours eurent pour imitateurs les Trouvères, et que les méridionaux amenés par la reine Constance durent laisser plus d'une empreinte de leur séjour dans le Nord et que le langage a dû conserver. Pierre d'Angecort, chansonnier attaché à Charles d'Anjou, suivit ce dernier dans le Midi ; Chrestien de Troyes et Auboin de Sézanne, poètes du douzième siècle, adoptèrent les formes employées par les Troubadours ; « Thibaut, comte de Champagne, allant négocier pour pacifier des différents survenus entre les comtes de Montfort et de Toulouse, il était encore fort jeune, durant sa négociation, il put connaître mieux qu'auparavant les divers rhythmes employés par les Troubadours et en faire usage dans ses compositions. » (ROQUEFORT-FLAMÉRICOURT, p. 62).

Un autre point de controverse a été aussi le sujet de vives discussions parmi les érudits, c'est la question de priorité pour la poésie épique ; les débats à ce sujet furent grands entre Fauriel et Paulin Paris, peut-être on peut encore dire *adhuc sub judice lis est ;* toujours est-il que parmi les poëmes provençaux, on cite le roman de Jauffre dont un passage semblerait indiquer que ce poëme n'est pas des plus anciens :

E ac el pont un cavalier
Que fasia a un juglar
Lo lai de dos amans cantar.
—Et au bout du pont un cavalier
Faisait chanter à un jongleur
Le Lai des deux amants.

M. Mary Lafon, qui a traduit le poëme de *Jauffre* (1856), met en note que le *lai* dont il s'agit est celui que Marie de France composa sous ce titre, et l'on sait que Marie de France écrivait vers le milieu du treizième siècle. Il se pourrait cependant aussi que Marie de France eût simplement refait un *lai* existant déjà. La traduction de M. Mary Lafon, agréable à lire, ne peut donner du reste qu'une idée très imparfaite du poëme-roman tel qu'il a été publié dans le *Lexique roman* de M. Raynouard, tome 1er; c'est une traduction très loin d'être littérale.

—On compte encore *Flamenca ; Fiérabras ; Gérard de Roussillon* dont la provenance première n'est point encore absolument fixée ; *la Chronique rimée des Albigeois ; la Vie de Ste-Enimie ;* divers morceaux comme un livre de Sénèque ; les *instructions* d'Amanieu des Escas ; les *enseignements* d'Arnaud de Marsan ; des vies de Saints des traductions des Evangiles de Nicodème et de l'Enfance; les *Auzels Cassadors* de Deudes de Prades, et son *Traité des vertus cardinales.* Puis enfin, et comme œuvre encore plus importante, le *Breviari d'amor* (Bréviaire d'amour) de Matfre Ermengaud, de Béziers. Le titre de ce poëme est aussi singulier que celui des *Lois d'amour* qui renfermaient un traité de figures de rhétorique dont le nom même est oublié. Le *Bréviaire d'a-*

mour est une espèce d'encyclopédie des connaissances scientifiques de l'époque où il fut composé : *De la divinal essencia el per que Dieus es digz divinal essencia. — Dels dotze signes del Cel.— De la nature dels vens. —De la natura e de las vertutz d'Erbas e d'Albres e de Plantas,* etc. Tels sont les titres des diverses parties de ce poëme dont M. Raynouard a donné plusieurs fragments et qui va sous peu être publié en entier à Béziers.

29. — Page 97.

César de Nostredame, *Histoire et chronique de Provence.*

30. — Page 123.

L'amour fait danser les ânes. (*Armana* 1860).

31. — Page 125.

Près du clocher, poésies par M. Aug. Lestourgie.

32. — Page 126.

Fleurs du mal, par M. Baudelaire.

33. — Page 132.

Le Glaneur du Gard.

34. — Page 133.

Bien le bon jour, brave marchand,
Je voudrais de votre marchandise ;
Soignez-moi, je suis un fameux chaland,
Le bon marché est ma devise ;

Je calcule sur le mauvais temps,
Lorsque la misère abonde,
C'est alors que je saigne les gens
Et que les louis d'or affluent chez moi.

Ouvrier, je suis désireux
De te faire travailler, pauvre diable!
Mais quand l'ouvrier est malheureux
J'en profite pour payer peu.
Bénit soit le temps où la faim
Des pauvres a fait pour nous des esclaves,
Ils travaillent pour un morceau de pain,
Leur pitance est un peu de fèves.

Paysan, je t'aurai bien bon marché;
Tu travailleras une grosse journée,
Et si parfois tu es fatigué,
Je te rognerai ta semainée;
Il t'est défendu d'être douillet,
Du riche d'envier les bribes,
Un peu de pain frotté d'ail
Te remettra de tes fatigues.

Petite, comme je t'aimerais,
Si tu voulais m'écouter, *mignonne*,
Tu aurais un protecteur en moi
Qui a la bourse très ronde.
A un homme comme il faut
Tu ne vendras pas cher tes caresses,
Tu es sans linge et sans un sou,
La faim me vend des maîtresses.

—

35. — Page 134.

Jarguo, espèce de paletot porté par les paysans.

36. — Page 134.

Les poètes contemporains. — Achille Millien, — par M. Léon Rogier, 1860, Vanier, éd.

37. — Page 135.

La Moisson, par M. Achille Millien.

38. — Page 142.

Morts et vivants, par M. Ratisbonne, 1860.

39. — Page 159.

« Théodore Aubanel ! c'est moi qui te le dis ; t'en es-tu avisé? la Grenade porte couronne. Couronnées par la *gloire* tu verras bientôt tes chansons. (*Armana,* 1860).

40. — Page 161.

Armana.

41. — Page 161.

Reconnaissance *félibrenco* à l'égard de Pétrarque, qui mentionna avec éloges plusieurs Troubadours.

42. — Page 166.

LA PROUVIDENCI.

Lou coucaro Manjo-quand-l'a,
*Q*ue n'a *q*u'un *q*uieu et *q*u'uni braio,
*Q*ue l'estieù s'amouro i valat
E l'iver, se càufo i muraio.

Las de se vèire à l'abandoun,
Se maridé 'mé Couloumbino,
Que se penchino ém' un cardoun
E se miraio à la roubino.

Or, un d'aquéli bramo-fan
Que n'aguènt d'iue que per lou lucre,
An toujour pòu d'avé d'enfant
Crento d'abena trop de sucre...

A nosti novi risoulet
Digué : l'aurié de que vous batbre,
Poudias pas viéure estènt soulet,
Coume farés quand sarés quatre?

—Moussu, digué Manjo-quand-l'a,
Iéu émai èlo sian béulaigo,
E quand lou pan es trop sala,
Nous countentan de *tourtoulaigo*.

—E vòstis enfant, galoupin,
Que manjaran? de regardello?
Moussu, quand Dièu mande un lapin,
Mande tambèn uno cardello.

— Le va-nu-pieds Mange-quand-il-a-de-quoi , — Qui n'a qu'un cu et qu'une culotte , — Qui l'été se couche à plat ventre dans les fossés — Et l'hiver se chauffe à l'abri des murailles.

Las de se voir à l'abandon , — Se maria avec Colombine — Qui se peigne avec un chardon — Et se mire dans le ruisseau.

Or, un de ces crie famine , — Qui n'ayant d'œil que pour le lucre; — Ont toujours peur d'avoir des enfants , — *Craignant d'user trop de sucre*....

A nos nouveaux époux rieurs — Dit : *il y aurait de quoi vous battre !* — Vous ne pouviez pas vivre étant seuls , — Comment ferez-vous quand vous serez quatre.

Monsieur, dit Mange-quand-il-a-de-quoi, — Moi et elle nous sommes buveurs d'eau, — Et quand le pain est trop salé, — Nous nous contentons de *pourpier*.

Et vos enfants, *galopin ?* — Que mangeront-ils ? se contenteront-ils de regarder (nous n'employons pas ici les *regardelles* introduites dans la traduction de Miréio),— Monsieur, quand Dieu fait naître un lapin , — Il fait pousser aussi une laitue.

La donnée de cette pièce est excellente, mais pourquoi contient-elle ces expressions qui rappellent l'ignoble *Couche-tout-nu* de l'école réaliste et le dépassent même de beaucoup ? Comment comprendre que lorsque des écrivains veulent élever un idiome à la hauteur d'une langue littéraire , lorsqu'ils repoussent la désignation de patois , ces mêmes écrivains se servent ensuite de locutions aussi basses et triviales que celles que l'on peut

constater non-seulement dans cette pièce, mais dans une foule d'autres. Et la régénération, l'épurement du provençal sont proclamés partout à son de trompe, et l'on prétend rejeter dans l'ombre les auteurs qui avant le *félibrige* avaient publié des œuvres soi-disant moins châtiées ? Ah ! lorsque Gros menaçait *d'uno petarrado* ceux qui auraient pris son langage pour du patois, on voit que cette saillie n'a rien de sérieux. Il y avait au moins chez ces poètes plus anciens ce naturel, cette franche naïveté qui faisaient accepter quelques mots risqués et des plaisanteries parfois un peu trop vives. Bellot, nous l'avons dit, est le vrai type de ces poètes provençaux : *lou Galéjaire* est un modèle de cette fine bonhomie, de cette gaieté provençale dont on chercherait inutilement des traces dans les œuvres de M. Mistral. Aussi, lorsque Bellot s'aventure dans une trivialité, c'est à peine si on s'en aperçoit, l'esprit y glisse comme sur une pente insensible, mais lorsque dans les poésies on veut trop s'élever dans l'atmosphère provençal, on se heurte à de telles crudités de langage, et le choc est si brusque, que l'on sent que les chaines qui lient ces convois de strophes se brisent avec violence.

Une chose essentielle à remarquer encore à propos de *Manjo-quand-l'a*, c'est la facilité avec laquelle sont saisis et imités les travers et les mauvais côtés de la littérature française ; l'originalité de l'esprit provençal est conservée par bien peu de méridionaux anciens et modernes depuis les Troubadours qui eurent un genre spécial et qui ne s'imitaient guère qu'entre eux. Lorsque les bergeries et les berquinades ont été à la mode, les oi-

seaux, dans le Midi comme ailleurs, pleurèrent sur la mort des aimables Tircis

Al leba de l'auroro
Dins un pradel de flous
Zéphir caressan Floro,
Climèno tout'en plous,
Coulcado su l'erbeto
A l'oumbro d'un cyprès.
Disio touto souleto
As écho sous regrets.

Tircis es mor, pécaïre!
Auzelets plouras lou;
Flouretos per li plaïre
Tchenjas bostr ecoulou;
Plentibos tourterelos,
Roussignols amourous,
E bous echos fidèlos
Répetas mas doulous.

Tircis lou brai moudèlo
De toutes lous pastous,
Discret, salge, fidèlo,
Gardabo sous moutous;
Soun se plen de biouletos,
Dounabo as agnelous
Milo margaridetos,
A iou milo poutous.

Lou roussignol salbadge
Benio dal foun dal boes

Suspendre soun ramadge,
Per entendre sa boues ;
L'oundo la plus rapido
Coulabo lentamen
Per avedre un' ausido
De soun dous instrumen.

Paisches à l'abenturo
A la merci daus lous ;
Cercas bostro pasturo
Dins un déser affrous :
Troupel, bous abandouni ;
Tircis es aou toumbeou ;
Qu'aco nou bous estouni
Ieou lou seguirai léou !

Au lever de l'aurore, — Dans un pré tout en fleur,— Zéphyr caressant Flore, — Climène toute en pleurs , — Couchée sur l'herbette,—A l'ombre d'un cyprès,—Disait toute seulette—Aux échos ses regrets.

Tyrcis est mort, le pauvre ! — Oisillons, pleurez-le , —Fleurettes, pour lui plaire , — Changez votre couleur, — Plaintives tourterelles, — Rossignols amoureux , — Et vous échos fidèles — Répétez mes douleurs

Tyrcis le vrai modèle—De tous les bergers,—Discret, sage, fidèle, — Gardait ses moutons ; — Son sein plein de violettes, — Il donnait à ses petits agneaux, — Mille petites marguerites, — A moi mille baisers.

Le rossignol sauvage—Venait du fond des bois,—Suspendre son ramage, — Pour entendre sa voix ;— L'onde la plus rapide — Coulait lentement, — Pour écouter une mélodie — De son doux instrument.

Paissez à l'aventure, — A la merci des loups,—Cherchez votre pâture—Dans un désert affreux ;—Troupeau, je t'abandonne, — Tyrcis est au tombeau; — Que cela ne vous étonne point ! — Moi, je le suivrai bientôt.

Il y aurait bien peu à faire pour transformer en une pièce qu'eussent pu signer Mad. Deshoulières, Dorat, Bernis ou Gentil-Bernard, cette romance que nous avons copiée telle que l'a donnée Béranger dans ses *Soirées provençales*.

A l'époque du Directoire environ, lorsque la poésie française se drapait uniquement avec les friperies de l'Olympe, les *Odes anacréontiques* ne manquèrent point de se montrer dans le Midi, et les décors grecs et romains remplacèrent chez nos poètes les frais paysages de la Provence, jusqu'à ce que dans le Nord Châteaubriand eût mis en fuite ces Vénus et ces enfants de Cythère que le dix-huitième siècle avait tant enlaidis à force de leur mettre du fard.

Maintenant, nous sommes en plein réalisme, après avoir su, dans son poëme de *Mirèio*, sortir de la voie où patauge aujourd'hui plus d'un écrivain en vogue, M. Mistral se trouve, en une foule de détails, entraîné par le goût du jour et la nouvelle mode ; poussé par les vulgarités de l'idiome qu'il emploie, s'il va beaucoup plus loin que les écrivains en français, il serait difficile d'en être étonné ; c'est précisément ce qui fait qu'en ce temps de réalisme nous pensons que l'emploi des patois est encore plus dangereux pour la littérature.

Après la description du *coucaro Manjo-quand-la* et *les braio du ségaire*, où peut-on s'arrêter ?

43. — Page 167.

Elle dort innocente et demi-nue :
Pour l'épier, *gais* et *coureurs*
Les lézards *verts* et les lézards *gris*
Viennent sans bruit dans le sentier.

44. — Page 168.

Revue des Deux Mondes, numéro d'octobre 1859.

45. — Page 173.

Académie française. Séance annuelle de 1861. Médaille de 3000 fr. décernée au poëme de *Miréio, en dialecte provençal*, par M. Mistral.

46. — Page 177.

Cachat, fromage à l'état de fermentation liquide.

47. — Page 177.

L'obscurité éclot déjà dans la plaine,
La chouette fait *chou*, les taons bourdonnent,
La nature est en deuil et les glas des cloches
Font retentir les airs de leur balin balan.

On retrouve chez beaucoup de poètes méridionaux le goût des onomatopées imitatives ; chez eux on en rencontre à tout instant : *cliquo-claquo*, *patafloou*, *cataclan*, etc. Nous en citerons encore un exemple pris dans

une pièce en patois du département de la Drôme, par M. Roch Grivel de Crest (1856).

Oouvé de tous coustas un eïssam de priéras :
La calio à soun hounour chanto soun *kinkolia*.

Ne serait-ce point parce qu'il était méridional que Salluste Du Bartas, né près d'Auch, et qui fit quelque vers gascons que l'on voit dans ses œuvres, a cherché si souvent à produire des beautés de ce genre :

Tout ainsi le milan dans son ongle crochue
Le pépiant poulet emporte par la nue :
Cependant que là-bas la *clouclouquante* voix
En vain son ravi fils rappelle mainte fois.
Judith, chant II.

La gentille alouette avec son tire-lire,
Tire-lire a liré et tirelirant, tire
Vers la voûte du ciel : puis son vers ce lieu
Vire et désire dire : Dieu, adieu ! adieu Dieu !
Cinquième jour de la semaine.

Les onomatopées de Du Bartas ne lui ont guère survécu ; on peut donc supposer que celles des *félibres* ne parviendront point à envahir la langue française ; mais si nous avons cité Du Bartas, c'est afin de montrer encore une fois que beaucoup de choses que les *félibres* peuvent considérer comme des beautés en *roman*, ont été rejetées par le français après qu'il les avait eues à sa disposition. Il en est des onomatopées comme de l'exagération des diminutifs.

48. — Page 179.

Mais l'amour frais du mois d'avril ? — L'amour de Pétrarque et sa gloire ? — Paris croit que c'est un choufleur, — Un céléri dont on a mangé le cœur.

Laissez-le qu'il boive et qu'il mange, — Et mange et boive comme un trou — La clairette et le vin de Crau, — Vos figues et vos oranges.

Je vous le dis, *Moi* qui vous parle, — Comme je suis Adolphe Dumas. — Vous n'y perdrez pas le bout du nez — D'une jolie fille d'Arles.

49. — Page 179.

Laissez les gens parler des Indes, — Et d'un bon Dieu qui a tant de bras, — Que s'il venait dans nos prés — *Il ferait peur à toutes les dindes.*

50. — Page 180.

Vous vous souvenez du vieil Homère, — Notre maître à tous tant que nous sommes, — *Et notre dieu s'il était chrétien*, — Vous vous souvenez comme il était pauvre.

C'est le provençal de l'Asie, — Un pied nu et l'autre déchaussé, *Il fut comme les Provençaux* — Le maître de la poésie.

Comme si vous disiez qu'à Maillanne, — *Moi* (quelle politesse en roman !) Moi, Roumanille et Mistral (nous respectons les intentions de l'auteur, n'en déplaise aux Saumaises futurs), — Nous allions boire au grand broc, — Et nous mangions *une blanquette.*

51. — Page 180.

Morts et vivants, par M. Ratisbonne.

52. — Page 181.

M. Mistral, dans un vers de *Miréio*, s'est servi du mot *Sorguo*, Sorgue, pour désigner un ruisseau en général. Usant du même droit que ce poète, nous employons le mot *Sorgue*, qui donne un peu de couleur locale à notre récit, au lieu de nous servir de ce vieux lieu commun : *torrent de larmes*. Sorgues cependant est le nom de la rivière qui prend sa source à Vaucluse, ce nom qui s'étend à quelques canaux et ruisseaux dérivés de cette même Sorgue, n'a jamais été appliqué en Provence à aucun autre torrent ou rivière, de sorte que pour saisir le sens des métaphores de M. Mistral, il faut absolument se livrer à des études spéciales de géographie.

53. — Page 181.

Elle est donc morte la tourterelle — Que tu aimais tant, ô pauvre ami ! — La tourterelle qui à toute heure, — Autour de toi venait gémir.

Pauvre tourterelle, en te voyant, — Tu me faisais quasi croire—Que c'est Anacréon notre devancier *(réïre,* aïeul, *reïre*, en arrière) — Qui t'avait envoyée en cadeau.

Pourquoi faut-il qu'une mauvaise heure — Vienne assombrir le plus beau jour, — Que les amours se flétrissent, — Que les fleurs et les tourterelles meurent !

54. — Page 185.

Plainte sur plainte, douleur sur douleur ; — Parce que Ciel et terre ont perdu leur Seigneur, — Et moi, mon fils, le soleil sa clarté, — Car sans raison, l'ont tué les Juifs traîtres, — Dieu ! quelle mortelle douleur !

Le deuil me perce le cœur, homme ne peut apprécier — Que le Seigneur ont fait les Juifs navrer — Sus en la Croix, et puis fait abreuver — De vin myrrhe mêlé au fiel amer. — Dieu !

M. Rouard, dans sa *Notice sur la Bibliothèque d'Aix*, dont il est le bibliothécaire, donne en outre en leur entier les *Planchs de Sant Estève*. Nous citerons le premier couplet d'après lequel on peut voir qu'il serait presque aussi facile de traduire le roman du vieux temps avec du français qu'avec le patois actuel :

Sezes, Senhors et aïas pas,
So que direm ben escoutas :
Car la lisson es de vertat ;
Non hya mot de falsetat.
(Version de 1318).

Ausez, Messus et ayas pax
Ce que diren ben escoutas
En la lissoun de véritat
Non l'y a mout de faussetat.
(Version de 1655.)

Siégez, Seigneurs et ayez paix
Ce que dirons bien écoutez :
Car la leçon est de vérité
Non y a mot de fausseté.
(Version française des Planchs de 1318, *par M. Rouard.*

On peut en dire autant de ce fragment d'un poëme sur la *Translation de S. Trophime*, composé, d'après Anibert qui le reproduit, en 1152. (*Mémoires historiques sur l'ancienne république d'Arles*, 3e partie).

Cant los Papas 'sant Peir, sant Paul,
Agron sacrat sant Trufème cors sant,[1]
Els li *deron* que fos Papa secons
En totas las Proensas que son deça los mons,
Tot aquest grand poder sant Trofème gardet
Aytant que fon Evesque ni visquet,
E pueys devenc que la sieutat defalhi,
Entro que l'Emprador Costantin la basti.
.....

Quand les Papes Saint Pierre et Saint Paul — Eurent sacré Saint Trophime *corps saint*, — Ils lui donnèrent pouvoir qu'il fût Pape second — En toutes les provinces qui sont deçà les monts, —Tout ce grand pouvoir Saint Trophime garda— Autant qu'il fut évêque et vécut. — Et puis advint que la cité défaillit (pour tomba en décadence) — Jusqu'à ce que l'empereur Constantin la bâtit.

(Version française.)

Quand li Papo Sant Peyre et Sant Paul — Agueroun sacra Sant Trouphimo (prononciation arlésienne Tréfumo) corps sant — Eleis li dounéroun pouder que fuguesse Papo secound — En touti li prouvince que soun deçai il mount. — Tout aquéou grand pouder Sant Trouphime gardé — Autant que fugué Evesque et visqué. — Et piei devengué que la cioutat défalhigué — Entro que l'Empé rour Constantin la bastigué.

(Version en provençal actuel).

C'est une chose digne de remarque que les chants religieux faits en ces temps reculés pour l'usage du peuple, semblent beaucoup plus faciles à rendre soit en français, soit en patois actuel, que la plupart des chants des Troubadours. Ceux-ci n'auraient-ils pas usé d'une langue arrangée par eux, façonnée un peu artificiellement, assez notablement distincte du langage universellement parlé, empruntant davantage des éléments étrangers et se rapprochant moins du langage du Nord ?

Ce que je puis dire, c'est qu'étant peu versé dans la langue romane des Troubadours, il me répugne peu de faire un aveu qu'a déjà fait Rochegude, l'éditeur du *Parnasse Occitanien*, j'éprouve une certaine difficulté à traduire les œuvres des Troubadours, mais je n'en ai aucune à comprendre soit les *Planchs de Sant Estève*, soit *la vie de Sainte Enimie*, *l'Evangile de l'Enfance*, et les autres poëmes de ce genre dont Raynouard donne des fragments. L'Eglise ne s'adressait pas à des femmes savantes et à de hauts barons ; elle se mettait peut-être un peu plus à la portée de tous : la recherche, l'élégance auxquelles auraient visé les Troubadours, n'auraient-elles pas contribué durant de longs siecles, à faire délaisser leurs œuvres privées de la popularité que naguère des savants ont cherché à leur donner?

55. — Page 188.

Gai rossignol sauvage, — Vous qui chantez si bien, — Allez vous-en, — Allez faire un message — En Bethléem — Aux pâtres du village.

Le rossignol sauvage — Avant que de partir — Avec appétit, — remplit son gésier — Pour ne pas souffrir— De faim durant son voyage.

Le rossignol sauvage — Se pose en arrivant — Gai et content, — Sur le plus haut étage, — En gazouillant,— Il commence son message.

Pour moi j'ai l'avantage — De lui faire ma cour—Dès qu'il fait jour, — Je lui dis dans mon langage — Vous êtes le créateur — Du rossignol sauvage.

Sous mon feuillage—Je suis toujours plus content,— Il ne me manque rien, — Car Dieu qui est bon et sage— Pense aussi bien — Au rossignol sauvage.

56. — Page 191.

Marguerite ma mie , — Mes premières amours , — Je jouerai pour toi des aubades,—Des aubades de tambour, — Je me moque des aubades — De qui les fait jouer, — Si cela dure plus longtemps,—Moi, j'irai me noyer.

Si cela dure plus longtemps.—Que tu ailles te noyer, —Moi, je me ferai pêcheur— Et j'irai te pêcher : — Si tu te fais pêcheur — Pour m'avoir en pêchant, — Moi , je me ferai nonnette — Dans ce petit couvent.

Si tu te fais nonnette — Dans ce petit couvent, — Je me ferai le prêtre, — Je t'aurai en confessant : — Si tu te fais le prêtre, etc.

Si tu te fais la morte — Et quand on t'enterrera , — Moi, je me ferai la terre — Avec laquelle on te couvrira. — Si tu te fais la terre — Avec laquelle on me couvrira..... — Autant vaut donc que tu m'aies—Comme un autre galant.

57. — Page 192.

Manuel du provençal ou *les Provençalismes corrigés*, par M. le comte de Gabrielli, conseiller à la cour impériale d'Aix.

58. — Page 205.

Je me risque.... mais si je rencontre un lecteur de Mistral — Qui dans sa mauvaise humeur envoie l'auteur aux fagots à brûler, — Toi, par ton petit mot, des pierres de ses frondes — Tu pourrais avoir quelque contrecoup, mon savant conseiller ; — Moi, *je m'en moque*... — Je serai en bonne compagnie

59. — Page 205.

Sous les oliviers, Album de la Provence, juin 1861. Compte-rendu du *Voyage de patroun Séouclet, à Paris*, par M. F. Dol, de Draguignan.

60. — Page 206.

Laissez-le-moi fouler ce vieux sol de sentier, — Ce vieux gazon fin et vert, — Oh ! laissez-moi respirer l'air — Où l'or du soleil et le parfum rayonnent.

La campagne m'enivre, la verdure m'affole, — En mai, quand crèvent les bourgeons — Et que de tout le peuplier — Le feuillage argenté tremble — Comme un million de papillons.

Au mois de juin, quand l'herbe est forte et belle, — Si dans les prés je m'en vais, — La senteur des foins m'ensorcelle, — Et j'y mordrais comme un cheval.

61. — Page 207

Journaliste de Trinquetailles, — Tu crois, en ruant, faire se rassembler les gens? — Quand tu ne sais mordre que la paille, — A quoi sert de montrer les dents?

62. — Page 207.

Il faut être un méchant, un coquin! — Pour ne pas aimer wagons et grande route; — Mais celui dont le cœur que le nouveau déroute, — Ne regrette pas un vieux chemin, — Est un crétin.

63. -- Page 209.

Sans contester l'impulsion que la littérature espagnole peut avoir reçue des Troubadours du midi de la France pendant leurs excursions et leur séjour à la cour d'Aragon, dans la Catalogne, etc., on doit considérer le poëme du *Cid* comme point de départ de cette littérature. Ce poëme, d'après M. Damas-Hinard (Romancero espagnol), a été composé dans les années qui ont suivi immédiatement la mort du Cid, arrivée en 1009, c'est-à-dire qu'on fait remonter ce poëme aux premières années du douzième siècle. La langue espagnole, branche de la langue romane, s'était formée sans doute pendant les trois cents ans que dura la domination des Wisigoths. « Elle fut, dit M. de « Sismondi, le résultat du mélange de l'allemand avec le « latin et de la contraction de ce dernier ; les Arabes, à « qui les Espagnols ont emprunté plusieurs de leurs « chansons populaires, ont laissé dans cette langue ro- « mane, plus qu'en aucune autre du Midi, une foule de

« mots qui lui donnent un cachet particulier. » Dans son *Tableau hist. et litt. de la langue parlée dans le midi de la France,* M. Mary Lafon parait partager à peu près la même opinion. Selon lui l'espagnol, né comme le provençal d'une mixtion successive de l'élément celtique, grec, latin, arabe, *ressemble parfaitement à son voisin.* Puis il ajoute, d'après Mariana, « que ceux de « Valence et de Catalogne parlaient un langage assez « semblable au languedocien, ce qui montrait leur com- « mune origine. Quant à la langue qui était en usage « dans le royaume de Léon, les Asturies, l'Estramadure, « le royaume de Grenade, la Galice, l'Andalousie, l'A- « ragon, les îles Baléares, et que Ducange avec les « pères de Trévoux appellent limousine. C'était cette « langue congénère contemporaine qui se forma en même « temps et sous les mêmes influences que la romane « provençale et offrit, *à très-peu de différence près*, le « même caractère. Et ce qui prouve qu'on ne la con- « fondit point cependant avec le dialecte purement li- « mousin de Catalogne, c'est que Jacques, roi d'Aragon, « ayant eu un instant la pensée de faire transcrire ses « décrets en catalan, Bernard Gomez nous apprend qu'il « recula devant la fierté patriotique des Aragonais. »

Toutes les langues du midi de l'Europe ont des souches communes ; cela a été dit si souvent que le répéter semble inutile. Il y a cependant de grandes nuances entre elles qui sont inévitables ; ainsi les langues romanes du nord et du midi de la France doivent conserver plus d'éléments celtiques ou germaniques ; l'Italie garder une empreinte plus forte du latin dont elle fut le berceau ;

l'Espagne aux éléments apportés par les invasions précédentes, joint l'élément arabe, etc. Ces langues, qui ont d'incontestables affinités, se formèrent en même temps, et il est permis de croire que les poètes ibériens avaient peu à emprunter au langage des Troubadours et se servaient de leurs propres richesses. Cela semble ressortir de ce fait que lorsque les Troubadours ont pénétré en Espagne, les poëmes arabes et les chants des exploits du Cid avaient déjà fait retentir les échos de cette belle contrée. Guillaume de Poitiers, né en 1071, mourut en 1122 ; le poëme du *Cid*, selon plusieurs écrivains espagnols ou français, ayant été composé dans les premières années du douzième siècle, serait donc à peu près contemporain des chansons de Guillaume de Poitiers, cité comme l'un des premiers Troubadours connus. Faut-il ajouter que ce poëme du *Cid*, dont M. A Renal, de Lyon, a donné une bonne traduction, contient de véritables beautés épiques et une grandeur dont n'approchent ni les Troubadours ni les Trouvères de la France.

M. Louis Viardot, dans ses *Études sur l'Espagne*, s'exprime ainsi : « La poésie espagnole et la poésie provençale naquirent simultanément d'une même origine, « *l'imitation de la poésie arabe*. Cette origine, que tous « les événements tendent à démontrer, est suffisamment « justifiée par l'examen de ces littératures *à la fois primitives et d'emprunt*. Par la nature, le sujet et la « forme des *romances espagnoles* et des *trobas* provençales qui sont *évidemment* de la même famille que les « *divans* arabes ; enfin par la structure des vers et surtout par l'emploi de la rime dont les Arabes *ont*

« *donné l'exemple* à tous les peuples modernes. » Ceci, ajoute M. Damas Hinard, peut se contester, attendu que Muratori, dans les *Antiquités du moyen-âge*, cite des vers latins rimés tirés d'un antiphonaire du septième siècle, et qu'on peut en citer même plusieurs exemples qui sont antérieurs.

M. de Sismondi rattache également aux Arabes la littérature qui fleurit dès les dixième et onzième siècles, sans rien emprunter aux Grecs et aux Romains. Il nomme les poëmes qui sous les Ommiades d'Espagne avaient fait arriver à sa plus haute splendeur la poésie arabe. D'après lui, « Raymond-Béranger et ses successeurs apportèrent en Provence tout à la fois l'esprit de liberté « *et de chevalerie,* le goût de l'élégance et des arts et « les sciences des Arabes. De cette réunion de sentiments « nobles naquit la poésie qui dans toute la Provence et « tout le midi de l'Europe, brilla en mêmetemps..... « la chevalerie naquit avec la poésie provençale, etc. »

Nous voilà donc, Provençaux ou Français, redevables aux Arabes, non-seulement des poésies des Troudadours, mais de l'esprit chevaleresque qui si longtemps a fait battre les cœurs de nobles élans !

Arrière, fils de Mahomet ! nous ne reconnaissons point une dette pareille !

« Un préjugé a longtemps trompé les esprits, dit M. « Thalès Bernard *(Histoire de la poésie)* en se basant « sur le *romancero* mauresque ; on a prétendu attribuer « l'invention des tournois aux Arabes et faire remonter « jusqu'à eux l'origine de cette galanterie chevaleresque « qui soupirait en l'honneur des dames et se parait de

« leurs couleurs. Mais il faut bien peu connaître les « peuples orientaux, chez lesquels la femme fut toujours « renfermée, pour ne pas voir que c'est le raisonnement « inverse qui est vrai. Mis en contact avec un peuple « supérieur, les Maures adoptèrent ses coutumes ; c'est « ainsi que le *romancero* mauresque représente les « mœurs arabes arrangées à la castillane. »

— « Cest en Europe et chez les anciens Germains qu'il « faut chercher les germes primordiaux du développe- « ment moral et social qui s'est produit sous le nom de « chevalerie. Nous avons des anciens Germains un por- « trait de maitre de Tacite. Il suffit d'y jeter les yeux « pour y reconnaitre tout de suite des traits de mœurs « et de caractère dont on sait que les analogues se re- « trouvent dans la chevalerie. » Ainsi s'exprime M. J. Libert dans son *Histoire de la Chevalerie en France*. Cet écrivain fait ressortir ensuite ces traits de mœurs qui sont spéciaux aux Germains ; il insiste surtout sur celui qu'il considère avec raison comme capital, la générosité et le respect pour la femme. — Le femmes , dont les Germains recherchaient les éloges au retour des combats, qu'ils regardaient comme leurs égales et non point comme une espèce d'esclave , les femmes, dont ils écoutaient les avis dans les conseils , qui mettaient souvent à profit l'enthousiasme qu'elles inspiraient pour se poser en prophétesses ; les femmes , dans la Gaule devenue la France, étaient donc entourées d'un respect bien antérieur à l'apparition des Troubadours. Nous avons vu soutenir que c'était à ceux-ci que l'on devait l'amélioration de la condition du beau sexe et le rehaussement de sa

dignité. Il est cependant avéré que si dans leurs poésies les Troubadours montraient pour la femme un culte et un certain respect, par leurs actes ils tendirent généralement à son avilissement et à sa dégradation; combien en lisant la vie de ces poètes en voit-on qui cherchent à détourner la mère de famille de ses devoirs, leurs chants amoureux avaient-ils un autre but la plupart du temps? L'esprit chevaleresque, formé chez les Germains, grandit et se fortifia avec la féodalité établie sous les successeurs de Charlemagne. En plaçant la femme au milieu de tant de palais et de châteaux où elle commandait en souveraine, où elle avait toute prépondérance, et certes on ne saurait perdre de vue l'influence qu'eurent dès le début de la monarchie les Clotilde, Frédégonde, Brunehaut, etc., en faisant du foyer de la famille une espèce de trône et de tribunal, la féodalité devait évidemment rehausser la beauté de la femme sans que celle-ci eût besoin d'être exaltée par la poésie sous le rapport matériel.

Or, combien cette position faite à la femme par le régime féodal, dut encore s'accroitre pendant l'époque des Croisades? L'homme de guerre abandonnant alors ses enfants, ses vassaux, son domicile, ses domaines à la discrétion de la mère de famille, elle gouvernait tout en maitresse absolue. C'est en ce temps que l'on vit la régence de la reine Blanche. La première Croisade eut lieu en 1096-1099; c'est à peu près l'époque où se montrent les Troubadours; est-ce donc à ceux-ci qu'il faudrait attribuer l'idée de cette confiance qui engageait les seigneurs à déléguer leur puissance à leurs femmes pendant leur absence, les chevaliers à courir rechercher des périls

lointains pour revenir offrir la gloire et le renom conquis comme un hommage à la dame de leur pensée? C'est en vérité une assertion étrange que celle qui voudrait faire des Troubadours et plus tard des Trouvères des missionnaires de civilisation, ayant contribué surtout à faire rendre à la plus belle moitié du genre humain ces longs tributs d'hommages qui ont persisté autant de temps que sont demeurés plus vivaces les sentiments de respect pour la religion et pour l'autorité.

Si ces hommages semblent s'arrêter aujourd'hui sur les lèvres ; si le culte de la femme n'est plus envisagé que du côté matériel ; si le tintement des écus que l'on fait résonner aux oreilles de Marco-la-belle, a remplacé les rimes galantes qui réclamaient avec un certain respect le don d'amoureuse merci, n'est - ce point parce qu'ont tout-à-fait prévalu les idées de liberté qui permettaient aux Troubadours de déclamer avec furie contre tout ce qui gênait les allures d'une vie dévergondée. A bon droit, la plupart du temps les accusations qu'ils lançaient pouvaient leur être renvoyées, et leur sympathie se montrait acquise à toutes les révoltes.

— Revenant à la littérature espagnole, dont une digression nous a éloigné, nous ferons observer que cette littérature fit aussitôt après l'apparition du *Poëme du Cid* des progrès immenses et rapides. Le *Romancero* qui suivit le poëme de près, contient des chansons d'une grâce et d'une harmonie parfaite. Nous transcrirons ici l'une d'elles :

Fonte frida, fonte frida,
Fonte frida y con amor,
Do totas las avezicas
Van tomar consolacion,
Sino es la tortolica
Que esta biuda y con dolor;
Por ay fuera a passar
El traydor del Ruy senor,
Las palabras que el dezia
Llenas son de traycion;
Si tu quisisses, senora,
Yo seria tu servidor;
Vete de ay enemigo
Malo falso enganador,
Que ni poso en ramo verde
Ni en prado que tenga flor
Que si el agua hallo clara
Turbia la bevio yo,
Que no quiero aver marido
Porque hijos no aya non,
No quiero plazer con ellos
Ni menos consolacion;
Dexame triste enemigo
Malo falso mal traydor,
Que no quièro ser tu amiga
Ni casar contigo, no.

Il y a dans cette romance une expression de mélancolie et une allure de langage qu'il serait difficile de trouver dans les poésies des Troubadours. Le recueil de M. Damas-Hinard offre la traduction d'une pièce dont

le début ressemble beaucoup à celle que nous avons extraite de l'ouvrage de M. de Sismondi :

Rosa fresca, rosa fresca
Tan garrida y con amor, etc.

Nous ne pouvons résister à l'envie de transcrire encore ici une chanson composée vers le milieu du quinzième siècle per Inigo Lopez de Mendoza, marquis de Santillane; il serait difficile de rencontrer plus de simplicité gracieuse de langage et de plus douce harmonie.

SERRANA.

Moza tan fermosa
Non vi en la frontera
Com una vaquera
De la Finojosa.

Faciendo la via
De Catalaveno
A Santa-Maria.
Vencido del Sueno
Por tierra fragosa
Perdi la carrera,
Do vi la vaquera
De la Finojosa.

En un verde prado
De rosas y de flores,
Guardando ganado
Con otros pastores,

La vi tan fermosa
Que a penas creyera
Que fuese vaquera
De la Finojosa.

Non crio las rosas
De la primavera
Sean tan fermosas
Nin de tal manera ;
Fablando sin glosa,
Si antes supiera
Daquella vaquera
De la Finojosa.

Non tanto mirara
Su mucha beldad
Porque me dejara
En mi liberdad ;
Mas dixe, donosa
Por saber quien era
Aquella Vaquera
De la Finojosa.

Devant le texte espagnol de cette romance on se sent loin vraiment des monosyllabes aux sons rauques et durs qu'employaient Hugues de Mataplana, Giraud de Cabreira, Gerveri de Girone et les autres Troubadours qui rimaient dans la langue romane du midi de la France. Dans toutes les poésies contenues dans le *Parnasse Occitanien*, ou le choix fait par Raynouard, je n'ai trouvé à pouvoir comparer pour l'harmonie que cette pastourelle de Giraud Riquier, de Narbonne :

L'autre jour m'anava
Per una ribeira
Soletz delichan
Qu'amors me menava
Per aital maneira
Que pesses de chan ;
Vi gaia bergeira,
Bell'e plazenteira,
Sos anhels gardan.
La tengui carreira,
Trobei la fronteira
A for ben estan ;
E fe m bel semblan
Al primier deman, etc.

. . . . . .

En définitive, n'y a-t-il pas de l'exagération dans tous ces systèmes élevés et combattus tour à tour par l'érudition, et qui consistent à vouloir dépouiller une nation aux dépens d'une autre ; à rabaisser celle-ci au profit de celle-là, à rechercher des originalités presque impossibles ; à rechercher des influences qui par rapport surtout à la poésie peuvent être contestées.

Si l'on remontait la suite des âges, n'en arriverait-on pas ainsi d'influence en influence jusqu'au premier homme isolé dans Eden ? Adam, devant le spectacle des grandeurs de la nature dut formuler sa reconnaissance et son admiration pour le Créateur ; c'est là que l'on peut placer l'origine de la poésie religieuse. Puis de cette source découlent les chants divers qui successivement sont arrivés sur les lèvres des hommes exprimant leurs sensations.

On voit se réveiller la poésie chez toutes les nations au moment où de grands faits font battre le cœur, exaltent le patriotisme et élèvent les âmes. En Espagne, les victoires des Maures produisirent le *Poëme du Cid* et une littérature nationale qui toujours se ressentit de la grandeur du héros primitif qui avait été célébré et qui en exagérant cette grandeur en arriva aux ridicules Capitans. Homère chante les victoires des Grecs et la prise de Troie ; l'Arabe, fier de ses conquêtes, exalte son prophète et les triomphes de la guerre. Remuée par la discorde, ébranlée par les Guelfes et les Gibelins, l'Italie produit le Dante ; en France, au Midi d'abord et un peu plus tard dans le Nord, les Croisades, les aventures que font naître de lointaines expéditions, les troubles religieux, l'épée toujours hors du fourreau et jetant cet éclat qui fascine l'œil des peuples, tout concourut au réveil poétique. Le Midi saisit plutôt la lyre : contentons-nous de cette gloire sans chercher à nous annexer les gloires étrangères.

64. — Page 209.

« La littérature espagnole s'est manifestée à nous par « quelques éclairs ; on l'entrevoit un instant et aussitôt « elle retombe dans l'obscurité. » Puis après avoir cité quelques rares imitations espagnoles, telles que le *Cid*, *Gilblas*, quelques nouvelles de Florian, M. de Sismondi ajoute : « Cette littérature n'en est pas moins demeurée inconnue aux Français. »

65. — Page 213.

« La chronique du Valencien avait eu si peu de popularité et Corneille en avait tant, que plusieurs années après, Diamante s'avisa de traduire en vers espagnols de huit pieds le chef-d'œuvre de notre scène. Il mit les cinq actes de Corneille en trois journées, y intercala l'inévitable bouffon qui amuse de ses calembourgs le Roi, le Cid et Chimène, et fit de son modèle une pièce détestable. Imprimée en 1660 sous ce titre : *El hourador de su padre* (le fils qui honore son père). Elle ne dut un moment de crédit qu'au souvenir de Corneille. Il y avait trente-cinq ans que le Cid jouissait de sa gloire ; des critiques assez ignorants ou assez déloyaux se trouvèrent pour attribuer à Diamante la vraie paternité du Cid. Voltaire se donna un mal infini pour établir que Corneille était un plagiaire, etc. » M. Philarète Chasles, à qui nous empruntons cette appréciation *(Etudes sur l'Espagne)*, démontre ensuite que l'*Héraclius* de Corneille a dû être imité par Caldéron et il le prouve par des dates : l'*Héraclius* de Corneille est de 1647, et la pièce analogue de Caldéron de 1664. Puis, M. Ph. Chasles se résume : « Corneille a été de son époque, et il a fait les « mêmes études que ses contemporains. Il a tiré de la « mine qu'il pouvait exploiter, le métal de son génie. « Caldéron l'a traduit ; Diamante l'a traduit : il n'a tra- « duit ni Caldéron, ni Diamante, ni même Guillen de « Castro ; Corneille n'a rien dérobé. »

56. — Page 215.

« Et pour que de moi tu portes nouvelles, sache que je suis Bertrand de Born, celui qui donna au roi Jean

les encouragements mauvais. — Je rendis ennemis le père et le fils : d'Absalon et David ne fit pas plus Achitophel par ses méchantes instigations. — Pour avoir divisé des personnes si proches, malheureux, je porte mon cerveau séparé du principe de sa vie qui est dans ce tronc. — Ainsi en moi s'observe la loi du talion. »

L'Enfer du Dante, chant XXVIII.
trad. de LAMENNAIS

67. — Page 215.

« E dis grans mal d'autrui ; e fon vers que un cavalier de San Gili li fes talhar la lenga, per so qu'el dava ad entendre qu'el era drutz de sa molher. » — Il disait grand mal d'autrui; il fit des vers tels qu'un chevalier de Saint-Giles lui fit couper la langue, parce qu'il donnait à entendre qu'il était l'amant de sa femme *(Parnasse Occitanien)*. L'abbé Millot appelle Pierre Vidal le don Quichotte des Troubadours.

68. — Page 215.

« Je ne voudrais pas être en paradis, à condition de ne point aimer celle que j'adore. » DEUDES DE PRADES, trad. de l'abbé Millot, qui donne sur la vie de ce Troubadour des détails très peu édifiants.

69. — Page 216.

« Non fo hom que saubes caber entr'els baros ni entre la bona gen, mas mout se fez grazir als arlots et als putans et als hostes tavernier. » *(Parnasse Occitanien)*.

— Il ne fut pas homme à savoir se tenir parmi les barons et la bonne société, mais il se plaisait parmi les arlots, les filles de joie et les maitres de taverne.

Ces Troubadours sont loin d'être les seuls dont l'existence ait été ainsi désordonnée et dont les chants gardent les traces de leur libertinage. Cette façon de vivre ôte beaucoup de poids à leurs déclamations rimées contre le clergé de leur temps ou contre les barons. Il serait imprudent de juger entièrement les mœurs de cette époque d'après les chants passionnés de ces poètes que l'on vit très souvent, comme Bertrand de Born, qui prit l'habit de Citeaux, finir leur vie dans les monastères qui avaient été le but de leurs satires et de leur âcre persiflage.

« Dans les esprits du treizième siècle, la foi demeurait « ferme au milieu de leurs passions les plus ardentes. « Lorsqu'ils étaient las du monde, lorsque la froide réa- « lité avait brisé toutes leurs illusions, ils se réfugiaient « au pied de la Croix, cet asile de tous les cœurs désen- « chantés. » (Vte de Sarcus, *Etudes sur le développement art. et litt. de la société moderne).*

De ce qu'était en réalité un Troubadour la plupart du temps, au portrait qu'en fit Hyacinthe Morel, il y a loin; voyez plutôt cette physionomie avenante et jugez si Bertrand de Born ou Figueira pouvaient avoir des traits pareils :

LOU TROUBADOUR.

ODE ANACRÉONTIQUOU.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

Lou ven s'escoun din lei mountagnou,
Florou tapissou nosté soou ;
Lou Troubadour din lei campagnou,
Arribe amé lou roussignoou.
Toutei doux an même ramagé,
Et toutei doux en même tems,
Dins leis bousquets, dins lei villagé,
Fan l'ouverturou dou printems.

En vérita yeou risé eis angé
Quand mé figuré un Troubadour,
Moun Dieou, qunté pouli mélangé
D'esprit, dé grace et dé candour !
Coumou répété sa cadançou,
Quand soun air galoï boute en trin
Toutou la Prouvençou que dansou
Eis accords dé soun tambourin.

Lorsquè l'amour lou pessugavou,
Qu'aou savié miéou parla d'amour !
Soun têta-doux aprivadavou
Lei pu sôuvageou d'alentour.
Eméou la noblou damisèlou
Perdié tatécan sa fierta ;
Per eou la douçou pastourèlou
N'avié gis de leissou-m'ista.

Per l'avé chascun ère en ayou,
Vicomté, marquis et baroun;
Dei castéou tant savié la drayou
Qué poudié y'ana dé plugoun.
Enfan gasta, dins lei ripayou
Yé servien lei miyour moucéou:
Dei lévadoun avié la gayou,
Et lou rabi dei lapéréou.

En yo n'érou jamaï dé restou;
Couneissié lei bon rastélié;
Et manquavou pas unou festou
Dei Bernardin et dei Templié.
S'assétavou qu'ei bonei taoulou,
Trevavou qué lei gros houstaou,
Sen jamaï hôussa la cadaoulou
De l'ôumorne et de l'hespitaou.

Eis afaire fasié la niquou;
Résounavou pas su lei leï;
Savié per toutou politiquou,
Ama Dieou, sa dame et soun reï.
Dé soun pastour émé tendressou
Entendié lou prôné divin,
Et santamen après la messou,
Y'ajudavou béouré soun vin.

Ei noçou de la chatailainou,
Soun luth engalenta dé flour,
Disié, noun la leï souverainou
Que deis astré règlou lou cours;

Sa musou n'érou pas jalousou
D'expliqua lou flux et reflux ;
Cantavou Berthe et sa fiélousou
La bazoche et lei chivaou frux.

Cantavou la piéoucelou Jeannou
Et lei haou-faits dôu béou Dunois,
Leis amour dé la bélou Dianou,
Lei noblou luchou deis tournois,
Per fé, pintavo lou reï Charlé
Amaluguen lei Sarrasin
Qu'avien din tout lou pays d'Arles,
Mourfi lei fiye et lei rasin.

Célébravou lou zéle insigné
Dôu bravé sôudar de la Crou
Qué per lou cro de Noste-Signé
Ouyé escupi l'or dôu Pérou ;
Enfin atendrissié sei rimou,
Et plourave, en changen de toun,
D'un jaloux la chastou victimou
Qué gémissié dins un croutoun.

Es parmi lou jus dé la cavou,
Lei pouli vers, lei prépaou doux,
Que la Parquou yé débanavou
Unou vidou dé] bénhéroux ;
Et quand sa trame éroun gôusidou ;
Alors sen rémor, sen doulour,
Aquélou Musou bénézidou
S'endourmissié dins lou Signour.

Le vent se cache dans les montagnes, — Flore tapisse notre sol ; — Le Troubadour dans les campagnes — Arrive avec le rossignol. — Tous deux ont même ramage, — Et tous deux en même temps, — Dans les bosquets, dans les villages, — Font l'ouverture du printemps.

En vérité je ris aux anges — Quand je me figure un Troubadour. — Mon Dieu ! quel joli mélange — D'esprit, de grâce et de candeur ! — Comme je répète sa cadence — Quand son air joyeux met en train, — Toute la Provence qui danse — Aux accords de son tambourin !

Lorsque l'amour *l'aiguillonnait* (littér. *pinçait*), — Qui savait mieux parler d'amour ! — Son *ton persuasif* (littér. *têter doux*) apprivoisait — Les plus sauvages d'alentour. — Avec lui la noble demoiselle — Perdait aussitôt sa fierté ; — Pour lui la douce pastourelle — N'avait *point de refus*.

De le posséder chacun *était désireux*, — Vicomte, marquis et baron ; — Des châteaux il connaissait si bien le chemin — Qu'il pouvait y aller les yeux fermés. — Enfant gâté, dans les ripailles — On lui servait les meilleurs morceaux ; — Il avait les *riz d'agneau* — et le râble des lapereaux.

Nulle part il n'était de trop ; — Il connaissait les bons rateliers ; — Il ne manquait pas une fête — Des Bernardins et des Templiers. — Il ne s'asseyait qu'aux bonnes tables, — Il ne fréquentait que les grandes maisons, — Sans jamais hausser le loquet — Des lieux où l'on fait l'aumône et des hôpitaux.

Aux affaires il faisait la nique ; — Il ne raisonnait pas sur les lois, — Il savait pour toute politique, — Aimer

Dieu, sa dame et son roi. — De son curé avec tendresse — Entendait le prône divin . — Et saintement après la messe, — Il lui aidait à boire son vin.

Aux noces de la châtelaine . — Son luth enjolivé de fleurs, — Il disait , non la loi souveraine — Qui des astres règle le cours : — Sa muse n'était point jalouse — D'expliquer le flux et reflux ; — Il chantait Berthe et sa quenouille, — La bazoche et les chevaux frux (chevaux de carton des jeux de la Fête-Dieu à Aix).

Il chantait Jeanne la pucelle — Et les hauts faits du beau Dunois , — Les amours de la belle Diane , — La noble lutte des tournois. — Parfois , il peignait le roi Charles — Terrassant les Sarrasins — Qui avaient dans tout le pays d'Arles — Flétri les filles et les raisins.

Il célébrait le zèle insigne — Du brave soldat de la Croix, — Qui pour le tombeau de Notre-Seigneur — Aurait craché l'or du Pérou ; — Enfin il attendrissait ses rimes, — Et pleurait en changeant de ton, — D'un jaloux la chaste victime — Qui gémissait dans un cachot.

C'est au milieu du jus de la cave, — Des jolis vers , doux propos — Que la Parque lui filait — Une vie de bienheureux. — Et quand sa trame était usée; — Alors sans remords, sans douleurs, —Cette muse bénie—S'endormait dans le Seigneur.

70. — Page 218.

« Dans la France du Nord , à côté des fabliaux et de certaines œuvres lyriques qui se rapprochaient trop du caractère licencieux des Troubadours, l'épopée nationale et catholique apparaissaient dans toute sa splendeur.

Les deux grands cycles où se concentre la plus haute poésie des siècles catholiques, celui des épopées carlovingiennes, et celui de la *Table-Ronde* et du *Saint-Graal*, inaugurés au siècle précédent par Chrestien de Troyes, se peuplèrent alors de ces romans dont la popularité était immense. Le *roman de Roncevaux*, dans la forme où nous le possédons aujourd'hui, ceux de *Gérard de Nevers*, de *Parthenopex de Blois*, de *Berthe aux grands pieds*, de *Renaud de Montauban*, des *quatre fils d'Aymon*, ces transfigurations des traditions françaises sont toutes de cette époque; comme aussi ceux du *Renard* et de la *Rose*, qui ont conservé plus longtemps une certaine vogue. Plus de deux cents poètes, dont les œuvres nous sont restées, florissaient dans ce siècle. Un jour peut-être les catholiques s'aviseront d'aller chercher dans leurs œuvres quelques-unes des plus charmantes productions de la muse chrétienne, au lieu de croire, sur la parole de Boileau, que la poésie ne vint en France qu'avec Malherbe. Il nous faut bien nommer parmi eux Thibaut, roi de Navarre, qui a chanté la Croisade et la Sainte-Vierge avec un si pur enthousiasme; qui a mérité les éloges du Dante et qui léguait son cœur en mourant aux pauvres Claires qu'il avait fondées à Provins; son ami Auboin de Sézanne; Raoul de Coucy dont le nom au moins est resté populaire, tué à la Massoure sous les yeux de Saint-Louis; le prieur Gauthier de Coinsy, qui a élevé à la gloire de Marie un si beau monument dans ses *Miracles;* puis cette femme d'origine inconnue, mais à qui son talent et le succès national qu'elle obtint ont valu le beau nom de Marie de France;

enfin Rutebeuf, qui ne crut pas pouvoir trouver d'héroïne plus illustre à chanter que notre Elisabeth.

(Histoire de Ste Elisabeth de Hongrie, par M. le comte de MONTALEMBERT).

« La langue française est à peu près au même état que nous l'avons vue sous Saint-Louis (règne de Philippe III). Mais elle avait déjà la gloire d'être très répandue hors de France. Guillaume et les Normands l'avaient portée en Angleterre : les lois et les arrêts s'y rendaient dans cette langue. Charles d'Anjou l'avait mise en vogue à Naples et dans la Sicile. Cinq empereurs français, gouvernant à Constantinople, l'avaient propagée tant dans cette ville que dans les environs. Louis IX et ses prédécesseurs en avaient fait de même en Egypte, en Syrie, etc. Philippe de Navarre avait rédigé et mis en Français les *Assises de Jérusalem*. Les peuples voisins de la France envoyaient leurs enfants à Paris pour se perfectionner dans cette langue ; et les poètes les plus estimés de l'Italie, qui se sont formés par la lecture de nos premiers romans en vers, convenaient que la langue française était la plus riche pour traiter tous les sujets. Ce qui avait attiré tant d'estime et de considération à notre langue était sans doute le grand nombre d'ouvrages en tout genre qui parurent sous les règnes de Philippe-Auguste, de Louis VIII, de Saint-Louis et de Philippe le Hardi : chansons, fabliaux, romans, poëmes moraux, histoire, tout était du ressort de cette langue ; et quoiqu'elle fût encore au berceau, elle montrait tant de souplesse et en même temps d'énergie, que l'on s'empressait de tous côtés de se la rendre familière. Les principaux romans qui parurent alors

furent le *roman de la Rose,* commencé par Guillaume de Machau, surnommé le Lorris, et fini par Jean de Mehun: la *Bible Guyot*, attribuée à Fauchet, à Guyot de Provins, et par Massieu à Hugues de Bercy, surnommé Guyot. Le roman d'*Alexandre* (Peignon désigne sans doute ainsi l'*Alexandriade* de Lambert-le-Court et Alexandre de Bernay, dont MM. de Villethassetz et E. Talbot viennent de publier le texte, Dinan. 1861). Celui du *Paon,* le roman du *Brut*, contenant les anciennes Histoires de Bretagne ; celui du *Rou,* qui contient l'histoire des anciens ducs de Normandie ; l'*Histoire de France,* en vers, par Philippe Mouskes ; le roman en vers du *Roi Artus et des chevaliers de la Table - Ronde ;* celui de *Perceval le Galois ou le chevalier au Lion ;* Celui de Lancelot du Lac ; ceux de Berthe *au grand pied ;* de *Charlemagne;* de *Renaud de Montauban ;* d'*Ogier-le-Danois* et de Cléonadès. Ce dernier roman est d'un nommé Adenez qui en avait composé plusieurs autres.... Cet Adenez vivait sous Philippe-le-Hardi ; il était même protégé de la reine et de Blanche son amie, qui l'une et l'autre aimaient la poésie et même la cultivaient. Tout le monde connaît les poésies de Thibaut, roi de Navarre, recueillies par M. de la Ravallière ; celles de Henri, comte de Soissons, qui fut fait prisonnier lors de la première Croisade de Saint-Louis, et enfin celles de beaucoup d'autres poètes qu'il serait trop long de détailler ici. » (Gabriel Peignot, *Abrégé de l'Hist. de France,* Paris, 1819. — A cette nomenclature il est bon d'ajouter les *Mémoires de Joinville*, les chroniques de Guillaume de Nangis, celles de Saint-Denis et de Reims, l'histoire de Villehardouin, etc. et l'on aura un tableau des progrès du français au treizième siècle.

On peut consulter encore, pour se rendre compte de ces progrès, l'intéressant travail de M. Ludovic Lalanne dans *Un million de faits*. (Paris, Dubochet. 1843).

71. — Page 219.

Quel est le gentil Bachelier qui fut engendré sur un champ de bataille, allaité dans un heaume, bercé dans un écu, et nourri de chair de Lion ? Quel est celui qui aura le visage du dragon, les yeux du léopard, le cœur du lion, la dent du sanglier et l'impétuosité du tigre ; qui s'endormira au bruit du tonnerre, s'enivrera de fureur dans un combat, verra son ennemi au travers des tourbillons de poussière, comme le faucon voit sa proie à travers les nuages, renversera comme la foudre le cheval et le chevalier, et de son poing, ainsi que d'une massue, pourra les écraser ? Pour achever une aventure célèbre, il traversera, s'il le faut, les mers de l'Angleterre ou le sommet du Jura. Se présente-t-il dans une bataille, on fuit devant lui comme la paille légère fuit devant la tempête. S'il joute, et c'est toujours sans étrier, il renverse le cavalier avec son cheval ; souvent il le perce malgré ses armes ; et ni fer, ni platine, ni lance, ni bouclier ne peuvent résister à ses coups Il peut si bien supporter le heaume que pour dormir ou sommeiller, il ne lui faut autre oreiller. Les dragées qu'il aime ce sont pointes d'épées brisées, etc.

72. — Page 233.

Avec l'haleine je tire vers moi l'air — Que je sens venir de Provence. — Tout ce qui est d'elle me réjouit, —

De sorte que lorsque je l'entends bien dire— Je l'écoute en riant, — Et pour un mot j'en demande cent ; — Tant ce m'est beau quand j'en entends bien parler.

Aucun homme ne connaît un si doux pays — Comme celui qui s'étend du Rhône jusqu'à Vence, — Et comme ce qui est enclos entre la mer et la Durance, — Ni où si excellente joie se signale ; — C'est à cause de cela que je laisse mon cœur heureux — Auprès de celles qui font les gens tristes devenir gais.

M. Mary Lafon a publié un ouvrage intitulé : *Tableau historique de la langue parlée dans le midi de la France ;* cet ouvrage fut couronné par l'Institut ; il contient d'excellentes recherches ; on voit qu'il est le fruit de longs travaux, mais néanmoins nous avons cru y rencontrer çà et là quelques erreurs qui s'y sont glissées et relatives aux significations données à des mots provenant de dialectes provençaux. Nous n'en présenterons que peu d'exemples et avec l'unique but de montrer combien il est peu facile, même à un érudit, d'être d'une exactitude rigoureuse lorsqu'il se trouve au milieu des centaines de dialectes parlés dans le Midi.

En indiquant des mots appartenant au dialecte marseillais, qui lui paraissent venir directement du grec , l'auteur cite. page 43 : *razo — rajar — aboyer. Rajar* ou

raïar, qui est plutôt provençal, signifie *couler ; aboyer* se dit *japar ; Bouphagos*, *bouffaire*, *qui mange un bœuf*. Le sens généralement admis pour *bouffaire* c'est quelqu'un qui souffle ; l'étymologie réelle serait donc *faire bouf*, bruit qui se rapproche de celui qu'on fait en soufflant. On sait le goût des méridionaux pour le style imagé et pour les onomatopées significatives. *Bouffaire* a dû être appliqué par dérision à un *vorace*, un *glouton*, parce que celui qui a un peu trop dîné se trouve *essoufflé ; bouffaire* ne nous semble donc pas plus avoir de rapports avec le grec *boufagos, qui mange un bœuf*, que ce mot n'en a avec *bouffet, soufflet*. Nous ne comprenons pas très bien pour quel motif, à propos de *tron, tonnerre*, on veut remonter à *bronté*, lorsque le latin a pu transmettre *tron* par contraction de *tonitru*, aussi bien que *tonnerre*, surtout si l'*u* final de *tonitru* se prononçait *ou*.

Il nous semble qu'il y a dans la suite des démonstrations de M. Mary Lafon un côté qui n'est pas absolument incontestable, lorsqu'il signale une foule de mots appartenant à la langue méridionale comme provenant du grec ou du latin en ligne directe. Peut-on être bien sûr de son fait lorsqu'on place par exemple dans cette énumération *ambitiou*, ambition ; *œquitat*, comme inconnu dans le langage parlé ; *amabilitat*, amabilité ; *administrar*, administrer ; *affirmatioun*, affirmation ; *academia*, académie (les sept Troubadours dirent la *sobregaïa companhia) ; affectatioun*, affectation ; *antipathia*, antipathie ; *apouthicari*, apothicaire (les Latins disaient plutôt *medicamentarius* et *pharmacopola* etc.

Peut-on avoir la certitude que tous ces mots, tirés du latin et du grec, dont quelques-uns sont très peu usités en Provence, n'aient point passé par la filière du français avant d'arriver dans le Midi ? Il est permis de conserver des doutes : la science crée sans cesse pour son usage une foule de mots fabriqués avec du grec et du latin ; ces mots entrant dans la langue du Midi, pourraient-ils servir de preuves dans le genre de celles que veut donner le savant auteur du tableau de la langue parlée dans le Midi.

Une chose à constater en même temps, c'est qu'une très grande quantité de mots usités dans la langue d'oc se rencontrent aussi dans les plus anciens monuments que l'on possède dans la langue d'oil; cela semble établir que les deux langues sont sœurs, qu'elles possédaient à peu près la même somme de richesses ; que souvent la différence consistait principalement dans la prononciation et dans quelques changements qui dans ces époques primitives donnaient plus d'harmonie à la langue d'oc. — On trouve *coratje, corona, clementia, cieutat,* chez les Troubadours, *coraige, corone, clémence, cité,* chez les Trouvères. *Càus,* chat-huant chez Goudouli ; *caon* dans l'*Alexandriade*. *Cambre*, dans l'idiome méridional, chambre chez Chrestien de Troye (1178). — *Main*, *hom, vie, yglise, adultérie, maison, conquest* dans les lois de Guillaume le Bâtard, duc de Normandie (1067). — *Damiselo*, demoiselle, appartient encore au langage provençal actuel, et *demoisele* se lit dans le *cantique de sainte Eulalie*. — *Dolor* est dans la *chanson de Roland*, et dans l'*Alexandriade* comme *dolor* chez les

Troubadours. — *Drechurier*, qui suit la droiture, se lit droiturier dans *le livre de Job* (1040). — *Odi*, haine en provençal, est *odit ; àumorne* est *almosn* dans une *homélie sur Jonas* (1030). — *Chevanche*, *cabensa*, se voit dans une lettre de S. Bernard (1150). — *Cosa*, chose, se lit *cose* dans une bulle d'Adelberon, évêque de Metz. *Fei, fé*, pour foi ; *Kaskun* pour chacun, etc. On pourrait prolonger à l'infini ce genre de recherches, nous nous sommes contenté de prendre quelques mots au hasard en parcourant le travail dont M. Geoffroi-Château a fait précéder sa publication de la *Farce de Pathelin*.

Les langues parlées dans le monde ont dû évidemment avoir une source unique d'où elles ont toutes découlé. Parmi ces dérivations, les unes passent par des lieux abruptes et sauvages, emportant avec elles le gravier et la fange, puis traversant des champs cultivés se parfument des senteurs qui embaument leurs rives ; parfois ces rives enrichies et embellies par les labeurs humains, se trouvent abandonnées, elles perdent leurs ornements et reprennent un aspect tout-à-fait inculte. La langue romane du Midi, par suite des événements, est restée stationnaire, tandis que le roman parlé dans le Nord en est arrivé par diverses transitions à être l'instrument de Bossuet et de Racine. Pourquoi la Provence, devenue française et ayant perdu depuis si longtemps l'autonomie qui lui était chère, éprouverait-elle aujourd'hui le besoin de tenter, comme une enchanteresse antique, le rajeunissement d'un Æson trop caduc.

Un reproche que l'on peut adresser encore au livre de M. Mary Lafon, c'est que les échantillons de poésie en langue méridionale qu'on y rencontre, sont traduits d'une façon telle, que le sens de ces fragments originaux s'en trouve souvent tout - à - fait changé. Dans *l'hom'éro* (l'homme heureux), en dialecte d'Auvergne, on peut remarquer d'abord de ces infidélités dès le début :

Quaquè-ti-z-ci heirou, qué de ré ne se mêlo ;
Quei counten de teni la quoua de sa padelo.

Traduction de M. Mary Lafon :

Qu'il est heureux celui qui de rien ne se mêle,
Qui content de guider sa petite nacelle.

Traduction littérale :

Qu'il est heureux celui qui de rien ne se mêle,
Qui content de tenir la queue de sa poêle.

En un fragment de la *pastorale de Miramonde*, par Courtet de Prades :

La gouto al cap del nas, lou cap din lou coulet,
Transits e tremoulans coumo uno quo de baquo
Las dens s'entrebatton e fasien cliquo-claquo

Traduction de M. Mary Lafon :

Les yeux tout larmoyants, le nez dans nos habits,
Transis et tremblottants comme une vache en crainte,
On entendait nos dents claquer à chaque étreinte.

Traduction littérale :

La goutte au bout du nez, le nez dans le collet (de l'habit)
Transis et tremblants comme une queue de vache
Les dents s'entrechoquaient et faisaient clic-clac.

La pièce de Goudouli, *sur la mort de Henri IV*, ne paraît pas être rendue avec une plus grande exactitude, et M. Mary Lafon ayant fait ses traductions en vers français, on comprend qu'il ait été obligé de s'éloigner des textes originaux ; mais dans un ouvrage de linguistique, l'exactitude semblerait cependant nécessaire.

Ce qui devrait moins encore être admis, ce sont ces mots qui font supposer que l'on n'a pu trouver en français des équivalents pour rendre ce qu'a produit un langage différent :

Las que faran las pauros *goujos*
Que ban querre l'aigo à la foun
Las lermos del Grabé.
Que feront les pauvres *ancelles*
Qui vont chercher l'eau dans le puits.

Pourquoi ne pas dire :

Hélas! que feront les pauvres *servantes*
Qui vont chercher l'eau à la fontaine?

Gouja, d'après les dictionnaires languedocien, c'est *servante ;* pourquoi choisir un autre mot ? — Pourquoi encore dans la même pièce :

Pauré prat rasat coumo un moungé.
Pauvrè pré rasé comme un *monge*.

A quoi bon ce *monge*, puisque *mounge* ou *mouyne* n'est pas autre chose que *moine* en français actuel. Au lieu de *feste* pour traduire *festo,* pourquoi pas tout simplement *fête*. C'est ce système d'introduction de mots étranges dans les traductions que l'on donne des poésies

patoises, nous l'avons dit ailleurs, qui représente, selon notre humble avis, un danger évident pour la langue française. Les félibres ne se sont pas fait faute d'user largement de ce système. Nous pensons qu'il faudrait qu'on repoussât cet envahissement auquel tant d'écrivains excentriques donneraient leur adhésion peut-être. Il serait bon que le langage des grands siècles littéraires de la France pût nous rester au moins, et que dans plus d'un écrit la forme au moins nous consolât du fond !

M. Mary Lafon donne un long morceau de l'*Embarras de la Fieiro de Beaucaire*. Pourquoi n'a-t-il pas cité celui-ci :

S'anas lou matiu en carrieiro
Per voulé prenne la fresquiero,
Prenez gardo d'estre arouzat
De quauque plen pot de pissat
Qu'es une matiero que baigno,
Qu'appelan autromens pissaigno,
Amay vous pot arriva pis,
Que de pissaigno ni de pis,
Car quauquo chambrieiro frivolo,
Pot gitta quauqu'estr....

Nous n'irons pas plus loin, mais si M. Mary Lafon eût transcrit ce passage et eût prolongé la citation de huit ou dix vers encore, ses lecteurs eussent pu apprécier s'il convenait beaucoup de remettre en lumière des poëmes qui publiés vers le milieu du dix-septième siècle, rejettent la pensée vers les livres les plus crûment orduriers que produisit la vieille littérature française, et tels que le *Moyen de parvenir*, les *Farces de Tabarin*, etc.

LES TROUBADOURS ET PÉTRARQUE,

PAR M CH.-ANT. GIDEL.

Sous ce titre M. Gidel, professeur de littérature à Nantes, a composé une excellente étude sur les poètes que vit surgir le midi de la France dès la fin du onzième siècle. Le mérite de la poésie des Troubadours est estimé à sa juste valeur dans ce travail où l'enthousiasme n'égare point des appréciations qui n'aboutissent pas davantage à un dénigrement systématique. M Gidel montre cette littérature produite par les sentiments de chevalerie et s'élançant toute parfumée de l'*obrador* des grands seigneurs poètes dans leurs moments de loisir. Puis, les

idées et les habitudes de chevalerie descendant et envahissant les classes inférieures ; les Marcabrus, Figueira, Bernard de Ventadour, etc., deviennent les rivaux des Troubadours de haut parage. Les chants provençaux s'infiltrent ensuite dans les contrées environnantes, et en Italie cette influence saisit Pétrarque lui-même. Celui-ci ne sait point se défendre des antithèses rimées et des subtilités de ses devanciers, mais il leur emprunte plusieurs des beautés de leurs œuvres. Telle est la donnée de cette thèse déduite avec autant de talent que de vraie érudition. Dans le cours de cette dissertation, M. Gidel remarque la variété du rhythme poétique, les combinaisons infinies et les jeux bizarres de rimes que l'on rencontre parmi les pièces des Troubadours, mais en même temps il fait observer que dans ces poésies l'orthographe est trop souvent asservie à la rime, et qu'elles sont envahies par des puérilités telles que l'allitération :

En Breu brizara 'l tems braus
(Arnaud Daniel).

Il montre le souffle poétique s'épuisant en des subtilités amoureuses, froides et obscures ; il regrette que la plupart des Troubadours, dans leur monotonie, n'aient pas su sortir des entraves qu'ils s'étaient eux-mêmes forgées, qu'ils n'aient point chanté avec plus de vigueur des sentiments plus vrais où la convention eut moins de part. « Pourquoi, dit-il, les Troubadours, imitateurs les « uns des autres, s'obligent - ils à n'employer presque « partout que les mêmes traits. » Chez quelques-uns enfin

il trouve l'animation que la passion inspire, et alors, ajoute-t-il, cette poésie du premier âge d'une nation apparaît dans tout son éclat, on y sent la fraîcheur et la grâce, la force d'imagination d'une jeunesse toute verte.

DE QUELQUES IMITATIONS PATOISES

DES FABLES DE LA FONTAINE.

Un livre vient d'être publié sur les *Imitations patoises des fables de La Fontaine*, par M. E. Ruben, conservateur de la bibliothèque de Limoges.

Après avoir reconnu avec raison que La Fontaine a imité Marie de France et les autres fabulistes des treizième et quatorzième siècles, de préférence à Phèdre et à Esope, qu'il y a en lui plutôt du poète que du philosophe, plutôt du conteur que du moraliste, M. Ruben fait remarquer l'absence de la fable dans les productions connues des Troubadours ; on n'en trouve même pas trace, dit-il, dans les *Leis d'amor*, remises en lumière par M. Gatien Arnoult. Or, il est un fait qui ne paraît point avoir été assez observé. On a constaté plus d'une fois que les Troubadours ne sortirent guère des deux genres sérieux qu'ils avaient adopté : les chants d'amour

et les sirventes. Ce qu'il faudrait remarquer c'est que ce n'était point l'esprit du provençal *(gens hilaris et jocunda)* qui semble avoir inspiré les compositions même de ceux qui étaient nés sur le sol de la Provence. Il semblerait plutôt que ceux-ci subirent l'influence des étrangers irrités, rendus moroses par les luttes engendrées dans leur pays entre le catholicisme et l'hérésie des Albigeois, prenant seulement la poésie et l'amour comme passe-temps ou comme moyens de vengeance.

En effet, dès que L. de La Bélaudière eut fait de nouveau vibrer les cordes de la lyre provençale, cette lyre changea absolument de ton ; elle cessa de se mettre au diapason du dehors, et le caractère du provençal put nettement et franchement se produire. Dès lors les noëls naïfs, les récits gais, les contes, les fables, imitations ou non, devinrent jusqu'à nos jours le fonds d'une littérature plus réellement provençale et plus réellement originale. A propos des *imitations*, nous répèterons ici ce que nous avons dit au sujet de celles que l'on a présentées de Corneille. Nos fabulistes provençaux, en faisant des emprunts même à La Fontaine, ont toujours su devenir originaux. Ils ne surpassent point leur modèle, non certes, mais le fond seul est pris par eux, la forme leur appartient, et cette forme donne au sujet un aspect tout nouveau. Il serait injuste de leur appliquer ces mots de : *troupeau servile des imitateurs, aveugles adorateurs, etc.*

M. Ruben trouve qu'un thême étant donné, il ne faut pas grand chose à un écrivain patois pour devenir fabuliste médiocre. Si nous repoussons les obscurités et

les artifices mis en œuvre par la rénovation des félibres, nous ne serions point disposé d'ailleurs à accepter des jugements d'une trop rigoureuse sévérité. C'est dans ces récits simples et naïfs, c'est surtout dans les fables que nos poètes provençaux ont excellé depuis La Bélaudière, et c'est précisément parce que nous voyons avec regret la muse provençale abandonner la voie où elle marchait avec assurance, avec un but devant elle, pour vouloir maintenant s'élancer vaguement vers des régions nébuleuses, que nous avons écrit ce qu'on a pu lire sur les œuvres des félibres.

Le caquetage que M. Ruben reproche presque aux fabulistes du Midi, leur donne, selon nous, un grand charme de plus et un cachet particulier. Le récit s'enchevêtre dans des guirlandes de fleurs, dit cet écrivain ; il a raison de ne pas le blâmer, mais il a tort de faire supposer que ces *prétendus bienfaiteurs de l'humanité* n'ont point écrit pour la classe capable d'entendre leur langage. Jusqu'à présent c'était pourtant là le vrai but ou voulaient atteindre la grande majorité des poètes provençaux ; il serait impossible de soutenir que M. Joseph Roumanille dans ses *Oubretto*, comme M. Marius Décard dans la *la Fournigo et lou Grihet*, comme la plupart des autres fabulistes provençaux leurs devanciers, n'ont point écrit dans un but essentiellement moralisateur. Nous avons entre les mains les numéros du journal *La Commune*, où M. Roumanille publiait les leçons qu'il donnait au peuple d'Avignon. Les œuvres de Bellot, comprises par tous, étaient tellement répandues autour de Marseille, que ce poète un jour, en se promenant par la campagne, entendit un simple berger réciter nne tirade de ses vers.

C'est en réalité, il importe de l'établir, pour les *gen de mas* ou de *bastide*, aussi bien que pour leurs compatriotes lettrés, que les devanciers des félibres écrivaient, et leurs œuvres n'étaient point publiées à Paris en élégants in-octavo d'un prix trop élevé pour viser à pénétrer dans l'atelier ou la cabane. Après avoir longtemps circulé de bouche en bouche, ces œuvres souvent étaient recueillies et publiées par des amis du poète : c'est ce qui arriva pour Coye à Arles, et pour bien d'autres ailleurs.

Une grande vérité qui sert de conclusion à l'ouvrage de M. Ruben, c'est lorsqu'il voit dans les imitations patoises de fables, un domaine où la contrainte et la gêne n'existent pas, un domaine praticable pour le vrai patois n'ayant point la prétention d'être une littérature.

Laissant de côté maintenant le livre de M. Ruben, nous donnerons de l'abbé Diouloufet deux fables dont l'une est une *imitation de certaine fille un peu trop fière*, et une de Roumanille. Ces morceaux suffiront pour donner une idée de la manière dont procèdent nos fabulistes qui prennent leurs types et leurs modèles non point dans les mœurs générales, mais dans celles qui régissent les esprits autour d'eux.

LA FILHO TROP DALICATO.

Uno pichouno artisannoto
Lou naz au vent, et proun farotto,
Aurié vougu troubar lou siou,
Voueli dire un poulit et jouine calegnaire
Qu'aguesso, en l'espousant, agut de que li faire

Casaquin d'hiver et d'estiou,
Li far quittar pouncho et faudiou,
Et li fasèn cargar leis ribans, la dentello,
La mettre au rang de damisello,
Avié pas marri gaubi, èro un pichot mourroun,
Et se crésié encaro plus bello,
Que cadun per l'aver farié lou cop de poung.
Doou vésin sarrailher ven lou premier garçoun,
Per la demandar en mariagi.

Le garçon serrurier est repoussé attendu qu'il exhale l'odeur du charbon. Un jeune menuisier n'est pas plus heureux ; serait-ce avec les rubans sortis de son rabot qu'il pourrait orner le bonnet de la belle ? La femme d'un tailleur n'est pas assez dame et l'on répond à un prétendant de ce métier :

Vai, te farai pas mau au piés,
Ai proun lezi, siou pas pressado ;
Crézi que nouestro mijourado
Aurié vougut, en véritat,
Un estudiant de l'Universitat ;
Bessai qu'adounc se sarié décidado.
Après venguet un teisseran,
Puai...! li diguet, levo te de davant,
Empestes lou cadai.... et fasié soun enviado.
Après lou teisseran venguet un courdounier,
Vai-t-en trépougne toun soulier,
Marri pégot ! li dich, as lou couragi
De me demandar en mariagi...

Vai espousar la filho d'un groulier,
Et sarès doou même mestier.
A forço de far' la sucrado
Se passo mai que d'uno annado
Que res venguet plus à l'boustaou ;
Seis amiguos se marrideroun,
Pas tant dalicatos fugueroun,
Caduno dévinet pas mau,

Et la difficile d'enlaidir et de devenir vieille, car

Lou temp que toujours courre et que paupo persouno
Li empourtet sa beautat et seis rouitos pereou,
Tout lou milhour partet, restet plus que la taro.

Finalement la mijaurée attend encore. M. Roumanille a refait cette fable sous le titre de *La Despichouso*. Quelque joli que soit le récit de Roumanille, il nous semble que celui de Diouloufet renferme plus de naturel et sent beaucoup moins la recherche. M. Roumanille s'appesantit peut-être trop sur les rêves de la jeune fille, puis la moralité qui termine sa fable semble aussi laisser à désirer. La dédaigneuse de La Fontaine épouse un *malotru*, celle de Diouloufet attend encore ; et Roumanille en donnant pour mari un bossu à la sienne, la punit-il suffisamment ? Cet être contrefait ne peut-il pas être un *Quasimodo* possédant un bon cœur et beaucoup d'argent ? N'y aurait-il pas là de quoi consoler la fille devenue elle-même vieille et assez laide pour n'avoir plus à souffrir beaucoup du côté de l'amour-propre.

Revenons à Diouloufet

LOU LOUP ET LOU MESTRE DOOU MEINAGI.

« Vielh chin japo jamai en van,
« Souven te d'aco paysan. »
Un vespre lou chin d'un meinagi
Defouero fasié que japar,
Li varlets isten à soupar
Entendien proun aquéou tapagi,
Mai touteis voulent se paupar,
Ni quittar lou fuech et la taulo,
Es ren disien, une machoueto miaulo,
Et lou matras li japo en cresèn qu'es un cat.
Lou mestré s'adreisset, hausso un pau la cadaulo,
Espincho, et vis un loup sous un aubre caucat,
Espérant l'escabouet que doou clau devalavo,
Et vers lou jas en bialan s'avançavo,
Isso ! crido lou mestre, un fusiou, lou magau !
Assuquèm, se se poou, lou marrit animau,
Que n'ague la besti enrageado !
Lou loup parte coume un huyau,
Vesèn veni la mauparado,
Mai lou mestre eis varlets diguet émé charpin :
Dins moun troupeou lou loup anavo fa ravagi
Se me dreissessi pas... que sièzue plus ansin :
« L'y a toujours quauquaren à l'entour doou meinagi
« Quand s'entende japar lou chin. »

Diouloufet sait aussi prendre à l'occasion un pinceau grâcieux ; voyez plutôt le début de cette fable :

Dins uno bello matinado,
Doou flourit, poulit mes de mai,
Long d'un ribas d'un prat, senso mouraou, un ai
Et tout descaussanat l'y prénié sa ventrado.
Pas luench, dessouto un aubre, un lapinet fouert gai,
Sa courto couet touto requinquilhado,
L'ooureilho drecho, et souvent chaureilhan,
Sautrilhavo,
Mousselavo,
L'herbeto que vesié verdégear dins lou champ.

Ecoutons maintenant M. Roumanille :

LOU SOULIÉ 'MÉ LA GROULO.

. . . . . .

Lou soulié d'une damisello
Drudo e gloriouso autant que bello,
Es dire que noste escarpin
Ero coussu, lusènt e fin,
Un matin s'atrouvé nas à nas dins un cairé
Em'uno groulo que, pécairé !
Ero aqui, iéu non sai ni coumo ni perqué.
Devinas ben qu'aquelo vésinanço
Fugué lou crèbo cor de noste ferlouquet :
Vous atrouvarès donc que boufré d'arrouganço,
Subran noste Moussu l'aguarrigué : — Mai qué ?
(Ero doou tems, vesès, que li soulié charravon),
Aqueli que li courduravon
N'en devien saupre long ! — Mai que ? coume se fai

Qu'auses te fringouia contro iéu, salo groulo ?
As de ségur perdu la boulo !
Vai-t'en que fas escor e me portes esfrai !
E sèntes qu'empouisounes ! puai !
Vai, chauchouu, vai es escoubiho !
—Quand lou jouine aguè di, nosto viéio chauchouu
Repliqué si quatre resoun,
E semblé, tant li cavè foun,
Qu'avié fa sa filousofio ;
—Ah ! sariéu vosto grand ! mai *dòu tèms qu'ère fiho*,
Ere caussuro facho au tour.
Talo que me vesès, esbrihaudère un jour
Sus un petoun tam prim qu'èro uno mereviho !
Bèn tan que lou vòu dis Amour
En galejant foulastrejavo,
Gai e riserèn à l'entour
De la Fado que me cargavo,
Falié nous véire, Mounsegnour !
Lou bonur ei bonur que quand es de durado !
Pichot soulié de marouquin
E gros soulié de couble eiçavau prenon fin !
Que voulès ie faire ? es ensiu.
Fuguère léu passido e léu acantounado !...
Courreguère à la davalado...
Me rougnèron lis alo, e dòu pèd tant mignoun
De Cendreleto, uno vesprado,
Toumbère, pauro iéu ! en aquéu d'un souioun !
Lou bonur es bonur que quand es de durado,
Tu, jouine partavèu, que me fas la bramado,
Dins toun pounteficat, lusisses et fas gau .

Pér véire moun malhur me serves de miràu !
Mai sonjo, sonjo, fouligaud,
A ce que boui dedins toun oulo !
—Encaro un mot: es lou darrié .
Coume tu fuguère soulié,
Coume iéu un jour saras groulo.

Toutes les fables de Roumanille, *lou Loup e l'Agnèu, li dous Pijoun, li Bardouio, lou Chaine e lou Canèu, uno fablo d'Offman , lou Calèu , etc.* témoignent un talent qui eut pu se passer d'imitations ; elles ont un mérite assurément incontestable, et plus on les lit dans leur idiome, plus on se prend à regretter qu'elles n'aient point été écrites dans une langue qui les mette davantage en saillie et qui permette à la France entière de les apprécier.

Ce que nous disons des fables de Roumanille , à plus forte raison le disons - nous pour celles de Diouloufet. Contenant une très faible quantité d'imitations , la plupart du temps ravissantes et neuves d'idées, les fables de Diouloufet offrent presque toutes pour moralités des proverbes locaux ; aussi elles gardent un reflet bien plus vif des anciennes coutumes et des mœurs de la Provence; elles semblent être l'expression intime d'un peuple sur lequel le funeste niveau d'une centralisation exagérée n'avait point encore passé.

Si la bonté, la vertueuse et cordiale simplicité, la foi de nos pères se montrent dans le livre de l'abbé Diouloufet , mieux qu'en aucun autre recueil du même genre , ce sont sans doute les proverbes reproduits qui

contribuent le plus à cette démonstration. On sent dans ces fables, et c'est précisément ce qui constitue pour elles une originalité, que tous les interlocuteurs ne sont que des prête-noms. — Des provençaux déguisés se meuvent dans ces charmantes petites comédies ; ce sont eux qui sont les héros de ces drames et qui y font entendre franchement leur langage. Eh bien ! avec quelque habileté que Diouloufet maniât son idiome, avec quelque grâce qu'il écrivit dans la langue particulière à son pays, nous pensons que sa réputation eut été bien plus grande s'il eût composé ses jolis apologues dans la langue de La Fontaine, en leur conservant le même caractère méridional, et que la Provence n'aurait pu qu'y gagner en étant mieux connue. La lecture de ce joli recueil ne nous a nullement converti à l'opinion de son auteur, qui dans une épitre disait à Michel de Truchet, auteur de chansons gracieuses, mais ayant d'ailleurs très peu le cachet provençal :

Countunié dounc brave Troubaïre,
Fai veire que lou prouvençau
Poou soupiquar seis chants et de graci et de sau,
Miés que lou francès noun poou faire.

Pierre Bellot ne peut point être rangé parmi les fabulistes ; il est plutôt conteur ; il aurait cependant excellé dans ce genre si l'on en juge par l'apologue que l'on voit à la première page de ses *Obros complettos* (Marseille, ve Camoin, 1841), *lou Reynard*, *lou Carrétier et lou Loup*. Il serait difficile de taxer d'imitation ce récit dont la longueur empêche ici la reproduction, mais que l'on ne trouve pas trop long à coup sûr quand on le lit.

La Provence compte en outre plusieurs autres fabulistes anciens ou actuels. La plupart des recueils de poésies provençales contiennent des fables. On en trouve chez Gros, chez Hyacinthe Morel dont nous citerons une des plus courtes :

LA RENOUNCULE E L'UYÉ

La renouncule à cousta d'un uyé,
Dins un bousqué sigué plaçadou ;
Lou lendeman, ô bonhur singuyé !
Dôu parfum dôu vésin sigué toute embôumadou.
Toujou l'on gagne en bonou coumpagné ;
Es la liçoun qu'eici nous ei dounadou :
Quaou voou pa se councha fugi lou queitivié ;
Se vous freta controu l'ayé
Sentiré pa la girouflado.

La moitié du livre de M. E. Garcin, de Draguignan, le *Parnasse provençal,* est composée de fables. Dans le *Roumavagi dei Troubaïre,* publié par M. Gaut, d'Aix, dans *l'Abeilho prouvençalo* (Marseille, M. Féraud 1858), dans les *Prouvençalo*, de Roumanille, on trouve une quantité de fables par MM. d'Astros, Rodolphe Serre, le dr Roubaud, Hippolyte Leydet, F. Aubert, Aug. Boudin, A. Dupuy, A. Gautier, etc.

Ce qu'on peut constater en connaissant les fables de ces divers auteurs, c'est que les imitations n'en constituent que le plus petit nombre.

ÉPITAPHES DE BELLOT.

Après la mort de Bellot on créa une souscription pour élever une tombe à ce charmant poète. L'épitaphe qui devait être inscrite sur cette tombe fut mise au concours et quatre-vingt-onze poètes produisirent cent treize inscriptions funéraires en divers dialectes, recueillies en un volume récemment publié (Boy, édit. Marseille, 1861). Puisse une telle profusion d'épitaphes être légère à la mémoire du poète !

Dans cette collection on voit beaucoup de vers qui semblent destinés à décorer un monument d'un aspect infiniment plus gai qu'un tombeau.

LXXXV.

Sous la capo dàu ceou de la bello Provenço
Fai souen - souen, ô Bellot ! etc.

Ceci semble complétement privé de gravité ; *souen-souen* n'est-il pas l'équivalent du *do-do* que chantent en français mères et nourrices pour endormir les petits enfants. Nous avons entendu souvent chanter en provençal :

Som-som-som
Vène, vène, vène,
Lou pichot poou pas dourmi,
Som-som-som,
Vène, vène leou !

Dans une autre de ces épitaphes, on peut constater avec regret la présence d'une vieille invective destinée à perpétuer sur le marbre ou la pierre ce sentiment de malveillance contre le français qu'on a tort de ressasser et qu'il vaudrait mieux laisser comme spécialité à certain *Armana* dont le vent du nord *(mistràu)* peut disperser les feuillets.

XLVI.

Marsiès, quand vendras trapejar la paussiero
De nouestr' ami Bellot,
Auras leis larmos eis uis, faras uno prièro,
Vo sies un Franciot, etc.

Marseillais, quand tu viendras fouler la poussière — De notre ami Bellot, — Tu auras les larmes aux yeux, tu feras une prière — Ou tu es un *Franciot !* etc.

Bien que nous ayons la chance de voir le livre que nous avons écrit recueillir l'épithète de *Franciot*, nous y reproduirons volontiers l'épitaphe choisie par la commission, parce que ces quelques vers nous semblent dignes en effet de ce Bellot dont les œuvres sont faites pour lui attirer toutes les sympathies de ceux qui peuvent les comprendre et pour qui il les écrivait.

I.

Vaquit dounc, ô Bellot, cher pouèto cassaire,
Lou poste ounte la mouart t'a coucha de soun dai!
Fin qu'au darrier moument sies esta galegeaire,
Et pamen de malhurs n'as proun pourta toun fai.

Bouen chrestian, senço feou, franc et galoi troubaire,
Toun noum et teis beous vers dureraut cent coups mai
Que l'humble monument que venen de ti faire....
Lou fréjau périra.... ta mémori jamai!

Ch. Kothen (de Marseille).

On a remarqué avec un certain étonnement que les félibres s'étaient abstenus de prendre part au concours qui avait eu lieu pour honorer la mémoire d'un poète provençal par excellence. En effet, parlant sa langue avec pureté, conservant l'orthographe depuis longtemps adoptée, dédaigneux des facilités que donnent les hiatus mis à profit par d'autres, sobre d'élisions, ne rejetant point de ses verbes l'*r* final qui rappelle mieux le roman que des fabrications de mots, Pierre Bellot restera toujours comme un type à part et un modèle véritable pour ceux qui prétendant plaire de préférence à leurs compatriotes, chercheront comme lui des vocables et des locutions provençales plutôt dans les rues et par les campagnes, qu'au fond des lexiques de l'Auvergne, du Languedoc, etc.

Bellot pourtant avait accueilli comme elles le méritaient les charmantes *Margaridetos* de Roumanille, et l'avait ainsi remercié de l'envoi qui lui en avait été fait:

Roumanillo ai reçut toun libre
Tout cafi de vers poulidets
Qu'an espelis souto teis degts;
N'ai jamai vis d'aquéou calibre.

Que largues de proso ou de vers,
Un esprit sau toujours arroso
Tei vers vo ben ta richo proso ;
Jamai camines de travers.
Mai digui mi, charmant poeto,
Perque quand mandes leis bouquets
Qu'as engensa dins teis bousquets ;
Perque ta muso poulidetto,
Aquello deis chevus frisa.
Nous dich que leis as coumpousa
De belleis flours margarideto ?
Nous prenes doun per de fada,
Puisqu'es de roso qu'as manda.

Plus tard, lorsque Bellot vit où l'on prétendait aller, lorsqu'il entendit proclamer à son de trompe une renaissance qui semblait le rejeter dans l'ombre, lui et tous ceux qui antérieurement avaient rimé avec l'esprit provençal ; quand il vit une muse joviale se grimer et se plaire dans les sanglots, il dut changer d'avis et prendre au sujet des félibres en général une manière de voir qui très probablement ne fut point du goût de ceux-ci. Ce qui semblerait le prouver, c'est une épigramme assez vive qu'il fit sur ce mot de *félibre* inexpliqué ; nous avons lu cette épigramme dans une petite brochure qui a suivi la publication des *Epitaphes de Bellot;* elle est conçue en termes tels qu'il serait difficile de les reproduire : c'est une boutade d'un plaisant beaucoup trop énergique.

Bellot, nous l'avons dit ailleurs, tout en chérissant la langue provençale, se gardait de déblatérer à l'exemple

de tant d'autres, contre le français dont il comprenait la valeur ; et voici ce qu'il répondit à Mlle Reine Garde, qui lui avait adressé une épître en provençal dont nous avons reproduit un fragment :

.....

Mai perque gastar ta bouqueto
En nous cantan en vers patois,
Laïsso aquéou jargoun à *Chichois*
Vo ben à nostis repetieros
Que vendount lou pey per carrieros.
Mai tu que fas de vers frances,
Coumo Reboul, plens d'harmounio,
Que soun trempa dins lou genio,
Et qu'ant agut tant de succes,
Perque quittar lou doux lengagi,
Per un jargoun mai que groussier ?
Reino Gardo, seriet dooumagi
Que mudesses ta vouax per faire un laid ramagi,
Tu qu'as un tant poulit goousier.

Il y a plus, Bellot qui faisait de si jolis vers patois en composait aussi en français, et d'après le peu qu'il en a laissé on voit que ce poète qu'aucune étude, dit-on, n'avait façonné, qui détestait les livres (Notice de M. Bory précédant les *Derniéros béluguos poétiquos*), il aurait pu certainement en écrivant exclusivement en français, prendre rang parmi les poètes de son temps et trouver une place entre Jules Canonge, Jean Reboul et Joseph Autran. Ce qu'on peut dire, d'après ce qu'on peut lire de

lui en français, c'est qu'il écrivait dans cette langue aussi correctement et purement que si jamais mots patois n'étaient venus sous sa plume à d'autres moments. Nous pourrions donner comme preuve, des fables, des épigrammes, des pièces charmantes contenues dans son recueil intitulé : *Mes moments perdus* (1828), etc. Nous nous contenterons de citer quelques vers d'une pièce touchante qu'il fit à la mémoire de son fils Jules Bellot et s'adressant à ses autres enfants :

Enfants, sans lui qu'allons-nous devenir?
Il était votre appui, celui de ma vieillesse,
Son cœur riche d'amour, de vertu, de tendresse,
Nous présageait à tous un riant avenir.
Mais il n'est plus, hélas! —Ce fils, ce tendre père,
Que la mort, sans pitié, nous enlève aujourd'hui,
Etait trop vertueux pour rester sur la terre;
L'Eternel l'a voulu sans doute auprès de lui!

.....

Pierre Bellot n'avait point injurié le français, ni pris vis-à-vis de lui de grands airs de hauteur; il s'en servit, on le voit, de préférence pour exprimer sa douleur de père; de plus, il avait fondé un journal, *le Tambourinaire et le Ménestrel*, où le français et le provençal se coloyaient et vivaient en bonne intelligence. Bellot, de son vivant, ne fut guère apprécié en dehors de la Provence et dans les régions du Nord, que par quelques érudits, comme Charles Nodier, qui lui rendaient justice.

Il ne s'entendait point apparemment en réclames retentissantes; l'idée ne lui vint pas d'aller porter ses li-

vres aux bureaux des journaux parisiens, pas plus que de courir de ville en ville en déclamant ses œuvres ; aussi Bellot vécut dans une obscurité relative, aucune croix n'orna sa boutonnière. D'après la moralité de l'une de ses fables, on voit qu'il n'admirait pas l'homme qui

Per un tros de riban, un titre vo blazoun
Si clino de tout caire.

Aussi l'Académie française ne s'occupa point de ses poëmes réellement provençaux, marqués soit au point de vue du langage, soit relativement aux peintures de mœurs, d'un caractère véritablement national.

LA FARANDOULO.

Par M. Anselme MATTHIEU, (1862).

Un nouveau recueil de poésies provençales s'étant produit pendant l'impression de notre livre, nous nous empressons de le mentionner. Si des regrets avaient pu nous prendre d'avoir discuté les œuvres des félibres, ce volume nouveau serait suffisant pour faire évanouir toute hésitation en nous. *La Farandoulo* de M. A Matthieu constate en effet plus que jamais combien la muse des

félibres s'écarte de l'impulsion qu'elle reçut de la main de Roumanille. Les promesses qui avaient été faites dans l'*Armana* de 1861, ont été largement tenues ; ce livre est effectivement rempli de baisers ; ils y débordent tellement que les chants poétiques de Jean Second, les poëmes de Gentil-Bernard et de Parny, sont absolument incolores à ses côtés. Il y a là dedans une véritable frénésie d'embrassements. M. Matthieu avait prévenu le public que les gens *renous* (grondeurs) trouveraient à reprendre à son livre. Nous plaçant volontiers dans cette catégorie, nous dirons qu'au point de vue moral ce livre est vraiment regrettable. La corruption actuelle des mœurs avait - elle besoin qu'on lançât pour la raviver un tison incandescent? Le pain des caresses, *pan di caresso*, ce pain énervant, si bon à manger quand on sort du cirque des Césars ; ce pain qui n'est point celui des forts, convient-il de le pétrir en si grande confusion et de le servir au peuple?

Ce n'est pas tout, après avoir prodigué les baisers jusqu'à la pamoison ;

Un poutoun encaro... aï ! aï ! aï !
Un baiser encore.... aïe ! aïe ! aïe !

après avoir dans la *crémour*, fait franchir au délire les dernières limites de la décence, cette muse monomane s'en va, le vendredi-saint, poser ses lèvres encore humides de baisers licencieux, sur les pieds du Christ :

Long tems, long tems poutounèjère
Li ped rouge de sang de noste bon Segnour.
Longtemps, longtemps je couvris de baisers
Les pieds rouges de sang de notre bon Seigneur.

Ensuite, de compagnie avec deux filles de sa connaissance, *Leleto et Nourado*, couple gai, *parèu gai*, elle se présente devant la crèche de l'enfant Jésus :

Dison qués per redeme
E per nous perdouna
Qu'eu es na,...
Nourado, dison même
Qui pécairis
Souris.

—C'est, dit-on, pour racheter et pour nous pardonner qu'il vient de naître... Norade, il se dit même qu'aux pécheresses il sourit.

L'une de ces demoiselles propose de réchauffer l'enfant Jésus contre une joue chaude probablement encore des baisers qu'elle a reçus ; elles portent des figues *pendulines*, (savez-vous ce que c'est ? pas moi) , et dès leur apparition elles obtiennent sur leur bonne mine le pardon qu'elles viennent chercher :

Entre pareisse aguéroun
Per si poutoun
Perdoun.

Et cela porte pour titre *Nouvé*, un noël ! et c'est une morale aussi facile que l'on nous présente ! Nous le savons, Madeleine eut accès auprès du Sauveur et le pardon fut donné aux larmes de ses regrets ; mais ce n'est point par un sourire qu'elle fut accueillie. Ah ! du moins la *Fanny* de M. Feydeau ne fait point intervenir Dieu au milieu de ses ardeurs et du lyrisme de ses phrases !

Par les baisers qn'elle donne, ou par ceux qu'elle reçoit, cette muse est affolée au point que faute de mieux elle se fait baiser par le vent :

Fasié bon estre sus li colo
Poutouneja di ventoulet.

Au lieu du *ventoulet*, fût-ce la bise ou le mistral, et pussent de tels accents être emportés loin de notre chère Provence !

Laissant le côté moral de cette œuvre, nous pouvons y observer les mêmes défauts que l'on a la faculté de constater ailleurs : des métaphores d'abord d'un hardiesse si étrange qu'il me semble difficile qu'une autre langue que le *néo-roman* les puisse autoriser :

Juste l'aube
Mes soun foudàu blanc

L'aube à peine — Met son tablier blanc.

Es Beatris la bello
Que belo
D'amour entre si bras.

C'est la belle Béatrix — Qui *bêle* — D'amour entre ses bras.

Et le Troubaïre répond à Roumanille qui l'avait repris au sujet de ses *baisers* et pour en justifier l'averse : « que les Troubadours, s'ils venaient d'où ils sont, « *joindraient les épaules et trouveraient pâles ses ar-* « *guments.* » Nous ne le savons que trop ; c'est précisément la monotonie de la note amoureuse des Troubadours et leur mépris de toute morale, qui les a empêchés

d'arriver à une plus grande célébrité. Puis M. A. Matthieu ajoute : « *Si le monde remarque Pétrarque, est-ce pour « ses vers latins, oh ! non ! mais pour Laure qu'il « exalte le matin et le soir.* » — Si le monde remarque Pétrarque, félibre, c'est à cause de la beauté de son langage d'abord, et ensuite parce que les sentiments que ce langage exprime, élève et transforme la passion du noble poète. La poésie de Pétrarque a plutôt une allure platonique qu'une désinvolture matérielle ; c'est là par-dessus tout, ce qui en fait un sujet d'admiration universelle. A-t-il fait *béler* sa Laure, oh ! non ! car il la divinise :

Non era l'andar suo cosa mortale,
Ma d'angelica forma ; e le parole
Sonavan altro che pur voce umana,
Un spirto celeste, un vivo sole
Fu ch'él ch' i vidi...

Le Rime Sonetto 69. éd. Didot.

« Sa démarche n'était point celle d'une mortelle, mais « d'une créature angélique, et ses paroles résonnaient « autrement que la voix humaine. Un céleste esprit, un « vivant soleil voilà ce qui m'apparut. » (Poésies de Pétrarque, trad. de M. F. de Gramont).

Et quand il parle des beaux yeux de sa dame, savez-vous ce qu'il en dit ?

L'aëre percosso da lor dolci rai
S'infiamme d'onestate, e tal diventa,
Che'l dir nostro e'l pensier vince d'assai,
Basso désir non è ch' ivi si senta,
Ma d'onor, di virtute. . . . . .

Sonetto 122.

« L'air frappé par leurs doux rayons s'enflamme d'hon-
« nêteté et devient tel qu'il dépasse de beaucoup ce que
« nous pouvons dire et penser. On se sent là nul désir
« abject, mais bien ceux de l'honneur et de la vertu. »

Y a-t-il là quelque chose de commun avec la poésie qui égrenant le rosaire d'amour, *lou rousari d'amour*, se laisse tenir

De revesseto
A la brassseto....

A la renverse — Dans les bras....

Oh ! non !

Dans les poésies de M. A Matthieu on peut çà et là être arrêté par des expressions détournées de leur vrai sens, empruntées chez des voisins ou restées inconnues à tous les auteurs qui jusqu'à ce jour se sont occupés de composer des dictionnaires de langue provençale, c'est du *roman*.

Un escamandre de chato est traduit par *une espiègle jeune fille*. Nous connaissions à ce mot une acception toute autre, et c'est l'acception que lui connaissaient Honorat et Sauvage. « *Escamandre*, fille déguenillée, déver-
« gondée, — vieille femme décharnée ressemblant à un
« squelette. Etymologie de Scamandre, rivière de Phry-
« gie, près de Troie ; il semble qu'en appliquant ce mot
« à des filles peu chastes, on veuille rappeler l'usage
« dans lequel étaient les anciennes phrygiennes qui al-
« laient la veille de leurs noces se baigner dans ce fleuve
« d'où le dieu les conduisait dans sa grotte. » (Dict. d'Honorat.) — « *Escamandre*, fille effrontée, fille gar-
« çonnière ; *escamandras*, dévergondée. » (Dict. languedocien de Sauvage).

Pros, *preux*, d'après Sauvage même, appartenant au vieux languedocien ou plutôt au roman : *enmauresco* pour *voile ; coulono* au lieu de *coulouno, colonne ; beissarello ;* pour des filles qui cueillent des olives aux branches basses, spécialité qui nous était inconnue ; *benestant,* donné par Honorat comme appartenant au vieux languedocien ; *redeme, rachète,* qu'il attribue au béarnais ; *salo* au lieu de *sallo,* pour mieux différencier par l'orthographe de *salle* du français, ce qui peut faire confondre avec *salo, sale.*

Serre, montagne, traduit par *sierras,* comme si nous n'étions plus en France ; *revoulun*, qui désigne en Provence un *tourbillon* quelconque, et que l'on rend par *revolin,* mot employé en français dans le langage des gens de mer, peu usité autrement ; *aiguail* pour *rosée*, etc. — Des épithètes bien peu poétiques comme celle-ci :

L'agantoun, oh ! bourello,
Lou van desvaria.

« Elles l'attrapent, *ô bourelles !* — Elles vont le rendre fou. »

— Ce dieu-soleil que chantent les pastourelles :

Deja li pastourello
Saludon, cantarello,
Lou diéu souléu que va
Se leva.

« Déjà les pastourelles saluent de leur chant le dieu-soleil qui va se lever. »

— Le ruisseau qui crève du rire, *lou riou crèbo dòu rire*, et ces *lauriers pers,* quelle est donc cette variété ?

Escricho en lettro d'or entre de lausié pers.

« Ecrite en lettre d'or entre des lauriers *pers*. »

—Et ces poils follets dont on ne nous fait pas grâce :

Car entre mi pèu fouletin
Sente l'espino
De la plouvino.

« Car entre mes poils follets je sens l'épine du givre. »

—*Sangagnoun lis ènse, secouent les yeuses,* lorsqu'à défaut de ce verbe, que nous ne trouvons pas, nous connaissions un verbe qui semble avoir avec celui-là une grande parenté : *sigognar*, lanterner, agir lentement ; *gisclet*, rendu par *piquant aiguillon*, lorsque le moindre enfant répondrait que *gisclet* n'est pas autre chose qu'un jouet qu'ils fabriquent avec un roseau ou une branche de sureau.

Non content de ses propres *baisers*, le félibre reproduit à sa manière ceux qu'il a aperçus chez Catulle ou chez M. William Bonaparte Wyse !

—Nous ne pousserons pas ces recherches plus loin, et après avoir remarqué encore des onomatopées peu dignes d'un langage sérieux : *plan-plan*, *plan-planet*, *zou ! voun-voun*, *zingue et zangue*, etc., nous devons à la vérité d'ajouter qu'avec M. Anselme Matthieu le roman prend une grâce mignarde, une douce mollesse vraiment remarquables. Il doit cela peut-être à la profusion de diminutifs qui sont constamment employés par lui : *aubeto, ventoulet, pantouflоun, chatouno, chatounetto, nenet, aureto, roussignoulet, fresqueto, bouqueto, pécaïreto, cervihoun, mourihoun, enfantoun, chambretto, risoulet* qui remplace le rire, *veleto* pour *voile*, *sableto*

pour *sable, tremouleto, garbeto* pour *garbo, aleto* pour *alo, malautouno* pour *malàuto,* etc. etc. Tout, dans ces poésies, prend de mignones proportions, sauf la quantité des *poutouns* et *poutounets*, baisers. Cette afféterie, cette menue gentillesse sont loin d'être sans grâce ; ce sont de jolies miniatures de Boucher, gracieuses à l'œil, mais privées de naturel.

Nous devons dire de plus que les rhythmes employés sont d'une variété extrême et rappellent par leur diversité les rhythmes des vieux Troubadours et l'harmonie ne leur fait point défaut. N'ayant pas, au sujet des poésies de M. Anselme Matthieu, plus de prévention de parti-pris, que pour celles des autres félibres, nous détacherons quelques fragments de la *Farandoulo :*

A LA ROSO.

O roso embaumado,
Se ma ben amado,
Ta près ti coulour,
As de sa bouqueto
Risento et fresqueto
Rauba la sentour.

Voici une jolie apostrophe à un moineau, un tout petit moineau :

Passerounet
Que fas nenet
Dins noste vici castèu di Papo
Reviho te, que se destapo
Plen de roujour
Lou front dóu jour.
. . . . . .

L'usage des diminutifs amène quelquefois une monotonie de sons qui n'est pas extrêmement agréable :

Pichot ventàu que la ventoules
Acampo léu ti ventoulet,
Pichot ventàu que reviscoules
Aduse ié lou risoulet.

Encore une citation d'une strophe charmante :

LI FIANÇO.

Es uno niné pleno d'estello
Beluguejanto dins lou cèu.
Dins li roumese e li pradello
I'enequejavon lis aucèu,
La douço auro just alenavo
E soun alena plen d'óudour
Sus tout en passant s'amènavo
Lous dous perfum que raubo i flour.
.....

Pourquoi des mots dont on ne peut avoir le sens font-ils de l'ombre sur d'autres images tout aussi gracieuses? Pourquoi cet aimable pinceau ne s'est-il appliqué qu'à des peintures presque dignes d'un musée secret ?

MARGARIDO

Par M. Marius TRUSSY, de Lorgues (Var).

A la *Farandoulo* des poëmes provençaux , voici un livre nouveau qui vient encore se joindre. De volume en volume , il nous serait difficile d'arrêter les appréciations que pourrait contenir notre travail. Nous nous contenterons donc, pour l'ensemble de ce dernier poëme, de reproduire ce qu'a écrit à son sujet M. Casimir Bousquet *(Gazette du Midi*, 16 nov. 1861). Nous reproduisons d'autant plus volontiers ces appréciations qu'elles nous semblent se rapprocher pour la plupart de ce que nous pensons nous-même de l'anarchie philologique qui s'est introduite dans nos pays. Nous devons seulement ajouter que lorsque nous avons dit que le provençal *devait être écrit comme on le prononce* , nous avons entendu exprimer l'opinion qu'il n'y avait aucun motif à abandonner des méthodes employées jusqu'à nos jours par tous les anciens poëtes provençaux depuis les Troubadours. Tous, Brueys, Diouloufet, Gros, Bellot, etc. ont écrit *bateou* et non *batèu, Dieou* et non *Dièu,* etc. etc. Nous pensions que lorsque l'usage avait consacré une orthographe, les réformes étaient dangereuses et inutiles.

« Avec sa *Mirèio,* dit M. C. Bousquet , le *Félibre* , Mistral, de Maillane, a mis en honneur ce genre de composition. Il est à craindre maintenant que chaque versi-

ficateur (je ne dis pas chaque poète, car le nombre de ces derniers est moins grand qu'on ne pense) se croie obligé de consacrer des milliers de vers à quelque épisode local Le ciel nous préserve d'un pareil concours ! Avec l'anarchie qui règne dans la manière d'écrire le provençal, et en tenant compte de la variété des dialectes, nous assisterions à une confusion auprès de laquelle les souvenirs de Babel ne seraient rien.

« M. Marius Trussy, de Lorgues (Var), raconte dans *Margarido*, un légende d'amour, — un sujet qui n'est pas neuf ; — il la raconte en strophes harmonieuses et tendres, comme il convenait de le faire. Mais l'auteur a répandu dans son récit une foule de détails qui, à mon sens, forment une superfétation et absorbent parfois la donnée principale de l'œuvre. La muse facile de M. Trussy s'est complue, on le voit, dans des descriptions propres à donner une couleur locale à son poëme, mais dont le lecteur assurément aurait fait bon marché. Réduit à des proportions plus restreintes, son livre qui révèle, d'ailleurs, des qualités incontestables, aurait gagné beaucoup. Doué d'une imagination vive et féconde, l'auteur en a abusé ; les riches seuls ont le droit d'être prodigues : n'est pas avare qui veut.

« Tout en rendant hommage au mérite de cette œuvre quant au fond, je ne saurais me résoudre à en louer la forme. M. Trussy me semble un écrivain assez sérieux, pour que je me croie autorisé à lui parler franchement, et à lui donner, sinon des conseils, du moins quelques avis.

« L'auteur de *Margarido* me permettra de lui faire

observer que l'opinion qu'il a émise, dans les notes de son poëme, sur la langue et l'orthographe provençales, trouvera peu de partisans. Quelques hérétiques ont prétendu, il est vrai, que le provençal n'avait ni règles, ni orthographe, ni syntaxe. C'est cette doctrine, essentiellement fausse et pernicieuse qui a enfanté les détestables productions dont nous sommes inondés. Cela devait être. Si l'on proclamait dès demain que chacun est libre de parler et d'écrire le français à sa façon ; si l'on déclarait qu'il y a lieu de jeter au feu dictionnaires et grammaires, on verrait aussitôt une tourbe ignorante s'empresser de jouir du bénéfice de la mesure. En ce qui concerne le provençal, l'hypothèse s'est réalisée ; tout le monde aujourd'hui se croit capable d'écrire dans cette langue, le premier venu se qualifie de Troubadour et aspire à la gloire de ressusciter le *gay sçavoir*.

Il est naturel de supposer que pour s'exprimer dans une langue, morte ou vivante, il faille préalablement l'apprendre et l'étudier ; seule, la langue provençale constitue aujourd'hui une exception : quiconque la parle tant bien que mal est apte à l'écrire ; or, comme cet idiome ne comporte pas la prose, il résulte que tout rimailleur passe pour un poète ! Voilà où nous en sommes.

« M. Marius Trussy n'a pas su se défendre d'un déplorable entraînement, et on doit le regretter, car si les hommes intelligents, instruits, n'opposent pas une digue au débordement de l'ignorance, c'en est fait de la langue provençale ; le coup fatal sera porté à notre idiome maternel par ceux-là même qui ont l'intention de le faire revivre.

« Dans les notes finales de son livre, l'auteur de *Margarido* se déclare en faveur de l'anarchie philologique; il admet l'hiatus, que Marmontel voulait proscrire même de la prose, et qui ne doit jamais être toléré en poésie; il pratique l'élision de certaines voyelles, faciles à conserver cependant, pour qui connait le complément naturel des mots ainsi mutilés; il supprime les infinitifs aux verbes; enfin il retranche sans façon le pluriel toutes les fois qu'il le juge nécessaire; c'est ce que M. Trussy appelle *écrire le provençal comme on le prononce.*

« Mais où donc est la nécessité d'écrire une langue d'après sa prononciation? Et si l'on emploie ce procédé par trop commode, à l'égard du provençal, quelle raison y aurait-il de ne pas l'appliquer à l'italien, à l'espagnol et au français? Oui, toute langue, avec le temps, subit des altérations, des transformations même, mais c'est dans le sens du progrès que s'opèrent ces changements; tandis que l'idiome de la Provence subit actuellement le despotisme de l'excentricité et du mauvais goût. Avant peu, ce ne sera plus, les *poètes* aidant, qu'un affreux charabia.

« Sans prétendre ici traiter à fond cette importante question, qu'il me soit permis en terminant de rappeler quelques notions trop méconnues ou trop ignorées, savoir :

« Que ce qu'on appelle le *patois* est la langue française primitive; que par conséquent le patois n'est pas, comme on l'a dit et comme on le répète, un argot de hasard, un jargon bâtard, produit de la corruption ou de la dégénération de la langue.

« Que si patois il y a,—à la façon du moins dont l'entendent certaines personnes, — c'est la langue moderne qui serait le patois de la langue ancienne.

« Que cette langue ancienne avait ses lois, ses règles qui, pour n'avoir pas été formulées en préceptes et écrites dans un code grammatical, n'en étaient pas pour cela plus arbitraires ni moins conformes aux commandements de la saine logique et du bon sens.

« Que, comme en ce qui regarde l'art de parler aussi bien que les autres arts, la pratique a précédé la théorie. Le patois, avec ses idiomes et ses dialectes diversifiés, est à la langue officiellement constituée, ce que le droit coutumier pratique traditionnel, avec ses modifications selon les provinces, les localités, les temps, les circonstances, est à un gouvernement qui s'exerce en vertu des lois inscrites dans un code fixe, uniforme et absolu.

« Les patois ont précédé la langue grammaticalement établie, comme les coutumes et usages ont précédé le code écrit des lois, comme les causes les effets, la pratique la théorie, et de même que nombre de ces coutumes et usages ont persisté dans la pratique en dépit ou à côté de la loi officielle, de même beaucoup de mots du patois, de locutions, d'idiotismes ont continué d'avoir cours dans le langage usuel, en dehors ou indépendamment des règles décrétées par l'Académie.

« Qu'enfin, ce qui fait la différence entre les espèces et variétés de patois, dialectes ou idiomes d'une langue, n'est pas la différence originaire et radicale des mots, mais bien la façon diverse de prononcer et conséquemment d'orthographier : car, comme on a parlé avant d'é-

crire, l'orthographe a été subordonnée à la prononciation dont elle a subi les modifications.

« Ma conclusion est que si l'on veut, une fois pour toutes, s'attacher à écrire correctement le provençal, il faut s'inspirer de l'ancienne orthographe française : l'analogie est plus complète qu'on ne pense. Nos anciens historiens, nos vieux poètes, les Troubadours surtout, sont des modèles que l'on doit consulter. Voilà, pour mon compte, n'en déplaise à M. Trussy, la seule chose à laquelle j'accorde ma confiance. *Ab uno disce omnes.* »

C. Bousquet.

Nous ne pouvons qu'insister sur les appréciations de M. Casimir Bousquet ; nous n'avons fait qu'entrevoir ce poëme de *Margarido;* quant à le lire d'une manière suivie et d'un bout à l'autre, non, le labeur était trop ardu Ce que nous avons pu apercevoir, c'est que ce genre de littérature est tellement dans les goûts du *Siècle*, que M. Louis Jourdan, non-seulement l'a abritée sous les pans de son paletot, mais qu'il nous promet du même auteur *une monumentale production.*

Si effectivement cette production future doit composer la matière de deux volumes, on peut prévoir qu'elle formera de fortes et lourdes assises pour la Babel qu'on est en train d'édifier.

L'orthographe adoptée par M. Trussy, a véritablement quelque chose de phénoménal, et la langue provençale est tellement défigurée dans les milliers de vers de *Margarido,* qu'elle en est méconnaissable. Si un tel système était adopté, qui pourrait distinguer l'étymologie des

mots que l'on a raccourcis, mutilés à plaisir ? Nous ne sommes même plus en présence d'un idiome provençal, mais devant un jargon impossible à définir : *tressusou* au lieu de *tressusour* : *ralamen,* qui rappelle le râle, au lieu de *réclamen,* en italien *reclamente,* en français réellement : *mu*, syllabe insignifiante qui n'a plus rien de commun avec la latin *mutus* dont est dérivé le *mut* (muet) provençal ; *hué* au lieu de *huel, hueil, ieu,* etc. ; *liméro,* qui se rapproche de *limo* ou *limoun,* citron, au lieu de *numérot ; plu* pour *plus ; gro* pour *gros ; jou* pour *jour ; vangilo* pour *evangilo ; héroua* au lieu de *hérousa* ou *hurousa,* heureuse ; *enutilo* au lieu de *inutilo ; hounou* pour *hounour,* honneur ; *recloto* pour *recolto* ou *recorto,* récolte ; *aquidin* pour *aqui-dedins,* là-dedans ; *loouveto* au lieu *alouveto* ou *alouveto.* Voilà un aperçu des bizarreries que l'on rencontre *aquidin ;* mais il faut nous arrêter, car s'il nous fallait énumérer tous les mots défigurés, autant presque vaudrait reproduire le poëme en entier. L'auteur affirme qu'il écrit les mots comme on les prononce ; il parait qu'autour de lui les lèvres ont alors une grande avarice de sons. Quant à nous, jamais en Provence nous n'avions entendu prononcer *loouveto* pour *alouveto*, pas plus que *vangilo* pour *evangilo.* Draguignan n'est pas très loin de Lorgues, patrie du père de *Margarido,* nous avons pris pour comparaison les vers du *Parnasse provençal* de M. E. Garcin, qui est de Draguignan ; or, nous avons trouvé une immense différence entre la langue de M. Garcin et celle de M. Trussy, et il serait difficile de saisir l'opportunité des réformes qu'il prétend inaugurer. Les noms propres

se trouvent déformés; on n'en donne que la moitié: *Bouanapar* pour Bonaparte, etc. Ceci rappelle M. Ad. Dumas écrivant *Mistra* au lieu de Mistral.

Décidément M. Trussy qui fut, dit-il, *un des enfants tous frais éclos de la grande Révolution*, voudrait en opérer une toute petite à lui seul. Que quelques poëmes pareils sortent encore de l'œuf et la langue provençale aura reçu son dernier coup de la main de ceux qui semblent l'aimer. Cependant les poëtes comme M. Trussy devraient y prendre garde, s'ils tiennent à ce que leurs productions aient une certaine vie. Avec les dictionnaires existants, en supposant la langue provençale abandonnée, on pourra lire toujours les œuvres de Gros, de Bellot, d'Hyacinthe Morel, de Roumanille, etc. Quant à trouver l'idiome de *Margarido* dans un lexique, ce serait impossible, et bientôt il faudra que chaque poëte provençal crée un vocabulaire spécial pour ses œuvres.

La traduction (il y a une traduction) contient une foule d'expressions baroques francisées; c'est le système, malheureux, selon nous, adopté par M. Mistral. Nous offrons quelques-unes de ces locutions : — en faisant sa *fuade*, — *gourmandiser*, — *une angelle*. O Lamartine, auriez vous songé à ce mot quand vous composiez la *Chute d'un Ange ?*

Ai vis uno angélo lusento d'or.

« J'ai vu une angelle brillante d'or. »

— *Une taulée de pain — gnaf — filagne — esbrouf — bassières — bastidan — trondelair*, etc., et puis encore le verbe *chouquer — taillole*, etc.

Messieurs de l'Académie française, quelle besogne l'on taille pour vous ! car engageant ses frères du Var, Touron, la gente Léonide, etc., *à broyer du noir sur du blanc*, en criant : *macte animo !* à ses compatriotes, dans son allocution en faveur de sa langue, M. Trussy semble caresser une idée mirifique ; nous croyons ne devoir pas en priver nos lecteurs : « Après tout, qui sait? « de cet état exceptionnel, *si pas violent* (sic), il pourrait bien surgir *quelque chose de drôle*, par exemple, « COMME UNE LANGUE FRANÇAISE NOUVELLE. »

« Car un *Franciot* de mes amis, facétieux et *pas mal* « *gai*, m'a raconté qu'en revenant *du Midi*, qu'un Marseillais, *le saluant*, je crois, *ou lui disant adieu*, lui « avait dit fort sérieusement : *zé vous très humblo ;* façon « assez ingénieuse, à mon avis, de ramasser en deux « mots la périphrase banale autant qu'oiseuse du *très « humble et très obéissant serviteur français*, impudent que le provençal, dit *patois*, nie et rejette formellement. On salue, on rend des services en Provence, mais on ne se proclame pas ainsi, *de gaieté de « cœur*, le serviteur d'un autre ; bien loin de là. Encore, « *faut-il ne pas avoir l'encéphale aplati* pour enrichir « *d'un seul jet* la langue française d'un verbe tel que « *très humbler*, etc. » Mais dans quelle encéphale a-t-il jamais passé de dire à quelqu'un en le saluant : votre très humble et très *obéissant serviteur ;* qui ne sait que ces mots sont une formule polie que l'on ne voit guère qu'au bas d'une lettre qui va trouver une Excellence quelconque ; et pour obtenir quelque chose d'une Excellence, il est certain qu'en Provence, comme ailleurs, même

les plus fiers Spartiates du jour, n'auraient garde d'oublier cette formule. Ah ! que de gros mots pour rien !

N'importe, Messieurs de l'Académie, si vous pensez que nous devions tenir à la langue de Racine, vous êtes avertis, *caveant consules !*

Veut-on savoir ce qui par dessus tout a pu nous détourner d'une lecture complète de *Margarido*, c'est que nous avons été comme ébahi par les béautés dont ce livre est émaillé. A propos d'un ermite, je crois le *saint de Peyrolles*, nous aperçûmes ceci en ouvrant au hasard ce volume :

Vé, cresi gaire ei san que petoun,
Ou que dins nouastei soou bequetooun.

« Tenez, je ne crois guère aux saints *qui foirent* ou *qui pitent* dans nos bourses. »

. . . . . .

La croto fugué enplido
D'un taou ricanamen qu'Argen peté de poou.

« A l'instant dans la caverne retentit un tel ricanement qu'Argens *foira* de peur. »

Puis, à propos d'une femme : *La pouarco buou de vin!* La truie ! elle boit du vin ! — *Que la barbo de Dieou n'en fumé !* Que la barbe de Dieu en fume ! Et cette pose d'amoureux décontenancé : *Les hués en l'er, si mète à se cura li den.* Les yeux au plafond, il se mit à se curer les dents. — *Merdayoun* (litt. *Merdaillon*), traduit par petit drôle. — *Foutilloun*, traduit par petit garçon. — *L'oouriou tria de rudei niero. — Lou bouan Dieou me patafiolo.* — L'inévitable *Franciot* orné d'invectives,

etc. Et c'est avec ces sortes de choses que l'on prétend faire honneur à la terre provençale !

Philosophes du siècle, battez votre tam - tam ; pour nous, nous restons muet.

Nous concevons, après les gentillesses réalistes dont ce poëme est constellé, que l'auteur ait éprouvé dans ses notes le besoin d'une foule d'apologies. Après l'apologie du très commode *hiatus*, repoussé par Bellot, devait se présenter le panégyrique des jurons, des expressions libres et grossières, c'est au plus strict réalisme que le public est convié. On invoque d'abord les Grecs et les Romains ; « *ces nobles types - trépassés,* » en disant : *me Hercle !* proféraient, nous assure-t-on, un énorme juron. Pantagruel et Panurge sont cités comme des autorités très graves (pourquoi pas Tabarin)? et puis voici ce qu'on arrive à nous dire, mais pas du tout avec le ton gai du facétieux ami *Franciot* dont on nous a parlé : « Eh bien ! l'idiome provençal en est encore *à cet âge d'or et d'innocence.* Il nomme carrément de son nom ce que l'Anglais pudibond appelle « l'inexprimable, ce que le *Franciot anglomane*, ou « soit *anglaisé*, appelle, dit-on, *quelque part.* Et une « infinité d'autres expressions de cette nature, que cet « idiome, *contrairement au français*, ne tient nullement à farder. »

Ne dirait - on pas un hidalgo tombé dans la débine et qui étale fièrement des loques malheureuses ?

Cette singulière apologie de grossièretés de langage est cependant bien loin d'être ce dont nous avons été le plus choqué, comme Provençal, dans ces notes vraiment ex-

traordinaires où l'on nous apprend « qu'en Provence, à « Lorgues cela peut être, *tout paysan ou paysanne, âgés « de la quarantaine environ*, sont salués du nom de « mon oncle ou ma tante, suivant le sexe, par les per- « sonnes qui ne connaissent pas leur nom.

On nous *apprend* encore qu'une fileuse en tirant avec ses *trois doigts mouillés de salive*, le chanvre de sa quenouille, *imite en cela l'action de traire du lait*. Il y a donc *aquidin* une quantité prodigieuse de choses neuves pour nous, mais il en est une dont nous nous plaisons à douter. C'est en effet inutilement qu'on voudrait nous faire ajouter foi à une pareille assertion à nous provençaux, et il serait fâcheux qu'on pût y croire ailleurs qu'en Provence. « L'amour étant traqué comme une bête fauve, les mariages ne s'y font qu'au moyen d'un *rapt* ou *enlèvement*. » Nous ignorons si dans quelque recoin perdu au fond de la Provence, une telle habitude existe, mais quant à nous, nous croyons pouvoir affirmer que dans les divers pays provençaux où nous avons passé, ville, petite ville, village ou hameau, nous n'avons jamais rien vu de pareil comme usage établi et reçu, comme type de mœurs. Loin de là, nous pensons qu'un forgeron de Gretna-Green ne ferait pas ses frais chez nous. Nous croyons qu'une enquête opérée dans toute la region provençale qui s'étend depuis Marseille jusqu'au village où nous écrivons ceci, mettrait très facilement à néant l'allégation du protégé de M. L. Jourdan. Le rapt n'existe en Provence qu'à l'état d'exception ; il ne s'y exerce pas plus que dans la *Flandre* ou autres contrées de la France, que *l'heureux coquin de ravisseur*, loin de

devenir *la coqueluche du beau-père et de la belle-mère,* n'obtient le plus souvent que des malédictions.

Nous n'avions vu d'abord dans cette dissertation qu'un réalisme de roman, mais la sentence qui sert de conclusion à ces quatre pages a suffi pour nous faire comprendre le but que l'on voulait atteindre en présentant le rapt comme *acte final, obligé, dénouement infaillible de tout drame d'amour* en Provence. « Qui peut nier qu'en « laissant la jeune fille gardienne de sa vertu, on ne lui « inculque pas le sentiment de sa dignité!... »

La papillonne! La papillonne libre! Alerte M. Jourdan! — M. Jourdan, que vos mains s'entrechoquent!

DICTIONNAIRE DE LA LANGUE D'OC,

PAR S.-J. HONORAT.

C'est le dictionnaire de M. Honorat que nous avons principalement consulté ; en le consultant nous y avons constaté l'absence des mots que nous avons signalés comme inconnus. Nous croyons donc, en terminant notre travail, devoir reproduire ce qu'a écrit M. Roumanille au sujet de ce dictionnaire. Cet éloge se lit à la fin des *Margaridetos,* in-8°, Techener, éd. à Paris, 1847 :

« Le dictionnaire de M. Honorat *dépasse infiniment, pour le nombre des mots, tous les dictionnaires pro-*

vençaux, languedociens et limousins, publiés jusqu'à ce jour, et même le lexique de la langue romane de M. Raynouard..... — Nous avons donc maintenant un vrai dictionnaire de la langue provençale. Grâce aux savantes recherches, à l'infatigable patience, à la profonde érudition, au long et consciencieux travail du docteur de Digne, il nous sera facile de traduire, de comprendre tout ce qui a été écrit dans les nombreux dialectes du Midi. Les poésies d'Astier et de Saboly, de Désanat et de Bellot, de Reybaud et de Crousillat, celles de Peyrottes et de Jasmin auront là leur glossaire, aussi bien que les œuvres de nos vieux Troubadours, des Rambaud d'Orange, Bertrand de Born, Foulques de Marseille. —Les Académies d'Aix et de Toulon, de Marseille et de Toulouse, de Vaucluse et du Gard, auxquelles a été soumis le dictionnaire de M. Honorat, ont proclamé à l'envi le mérite de ce beau travail. »

D'autres dictionnaires du provençal moderne ont été composés à diverses époques : nous connaissons ceux du père Pellas religieux minime, 1723 ; d'Achard, 1785 ; d'Avril, 1839 ; de Garcin, 1823 et 1841. Le plus complet de tous est celui de M. Honorat, car il embrasse en effet tous les dialectes des régions méridionales de la France.

BIBLIOGRAPHIE PROVENÇALE.

Comme nous l'avons fait pour les Troubadours, nous croyons devoir donner, comme complément à notre travail, les noms de la plupart des poètes qui ont rimé en dialectes provençaux. Nous les avons recueillis dans une notice de M. J.-T. Bory, dans le tableau de M. Mary Lafon et dans plusieurs autres ouvrages.

AIX.

Belaud de la Bélaudière : *Obros et rimos provensalos, revioulados per Pierre Paulescuyer de Marseille*, 1595. Une excellente étude sur ce poète vient d'être publiée par M. Augustin Fabre (Boy, éd., Marseille, 1861). Ce livre contient sur les poésies des Troubadours et sur les Muses provençales plus modernes, des appréciations pleines de justesse. — Bernard Zerbin : *La Perlo deis Musos, coumédios prouvençales*, 1655. —Le P. Bougerel : *Parnasse Provençal*, manuscrit. — Balthazard Roman et son fils Arnaud Roman débitaient des *sirventes* aux jeux du roi René. — Jean de Cabanes : poésies manuscrites ; *l'Historien sincère sus La guerro doou duc de Savoyo en Prouvenço*, 1707, réimprimé à Aix en 1830 — Etienne d'Hozier. — Louis Puech, prieur de Beuvons. — Natte de Cucuron, bénéficier de Saint-

Sauveur. — Jean de Chazelle, prévôt de la même église. — Briançon de Reynier, avocat : *Lou crebo couer d'un paysan Poouret sur la mor de soun ay.* — Etienne Blégier. — Etienne Fontaine, vers burlesques.—Sicard, de la Tour-d'Aigues : *Paraphraso sur leys sept psaumes pénitentiaux.* — Marc-Antoine d'Espagnet, conseiller au parlement de Provence. — Le président de Valbelle : *Mon Sottisier.* — Gaspard de Venel, magistrat — L'abbé Gabriel Vigne : *Contes en vers*, 1806. — Pierre de Chasteuil-Gallaup : *Ode provençale à la louange de Louis XIV.* — Sauzé, divers poëmes dont l'un est sur *le divorce*, un autre sur les atrocités *(atrocita)* commises pendant la révolution. — Chaudon de Gaillard.—Honoré Bouche. — Balthazard de la Burle, gentilhomme servant le cardinal de Bourbon. — Claude Brueys : *Jardin des Musos prouvençales.* M. Mortreuil a publié de ce poète une très bonne édition que nous avons sous les yeux, 2 vol Paris, Techener, éd. 1853. — Jph-Jacques Laget de Bardelin : *Henriado travestido.* — Honoré d'Estienne-Blégier, consul d'Aix : *Tirado prouvençalo sur la fortuno, etc.* 1706.—Gaspard Grégoire.—D'Astros, docteur en médecine : *Fables.* — Diouloufet : *Leis Magnans, poëme,* 1819 ; *Fables, Contes, Epîtres,* 1829. — Pascal de la Fare : *Vers à Moussu Sauzè.*— Laugier : *Lou langage prouvençau,* 1853.—M. Marius Décard : *la Fournigo et lou Grihet; lou Prego-Dieou ; la Passien de N.-S.,* 1861 —M. Gaut : *Roumavagi deis Troubaïres*

MARSEILLE.

Pierre Paul, de Salon, escuyer de Marseille, publia dans cette ville ses *Barbouillado et Phantazies journalieros et les Passa-tems de Louys de la Bellaudière*, 1595. — Charles Féau, de l'Oratoire. — François de Bègue, consul de Marseille : *Comédies et Chansons.* — Pierre Cordier. — Robert Ruffi. — Le chevalier Laurent d'Arvieux. — Rosset. — Muraire. — Jacques David. — Le P. Michel-Ange Marin : *Leis désastres de Barbakan, chin errant dins Avignoun.* — François - Toussaint Gros : *Recueil de poésies provençales*, 1763. — Jn-Bte Germain : *La bourrido dei dieoux*, etc. 1760 — J.-P. Bonneville: *Ce qu'espérarian pas.*—Barthélemy, directeur du Muséum d'histoire naturelle. — Jean-Baptiste Rémusat.— Louis Artaud.— Claude Matthieu.—Olivier. —Jacques Cailhol : *Pièces de comédies.* — Blanc-Gilly : *La bienfaisance de Louis XVI, vo leis festos de la pax.* —Charles-Joseph Mayer : *Lou retour doou Martégaou*, 1775.— Pierre-Thomas Thobert, de Gémenos, près Marseille ; *Moussu Fresquiero ; lou Pourcé de l'ay de mestre Manchuan*, et autres pièces de théâtre.— Dageville, directeur de l'Académie d'architecture et de peinture de Marseille. — Alexandre Routtier : *Lou mariagi de Margarido.*—Le chevalier Baptendier : *Tabléou de l'amour sacra et proufano.* — Louis Isnardoun : *Pouesios prouvençalos*, 1836. — F. Chailan : *Lou Gangui ; leis Amours de Vanus, etc.*— Reymonenq : *Lou proucurour enganat* et *Poésies diverses.* — A. Maurel : *La plainto*

de misé Nouto, etc. — Gelu : *Chansons provençales.*— Carvin : *Misé Galineto ; Jean de Cassis,* et autres comédies. — Caillat : *Réflexions d'un ouvrier.* — M. Lejourdan : *Poésies provençales, contes et facéties,* 1858. — Pierre Bellot : *Obros coumplettos*, 1841. *Lou Galejaire. Catharina vo leis pescadous Catalans. Derniéros belugos, etc.* — M. G. Bénédit : *Chichois, contes en vers,* 1853. — M. Marius Bourelly : *Leis Cigalos,* 1853. *Leis Désaviados,* 1846, etc.— M. F. Aubert : *Fables.*

AVIGNON.

Limojeon de Saint-Didier. — Louis Bernard de Royer: *Chinchou Merlenchou.* — J.-M Grégoire : *Chanson du pèlerin de Saint-Roch.* — Antoine Peyrot : *Noëls.* — A. Boudin : *Lou soupa de Saboli.* — Hyacinthe Morel : *Lou galoubet,* 1828. — Moutet : *Lou cantadour.*—M D.-C. Cassan. — M. Th. Aubanel : *Miougrano entreduberto.* — M. A. Giera ; l'*Armana* pour 1862 nous apprend que tel était le nom du *félibre*, qui sous le pseudonyme de l'*Ajougui, Glaup,* etc. égayait ses pages. — Il y a ensuite plusieurs autres félibres dont l'*Armana* donne les productions et dont nous ignorons le nom ou la patrie : Lou *Félibre de l'aïet.* — Autheman. — La *Félibresse* dóu Cauloun. — M. Bonaparte Wyse. — M. Brunet, etc.

CARPENTRAS.

D.-X. Brutinel : *La pato enlevado*, 1740. — Roland Devillario : *Relation dei siégé soutengu per la ville de Carpentras contre l'armade dei brigan Avignounès*, 1791. Ce poëme valut à son auteur d'être assassiné par la commission d'Orange ; la révolution est comme ce Monsieur qui défendait une représentation du *Tartuffe*, elle ne veut pas qu'on la joue. — Dupuy. — Vigneul : *Pétrarque en vers*, manuscrit. — M. Camille Reybaud : *Elégies, stances, fables, etc.*

ARLES ET TARASCON.

Jean-Baptiste Nalis : *Cantiques et Noëls*, 1764. — A. Gros, de Trinquetailles, faubourg d'Arles. — Sicaou : *Courso de biòu*, 1827. — Jean Bertet. — De Truchet *Cansoun prouvençalos*, 1827 ; *lou Vermet, etc.* — Le capitaine Seguin. — Désanat : *Lou Troubadour natiounàu vo lou chantre Tarascounen.* — M. A. Gautier : *Fables, contes, etc.*

TOULON.

Durand : *La Maroto*, 1748. — Pelabon : *Lou groulié bel esprit ; Magaou et Canoro ; Victor et Madeloun, etc.* — Louis Pelabon, son petit-fils : *Tranchet et Crestimo*, comédie, etc. — Gastinel : *Lou courdié maou counten.* — Benoni Matthieu : *Patroun Praire vo lou pescadou Tourounen*, 1837. — M. Casimir Dauphin : *Paul*, 1853. *Marieto*, 1854. *Vieils camins*, 1861.

PAYS DIVERS.

Ch. de Nostredame, de Salon. — N. Saboly, de Monteux : *Noels*, 1670. — H. Meynier, de Pertuis : *Bouquet Bigarré*, 1608. — Pompée Raspaud, d'Apt. — P.-A. d'Agard, de Cavaillon : *La belou paysano mignardou; lou Rasteloun, etc.*—P. Tronc de Codolet, de Salon : *Lei fourbarié doou siècle.* — Le P. Germain. — M. Ricard Bérard, de Pélissane : *Lou Sergeant la Gargousso*, etc.— Remerville de Saint-Quentin, d'Apt.—Jean Sicard, de la Tour d'Aigues. — Barthélemy Forjon, curé de Flassans. — E. Garcin, de Draguignan : *Parnasse Provençal.* — Geoffroy de Latour, de Digne : diverses *Poésies latines, françaises et provençales*, 1677. — Coye ou Coze, de Mouriès : *Lou novi parat et poésies diverses.*—P. Chabert de la Valette. — Delbès : *Muso oublidado.* — Jn-Jacques Gautier, de Digne. — Astier, de Saint-Remy — Béranger, de Riez : *Soirées provençales.*—M. A. Maillet, de la Tour-d'Aigues : *Poésies françaises et provençales*, 1848. — A. Deidier : *Jean que plouro et Jean que ris*, 1840. — M. F. Mistral, de Maillanne : *Miréio*, poème, poésies diverses. — M. J. Roumanille, de Saint-Remy : *Li Margaridèto ; li Sounjarello ; la Part dau bon Dièu ; Campano mountado ;* poëme ; *lis Oubretto ;* divers opuscules en prose ; *li Capelan; li Club, etc.* Tous ces ouvrages ont été publiés à Avignon où habite M. Roumanille. — M. Calstiblaze, de Cavaillon. — M. A.-B. Crouzillat, de Salon. — M. Garcin, d'Alleins. — M. Anselme Matthieu, de Châteauneuf-Calcernier : *La Faran-*

doulo.—M. E. Bougrain, de Barjols : *Patroun Séouclet*. —M. E. Robert, d'Istres: *Leis nervis en partido de casso*. — M. A. Tavan , de Châteauneuf de Gadagne , dont on annonce *lou Dindin de l'Eyssado*. — M. A. Dumas, né aux environs de Cabanes, ses poésies romanes seront publiés sous le titre d'*Obro prouvençalo*.

Livres composés d'œuvres collectives.

Jardin deys Musos prouvençales , publié en 1665 et 1666. — *Pouemous Carpentraciens : la pato enlevado*, etc. Carpentras , 1857. — *Li Prouvençalo* , poésies recueillies par M. Roumanille, 1852.— *La Bugado prouvençalo*. — *Variétés religieuses*, édités par M. Makaire, à Aix. — *L'Abeilho prouvençalo* , édité par M. Marius Féraud, à Marseille, 1858.—Divers recueils de Cantiques et Noëls , publiés à Avignon, Aix, etc. — Les ouvrages édités par M. V. Boy, à Marseille, sur *La Bélaudière*, *Arena* , *les Epitaphes de Bellot* , etc. *Lou Tambourinaire et le Ménestrel* , publié sous la direction de P. Bellot et de M. Louis Méry, 1841.—*Lou Bouilhabaïsse* journal en vers provençaux, languedociens et comtadins, M. Désanat, à Marseille.

Finalement l'*Armana prouvençau*, imprimé à Avignon, et où se trouvent amalgamés diverses poésies des félibres, des annonces, des revues littéraires, des proverbes, etc. Ce recueil est tellement patriarcal , qu'il ne néglige point de faire part à ses lecteurs des mariages des félibres qui assurent, selon lui, à la Provence, une race nou-

velle : « *Fado de la Durançó, aprestas léu de brès ! se préparo une grélo de felibrioun.* » (*Armana* pour 1862.) « Fée de la Durance, disposez vite des berceaux ! il se prépare une grêle *de petits félibres.* »

Peut-on lire sans étonnement, dans la chronique du même *Armana*, cette assertion étrange : « Dóu tems « qu'eilamoundaut la pouesio franceso, desanelado et « anequelido, mort de la nebladuro e de la secarié, la « pouesio prouvençalo que, renden graci à Dieu, viéu de « bon er et de bono aigo à la taulo dóu pople, toujour « que pu jouino, toujour que pu fiéro, canto de long « dóu Rose coumo une chato de quinze ans. » — Tandis que là-haut la poésie française, essoufflée et exténuée, meurt du brouillard et de la sécheresse, la poésie provençale qui, rendons-en grâce à Dieu, vit *de bon air* et de bonne eau à la table du peuple, toujours plus jeune, toujours plus fière, chante le long du Rhône comme une fille de quinze ans.

La voix de M. de Laprade n'arrive donc point jusqu'à l'oreille des félibres ? Elle est pourtant assez vibrante, et si l'on avait ouvert différents numéros du *Correspondant*, en lisant *Pro aris, et focis ; l'Ode à Machiavel ; les Muses d'Etat*, etc., on aurait modifié peut-être une injuste exaltation.

N'est-ce donc rien lorsque dans l'espace d'un an paraissent les *Poëmes et Paysages* et *les Epaves* de M. Lacaussade, *la Moisson* de M. A. Millien, les œuvres de M. Leconte de Lisle, les *Epîtres* de M. J. Autran, les *Echos des Bois*, etc. Il ne faut donc point tenir compte des organes nouveaux créés spécialement pour la poésie et tels

que la *Revue de la Province*, Paris ; l'*Union des poètes*, id. ; les *Jeux poétiques*, Toulouse ; la *Tribune lyrique*, Macon, etc. Une foule de journaux littéraires paraissent à Paris et dans la province, qu'on nous en cite un qui ne recherche pas la poésie comme un ornement? Il est vrai qu'en français on n'a point la licence de tronquer même les noms propres comme l'a fait un nouveau félibre, M William Bonaparte Wyse, dans une pièce adressée à Roumanille :

E'mé Mistrau... *car Niho,*
De Mistrau la patrio
Me veira léu-léu
Sus li *piue* dis Aupiho
Cantan lou souléu.

— Avec Mistral.... cher *Nille*, — De Mistral la patrie — Me verra vite, vite — Sur les pics des Alpines — Chantant le soleil.

On ne se permet point davantage en français des excentricités de cette sorte :

Aquest nouvé nouvéu
De jus de gavéu
Quau l'a fa ? n'es pas Saboly ;
Segur n'es pas un béuloli :
Emai *fuesse* un bon crestian, etc.

— Ce noël nouveau — De jus de sarment — Qui l'a fait ? ce n'est pas Saboly ; — Assurément ce n'est pas un chat-huant; — Bien qu'il fût un bon chrétien, etc.

Alors bramas et Maiano e Cabano
Coume un vedéu !
D'un fiéu de sedo aqui l'amour debano
Soun cabedéu.

— Alors vous criez et Maillane et Cabane — Comme un veau ! — D'un fil de soie là l'amour dévide — Son écheveau.

Franchement, quelques soins que prenne l'école réaliste à éteindre toute étincelle poétique, les plus médiocres élucubrations au français y regarderaient à deux fois avant d'admettre des beautés de ce genre

Ces curiosités ne sont point ce que nous avons aperçu de plus singulier dans cette récente publication ; nous avons été surpris en voyant adresser au peuple ce qu'on va lire, et qui se trouve à la fin d'un récit des fêtes de la Tarasque : « *Béu prougressisto reboussié, amoussas dounc vòsti desden! car lou bon rèi Reinié, en alarguant de liuen en liuen la grosso farço populari, en bandissènt sus vous li butado dòu Courdéu e lis espousc de l'Esturioun, a vougu vous moustra quento sarié la forço dòu lioun, se se descadenavo, e que devès a-n-aquèu pople, i'avié d'òubligacioun émai d'estimo, quand se countènto, éu qu'és tant fort e tant noumbrous e tant galoi, de rustica tout l'an, umblé e soumés, pèr vous pourgi lou pan e lou vin.* » (M. Mistral) — « Beaux progressistes à rebours, éteignez donc vos dédains ! car le bon roi René, en livrant de loin en loin la grosse farce populaire, en jetant sur vous les chocs du Cordeau et les éclaboussures de l'Esturgeon, a voulu vous montrer ce que serait la force du lion, s'il se déchainait et que vous lui devez à ce peuple, lui avoir de l'obligation et de l'estime, quand il se contente, lui qui est si fort, si nombreux et si gai, de travailler tout l'an, humble et soumis, pour vous fournir le pain et le vin. »

Nous ne savons à quels hommes de progrès M Mistral fait allusion, car il en est pour qui nous aurions aussi de vives répulsions, mais dans tous les cas la flatterie est-elle meilleure pour le peuple que pour les rois? Pourquoi auraient-ils à trembler ceux qui payent le *pain et le vin* obtenus par le labeur du peuple? Pourquoi faut-il que l'on ait obligation au lion de ce qu'il ne se déchaîne point en rages absurdes? De telles colères n'entrent point dans le cœur du peuple provençal, le bon René le savait bien; ce peuple est bon ; il est laborieux ; il sait que son travail est rémunéré ; que s'il fait produire aux champs le blé et le vin, il en a sa large part. Il travaille librement, sans avoir besoin d'être humble ni soumis , et il chante gaiement quand de tristes excitations ne viennent pas changer sa joie en passions haineuses.

— M. Mistral, en s'adressant à des Troubaïres Catalans, semble s'applaudir de *chanter matines* au même livre qu'eux :

E la Franço e l'Espagno, en vésent sis enfant,
I rai de la patrio ensèn se recaufant,
Canta matino au même libré...

Ne vaudrait-il donc pas mieux chanter matines au même livre que le reste de la France? Lorsque autour de quelques poëmes on fait sonner le mot de nationalité , *(nosto natiounalita)* ; oublierait-on que notre Provence n'a jamais cessé d'être une terre française ? Province de la Gaule romaine, aussi bien que l'était la Neustrie, elle fit partie de l'empire de Charlemagne comme plus tard de

la royauté de Louis XIV. Qu'elle réclame une vie que la centralisation lui a enlevée aussi bien qu'à d'autres provinces, rien de mieux, mais encore une fois qu'on y poétise en vrai provençal, si l'on y tient, mais que l'on cesse d'y dénigrer la langue française qui a tant produit des chefs-d'œuvres !

Que voyons-nous sur nos places publiques ? Ici René d'Anjou, ce bon franciot, dont la Provence garde le souvenir ; Siméon et Portalis ; là Belzunce ; ailleurs c'est Crillon, le brave compagnon d'arme du grand Henri; puis Corneille et Racine ! Toutes ces statues rappellent au milieu de nous de grandes traditions, et l'on s'éloigne de ces traditions aussi bien en langage provençal, que d'autres ailleurs veulent s'en éloigner en langage français.

Ce sont pourtant à ces traditions qu'il importerait surtout qu'on s'empressât de revenir en Provence comme ailleurs ; en les ayant devant les yeux, oserait-on affirmer que « *la langue française est un froid et diplomatique* PATOIS ? » Faudra-t-il donc délaisser les œuvres de Pascal, de Bossuet et de Fénelon pour n'étudier que *Miréio*?

Ceci a pourtant été imprimé, nous ne dirons pas où, en l'an de grâce mil huit cent soixante-un, et dans un recueil où se produisent en même temps de beaux vers, . en français !

FIN.

ERRATA ET RECTIFICATIONS.

Page 3. Et bien d'autres magistrats, *lisez :* et de bien d'autres magistrats.

P. 4. Si l'on voulait prendre, *lisez :* si l'on choisissait.

P. 6. Propos incontants, *lisez :* propos inconstants.

P. 13. E brega m' plgts, *lisez :* e brega m' platz.

P. 24. Lui avait d'abord donné, *lisez :* avait d'abord donné.

P. 35. M. de Moraud, *lisez :* M. de Morand.

id. Quaouque ouramen, *lisez:* quaouque ournamen.

P. 42. M. Boroty, *lisez :* M. Bory.

P 56. Excellent dans les détails, *lisez :* excellant dans les détails.

P. 68. au lieu de ce vers :

Car béleou finiriés per creire qu'es pas de la famio, *lisez:*
Eh ben, per ti pas fa resta' aqui tout lou jour,
Car béleou finiriès per diré qu'és ma fio,
Soouras qu'aï fa quooqu'un qu'és pas de la famio.
— A la fin parla clar ;

P. 70. Causées par la nouvelle orthographe, peut-être le langage, *lisez :* causées par la nouvelle orthographe peut-être, le langage.

P. 79. Variétés révolutionnaires, *lisez :* variétés de révolutionnaires.

P. 81. Eissuga tan de tron et d'iver, *lisez :* eissuga de tron et d'iver.

P. 86. S'apperçoivent, *ajoutez :* au fond.

P. 97. Joconda, *lisez :* jocunda.

P. 112. Escrabouchina, *lisez :* escrapouchina.

P. 121. L'aquilou, *lisez :* l'aquilon.

P. 144. Ne porte-t-elle préjudice, *lisez :* ne porte-t-elle pas préjudice.

P. 151. Nous avions mis *eau bouillie* pour *eau-sel* dans la traduction des vers de M. Chailan, cela nous a paru mieux rendre le sens de l'auteur.

P 154. *Catarri.* Le dictionnaire d'Achard ajoute en sus de l'acception de *catarrhe,* celle d'*apoplexie ;* il paraît que ce mot s'applique à une foule de maladies

P. 156. *Labarido* pour *gelée blanche ;* Honorat donne *labouire,* gachis, marc, etc. A propos du vers : ***Ma voix n'a plus que l'aresto***, nous devons ajouter qu'Achard attribue à ce mot les significations suivantes : *arête de poisson, tranchant que font deux surfaces d'une pierre.* Dans le style badin, selon lui, on dit d'un homme maigre : *n'a que l'aresto,* cela équivaudrait à : *il n'a que la peau sur les os.*

P. 165. Comme un furieux , *lisez :* comme un chien furieux.

P. 179. La claretto et lou de Crâu , *lisez :* la claretto et lou vin de Crâu.

id. Et la prouvençau, *lisez :* Es lou prouvençau.

P. 205. Broudos. *lisez :* broundos.

P. 214. Aurait été copiée, *lisez* , imitée.

P. 229. Langue romaine. *lisez :* langue romane.

P 233. Le troubabour, *lisez :* le troubadour.

P. 234. Auprès des papes , ses compatriotes, *lisez :* auprès des papes ses compatriotes.

P. 238. Que nous désignons particulièrement, parce que, *supprimez* la virgule.

P. 241. De montagnes , *lisez :* sommets. Rétablissez ainsi ce vers : Sur ces pittoresques sommets.

P. 255 Ma vigne fleurit tous les vents d'été , *lisez :* ma vigne fleurit sous les vents d'été.

P. 278. Déguise discrètement un nom de fantaisie , *lisez :* se sert discrètement d'un nom de fantaisie.

P. 282. Biographie toulousaise, *lisez :* toulousaine.

P. 286. En lisant les charmants noëls, *lisez :* en lisant de charmants noëls.

P. 296. Puisqu'il y a en provençal, *lisez :* puis, il y a en provençal.

P. 301. Les Trouvères, et que les méridionaux amenés, *lisez :* les Trouvères, que les méridionaux amenés.

P. 313. Puis son vers ce lieu, *lisez* : puis son vol vers ce lieu.

P. 314. Moi, Roumanille et Mistral, *lisez :* moi, Roumanille et Mistra.

P. 340. Des jolis vers, doux propos. *lisez :* des jolis vers, des doux propos.

P. 340. L'épopée nationale et catholique apparaissaient, *lisez :* l'épopée nationale et catholique apparaissait.

P. 346. Tron, *lisez :* troun.

P. 376. Parce que les sentiments, *lisez :* parce que le sentiment.

P. 381 Es une nive pleno d'estello, *lisez :* es une niue pleno d'estello.

P 383. Un légende d'amour, *lisez :* une légende d'amour.

P. 387. La seule chose, *lisez :* la seule école.

P. 398. Manchuan, *lisez :* Mauchuan.

id. A. Maurel, *la plainto de Misé Nouto,* lisez : M. Lejourdan : *la plainto de Misé Mouto ;* M. A. Maurel, pastorales

Post - scriptum. — Nos lecteurs trouveront peut-être qu'une grande partie de ce qui se trouve relégué dans les notes et les appendices de ce livre, devrait avoir sa place dans le cours de l'ouvrage principal. Nous pouvons répondre qu'il nous avait d'abord paru utile de ne pas trop surcharger un texte qui nous semblait suffire à la démonstration à laquelle nous visions. Mais pendant l'impresion du manuscrit primitif, nous poursuivions nos études, afin de les rendre aussi complètes que possible ; ensuite, pendant que nous nous livrions à ces travaux et à ces recherches, des œuvres nouvelles ont été publiées, nous avons désiré les mettre à profit, de là est résulté l'inconvénient que l'on peut justement observer. Comme, texte primitif, notes et appendices, tout va au même but, et que de cet ensemble résulte une esquisse de l'histoire de la poésie provençale, l'inconvénient que nous reconnaissons nous parait au moins très amoindri.

TABLE.

Paris et la Province..... page 1
Coup d'œil sur la poésie provençale depuis son origine jusqu'à nos jours..... 8
Bellot, Bénédit et Roumanille..... 59
Les Félibres..... 74
Examen au point de vue philologique..... 92
Examen au point de vue moral..... 123
Miréio par M. Mistral..... 137
Miougrano entreduberto, par M. Aubanel..... 159
Apologue historique..... 174
Paulo minora canamus..... 177
Mlle Reine Garde.—Patron Séouclet.—Viels camins. 193
Espagne et Provence..... 209
Troubadours provençaux..... 221
De la littérature actuelle en province..... 235
Ce qu'un autre aurait mis en guise de préface..... 268
Notes et apendices..... 275
Despourrins..... 286
Goudouli et Malherbe..... 288
Influence de la langue romane du midi de la France. — Poëmes épiques provençaux..... 300
De l'imitation en provençal..... 306
Des onomatopées..... 313
De la littérature espagnole et de l'esprit chevaleresque. 320

Portrait de Troubadour... ..... page 335
Débuts de la littérature française. — Extraits des ouvrages de MM. Peignot, de Montalembert et Ludovic Lalanne 340
Tableau historique de la langue parlée dans le midi de la France, par M. Mary-Lafon..... 344
Les Troubadours et Pétrarque, par M. Gidel..... 235
De quelques imitations patoises des fables de Lafontaine, par M. E. Ruben. — Diouloufet, Roumanille, Hyacinthe Morel, etc..... 354
Epitaphes de Bellot..... 366
La Farandoulo, par M. A. Matthieu..... 372
Margarido, par M. Trussy..... 382
Dictionnaire de la langue d'oc, par M. Honorat..... 394
Bibliographie provençale..... 396

FIN DE LA TABLE.

1038
5862 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 001455939b

CE PC 3304
.L27 1862
COO LAINCEL, LOU DES TROUBADO
ACC# 1191144